

ÉMILE MÂLE

*de l'Académie Française
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*

LA FIN DU PAGANISME
EN GAULE

ET LES PLUS ANCIENNES BASILIQUES CHRÉTIENNES

FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA FIN DU PAGANISME
EN GAULE

ET LES PLUS ANCIENNES BASILIQUES CHRÉTIENNES

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur.

ROME ET SES VIEILLES ÉGLISES, illustré de 8 planches hors-texte.

Chez d'autres éditeurs.

L'ART RELIGIEUX DU XII^e SIÈCLE EN FRANCE. Etude sur les origines de l'iconographie du moyen âge, 5^e édition revue et corrigée. Un volume in-4^o carré de iv-460 pages, 253 gravures (1947).

L'ART RELIGIEUX DU XIII^e SIÈCLE EN FRANCE. Etude sur l'iconographie du moyen âge et ses sources d'inspiration, 8^e édition revue et corrigée. Un volume in-4^o carré de xvi-428 pages, 190 gravures (1948).

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prix Fould et par l'Académie française, grand prix Broquette-Gonin.

Le même ouvrage, traduit en allemand par L. Zuckermann (Strasbourg, 1907).

Le même ouvrage, traduit en anglais par Dora Nussey (Londres et Dutton, New-York, 1913).

L'ART RELIGIEUX DE LA FIN DU MOYEN AGE EN FRANCE. Etude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration, 5^e édition revue et corrigée. Un volume in-4^o carré de xii-512 pages, 265 gravures (1949).

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1^{er} grand prix Gobert et par l'Académie française, grand prix Broquette-Gonin.

L'ART RELIGIEUX APRÈS LE CONCILE DE TRENTE. Etude sur l'iconographie de la fin du xvi^e siècle, du xvii^e siècle et du xviii^e siècle. Italie, France, Espagne, Flandres. Un volume in-4^o carré de x-532 pages, 294 gravures (1932).

L'ART ALLEMAND ET L'ART FRANÇAIS DU MOYEN AGE, 5^e édition. Un volume in-16 de la Collection Ivoire (1940).

ART ET ARTISTES DU MOYEN AGE, 4^e édition. Un volume in-16 de la Collection Ivoire (1947).

L'ART RELIGIEUX DU XII^e AU XVIII^e SIÈCLE, 2^e édition. Un volume in-16 de la Collection Ivoire (1946).

NOTRE-DAME DE CHARTRES. Un volume in-4^o (1948).

LA CATHÉDRALE D'ALBI (sous presse).

LES HEURES D'ANNE DE BRETAGNE. Un volume in-4^o (1946).

LES GRANDES HEURES DE ROHAN. Un volume in-4^o (1947).

*Il a été tiré de cet ouvrage :
trente exemplaires sur papier chiffon
des Papeteries de Lana
dont vingt-cinq numérotés de 1 à 25
et cinq numérotés de I à V
et mille exemplaires sur papier alfa
constituant l'édition originale.*

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1950, text and illustration, by ERNEST FLAMMARION
Printed in France.

PRÉFACE

L'étude des plus anciennes églises de la Gaule est un sujet qui m'a occupé longtemps. Je l'ai traité plusieurs fois jadis dans mes cours de la Sorbonne. Plus tard, bien qu'engagé dans d'autres travaux et vivant par l'imagination dans d'autres siècles, j'y suis revenu souvent. Presque chaque année je trouvais le temps de relire, la plume à la main, tantôt Sidoine Apollinaire et tantôt Sulpice-Sévère, Paulin de Nole, Grégoire de Tours, Fortunat et les Acta des saints des temps mérovingiens. Je ne négligeais pas non plus, et on s'en apercevra, les travaux que les érudits modernes consacraient à l'art de ces siècles obscurs.

Quand j'eus retrouvé des loisirs, je me décidai à écrire ce livre. J'ai pensé que je pouvais être utile à ceux qui, sachant peu, veulent apprendre davantage, et que je pouvais en même temps intéresser ceux qui, sachant beaucoup, aiment les vues d'ensemble et ne dédaignent pas les hypothèses qui font réfléchir.

Le centre de cette étude est la basilique. On verra ici comment elle a pris d'ordinaire la place d'un sanctuaire païen, comment elle a été conçue et quelles influences s'y manifestent, comment, enfin, elle a été décorée.

De l'église, je n'ai pas voulu séparer ce qui l'entourait et en faisait vraiment partie : le baptistère et la nécropole avec ses beaux sarcophages sculptés. Ce n'est pas là tout l'art mérovingien, mais c'en est le chapitre essentiel (1).

J'ai commencé ce livre dans les sombres jours de l'occupation. Je l'ai terminé dans la joie de la victoire. Notre pays cependant était couvert de ruines; des villes entières avaient presque disparu.

(1) J'ai étudié d'autres aspects de l'art mérovingien dans *L'Art allemand et l'art français du moyen âge*. On trouvera également dans *L'Art religieux du XII^e siècle en France* un chapitre sur les origines de l'iconographie religieuse.

Reverrait-on un jour le beau visage de la France ressuscitée? Voilà ce que je me demandais avec angoisse; je regardai vers le passé et j'y trouvai des raisons d'espérer. Peu de pays ont plus souffert que la France. Les belles basiliques que nous allons étudier ont été détruites par des invasions successives venant de l'est, du nord et du midi. Pendant près de cinq siècles les Germains, les Arabes, les Scandinaves, les Hongrois ont pillé, massacré, détruit les monuments, mis le feu aux églises et anéanti toutes les merveilles qu'elles renfermaient. On pouvait croire que l'art allait à jamais disparaître de notre sol. Mais, dès la fin du X^e siècle, lorsque la paix fut revenue, les églises recommencèrent à sortir de terre. Le XI^e siècle fut un des grands siècles artistiques de la France et l'art roman y fit naître des chefs-d'œuvre. Comment ne pas admirer cette soudaine résurrection?

Elle ne fut pas la seule. Au XV^e siècle, on vit la France, dévastée et ruinée par la guerre de Cent ans, renaître en quelques années et l'art ressusciter avec elle. On peut dire que le style flamboyant qui nous a donné tant d'œuvres triomphales fut le style de la victoire. Une Américaine (1) a écrit que lorsqu'elle voyait une courbe et une contre-courbe dessinant une flamme, elle ne pouvait s'empêcher de penser à Jeanne d'Arc. Idée de poète qui se trouve être une vérité. Bien que les origines du style flamboyant soient un peu plus anciennes que la guerre de Cent ans, c'est après l'élan donné par Jeanne d'Arc et la libération qu'il s'épanouit magnifiquement.

Ces exemples sont consolants. Ils prouvent que le génie français est indestructible. Nous avons donc le droit d'espérer que la France d'aujourd'hui se relèvera comme la France d'autrefois et qu'elle sera aussi féconde. Elle mettra beaucoup plus longtemps à refaire les villes et les villages, car jamais les ruines n'ont couvert d'aussi vastes espaces. Il faut souhaiter que nos architectes, sentant la grandeur de leur mission, se surpassent eux-mêmes. Qu'ils créent des maisons très modernes, mais soumises à cette « divine proportion » que l'Italie de la Renaissance croyait avoir découverte, mais que

(1) M^{lle} O'Reilly, *How France built her cathedrals*, New-York and London, in-8°.

notre moyen âge n'a pas ignorée. Qu'en même temps les urbanistes ouvrent de vastes perspectives, qu'ils remplacent les ruines par des parcs, qu'ils fassent entrer la campagne dans la ville, avec l'air, la lumière et le soleil. En unissant leurs talents, architectes et urbanistes nous donneront une nouvelle victoire.

LA FIN DU PAGANISME EN GAULE

CHAPITRE PREMIER

LES PLUS ANCIENS MONUMENTS DU CHRISTIANISME EN GAULE

I. Marseille et la Provence. La catacombe de Saint-Victor. Le sarcophage de la Gayolle. — II. Lyon. L'amphithéâtre de Sainte-Blandine. La colline de Saint-Irénée. — III. Autun. L'inscription de Pectorius. — IV. La légende de sainte Madeleine et celle de saint Martial. — V. Les missionnaires du III^e siècle. La crypte de Montmartre. Le cimetière Saint-Marcel à Paris. Le cimetière Saint-Seurin à Bordeaux. La crypte de Reims.

I

Reste-t-il aujourd'hui sur le sol de l'ancienne Gaule quelques monuments du premier âge chrétien? Peut-on y rencontrer quelques souvenirs visibles remontant jusqu'aux siècles des persécutions? Telle est la question à laquelle nous voudrions essayer de répondre dans ce premier chapitre.

Le christianisme est entré en Gaule par la vallée du Rhône, comme il est entré en Espagne par la vallée du fleuve Bétis. Les fleuves navigables étaient alors les grandes voies de communications, les routes que suivaient le commerce et les idées. Il est probable que ce fut Marseille, d'où l'on atteignait aisément le Rhône, qui entendit parler pour la première fois de la religion nouvelle.

Les navires de commerce de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte y abordaient et sur ces navires il y eut sans doute plusieurs fois des chrétiens. Marseille pourtant ne semblait pas très préparée à accueillir l'Évangile. C'était une ville grecque

très attachée à ses deux grandes divinités, Apollon, le dieu de la lumière, qui portait la lyre, et Artémis, la chasseresse vierge, protectrice de la virginité. Phocée, mère de Marseille, n'était pas une des sept villes qui se glorifiaient d'avoir donné le jour à Homère, mais elle avait, sans doute, pour le vieil aède, un culte fervent qu'elle transmet à sa fille. Marseille, en effet, donna une édition des poèmes homériques qui fut célèbre dans l'antiquité.

Les écoles grecques de Marseille avaient un grand renom et les jeunes Romains allaient s'instruire à Marseille aussi volontiers qu'à Athènes. Les mœurs y étaient austères et Tacite nous affirme que si son beau-père Agricola, le vainqueur des Bretons, eut une jeunesse pure, ce fut grâce à l'excellente discipline des écoles de Marseille où il fit ses études.

Mais bientôt la physionomie de la ville se modifia profondément. De grecque qu'elle était elle devint peu à peu latine et elle délaissa Apollon et Artémis pour les divinités orientales : on la vit comme Rome rendre un culte à la grande déesse phrygienne et à Sérapis d'Alexandrie (1). C'est alors sans doute qu'apparut le christianisme dont nous allons découvrir les premières traces.

La nécropole gréco-romaine de Marseille s'étendait non loin de la mer, tout près de l'endroit où Cassien éleva, au ^ve siècle, l'abbaye de Saint-Victor. C'est dans cet antique cimetière que l'on découvrit, en 1837, une inscription du plus haut intérêt. Elle est malheureusement mutilée et il a été nécessaire de restituer quelques lettres. La voici :

[Sen] TRIO VOLUSIANO
 EUTYCHETIS FILIO
 ET [O] FORTUNATO QUI VIM
 [igni] S PASSI SUNT
 ...GIA PATIENTISSISIMIS
 REFRIGERET NOS QUI
 [omnia] POTEST. †

(1) Sur Marseille grecque et Marseille latine, il faut lire les deux remarquables volumes de Michel Clerc, *Massalia*, 1929.

C'est l'épithaphe de deux personnages nommés l'un Sentius Volusianus, fils d'Eutychès et l'autre Fortunatus qui furent soumis à la violence du feu (1). Une femme dont le nom finit en « gia » a fait graver l'inscription en l'honneur de ces « âmes si patientes ». Elle se termine par ce souhait : « Que celui qui peut tout nous donne un lieu de rafraîchissement. » Après le dernier mot une ancre a été gravée. Il est difficile de ne pas reconnaître dans ces quelques lignes une inscription chrétienne où est commémoré le souvenir de deux martyrs, morts sur le bûcher ou peut-être transformés en torches vivantes, comme l'avaient été les chrétiens martyrisés par Néron. L'ancre si souvent représentée aux catacombes était pour les fidèles à la fois un symbole d'espérance et une figure mystérieuse de la croix. La forme encore toute classique des lettres de l'inscription prouve qu'elle est très ancienne. Il n'est pas impossible que la persécution de Lyon, en 177, ait fait des victimes jusqu'à Marseille. L'épithaphe de Fortunatus et de Volusianus est aujourd'hui au musée Borély; c'est un des précieux documents de notre histoire.

Il faut attendre jusqu'à la fin du III^e siècle pour rencontrer un nouveau témoignage sur le christianisme à Marseille. Il y eut alors un martyr célèbre, le légionnaire saint Victor, victime de la dernière persécution, celle de Dioclétien et de Maximien. Comme il refusait d'offrir l'encens à une divinité et renversait du pied son autel, il eut ce pied tranché et il fut abandonné aux outrages de la populace. Emprisonné, il lui resta assez de force pour convertir les trois soldats qui le gardaient; il fut alors livré avec eux aux bourreaux. Les fidèles creusèrent, dans le rocher qui dominait la grande nécropole de Marseille, une petite catacombe où ils l'ensevelirent avec ses compagnons. C'est là qu'au V^e siècle Cassien fonda la fameuse abbaye et fit construire le petit oratoire qui donnait accès à la crypte où le saint était enseveli. Cet oratoire existe encore et nous aurons bientôt l'occasion de le décrire.

(1) On a essayé de prouver que l'inscription pouvait être païenne en substituant VIM MARIS à VIM IGNIS. Il s'agirait donc, non de deux martyrs, mais de deux naufragés. La restitution de VIM MARIS est peu vraisemblable, car les mots PASSI SUNT indiquent des violences et une véritable *passion*. Ajoutons que le mot REFRIGERIUM, lieu de rafraîchissement, semble appelé ici par le supplice du feu.

Après la paix de l'Église, les reliques de saint Victor furent enfermées dans un sarcophage païen qu'on peut voir aujourd'hui au musée Borély. Il représente de petits génies forgeant le casque et le bouclier d'un dieu ou d'un héros antique. Les chrétiens le choisirent sans doute pour rappeler que le saint avait été un soldat (1).

De Marseille le christianisme ne tarda pas à se répandre dans la région voisine. Il y avait au xvii^e siècle, à Aubagne, une inscription funéraire qui a disparu depuis, mais dont Peiresc, le grand érudit d'Aix-en-Provence, nous a conservé la copie. C'est l'épithaphe latine d'un adolescent qui porte le nom grec d'Eunoetos, alors que son père et sa mère se nomment Hermès et Aktè. Ces Grecs latinisés étaient des chrétiens car l'inscription est encadrée de deux poissons : symboles cachés du Christ et surmontés d'une ancre. Ces signes que l'on trouve réunis sur les plus antiques *loculi* des catacombes nous font remonter presque aussi haut que l'épithaphe de Fortunatus et de Volusianus.

Beaucoup plus loin qu'Aubagne, au village de la Gayolle, près de Brignolles dans le département du Var, on a trouvé un autre témoignage du christianisme en Provence. C'est un sarcophage orné de bas-reliefs, qui n'est pas seulement le plus ancien sarcophage de la Gaule, mais un des plus anciens sarcophages du monde chrétien. Il n'y a rien de plus antique à Rome même. Ce précieux monument a été trouvé dans une petite chapelle qui est devenue une grange. C'était un édifice funéraire élevé par une famille chrétienne de la Provence. Ce sarcophage représente, au centre, un homme assis dont le haut du corps a disparu. Il a devant lui une petite fille qu'il semble instruire. Ce personnage enseignant est emprunté aux sarcophages païens où il figure souvent (2). L'œuvre est pourtant chrétienne comme

(1) Voir la reproduction dans les *Bas-reliefs de la Gaule* d'Espérandieu, t. I, n° 61. Les reliques de saint Victor ont été répandues en France au moyen âge. Une de ses reliques apportée à Paris donna naissance à l'abbaye de Saint-Victor que les écrivains mystiques ont rendue célèbre.

(2) Voir à ce sujet l'intéressante thèse de M. Henri-Irénée Marrou, *Μουσικός, Ἄνθρωπος*, 1938.

le prouvent les deux figures sculptées à la droite et à la gauche du pédagogue. Comme aux catacombes on voit d'un côté l'orante les bras étendus, image de l'âme entrée dans la vie éternelle, et de l'autre le bon Pasteur portant la brebis sur ses épaules. Une autre figure familière à l'art chrétien primitif nous montre saint Pierre pêchant dans la mer le poisson mystique. Mais aux deux extrémités du sarcophage deux figures nous étonnent. L'une représente le soleil en buste la tête couronnée de rayons, l'autre un dieu antique majestueusement assis et portant un sceptre; c'est sans doute le *genius loci*, le génie du lieu, fréquemment représenté sur les monuments païens. Ce mélange de christianisme et de paganisme est fort extraordinaire et nous reporte aux origines de l'art chrétien. L'artiste a beau être chrétien, son imagination reste païenne. Ces traits singuliers et le style lui-même, qui fait penser à l'art du temps des Antonins, ont invité les archéologues à reconnaître dans ce sarcophage une œuvre du second siècle, c'est-à-dire de l'âge des persécutions. Cependant la coiffure de l'orante qui est celle des impératrices syriennes pourrait peut-être permettre de rajeunir l'œuvre de quelques années et de lui assigner comme date les premières années du III^e siècle. Ce sarcophage est-il grec ou est-il romain? On serait embarrassé pour répondre si un détail très particulier ne nous donnait presque une certitude. La forme générale n'est pas romaine, mais grecque. Le couronnement en saillie et la base puissante avec ses moulures rentrantes et saillantes sont des particularités qu'on ne trouve jamais dans les sarcophages romains mais qu'on rencontre très souvent dans les sarcophages grecs de l'époque païenne. L'œuvre a donc été faite par une main grecque et ce sont les pures traditions de l'art grec que nous retrouvons dans la figure du dieu assis. D'autre part, les scènes de genre, le pêcheur à la ligne, les moutons, les arbres où chantent les oiseaux nous font penser aux bas-reliefs pittoresques des artistes hellénistiques d'Alexandrie. Tout nous ramène à la Grèce et à l'Orient.

Ce sarcophage a-t-il été sculpté en Provence? y est-il venu par mer? C'est un mystère, mais ce qui est certain c'est que le premier monument chrétien que nous trouvons en Gaule a

tous les caractères de l'art grec. Nous allons voir que rien n'est plus naturel car les premières communautés chrétiennes de la vallée du Rhône ont été composées en grande partie de Grecs.

II

Le christianisme, en effet, remonta le Rhône et dès le second siècle nous le trouvons établi à Lyon. Cette grande ville de Lyon qui était riche, commerçante, sans cesse en rapports avec l'Orient attira de bonne heure les adeptes de la religion nouvelle. Dans le courant du second siècle, il arriva à Lyon un certain nombre de chrétiens de Smyrne et d'Asie Mineure, dont le chef était un vieillard nommé Pothin. Il y avait avec lui un certain Attale qui était de Pergame, un Phrygien nommé Alexandre qui était médecin, puis un jeune homme qui avait passé son enfance à Smyrne et qui s'appelait Irénée.

Ces hommes n'apportaient pas seulement le christianisme à Lyon, ils y apportaient la parole même des apôtres. Saint Pothin avait été, en effet, à Smyrne le disciple de saint Polycarpe qui avait entendu saint Jean. Irénée lui-même, qui était encore presque un enfant, avait pu entendre lui aussi saint Polycarpe :

« Je me souviens, dit-il, dans une page charmante, des choses d'alors beaucoup mieux que de ce qui est arrivé depuis... si bien que je pourrais dire l'endroit où le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour causer, sa démarche, ses habitudes, sa manière d'entretenir l'assistance et comment il racontait la familiarité qu'il avait eue avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur. Et ce qu'il disait sur le Seigneur, sur ses miracles et sur sa doctrine, Polycarpe le rapportait comme l'ayant reçu des témoins oculaires du Verbe de Vie. »

Ainsi les hommes qui arrivaient à Lyon étaient comme les derniers représentants de l'âge apostolique, leur parole était un écho de l'enseignement de saint Jean. On comprend pour-

quoi saint Irénée, dans son traité contre les hérétiques, attache une si grande importance à la tradition orale. C'est surtout en invoquant la tradition qu'il réfute les gnostiques qui unissaient en un mélange incohérent l'Évangile, la mythologie, le parsisme et la philosophie alexandrine. Il y eut des gnostiques à Lyon car on a trouvé dans le Rhône une de leurs amulettes.

La petite communauté chrétienne de Lyon fut bientôt soumise à une rude épreuve. On sait qu'en 177 un édit de Marc-Aurèle ordonna de mettre à mort saint Pothin et une quarantaine de chrétiens.

Une admirable lettre, écrite en grec par les survivants de l'église de Lyon, et peut-être par saint Irénée lui-même, aux églises d'Asie et de Phrygie, nous raconte les tortures des fidèles et l'héroïsme d'une jeune servante gallo-romaine nommée Blandine. « Ses compagnons de captivité, dit la lettre, avaient craint à cause de la faiblesse de son corps qu'elle n'eût même pas la force de confesser la foi, mais elle fatigua tous ceux qui la torturèrent du matin jusqu'au soir. Pour elle son repos était de dire : « Je suis chrétienne. » Après le fouet, les bêtes, la chaise ardente, elle fut enfermée dans un filet et livrée aux attaques d'un taureau furieux qui la secoua longtemps. Enfin elle fut égorgée et les païens eux-mêmes déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu une femme tant souffrir ». Quand nous lisons la liste des martyrs de Lyon nous voyons qu'il y avait parmi eux un certain nombre de Grecs qui s'appellent : Attale, Alexandre, Alcibiade, Makarios, Zozime, Apollonios; des femmes qui se nommaient Bibliade, Trophima, mais il y a aussi beaucoup de Gallo-Romains et de Gallo-Romaines : le diacre Sanctus de Vienne, Maturus, Silvius, Primus, Julia, Justa, Materna, etc.

Où se trouvait l'amphithéâtre des martyrs de Lyon? En 1887, on crut l'avoir découvert sur la colline de Fourvières. On déblaya alors quelques parties d'un édifice qui semblait circulaire mais dont on n'explora qu'une petite partie. Tout récemment les fouilles ont été reprises par M. Germain de Montauzan et M. Vuillemier qui ont découvert, non pas un amphithéâtre, mais deux théâtres voisins dont l'un est beaucoup plus vaste que l'autre. Ce n'était donc pas, comme on

l'avait cru, l'amphithéâtre de sainte Blandine. Où était-il donc? Nous savons qu'il y avait sur les pentes de la Croix-Rousse un vaste amphithéâtre dont au xvi^e siècle on pouvait encore mesurer les dimensions. Il était près du magnifique autel de Rome et d'Auguste que dominaient deux hautes colonnes portant des Victoires. C'est là que chaque année la Gaule célébrait le culte de l'empereur; un bois sacré voisin contenait les statues des délégués des provinces gauloises et celles de ces provinces personnifiées.

Il semble certain aujourd'hui que les chrétiens furent suppliciés près de cet autel où ils refusaient d'offrir l'encens. Il ne reste aujourd'hui de cet amphithéâtre que quelques gradins sur lesquels des maisons ont été bâties; s'il était debout ce serait le monument triomphal de sainte Blandine et de ses compagnons.

Mais il y eut à Lyon un autre quartier saint; ce fut celui du premier cimetière chrétien. Il était situé hors de la ville, sur une colline, qui s'appelle aujourd'hui la colline Saint-Irénée.

C'est là que passait la grande voie romaine qui liait Lyon à Arles et au Midi de la Gaule. C'était au sortir de la ville une voie Appienne bordée de tombeaux. Si l'on en juge par les restes qui ont été retrouvés, ces monuments païens présentaient souvent un beau caractère; ils avaient parfois plusieurs étages et se terminaient par la statue du défunt. L'un d'eux a été reconstitué sur une place voisine. Un magnifique sarcophage représentant Bacchus revenant de l'Inde avec son cortège de Ménades, de panthères, d'éléphants et de chameaux provient d'un de ces tombeaux. Il nous laisse deviner la beauté de l'art funéraire de Lyon. Quelques-uns de ces tombeaux étaient célèbres : celui de Syagrius, qui fut poète et consul, eut sa statue à Rome et celui des ancêtres, encore païens, de Sidoine Apollinaire.

Le respect des anciens pour la mort explique que les chrétiens aient pu avoir, eux aussi, leurs tombes au bord de la voie romaine. C'étaient sans doute d'humbles petits monuments, parfois une simple épitaphe (1). C'est là que fut enseveli saint Irénée qui

(1) L'étonnante nécropole qui vient d'être découverte sous Saint-Pierre de

mourut peut-être martyr. Son tombeau était probablement une modeste *memoria* qui, après le triomphe de l'Église, fut transformée en un beau sanctuaire dont nous parlerons plus tard. On a trouvé dans cette région un certain nombre d'épithaphes chrétiennes, mais aucune ne remonte à l'âge des persécutions; la plus ancienne qui est datée par le nom des consuls n'est postérieure que de trente ans à la paix constantinienne. Des fouilles bien conduites pourraient sans doute remettre au jour quelques témoignages plus anciens.

Il faut revenir à la persécution de 177, elle désorganisa pendant quelque temps la petite communauté chrétienne de Lyon. Plusieurs fidèles quittèrent la ville et se dirigèrent du côté du nord par la voie d'Autun et de Langres. Deux d'entre eux, Alexandre et Épipode, furent découverts, tout près de Lyon, chez une vieille femme qui leur avait donné l'hospitalité. Invités à abjurer ils s'y refusèrent. Ils furent entraînés au supplice si précipitamment qu'Épipode perdit une de ses sandales. Elle fut conservée comme une relique. Les deux martyrs furent ensevelis dans le cimetière chrétien et, après la paix de l'Église, furent placés dans le riche sanctuaire élevé à saint Irénée, près de son tombeau.

Deux autres chrétiens de la communauté lyonnaise, Marcel et Valérien, purent atteindre, le premier, Chalon-sur-Saône, le second, Tournus. Ils évangélisèrent ces deux villes et y firent des conversions jusqu'au jour où ils furent découverts et martyrisés. Sur le tombeau de saint Marcel s'éleva plus tard, près de Chalon, une abbaye célèbre qui prit son nom. On nous rapporte que Valérien, conduit au supplice à Tournus, marchait plus vite que ses bourreaux pour recevoir plus tôt la couronne. Il fut lapidé et on conserva longtemps à Tournus quelques pierres tachées de son sang.

On rattache à cet exode des chrétiens de Lyon l'apostolat de saint Bénigne et de ses deux compagnons saint Andoche et saint Thyirse. Mais aux *Actes* de saint Bénigne sont mêlées tant de légendes qu'il nous est difficile de discerner les quelques

Rome prouve que, dès le temps des persécutions, les tombes chrétiennes pouvaient être voisines des tombes païennes.

vérités qu'ils peuvent contenir. Suivant ces *Actes*, Bénigne accompagné d'Andoche et de Thyrese aurait apporté le christianisme à Autun. Il y aurait baptisé le sénateur Faustus, sa femme et son fils qui devait être bientôt l'illustre martyr saint Symphorien. Il aurait également apporté le christianisme à Langres et y aurait converti trois frères jumeaux : Eusippe, Speusippe et Meleusippe. Or, ces trois frères étaient trois martyrs d'Asie Mineure dont Langres reçut plus tard les reliques. Une pareille erreur, introduite dans les *Actes* de saint Bénigne, rend, il faut l'avouer, tous ces *Actes* fort suspects (1). Il est probable cependant que saint Bénigne fut martyrisé à Dijon où son culte est si ancien et que saint Andoche et saint Thyrese le furent à Saulieu.

III

Revenons à Autun où le christianisme fut certainement apporté de Lyon peu après 177. Autun était alors une des grandes villes de la Gaule. Elle était fière d'avoir reçu son nom d'Augustodunum, de l'empereur Auguste. Les beaux monuments y étaient nombreux et son amphithéâtre était un des plus vastes du monde romain. Les deux portes antiques d'Arroux et de Saint-André, d'un style si pur, nous laissent imaginer ce que pouvaient être ses temples et ses portiques. Autun était une ville profondément païenne, une ville d'écoles où régnaient les grammairiens et les rhéteurs. Personne dans la société romaine n'était plus éloigné du christianisme que ces professeurs et ces orateurs qui n'avaient d'autres dieux que ceux

(1) Au moyen âge, on ne cessa jamais, dans l'église de Dijon, de lire les *Actes* de saint Bénigne. Un vitrail du XIII^e siècle dans l'église Notre-Dame de Dijon représente le baptême de saint Symphorien et de sa famille à Autun par saint Bénigne. Un autre panneau montre le saint instruisant les trois jumeaux : Speusippe, Eusippe, Meleusippe.

d'Homère et de Virgile, d'autre foi que celle de la phrase bien faite et du vers harmonieux, d'autre culte que celui de l'empereur qui les comblait d'honneurs et leur prodiguait ses largesses.

Mais il y avait à Autun, comme dans toutes les grandes villes de la Gaule, une colonie d'Orientaux, parlant le grec, que le commerce y avait attirés. C'est dans ce petit monde de Syriens et d'Asiates que les apôtres de la religion nouvelle, qui étaient eux-mêmes des Grecs, trouvèrent leurs premiers adeptes.

En 1839, on fit à Autun une découverte capitale. Des ouvriers qui travaillaient sur l'emplacement de l'antique cimetière Saint-Pierre-de-l'Étrier trouvèrent une grande inscription grecque. Elle fut apportée à un jeune professeur du petit Séminaire qui devait devenir un érudit célèbre et un prince de l'Église, Dom Pitra. C'est lui qui la déchiffra le premier et il y reconnut une inscription d'un caractère tout à fait extraordinaire.

Ce sont d'abord des vers grecs acrostiches, dont les premières lettres réunies forment le mot ἰχθύς : poisson. On sait que le mot ἰχθύς avait été formé par les chrétiens avec les premières lettres des mots grecs signifiant Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur : Ἰησοῦς χριστός θεοῦ υἱὸς σωτήρ. C'était un de ces mots mystérieux que les païens ne comprenaient pas et qui permettaient aux chrétiens de se reconnaître entre eux.

Ces vers d'Autun nous reportent à l'âge des persécutions. Ils nous parlent en termes voilés et pleins de mystère du baptême et de l'eucharistie. Voici comment on peut les traduire :

« Race divine de l'ichtus céleste, reçois avec un cœur plein de respect, toi mortel, le don de l'immortalité. Rajeunis ton âme, ô mon ami, dans les eaux divines, dans les eaux intarissables de la sagesse (1). Reçois aussi l'aliment doux comme le miel que te donne le Sauveur des Saints, mange et bois, tu tiens l'ichtus dans la paume de tes mains (2). »

Après ces vers, il y en a d'autres, qui ne sont plus acrostiches mais qui sont l'épithaphe proprement dite. Ils sont d'un sentiment tendre et mystique tout à fait touchant :

(1) Il s'agit du baptême.

(2) Allusion à l'eucharistie qu'à l'origine on recevait dans la main.

« Ichtus, maître et Sauveur, donne-moi la grâce que je désire ardemment, que ma mère repose en paix, je t'en conjure, lumière des morts. Et toi, Aschandios, mon père, toi que je chéris avec ma douce mère et tous mes parents, dans la paix de l'ichtus, souviens-toi de ton fils Pectorios. » Pectorios prie donc pour ses morts et il pense que ses morts pourront intercéder pour lui; il donne au Christ ce beau nom dont on ne trouve pas l'équivalent ailleurs : lumière des morts.

Cette douce allégorie, cette poésie, ce mysticisme semblent révéler l'imagination d'un Grec d'Orient. On a trouvé, en effet, à Hiérapolis, en Phrygie, l'épithaphe de l'évêque Aberkios qui mourut vers 200. Elle est du même sentiment; ce sont aussi des vers où on retrouve parfois des expressions identiques. En voici un fragment :

« Je me nomme Aberkios, je suis disciple d'un saint pasteur qui fait paître ses troupeaux de brebis sur les montagnes et dans les plaines... La foi m'a servi en nourriture un poisson pris dans une source, très grand, pur, pêché par une Vierge sainte; elle le donnait sans cesse à manger aux amis, elle possède un vin délicieux qu'elle donne avec le pain. J'ai fait écrire ces choses, moi Aberkios, à l'âge de soixante-douze ans. »

Nous sentons ici quels liens étroits rattachaient le fidèle d'Autun au christianisme de l'Orient. C'est la même imagination symbolique. Les deux inscriptions sont à peu près de la même date car les philologues s'accordent à placer l'inscription d'Autun au commencement du III^e siècle. Elle est donc postérieure de trente ou quarante ans seulement à la persécution de Lyon.

Cette antique nécropole d'Autun qu'on appelait Saint-Pierre-de-l'Étrier a dû être extrêmement riche en inscriptions. Ce nom de l'Étrier lui vient de ce qu'elle était située le long de la grande voie romaine pavée *strata via*. Un très petit nombre de ces inscriptions a subsisté mais elles sont toutes postérieures à l'époque des origines qui seule nous intéresse en ce moment.

IV

Jusqu'à présent nous n'avons pas fait la moindre allusion à une tradition célèbre qui veut que la Provence ait été évangélisée au 1^{er} siècle par des personnages du Nouveau Testament qui n'auraient été rien moins que Lazare, Marthe et Marie-Madeleine.

Nous n'avons rien dit non plus de la tradition limousine d'après laquelle le centre et l'ouest de la Gaule auraient été évangélisés à la même époque par saint Martial, disciple de Jésus-Christ, envoyé de Rome par saint Pierre. Ces légendes ont été très fécondes et ont fait naître une foule d'œuvres d'art dont quelques-unes sont fort belles. La beauté est si persuasive qu'on a cru presque jusqu'à notre temps à la vérité de ces fables.

Mgr Duchesne a montré le plus clairement du monde que la légende du voyage de sainte Madeleine, en Provence, apparaissait pour la première fois au XI^e siècle (1). Elle fut inventée de toutes pièces par les moines de l'abbaye de Vézelay, en Bourgogne, qui prétendaient posséder le corps de sainte Madeleine et qui voulaient justifier la présence de cette relique dans leur église. Ils disaient donc qu'ils avaient trouvé son corps en Provence, à Saint-Maximin, dans un sarcophage de marbre où était racontée toute son histoire. Et pour expliquer comment sainte Madeleine pouvait être ensevelie en Provence ils imaginèrent l'histoire de son voyage par mer avec Lazare et Marthe; puis ils racontèrent comment, en arrivant, ils avaient évangélisé Marseille dont Lazare aurait été le premier évêque.

Mgr Duchesne a montré qu'avant le XI^e siècle aucun auteur ne connaissait cette histoire et qu'il n'y en avait aucune trace dans la liturgie provençale; on ne savait pas alors en Provence

(1) *Annales du Midi*, t. V et *Fastes épiscopaux*, t. I, p. 310 et suiv.

que la Sainte-Baume était la caverne où Marie-Madeleine aurait fini ses jours.

Il est donc certain que la Provence n'a pas été évangélisée par Lazare, Marthe et Marie. Le christianisme n'a pas été apporté dans la vallée du Rhône par des personnages évangéliques qui venaient de la Palestine, mais par des Grecs qui venaient des grandes villes de l'Asie Mineure et de la Syrie.

La légende cependant acquérait avec le temps une force irrésistible. Elle eut la consécration de l'art qui lui donna une puissance nouvelle. Dès le XIII^e siècle nos vitraux la racontent. L'art italien s'en inspira et, pendant quatre cents ans, donna à la Madeleine repentante de la Sainte-Baume la plus émouvante beauté. La crypte de Saint-Maximin et la Sainte-Baume devinrent un des grands pèlerinages de l'Europe. La Provence en créa un nouveau en élevant une belle église à l'endroit où l'on disait que les saintes avaient débarqué. On lui donna ce nom poétique : « Les Saintes Maries de la mer. » Mistral a consacré la tradition en écrivant *Mireille*, chef-d'œuvre qui peut défier le temps. Malgré Mgr Duchesne la Provence croit et continuera sans doute longtemps à croire au voyage des Saintes. On nous dit que Mistral sur son lit de mort murmura doucement : « Les Saintes, les Saintes ! » Ce furent ses dernières paroles. C'était la Provence qui avait parlé par sa bouche.

Ce que le moyen âge nous raconte de saint Martial n'a pas plus d'autorité que ce qu'il a raconté de sainte Madeleine. Saint Martial toutefois est bien venu dans le Limousin dont il a été l'apôtre, mais il n'y est pas venu au I^{er} siècle. Là encore Mgr Duchesne a vu la vérité. Il a montré que la légende de saint Martial ne datait que du IX^e siècle et avait été embellie au XI^e, dans l'abbaye même de Saint-Martial de Limoges. Les moines voulurent faire de leur saint l'égal des plus grands, l'égal des apôtres. Ils racontèrent donc que saint Martial, juif de la tribu de Benjamin, avait été un des disciples de Jésus-Christ. Il avait assisté à la résurrection de Lazare et pendant la Cène c'est lui qui servait à table. Après la Pentecôte, il accompagna saint Pierre à Antioche d'abord, à Rome ensuite. C'est de Rome que saint Pierre l'envoya en Gaule vers la cité de

Limoges où il fit des merveilles, de sorte que dès le temps de Néron et de Vespasien le Limousin et tous les pays voisins étaient déjà gagnés au christianisme.

La légende mérite d'être connue car nos artistes du moyen âge s'en sont souvent inspirés (1). Des chapiteaux romans, des vitraux du XIII^e siècle, des peintures du XIV^e (notamment les belles fresques du palais des papes d'Avignon) nous montrent saint Martial servant les apôtres à table pendant la Cène ou recevant de saint Pierre l'ordre d'évangéliser la Gaule, mais ce ne sont là que des légendes. C'est un roman dont l'auteur principal est un moine de Limoges du commencement du XI^e siècle, nommé Adhémar.

Ces légendes en avaient fait naître une foule d'autres. Il semblait que tous les personnages de l'Évangile se fussent donné rendez-vous en Gaule. L'aveugle-né qu'avait guéri Jésus-Christ était devenu le premier évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Zachée, le publicain, qui regardait passer Jésus-Christ du haut d'un sycomore, était venu vivre dans une vallée solitaire de la Gaule, à l'endroit où s'élève maintenant l'église de Rocamadour. C'est là qu'il aurait élevé la première chapelle en l'honneur de la Vierge.

Sainte Véronique, qui essuya pendant la Passion la sueur et le sang sur la face de Jésus-Christ, avait abordé dans le Médoc, à Soulac où elle avait vécu et où elle était morte. Saint Aphrodise, le premier évêque de Béziers, avait jadis accueilli la Sainte Famille en Égypte. C'était lui qui était gouverneur de la ville de Sotime où Jésus enfant avait fait choir les idoles. Le premier des Égyptiens, il s'était converti.

(1) Dans *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, nous avons indiqué un certain nombre d'œuvres d'art inspirées par la légende de saint Martial.

V

C'est seulement au III^e siècle que quelques grandes villes de la Gaule entendirent parler de la religion nouvelle. Un texte célèbre de Grégoire de Tours nous apprend que sept missionnaires furent envoyés de Rome en Gaule par le pape Fabien, c'est-à-dire entre 236 et 250. Paul fut envoyé à Narbonne et à Béziers, Trophime à Arles, Saturnin, que le moyen âge appela saint Sernin, fut envoyé à Toulouse, Martial à Limoges, Gatien à Tours, Stremonius dont le nom est devenu Austremoine à Clermont, enfin Denis à Paris. Deux de ces missionnaires étaient certainement des Grecs, Trophime et Dionysos ou Denis.

Les petites chrétientés qu'ils formèrent dans ces villes et dans quelques villes voisines ne tardèrent pas à être éprouvées par la persécution. Il y eut en Gaule au III^e siècle et au commencement du IV^e un certain nombre de martyrs, mais leurs actes, rédigés ou remaniés longtemps après, ont quelque chose de vague et souvent il est très difficile de dire de quelle persécution ils furent victimes. On ne sait s'ils ont souffert sous Dèce, sous Aurélien, sous Dioclétien. Ces martyrs furent plus tard la grande poésie de l'Église des Gaules. Des basiliques s'élevèrent sur leurs tombeaux; de célèbres monastères devinrent les gardiens de leurs reliques. Ils inspirèrent les artistes pendant des siècles. Il faut énumérer rapidement les principaux de ces martyrs.

En Aquitaine, dans la région évangélisée par Saturnin, on doit citer d'abord saint Saturnin lui-même. Ses *Actes* sont au nombre des plus anciens et des plus authentiques que nous ayons. Comme l'apôtre refusait de sacrifier aux divinités du Capitole romain de Toulouse, il fut attaché à un taureau destiné au sacrifice et traîné dans les rues jusqu'à ce que la corde se brisât. Sur son tombeau s'éleva plus tard le sanctuaire le plus vénéré de Toulouse et du Midi.

Dans une région voisine, à Agen, fut martyrisée une jeune fille nommée Fides, qui fut célèbre au moyen âge sous le nom de sainte Foy. Ses reliques furent transportées dans le Rouergue, à Conques, qui devint le centre de son culte. Non loin d'Agen, un chrétien nommé Vincent fut mis à mort pour s'être moqué du dieu gaulois qu'on adorait à *Vernementum* et qu'on honorait en faisant descendre une roue enflammée sur la pente de la colline jusqu'au fleuve.

Dans la vallée du Rhône il y eut de nouveaux martyrs. A Arles ce fut un jeune homme, nommé Genès, qui était greffier public et qui refusa de transcrire un édit contre les chrétiens. Son souvenir resta très populaire à Arles et on montrait, au bord du Rhône, une colonne tachée de son sang et près de la colonne un arbre dont on emportait les feuilles comme des reliques.

Plus au nord, à Vienne, deux officiers romains, Ferreol et Julien furent mis à mort. Ferreol fut massacré sur les bords du Rhône, quant à Julien qui avait fui d'abord la persécution, il se livra lui-même en Auvergne et fut décapité près de Brioude. Son tombeau fit de Brioude, aux temps mérovingiens, la ville sainte de l'Auvergne.

L'Helvétie, qui faisait alors partie de la Gaule, eut aussi ses martyrs militaires : les soldats de la légion thébaine et leur chef saint Maurice. Cette légion, la xxii^e qui venait de la Haute-Égypte, était en grande partie composée de chrétiens. C'est au sortir des Alpes, à Agaunum, dans la vallée du Rhône, aujourd'hui Saint-Maurice, dans le Valais, que la légion fut décimée sur l'ordre de Maximien Hercule. Peu de martyrs furent aussi célèbres que les martyrs d'Agaunum : sur leurs tombeaux s'éleva plus tard une basilique qui devint un monastère où les pèlerins apportaient leurs offrandes. Ce fut l'abbaye favorite des rois Burgondes qui venaient y prendre comme signe de leur pouvoir la lance de saint Maurice.

La France du Nord eut aussi ses martyrs. D'abord l'apôtre de Paris, saint Denis. Ses *Actes* refaits à l'époque carolingienne, embellis par les moines de l'abbaye de Saint-Denis renferment beaucoup de fables, parmi lesquelles il est difficile de démêler

la vérité. De bonne heure on admit que ses deux compagnons Rustique et Éleuthère avaient été mis à mort avec lui sur la colline de Montmartre. Une chrétienne, disait-on, ensevelit leurs restes à six milles de Paris dans un endroit nommé Catuliacum qui sera plus tard Saint-Denis. C'est là que s'élèvera la plus célèbre et la plus nationale des abbayes françaises.

Les villes voisines de Paris, Soissons, Amiens, Beauvais, Vermand avaient à la fin du III^e siècle des communautés chrétiennes, car elles eurent des martyrs. Ces martyrs peuvent être placés, non pas avec certitude, mais avec une certaine vraisemblance, au temps de Maximien Hercule, c'est-à-dire vers 286. Les plus célèbres furent les martyrs de Soissons, Crépin et Crépinien qui exerçaient la profession de cordonniers. La modestie de leur condition, leur pauvreté touchèrent les siècles suivants. Jusqu'au XVI^e siècle ils inspirèrent des œuvres d'art, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre.

Saint Lucien martyrisé à Beauvais, saint Firmin à Amiens, n'égalèrent pas la réputation de saint Quentin, le martyr de Vermand. La ville où il avait été martyrisé et où il avait été enseveli changea de nom et s'appela Saint-Quentin. Elle changea même de place; une basilique qui, au XIII^e siècle, deviendra une magnifique église, s'éleva sur le tombeau du martyr. Elle devint le centre de la nouvelle ville qui se forma autour d'elle.

Au III^e siècle, le christianisme arriva jusque dans l'Ouest, jusqu'à Nantes, car des actes où tout n'est certainement pas fabuleux nous racontent le martyre de deux jeunes chrétiens de Nantes : saint Donatien et saint Rogatien qui ont été très honorés, aux temps mérovingiens, comme nous le voyons par le récit de Grégoire de Tours.

Tels sont les principaux martyrs de la Gaule au III^e siècle et au commencement du IV^e. La question qui se pose pour nous est de savoir s'il nous reste quelques monuments chrétiens de ces dernières persécutions. On peut en signaler quelques-uns mais qui n'ont pas, à la réserve d'un seul, l'intérêt de ceux de l'âge précédent.

En 1611, à Montmartre, on fit des fouilles pour agrandir une antique chapelle qui se trouvait sur le flanc de la colline. On

découvrit alors, sous la chapelle, une crypte creusée dans le plâtre à laquelle conduisait un escalier. Dans cette crypte, il y avait un autel fait d'une pierre posée sur deux autres, une niche pour mettre les vases sacrés et sur le mur des noms à moitié effacés tracés au charbon et au couteau. Parmi ces noms incomplets on lut Mar et Dio qui semblaient être une invocation à saint Denis martyr et un autre nom qui semblait être Clemens.

Qu'était cette crypte? C'était probablement, dit Edmond le Blant, un monument du III^e siècle qui fut creusé par les chrétiens de Paris, à l'endroit même où saint Denis avait été martyrisé. Ce qui paraît le prouver c'est que la chapelle, qui s'est élevée au-dessus, s'est appelée pendant des siècles *Sanctum Martyrium*, un nom qui nous fait remonter aux premiers siècles. Cette crypte, suivant Edmond le Blant, rappelait tout à fait les chapelles souterraines des catacombes. On y trouvait l'autel et la niche pour les vases sacrés, on y voyait les inscriptions tracées au charbon et au couteau par les visiteurs. Ces inscriptions étaient des invocations, des prières au martyr, près desquelles le visiteur écrivait son nom. De là, le nom de Clemens à côté du nom de saint Denis. Tout ici semble nous reporter aux âges anciens du christianisme. Mais ce monument est-il authentique? Sauval, le célèbre historien de la ville de Paris au XVII^e siècle qui l'examina avec soin, crut y voir une supercherie des religieuses de Montmartre désireuses de prouver que saint Denis avait été martyrisé sur leur colline. Edmond le Blant a été frappé de la ressemblance de cette chapelle souterraine avec celles des catacombes, mais une des religieuses pouvait les connaître et avoir vu à Rome ces catacombes retrouvées en 1578 et dont la découverte avait ému l'Europe. Il sera donc sage de laisser dans l'ombre ce monument suspect (1).

Des découvertes beaucoup plus récentes puisqu'elles datent du XIX^e siècle nous ont fait connaître le plus ancien cimetière chrétien de Paris. Les chrétiens de Paris se réunissaient hors

(1) Le plus récent historien du Paris gallo-romain, M. de Pachtère, se range à l'opinion de Sauval.

de la ville, dans un village où il y avait de nombreuses carrières. Il était situé de l'autre côté de la montagne Sainte-Genève et l'on s'y rendait par une route qu'on appelait la route du *Mont Cetardus* qui est devenue la rue Mouffetard. Ce village, ce *vicus* se trouvait non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui la manufacture des Gobelins. Tout le sous-sol de ce quartier est perforé par des galeries de carrières qui sont de véritables catacombes. Ce qui prouve que les chrétiens ont adopté de très bonne heure cette région c'est qu'on y a trouvé une quantité extraordinaire de tombeaux qui presque tous sont des tombeaux chrétiens. Ces tombeaux sont des auges de pierre ou de plâtre. Ils sont superposés et forment plusieurs couches. Les plus profonds, c'est-à-dire les plus anciens, ont paru remonter à la fin du III^e siècle, presque au temps de l'apparition du christianisme à Paris. On a découvert plus de cinq cents de ces tombeaux; quelques-uns sont au musée Carnavalet, d'autres à la Bibliothèque Nationale. Presque au centre de ce cimetière chrétien s'éleva, de très bonne heure, une église. Sous quel vocable? Nous l'ignorons, mais nous savons qu'elle changea de nom au V^e siècle et qu'elle s'appela Saint-Marcel du nom d'un évêque de Paris qui y fut enseveli. La vieille église Saint-Marcel, qui s'élevait non loin de l'endroit où le boulevard Saint-Marcel rencontre l'avenue des Gobelins, a disparu. C'était le plus ancien monument chrétien de Paris. C'est certainement à cette église que fait allusion Grégoire de Tours quand il dit qu'il y a, dans un *vicus* voisin de Paris, une église que l'on regarde comme la plus ancienne. Il nous signale les tombeaux qui l'entourent et notamment le tombeau d'une Vierge nommée *Crescentia* qui faisait des miracles.

Ce qui s'est passé à Paris semble s'être passé au III^e siècle dans beaucoup d'autres villes de la Gaule. Presque partout les premières communautés chrétiennes s'assemblaient dans les faubourgs ou dans un village voisin de la ville. Nous avons encore à ce sujet le témoignage de Grégoire de Tours, qui avait pu recueillir plus d'une ancienne tradition. Il connaissait particulièrement bien les antiquités religieuses de Tours dont il était évêque et celles de l'Auvergne qui était son pays d'origine. Or,

il nous dit qu'à Tours, au temps de l'apôtre saint Gatien, les chrétiens se rassemblaient hors de la ville *per cryptas et latibula*, c'est-à-dire dans des carrières où ils pouvaient facilement se cacher. C'est là que se trouvait également le premier cimetière chrétien dans lequel plus tard sera enseveli saint Martin. A Clermont les chrétiens se réunissaient également à quelque distance de la ville. Du temps de Grégoire de Tours, il y avait encore, tout près de Clermont, un village qu'on appelait *vicus christianorum*, le village des chrétiens.

Il serait facile de multiplier les exemples. Il en est au moins un qui mérite d'être cité, c'est celui de Bordeaux. Nous voyons là que la première communauté chrétienne se réunissait dans un faubourg près des tombeaux qui bordaient la grande route. C'est là que fut élevée la première église qui prit plus tard le nom de Saint-Étienne. C'est autour de l'église Saint-Étienne que se trouvait le plus ancien cimetière chrétien de Bordeaux. C'est là que fut enseveli un évêque qui laissa une grande réputation de sainteté, *saint Seurin*. On éleva sur sa tombe une seconde église, l'église Saint-Seurin qui, renouvelée, existe encore aujourd'hui et dont la crypte est très antique. Elle était voisine de l'église Saint-Étienne. C'est autour de l'église Saint-Seurin que pendant des siècles furent enterrés les chrétiens de Bordeaux qui voulaient être tout près du saint évêque. C'est ainsi qu'est né ce faubourg Saint-Seurin, sorte de ville des morts, qui plus tard sera annexée à la ville des vivants.

Ces vieux cimetières nous ont donné quelques tombeaux mais aucune œuvre vraiment significative.

Reims va nous faire connaître un des monuments les plus intéressants du christianisme gallo-romain. Reims resta longtemps une ville païenne; elle avait des temples et des thermes dont les ruines mêmes ont disparu. Il ne lui reste que sa porte de Mars, monument de la fin de l'empire, qui témoigne par ses bas-reliefs de son attachement au paganisme et à Rome. On y voit, à côté des travaux des mois qui annoncent les calendriers sculptés de nos cathédrales, Jupiter et Léda et la louve allaitant Romulus et Remus. Il est possible que les Rémi, pour se rattacher plus étroitement à Rome, se soient considérés comme les descendants de

Remus. Le moyen âge et la Renaissance ont beaucoup aimé ces généalogies fabuleuses.

Le christianisme semble être arrivé assez tard à Reims, s'il est vrai que saint Sixte qui l'y apporta n'ait annoncé la religion nouvelle qu'au temps de Dioclétien.

En 1738, on découvrit à Reims en démolissant une église du ^v^e siècle, consacrée à saint Martin, un caveau funéraire fort remarquable dont les peintures rappelaient celles des catacombes romaines. On y voyait Abraham s'appêtant à sacrifier Isaac et près de lui le paralytique guéri emportant son lit sur son épaule. Dans la zone inférieure, trois personnages, sans attributs, perpétuaient sans doute le souvenir des trois chrétiens ensevelis dans la crypte. Des oiseaux et des paons perchés sur des urnes antiques accompagnaient ou encadraient chacune de ces scènes et des guirlandes les surmontaient. La voûte était décorée non de peintures, mais d'une belle mosaïque aux motifs géométriques. Un dessin de l'ensemble fut fait au moment de la découverte par un artiste tout à fait incapable de rendre le caractère d'une œuvre ancienne. L'esthétique du temps et les habitudes d'école déformaient les œuvres du passé. Montfaucon dans ses *Monuments de la monarchie française* ne trouva jamais un dessinateur capable de sentir et de rendre l'art du moyen âge.

A quel siècle appartient ce curieux monument que nous ne serions pas étonnés de rencontrer à Rome aux catacombes de Saint-Calliste? E. Le Blant a fait remarquer que le sacrifice d'Abraham et le miracle du paralytique guéri ne se rencontrent réunis que dans l'antique prière, *la Commendatio animæ*, que l'on récitait pour les morts au temps des persécutions. Cette prière où plusieurs autres miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament sont rappelés a inspiré plus d'une fois les peintres des catacombes. Une ancienne tradition de l'art chrétien se rencontrait donc dans la crypte de Reims. Remontait-elle au temps de la dernière persécution qui se termina en 313 par l'édit de Milan? Il n'y a là rien d'impossible car, tant que Constance Chlore vécut, il se montra très tolérant et épargna aux chrétientés de la Gaule les violences qui désolaient celles de l'Orient. Il se peut donc que la crypte funéraire de Reims ait été un des derniers monuments

élevés en Gaule avant l'ère de la paix constantinienne. On ne peut comprendre que ce petit sanctuaire à peine découvert ait été enfoui de nouveau sans que personne ait été tenté de le conserver. Peut-être sera-t-il possible un jour de le retrouver.

Tels sont les quelques souvenirs des siècles tragiques du christianisme gallo-romain que la France nous offre encore aujourd'hui. Ils sont, on le voit, peu nombreux, mais le jour où l'on pourra entreprendre chez nous des fouilles méthodiques, ils se multiplieront et il est probable que nos descendants connaîtront beaucoup mieux que nous l'histoire de nos origines chrétiennes.

CHAPITRE II

LA FIN DU PAGANISME EN GAULE LES ÉGLISES REMPLACENT LES TEMPLES

I. Les missions de saint Martin et de ses disciples. Le mont Beuvray. Autun. La source de la Seine. Mont-Martre près d'Avallon. — II. Les imitateurs de saint Martin. Exemples d'églises élevées sur des temples. Destruction des statues et des bas-reliefs païens. — III. Destruction des temples et des statues en Orient. Temples et statues conservés. — IV. Les religions orientales en Gaule. Cybèle, Isis et Mithra. Le paganisme symbolique et mystique. — V. La religion des paysans. Le culte des sources, des arbres, des pierres, des montagnes. — VI. Les églises remplaçant les laraires des villas. — VII. Les divinités des routes. — VIII. Tolérance de l'Église victorieuse à l'égard des monuments antiques.

Pourquoi nos vieilles églises, pourquoi nos cathédrales s'élèvent-elles à l'endroit où nous les voyons? Est-ce le hasard qui a déterminé leur place? Est-ce une raison purement matérielle ou une idée plus profonde? Voilà le problème que nous voudrions essayer de résoudre en utilisant les données tous les jours plus nombreuses que l'archéologie nous apporte. Quelques exemples feront comprendre notre pensée.

Il y a en Vendée, sur une éminence, un village qui s'appelle Saint-Michel-Mont-Mercure. On ne peut expliquer ce nom étrange qu'en supposant qu'une église dédiée à saint Michel a pris la place d'un temple consacré à Mercure. Rien n'est plus vraisemblable. Dans la Gaule romaine, les temples de Mercure s'élevaient sur des sommets; ils couronnaient le Puy de Dôme aussi bien que le Donon. D'autre part, saint Michel était l'ar-

change des cimes et c'est sur le mont Gargano qu'avait eu lieu la plus célèbre de ses apparitions. On comprend que le dieu ait pu céder la place à l'archange. Dans le Bourbonnais un village, où s'élève une église du XIII^e siècle, se nomme Beaune. Beaune c'est Bellenus, divinité celtique de la lumière dont le nom reparait plusieurs fois en France (1). On a le droit de supposer qu'un oratoire chrétien a remplacé de bonne heure, dans le village, un sanctuaire rustique de Bellenus. Ce sont là des vraisemblances qui approchent fort de la certitude. Mais ces certitudes, les découvertes archéologiques nous les apportent.

Sous l'église Notre-Dame-de-la-Major, à Arles, on a retrouvé les restes du temple de la Bonne Déesse et, parmi les décombres, un autel où une magnifique couronne de chêne est accompagnée de deux oreilles prêtes à accueillir les prières adressées à la mère des dieux (2). Il est évident que sur le temple détruit une église fut élevée en l'honneur de la Vierge.

Ces quelques exemples nous laissent conjecturer que dans bien des cas nos vieilles églises ont dû s'élever sur des fondations de sanctuaires païens. Si ces successions d'édifices, au même endroit, furent si fréquentes c'est que telle fut, sans doute, la volonté des évêques gallo-romains des premiers siècles; leur sentiment était celui qu'exprimait le pape Grégoire le Grand s'adressant aux missionnaires qui évangélisaient la Grande-Bretagne. « Il faut, leur écrivait-il, que les sanctuaires voués au culte des faux dieux soient consacrés au culte véritable pour que les païens convertis l'adorent dans les lieux mêmes où ils avaient l'habitude de venir (3). »

Essayons donc d'expliquer ce qui se produisit en Gaule après le triomphe de l'Église.

(1) Beaune (Côte d'Or), Beaune-la-Rolande.

(2) Cet autel est au musée d'Arles.

(3) Bède le Vénérable, *Hist. Ecclesiast. Anglorum*, lib. I, cap. XXX et saint Grégoire, *Epist.*, XI, 56.

I

Malgré les exemples émouvants donnés à l'âge des persécutions, par sainte Blandine et ses compagnons à Lyon, par saint Symphorien à Autun, par saint Saturnin à Toulouse, par les martyrs d'Agen, de Soissons, de Chalon, de Nantes, la conversion de la Gaule ne fut pas rapide. Au IV^e siècle dans les grandes villes, les communautés chrétiennes étaient encore peu nombreuses dans les campagnes, à peine rencontrait-on quelques églises. Les paysans restaient païens, si bien que le mot *paganus*, qui les désignait, signifiait à la fois les paysans et les païens.

C'est saint Martin qui fut alors le véritable apôtre de la Gaule. Sulpice-Sévère, son contemporain, nous assure « que, dans les régions où le nom du Christ avait à peine pénétré, son apostolat et son exemple l'avaient tellement propagé qu'il y restait bien peu d'endroits qui ne fussent couverts d'églises et de monastères (1) ».

Un siècle et demi après, l'œuvre apostolique de saint Martin, dont une foule d'églises conservaient la mémoire, apparaissait, dans son ensemble, avec une telle grandeur qu'en 566 les Pères du concile de Tours allaient jusqu'à écrire, dans une lettre adressée à sainte Radegonde, « qu'avant saint Martin la foi apportée en Gaule, dès l'origine du christianisme, comptait peu d'adeptes, mais que sa seule prédication avait fait autant de conversions que celle des apôtres dans tout l'univers (2) ».

Il est regrettable que nous ayons si peu de détails précis sur les missions de saint Martin. Sulpice-Sévère nous apprend qu'il détruisait les temples et que sur leurs ruines il élevait des églises et des monastères. Mais, de ces destructions et de ces fondations, il nous donne à peine deux ou trois exemples : un temple en forme de tour détruit à Amboise, un sanctuaire païen démoli avec ses statues à Levroux, chez les Bituriges, un autre dans le

(1) Sulpice-Sévère, *De vita beati Martini*, cap. XII.

(2) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. IX, cap. XXXIX, p. 316.

pays des Éduens. Il ajoute que l'apôtre donnait lui-même l'exemple en attaquant les monuments et les statues, avec le pic, et les réduisait en poussière. Ce grand évêque qui n'était que bonté, douceur et charité redevenait, en face du paganisme, un soldat; il retrouvait l'ardeur du légionnaire romain qu'il avait été au temps de sa jeunesse. Sa vie fut parfois en danger.

Les conquêtes de saint Martin s'étendirent beaucoup plus loin que la vallée de la Loire, la Bourgogne et le Berry. Nous le voyons à Blaye où il vint en passant par Saintes (1), à Artonne, chez les Arvernes; dans la vallée du Rhône, à Vienne où il rencontre saint Victrice et saint Paulin; une inscription nous apprend qu'il y baptisa une païenne nommée Fœdula.

D'autre part, il est plus que probable qu'il évangélisa les régions de l'Est, en revenant de Trèves, où l'avait appelé l'empereur Maxime. Du côté du Nord nous ne savons pas jusqu'où s'étendit son apostolat. Il revenait sans doute d'une mission dans la Gaule septentrionale quand il traversa Paris où, suivant une antique tradition, il guérit un lépreux en lui donnant un baiser (2).

L'histoire ne nous apprend donc pas grand'chose sur les courses apostoliques de saint Martin, mais il n'est peut-être pas impossible de suppléer à son silence. Les fouilles, faites en France depuis plus d'un siècle, nous ont révélé beaucoup de faits intéressants dont quelques-uns paraissent se rapporter à l'apôtre des Gaules.

Il y avait dans le pays des Éduens un certain nombre de temples dont on a retrouvé les ruines; or, ces temples semblent tous avoir été détruits à la même époque, c'est-à-dire au temps de saint Martin.

Le mont Beuvray, dans le Morvan, fut jadis une des cimes sacrées de la Gaule. A certains jours, le culte de la déesse Bibracte, divinité de la montagne, rassemblait la foule des pèlerins et des marchands sur le sommet où s'élevaient le temple et la petite ville. On a retrouvé les restes du temple en 1872, sous une cha-

(1) Grégoire de Tours, *Gloria Confess.*, 45.

(2) Lecoy de la Marche dans son *Saint Martin*, Tours, 1881, a essayé de refaire, non sans bien des conjectures, l'itinéraire de l'apostolat de saint Martin en Gaule.

pelle dédiée à saint Martin. La légende rapportait que le temple avait été détruit par saint Martin lui-même, que la foule indignée de ce sacrilège l'avait poursuivi et était sur le point de l'atteindre lorsqu'un bond prodigieux de l'âne qui le portait le sauva. On montre encore les traces du pas de l'âne, les malades vinrent boire, longtemps, l'eau qui y demeurait après les pluies (1). N'y a-t-il là qu'une tradition populaire et peut-on découvrir quelque raison de croire que la légende contient une part de vérité? Les fouilles entreprises sous le temple ont révélé un fait curieux, elles ont amené la découverte d'un trésor de monnaies offertes à la déesse par de nombreuses générations de pèlerins. Les plus récentes sont à l'effigie de l'empereur Valentinien I^{er} qui régna de 364 à 375. Or, on admet généralement que les missions de saint Martin commencèrent en 375; la coïncidence, on le voit, est singulière. Une autre tradition veut que saint Martin soit venu à Autun. Au vi^e siècle, on y racontait encore les épisodes de son passage et il faut reconnaître qu'il n'est pas invraisemblable qu'un récit ait pu se transmettre pendant deux cent cinquante ans, parmi les clercs, gardiens des traditions.

Autun était au iv^e siècle une ville où subsistaient encore bien des restes du paganisme. On y voyait, à certains jours, les derniers prêtres de Cybèle escortant, au son des flûtes et des cymbales, la statue de la déesse du Bérécynthe qui parcourait les rues sur un char traîné par des bœufs (2). Mais les temples n'avaient déjà plus qu'un petit nombre de fidèles. Saint Martin, disait-on, pénétra dans l'un d'eux et, après avoir brisé la statue du dieu, commença à en détruire le mur du fond. A ce moment un païen se précipita sur lui, l'épée à la main et, saisi d'une terreur religieuse, il tomba à genoux et supplia le saint de lui pardonner (3). La solidité des parois de l'édifice invita saint Martin à l'utiliser : il fit remplacer le mur du fond par une abside et trans-

(1) Bulliot et Thiollier, *La Mission de saint Martin dans le pays éduen*, p. 385 et suiv.

(2) Nous devons ce détail à Grégoire de Tours, *De Gloria Confess.*, cap. 76.

(3) Sulpice-Sévère indique le fait comme ayant eu lieu dans le pays des Éduens, sans préciser davantage, mais le clergé le plaçait dans le temple qui devint l'église Saint-Martin. Le fait était inscrit sur un parchemin du xii^e siècle suspendu dans le chœur de l'église Saint-Martin.

forma le temple en église, après l'avoir purifié et consacré aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Voilà ce que l'on apprit sans doute à la reine Brunehaut quand elle vint à Autun, en 589. Elle décida aussitôt de transformer magnifiquement l'église, de la dédier à saint Martin et d'y annexer un monastère. Ce fut l'abbaye de Saint-Martin, qui fut célèbre au moyen âge. L'église n'avait pas été rebâtie complètement par Brunehaut car on y voyait des murs de grand appareil réunis par des crampons de fer comme ceux des portes romaines d'Autun. Il subsista donc quelques parties du temple antique (1). L'église, rajeunie deux fois au cours des siècles, fut entièrement reconstruite vers 1750 et détruite par la Révolution.

Pendant son séjour à Autun, Brunehaut imitant saint Martin fit construire l'église et l'hospice Saint-Andoche sur le temple de Minerve et Sainte-Marie et Saint-Jean sur le temple de Cybèle du Bérécynthe (2).

Sulpice-Sévère nous apprend que saint Martin était entouré de disciples toujours prêts à le seconder; c'étaient des moines de Ligugé et de Marmoutiers, ces deux monastères, les plus anciens de la Gaule, que le saint lui-même avait fondés. Ils ont pu parcourir le pays sous ses ordres et, comme lui, élever des chapelles sur les sanctuaires détruits.

En 1822, en démolissant une ancienne église dédiée à Notre-Dame des Fontaines, qui s'élevait à la source même de la Seine, on découvrit le temple de la déesse Sequana, car pour les Gallo-Romains les fleuves étaient des divinités bienfaisantes et leur source était sacrée. La source jaillissait au milieu du sanctuaire et semblait en être le centre (3). Les traces d'une destruction violente étaient partout visibles; les statues avaient été brisées et le temple incendié. Toutefois un trésor d'ex-voto, caché par les prêtres, était resté intact. Il contenait la représentation en métal

(1) Voir dans Hubert, *L'Art pré-roman*, p. 12, la description de l'église Saint-Martin que l'abbé Germain en a faite au xvii^e siècle.

(2) Bulliot, *Essai histor. sur saint Martin d'Autun*, 1849, p. 20. Brunehaut fut ensevelie dans l'église Saint-Martin. Une fresque probablement contemporaine de son tombeau la représentait dans le sanctuaire : on la voyait debout portant une petite image de l'église sur sa main entre saint Benoît et saint Martin.

(3) Baudot, *Mémoires des Antiq. de la Côte d'Or*, t. II.

doré ou argenté des membres dont les malades venaient demander la guérison à la déesse; un trésor de monnaies avait également échappé aux destructeurs. Une élégante statuette de bronze représentant une déesse debout dans une barque et une statuette de faune avaient été si bien enfouies qu'on ne les a découvertes que récemment (1). La déesse était-elle la source personnifiée, la déesse Sequana (2)? On l'a pensé et l'hypothèse n'est pas invraisemblable, mais on ne peut en apporter la preuve. A quelle époque le temple avait-il été détruit? L'incendie pouvait faire penser aux violences de la première incursion germanique qui désola la Gaule en 276 ou à celle des grandes invasions qui commencèrent en 410. Mais les monnaies donnaient une date précise : les dernières étaient à l'effigie de l'empereur Maxime, l'ami de saint Martin, qui régna de 383 à 388. C'est donc pendant une période de paix, au temps des missions de saint Martin, que le temple fut incendié. Saint Martin vint-il lui-même détruire ce sanctuaire célèbre? Y envoya-t-il ses disciples? C'est une question à laquelle nous ne pouvons répondre.

La même question se pose pour d'autres édifices de ces régions. On a découvert dans le voisinage d'Avallon, sur un sommet qu'on nomme Mont-Martre, les restes d'un sanctuaire gallo-romain, consacré à Mercure. Le lieu était bien choisi, car du temple, on embrassait de vastes espaces et le dieu semblait étendre sa protection jusqu'aux limites de l'horizon. Le plan de l'édifice est très clair et nous fait parfaitement comprendre en quoi les édifices religieux de la Gaule différaient de ceux du monde méditerranéen, car le temple gallo-romain avait son originalité. Ce n'est pas un long rectangle, comme le temple grec ou le temple romain, mais un carré entouré de portiques. Tel est le plan du grand temple du Puy de Dôme, aussi bien que celui des petits temples rustiques découverts en Normandie, il y a quelques années (3). Tel fut aussi celui du sanctuaire du Mont-Martre, avec cette différence toutefois, que le portique

(1) En 1935.

(2) M. Lantier y voit une statuette de l'Abondance.

(3) Par M. de Vesly qui a fait connaître ses découvertes dans un livre intitulé *es Fana ou petits temples gallo-romains de la région normande*, Rouen, 1909.

quadrangulaire, destiné aux fidèles, est à l'intérieur du carré, au lieu d'être à l'extérieur. Sous ces portiques on trouva une quinzaine de statues mutilées où l'on surprend encore un dernier reflet de l'art hellénistique : un Apollon, dont une main devait tenir l'arc, pendant que l'autre retirait une flèche du carquois, gardait de son ancien modèle le rythme des lignes. Toutes ces statues étaient brisées et souvent martelées, ce n'était pas l'œuvre du temps, mais celle des hommes (1). Les monnaies dont les dernières portaient l'effigie de Valentinien I^{er} (361-375) indiquaient que la destruction du temple remontait au temps des premières missions de saint Martin et de ses disciples. Ces ruines, ces statues mutilées, dont la découverte attira à peine l'attention offrent pourtant un vif intérêt. Elles nous montrent comment le vieux monde a fini, elles mettent sous nos yeux un grand événement de l'histoire.

Le sanctuaire du Mont-Martre resta abandonné et aucune église ne fut élevée sur son emplacement, exemple qui d'ailleurs est loin d'être unique.

Les dates données par les trésors de monnaies nous laissent conjecturer que les missions de saint Martin et de ses disciples se sont étendues à la région voisine de Paris et à la région normande. Le sanctuaire de la forêt d'Halatte, au nord de Senlis et trois des petits temples découverts en Normandie ont été détruits, comme le prouvent les monnaies, sous Valentinien I^{er}, sous Valens et sous Maxime, c'est-à-dire dans les années où saint Martin parcourait la Gaule, pour y faire disparaître le paganisme.

II

Saint Martin eut d'ailleurs presque aussitôt et dans les siècles suivants de nombreux imitateurs, parmi lesquels il faut

(1) Voir Espérandieu, *Recueil*, t. III, p. 242. Plusieurs de ces statues sont au musée d'Avallon.

citer saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Victrice, évêque de Rouen.

Il n'est guère de province où l'on n'ait retrouvé sous des églises anciennes des restes de temple. C'est presque toujours la nécessité de réparations qui a amené des découvertes; les recherches méthodiques ont été rares et l'on peut croire que le jour où elles seront tentées on verra se multiplier les exemples. Dès maintenant ces exemples abondent et il nous suffira de citer quelques-uns des plus caractéristiques en les empruntant à diverses régions de la France. Ils sont particulièrement nombreux dans cette Bourgogne ou dans ce pays des Éduens où nous en avons déjà signalé plusieurs. Saint Vincent de Chalon-sur-Saône s'élevait sur un temple qui devait être consacré à Mercure car on a retrouvé son effigie dans le sous-sol (1). Il est évident qu'entre le temple romain et l'église il y a eu un ou plusieurs édifices intermédiaires, remarque qui peut s'appliquer à presque toutes les églises dont nous aurons à parler, car il en est peu qui remontent plus haut que le XI^e ou le XII^e siècle.

La chapelle de Ville-sur-Tille dans la Côte-d'Or a remplacé un oratoire païen qui avait été élevé, nous apprend une inscription antique à Mercure, à Minerve et à la divinité des Augustes. Dans le Morvan, le temple de Mesvre, sur le Mescrin était décoré de colonnes et consacré, lui aussi à Mercure, honoré dans un si grand nombre de sanctuaires. Mercure était en effet, comme nous l'apprend César la principale divinité des Gaulois. Au temple de Mesvre, détruit, succéda un prieuré dépendant de l'église d'Autun auquel les moines donnèrent le nom de saint Martin en souvenir de ses missions éduennes. Une colonne antique et des chapiteaux furent encastrés dans le clocher du monastère (2).

Paris et les régions voisines virent aussi des églises s'élever sur des temples. L'église parisienne de Saint-Landry succéda à un sanctuaire païen dont on a retrouvé les restes. A Notre-Dame de Paris, des travaux entrepris sous le chœur en 1711 firent apparaître, avec la dédicace des mariniers de la Seine,

(1) Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs et statues de la Gaule romaine*, t. III, n° 2132.

(2) Bulliot et Thiollier, *La Mission de saint Martin...*, p. 295.

à l'empereur Tibère, les fameux autels où l'on voit Cernunos aux cornes de cerf, le taureau aux trois grues, « Tarvos Trigaranus » Esus ébranchant un arbre avec la hache du bûcheron.

A Sens, Saint-Pierre-le-Vif succéda au temple d'un dieu inconnu et à Melun l'église Notre-Dame prit la place de l'autel d'Isis (1).

C'est dans la région de la Loire à la limite du pays des Carnutes, que se trouvait, si l'on en croit Camille Jullian (2) et Jacques Soyer (3) interprétant César, le centre religieux de la Gaule. Les Druides se réunissaient chaque année dans une clairière voisine du fleuve, pour y célébrer leur culte et y rendre la justice. Le monastère de Fleury qui fut si célèbre dans le haut moyen âge et qui prit plus tard le nom de Saint-Benoît-sur-Loire s'élevait sur ce lieu sacré. Il l'avait remplacé.

Cette hypothèse, que de nombreux arguments rendent tout à fait vraisemblable a été acceptée par de bons esprits (4). On souhaiterait que des fouilles puissent en faire un jour une solide vérité.

La Touraine nous offre l'exemple d'une église, celle d'Yzeure (Indre-et-Loire) fouillée avec méthode (5). Sous l'église du XII^e siècle le P. de la Croix a retrouvé l'église mérovingienne et au dessous un temple païen élevé en l'honneur de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Il était décoré d'une vague Gigantomachie et des divinités antiques correspondant aux jours de la semaine. A Angers, il est une autre église fouillée par des archéologues; une mission américaine de l'Université de Princeton, explorant le sous-sol de l'église Saint-Martin, a atteint les restes d'un temple antique. L'église de Chalennes, en Anjou, sans avoir été explorée laisse voir le mur du temple romain sur lequel elle s'élève.

En Berry, la vieille église de Vandœuvre dont le nom celtique, *Vindobriga*, signifie « la forteresse blanche », semble avoir été l'un des plus grands marchés du pays des Bituriges. Dans le temple romain qui a précédé l'église ont été retrouvés deux

(1) *Bulletin monumental*, 1932, p. 409.

(2) *Espérandieu*, t. IV, p. 126.

(3) *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 97 et *De la Gaule à la France*, 1922, p. 96-97.

(4) *Le Temple du dieu gaulois Rudiobus. Bullet. de la Soc. de géographie*, 1920.

(5) Georges Chenesseau, *L'Abbaye de Fleury*, 1931, p. 4.

autels; l'un est consacré à une de ces déesses mères, dont le culte était très répandu en Gaule; l'autre à un dieu qui portait sur le front une ramure de cerf. Un Apollon citharède l'accompagne et rend sensible la fusion de deux paganismes (1).

Dans la région de Bordeaux, un assez grand nombre d'églises de villages ont été construites sur des sanctuaires païens (2).

Dans le sud du Languedoc l'église de Saint-Bertrand de Comminges s'élève sur les soubassements d'un temple.

La cathédrale de Béziers a pris la place d'un temple d'Auguste dont les chapiteaux composites ont été découverts dans le sous-sol, il y a quelques années (3).

Les exemples sont nombreux dans la vallée du Rhône et en Provence où Rome multiplia les monuments. Dans la Drôme, les charmants restes de l'église du Val des Nymphes, au nom mythologique, se mêlent aux vestiges d'un sanctuaire païen. Arles nous a déjà montré un temple de Cybèle, remplacé par l'église de la Major. Un autre temple, celui de Diane a servi d'assises à l'église Saint-Jean du Moutier, abbaye de femmes, fondée en 513 par saint Césaire. Marseille, ville grecque, avait un culte particulier pour Diane, et pour Apollon, divinités de la lumière; c'est sur un temple de Diane, nous assure la tradition, que fut édifiée la Major, l'ancienne cathédrale de Marseille. A Antibes, autre ville grecque, se retrouve le culte de Diane dont le temple précéda l'église. Apollon était adoré à Aix-en-Provence et c'est sur son temple que s'élève la cathédrale Saint-Sauveur; on retrouva au xvii^e siècle la statue mutilée d'Apollon et un zodiaque sculpté, ornement naturel d'un sanctuaire du soleil (4). L'ancienne cathédrale de Vence où se rencontrent plusieurs souvenirs antiques, a succédé, elle aussi, à un temple

(1) *Mém. Soc. des Antiq. de France*, 1908, p. 185 et Espérandieu, t. II, p. 363.

(2) Brutails, *Les Églises de la Gironde*, 1912, p. 131.

(3) Il a été admis longtemps que la cathédrale de Nîmes remplaçait un temple antique dont l'appareil même avait été parfois utilisé (brochure d'Adrien Peladan, 1866). En 1899, l'abbé François Durand (*Congrès archéol. de Nîmes*) a avancé que les pierres antiques venaient d'un autre monument et il ajoute, sans apporter de preuves positives que les substructions de la cathédrale étaient des murs romains mais sans caractère. On voit que seules des fouilles pourront résoudre définitivement le problème.

(4) Espérandieu, t. I, p. 79 et 80.

païen élevé à une divinité dont le nom nous reste inconnu. En même temps que les temples auxquels il faut ajouter les petits sanctuaires et les laraires, disparaissaient les statues et les bas-reliefs qui les ornaient. Les chrétiens redoutaient des images qui pouvaient être l'objet d'un culte. Saint Jérôme s'indigne de voir encore dans tant de maisons, dans tant de carrefours des lampes allumées devant ces idoles (1).

Quand on feuillette le beau recueil où Espérandieu a réuni toutes les statues et tous les bas-reliefs païens de la Gaule romaine, on s'étonne de rencontrer, sans cesse, des œuvres mutilées. C'est qu'on voulait leur enlever leur pouvoir démoniaque. On ne se contentait pas de les défigurer, on voulait faire disparaître jusqu'à leur souvenir. Les théâtres où on avait joué si longtemps des pièces licencieuses, étaient pour les chrétiens des lieux dangereux. On dépouillait la scène de ses revêtements de marbre, de ses colonnes, de ses statues. Ces statues après avoir été mutilées étaient réunies et jetées dans une fosse profonde, où l'on pensait qu'on ne pourrait plus les retrouver. Des fouilles nous les ont rendues au théâtre d'Arles et au théâtre de Vaison (2).

La belle Vénus d'Arles a été trouvée enfouie à part près des colonnes du théâtre. Mutilée et décapitée elle fut restaurée avec une assez grande liberté par Girardon pour être présentée à Louis XIV.

Souvent on se contentait de jeter les statues des dieux dans les rivières, dans les étangs ou dans les puits. Il nous suffira de citer quelques exemples.

A Pont-Sainte-Maxence, une statue d'Hermaphrodite a été retrouvée dans l'Oise (3). A Lyon, un Bacchus mutilé provient de la Saône (4). A Vienne, une Vénus également mutilée a été retirée du lit du Rhône (5). Mais ce sont les vieux puits gallo-

(1) Saint Jérôme, *In Isaim*, 57, et Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiq.*, article Laraire.

(2) *Bulletin de la Société des Antiq. de France*, 1921, p. 142 : communication de M. Formigé.

(3) Espérandieu, *Recueil*, t. V, p. 25.

(4) *Ibid.*, t. III, p. 14.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 398.

romains qui ont donné le plus grand nombre de bas-reliefs et de statues mutilées. On y précipitait, après les avoir décapitées les Matres, déesses de la fécondité, qui ont souvent des enfants sur les genoux. On les arrachait aux laraires des carrefours, aux fontaines dont elles symbolisaient les vertus bienfaisantes, aux façades des maisons. C'est dans des puits qu'ont été trouvées les deux Matres mutilées de Saintes et la Mater décapitée de Campniac (Dordogne) (1). C'est d'un puits des Fumades (Gers) qu'ont été retirés les bas-reliefs consacrés aux nymphes de la source thermale qui portent chacune une coquille (2).

C'est aussi d'anciens puits que proviennent souvent les images d'Epona, une des rares divinités gauloises dont le culte se répandit dans le monde romain. Dans la mythologie celtique, Epona était la déesse qui protégeait les chevaux et son image était encadrée au-dessus de la porte des fermes et des écuries (3). On la voyait chevauchant une jument qu'accompagnaient parfois, un ou deux poulains. Les chrétiens accusaient les païens de rendre en sa personne un culte aux animaux et faisaient disparaître ces représentations. C'est dans des puits qu'ont été retrouvées l'Epona de Saintes (4) et aux environs de Nevers, celle d'Urcy, toutes les deux mutilées (5).

Parfois on se contentait d'enfouir dans un champ ou au bord d'une route, les statues des dieux, mais on les avait si bien mutilées qu'on les jugeait à jamais détruites. Il y a à Nîmes, au musée de la Maison Carrée, une statue de Vénus, brisée en cent trois fragments, que la patience des archéologues nous a rendue (6). Peu de statues ont été aussi éprouvées que la Vénus d'Orange; elle n'a ni bras, ni jambes, la tête a été brisée à moitié, la poitrine mutilée et pourtant il y subsiste quelque chose de la grâce antique (7). La statue trouvée à Eymet (Dor-

(1) Esperandieu, *Recueil*, t. II, p. 254 et 262.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 332-333.

(3) La racine du nom Epona est apparentée au grec. Eporedorix signifie le roi des conducteurs de chevaux.

(4) Espérandieu, t. II, p. 463.

(5) *Ibid.*, t. III, p. 232.

(6) *Ibid.*, t. III, p. 421.

(7) *Ibid.*, t. III, p. 385.

dogne) qui est peut-être celle d'Hercule avait été réduite en fragments et n'avait plus de tête (1).

On pourrait croire que beaucoup de ces destructions furent l'œuvre des Barbares, Francs et Alamans qui dévastèrent la Gaule en 276. Cette grande catastrophe marque pour l'Occident, le terme de la sécurité que Rome avait apportée au monde à la fin de ce que Pline l'ancien appelait magnifiquement « l'immense majesté de la paix romaine ».

Les hordes germaniques traversent la Gaule, du Rhin aux Pyrénées, en dévastant les villes sans défense et en massacrant ceux des habitants qui n'avaient pu s'enfuir. Seules quelques cités protégées par leurs murs comme Trêves, Autun, Lyon furent respectées. On a retrouvé et on retrouve encore parfois des trésors cachés, dont les monnaies portent l'effigie des empereurs du III^e siècle. Ces trésors enfouis par un peuple épouvanté jalonnent les routes de l'invasion (2). Ces envahisseurs, qui passaient comme un ouragan, pillaient les temples, les villas, les riches demeures, puis y mettaient le feu et continuaient leur marche en avant. On ne saurait imaginer qu'ils aient pris le temps de marteler les bas-reliefs, de décapiter les statues, de s'appliquer à rendre méconnaissables les images des dieux et de les précipiter dans les puits. Ils ne croyaient pas, comme les chrétiens d'alors que les œuvres fussent dangereuses et capables d'exercer une influence maléfique. Saint Martin en les détruisant, voulait leur enlever leur puissance démoniaque. Ces pensées étaient à coup sûr, tout à fait étrangères aux Barbares. On a remarqué qu'on n'a découvert nulle part un plus grand nombre d'œuvres d'art mutilées qu'à Autun : or, il se trouve qu'Autun, défendue par une puissante enceinte est une des villes que les envahisseurs respectèrent; la destruction des divinités païennes y est donc d'une autre époque.

La grande invasion, de 276, modifia profondément l'aspect des villes gallo-romaines. Jusque-là elles s'étendaient librement avec la sécurité que donne une longue paix, désormais

(1) Esperandieu, *Recueil*, t. II, p. 231.

(2) Voir Blanchet, *Les Trésors des monnaies*.

elles s'enfermèrent dans des murailles et n'eurent pas beaucoup plus d'étendue qu'un vaste camp retranché. Paris abandonna la colline, qu'on appela plus tard la Montagne Sainte-Genève, et s'enferma dans la Cité. Un monde nouveau commença alors et les villes du moyen âge aux rues étroites apparurent dès le III^e siècle. Notre temps, en détruisant ce qui restait encore des cités gallo-romaines a reconnu, avec surprise, que leurs murs de défense étaient souvent faits avec des débris des temples, des thermes, des villas ruinées par l'invasion de 276. On y trouvait des bas-reliefs, dont on avait parfois réduit la longueur et la largeur pour leur donner les dimensions requises, mais ces bas-reliefs n'étaient pas mutilés. Le musée de Sens en conserve un grand nombre qui ont gardé leur beauté; on reconnaît un Ulysse consultant le devin Calchas et un Oreste conduit au sacrifice (1).

A côté de ces scènes épiques, on a retrouvé, intactes dans la muraille, des stèles funéraires. Les défunts y sont représentés dans l'exercice du métier qui fut le leur pendant la vie. L'horreur de la grande invasion avait dû laisser des traces bien profondes dans les âmes, pour qu'on eût osé détruire les tombeaux des ancêtres. Il n'y avait rien alors de plus sacré que le tombeau, mais on pensait sans doute que les ancêtres pardonneraient à leurs descendants et que les morts enfermés dans la muraille défendraient les vivants. Il est donc permis de conclure que les mutilations systématiques des œuvres d'art ne remontent pas au temps de la première invasion barbare, mais au temps de saint Martin et de ses successeurs.

III

En démolissant les temples et en brisant les statues, dès 375, saint Martin nous apparaît comme un audacieux novateur, au

(1) Espérandieu, t. IV, p. 6-7.

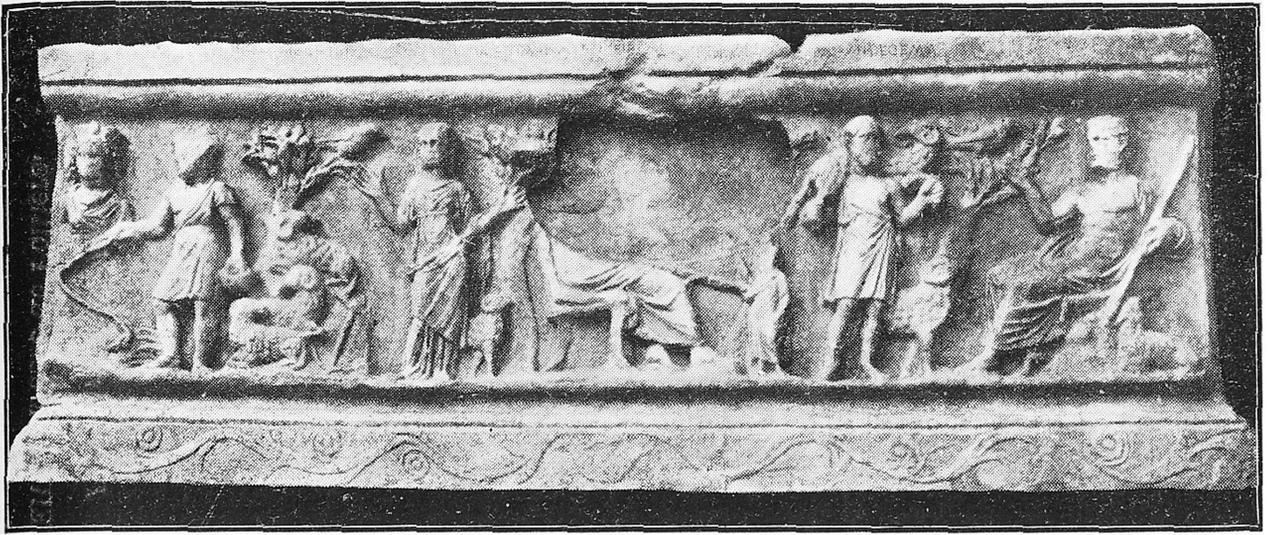
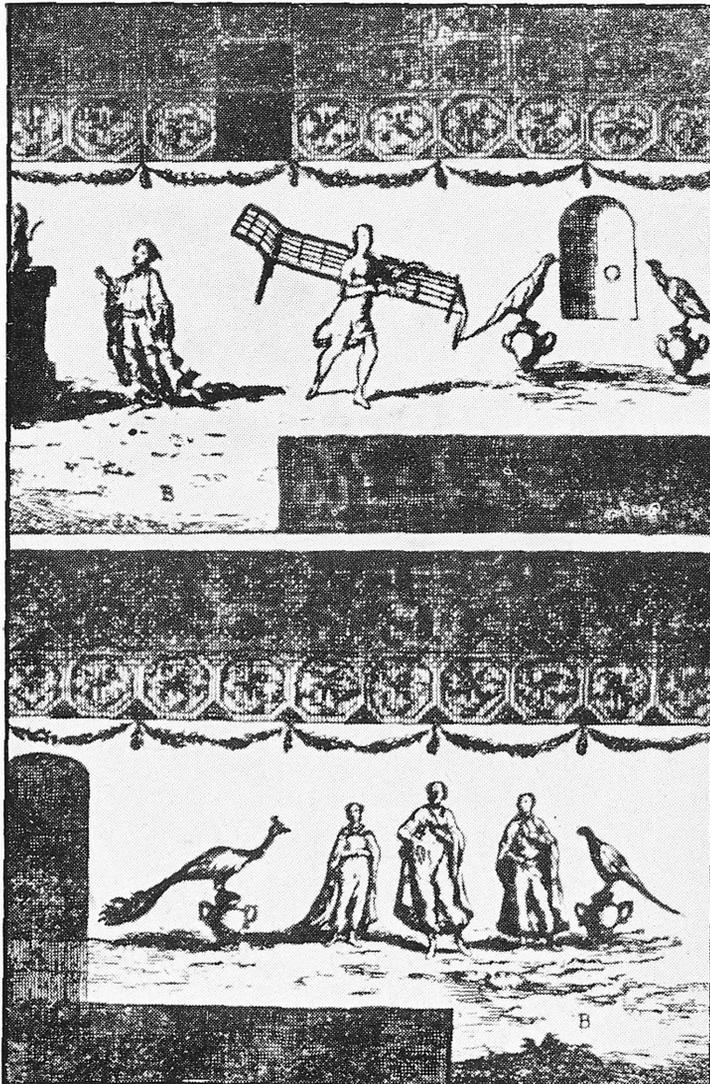


Photo du Musée de Saint-Germain

SARCOPHAGE DE LA GAYOLLE. Petit séminaire de Brignolles.



RELEVÉ DES FRESQUES DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN DE REIMS.
D'après Hubert : *l'Art pré-roman.*

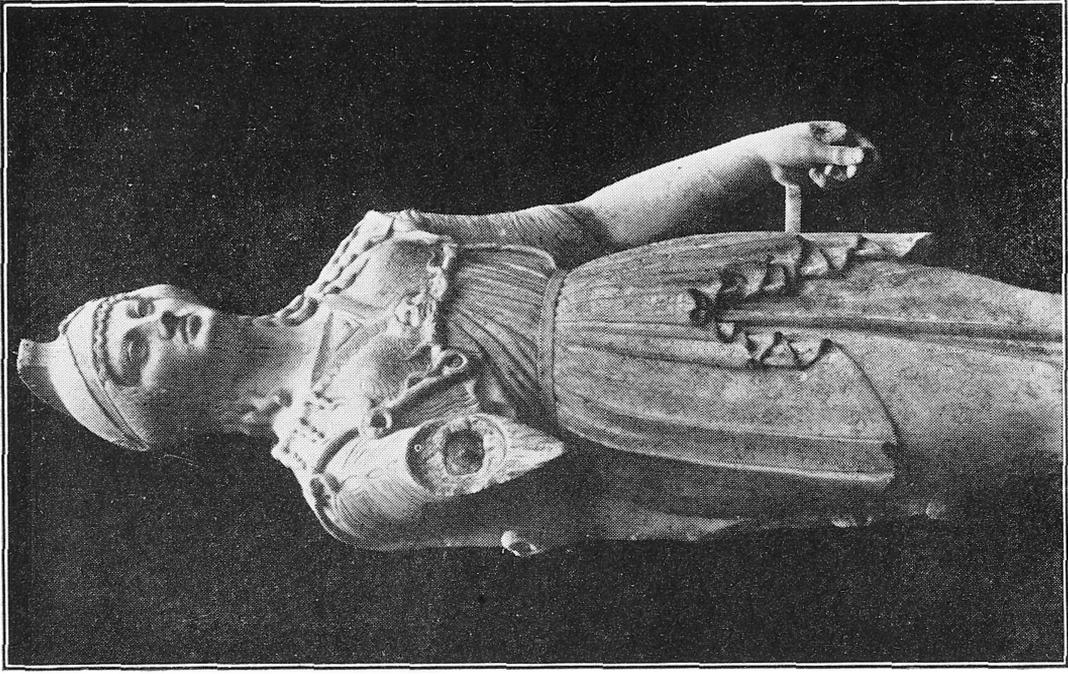


Photo Archives photographiques

MINERVE. Musée de Poitiers.



Photo Rémy

LA DÉESSE A LA BARQUE.
Statuette de bronze trouvée à l'emplacement du temple de la
déesse Sequana, aux sources de la Seine. Musée de Dijon.

moins en Occident. Il y avait eu, il est vrai, dans le monde romain, au témoignage d'Eusèbe, dès le temps de Constantin, quelques destructions, mais elles avaient été aussitôt arrêtées et à peine peut-on en signaler une ou deux avant le règne de Théodose. Aucun empereur chrétien du iv^e siècle n'ordonna de démolir les temples. Publius Victor, qui décrit Rome au temps de Théodose, nous fait admirer une ville magnifique ornée de tous ses sanctuaires païens et de toutes les statues de ses dieux. Non seulement les temples ne furent pas renversés au iv^e siècle, mais ils ne le furent pas davantage au v^e. Cassiodore parle de Rome comme d'une des merveilles du monde et Procope nous assure que malgré le passage des Barbares, Rome avait su conserver ses grandioses monuments. Jamais elle n'avait été plus belle, car les statues des dieux, enlevées au demi-jour des temples, étaient exposées à la grande lumière des places publiques (1). Les chefs-d'œuvre de Praxitèle, de Polyclète, de Scopas auxquels on n'offrait plus d'encens décoraient les forums et les portiques.

Pourtant toutes les statues des dieux n'étaient pas sur les places publiques, car les païens avaient réussi à en cacher quelques-unes. Ils avaient vu la résurrection de leurs divinités une première fois au temps de l'empereur Julien, une seconde fois au temps du rhéteur Eugène et ils ne désespéraient donc pas de voir le monde revenir aux anciens cultes qui, pour eux, s'associaient à la grandeur de Rome. La Vénus du musée du Capitole a été trouvée dans une cachette murée du quartier de Suburre. L'Hercule de bronze doré du musée du Vatican, avait été, lui aussi, soigneusement enfoui. Les prêtres qui lui faisaient rendre des oracles, par une ouverture que l'on voit dans la nuque avaient voulu conserver leur dieu en attendant qu'il pût reparaitre au grand jour. Des statues cachées ont été retrouvées dans tout le monde antique. En Orient, la Vénus de Milo avait peut-être été enfouie pour échapper aux émissaires de Constantin qui avaient ordonné de dépouiller la Grèce pour embellir Constantinople, sa nouvelle capitale, devenue le plus beau des musées.

(1) On conserve les piédestaux de plusieurs de ces statues; c'est par leurs inscriptions que nous connaissons ces transferts.

On y voyait, entre autres merveilles, le Jupiter d'Olympie, les Muses de l'Hélicon, le trépied de Delphes.

Les derniers païens de la Gaule imitèrent ceux de Rome et enfouirent aussi leurs dieux. C'est sous un lit de briques qu'a été découverte la Minerve de Poitiers (1). En Bourgogne, de charmantes divinités de l'Olympe avaient été enfermées dans des coffres et ensevelies (2).

Cette suprême tentative des Gallo-Romains, restés païens, pour sauver leurs dieux, peut remonter au temps de saint Martin.

L'Orient, où la paix avait longtemps régné, paraît n'avoir commencé ses grandes destructions qu'après l'apôtre des Gaules, sous le règne de Théodose. C'est seulement en 389, quatorze ans après le début des missions de saint Martin, que le temple d'Apamée fut détruit après un véritable siège; l'évêque Marcel fut tué en donnant l'assaut au sanctuaire païen, comme un chef militaire à la tête de ses troupes. En 391, le patriarche Théophile détruisit le Sérapeum d'Alexandrie dont le philosophe Olympus dirigeait la défense. C'est alors que fut brisée la fameuse statue de Jupiter Sérapis, où le sculpteur Bryaxis, contemporain de Scopas, avait uni la pensée religieuse de la Grèce à celle de l'Égypte. Dès lors on vit se multiplier les ruines dans tout l'Orient.

N'exagérons rien toutefois : les grands temples de la Haute-Égypte sont encore debout et nous pouvons admirer à Athènes le Parthénon, l'Erechthéion, le temple de la Victoire Aptère, le Théseion. Le sentiment de la beauté restait puissant chez ces fines races méditerranéennes. Saint Augustin nous apprend dans ses *Confessions* qu'il ne pouvait s'empêcher d'être ému devant les chefs-d'œuvre de l'art antique. Cette beauté créée par l'homme, l'emportait comme Platon jusqu'au séjour de la beauté suprême « vers laquelle, disait-il, il soupirait nuit et

(1) Espérandieu, t. II, p. 295 à 298.

(2) On a fait deux découvertes de ce genre, l'une à Fragnes, l'autre à Saint-Marcel-des-Rues (Saône-et-Loire). Voir Babelon, *Cat. cabinet des médailles* et Reinach voir *Mém. de la Société d'histoire, d'archéologie de Chalon-sur-Saône*, 1925, 1926, 1927.

jour ». Il pensait donc que pour un chrétien dont l'âme est élevée, le spectacle du beau conduit à l'adoration. Ces sentiments ne furent pas, sans doute, étrangers aux grands évêques du midi de la Gaule, car ils firent respecter certains temples qui étaient particulièrement admirés. La maison carrée de Nîmes et le temple de Livie, à Vienne, ont traversé les siècles et sont arrivés presque intacts jusqu'à nous. Le temple de la déesse Tutéla à Bordeaux (1), avec sa colonnade pleine de grandeur, que surmontait un étage d'arcades ornées de statues, n'a été détruit qu'au temps de Louis XIV. En gardant ses plus beaux édifices le midi de la Gaule imitait Rome. Comme à Rome, les places publiques restèrent longtemps décorées d'œuvres d'art. Sidoine Apollinaire nous apprend qu'au v^e siècle le forum d'Arles conservait ses statues qui étaient probablement celles des empereurs, des consuls et des grands citoyens de la cité. Les patriciens gallo-romains convertis au christianisme ne croyaient pas devoir se priver des chefs-d'œuvre de leurs belles villas. Consentius, l'ami de Sidoine Apollinaire, gardait dans une salle de sa maison, les statues des neuf Muses (2). Il les aimait pour elles-mêmes comme il aimait les vers de Virgile, sans croire aux dieux que chantait le poète. Ce désir de quelques esprits d'élite de conserver ce qu'il y eut de plus noble dans la civilisation antique en l'unissant à la grandeur de la révélation chrétienne, a quelque chose d'émouvant. En cela le crépuscule du monde antique ressemble à l'aurore de la Renaissance.

IV

En Gaule, comme en Italie, la conversion au christianisme des classes cultivées fut plus facile et plus rapide que celle des pay-

(1) Nous ne le connaissons plus que par un dessin de Ducerceau, voir Espérandieu, t. II, p. 142 à 144.

(2) Sidoine Apollinaire, *Carmen*, XXIII.

sans. Il y avait déjà longtemps que les patriciens et les lettrés ne parlaient plus qu'en souriant des mythes de la Grèce, ils n'y voyaient plus qu'un décor pour embellir un poème et lui donner de la grâce. Les enfants eux-mêmes, disait Juvénal, ne croient plus à l'Achéron. Dans ses ironiques *Dialogues des dieux* il suffit à Lucien de raconter les antiques légendes, avec une fausse naïveté pour en détruire le respect.

Mais à ces croyances anciennes succédaient des croyances nouvelles, car les hommes d'alors cherchaient passionnément une foi. On voyait apparaître et grandir des cultes nouveaux qui venaient de l'Orient et qui portaient sa marque; c'étaient des religions étranges, mystérieuses, qui troublaient les âmes jusque dans leur profondeur et les consolait en leur promettant l'immortalité. C'est au III^e siècle surtout qu'elles firent leurs conquêtes, dans ces années funèbres où les frontières étaient violées, où les armées égorgeaient au bout de quelques mois les empereurs qu'elles avaient créés, où le monde romain chancelait et semblait prêt à se dissoudre. Dans ce siècle désolé, le plus sombre de l'histoire romaine, il fallait aux hommes une espérance. Le christianisme qui se répandait malgré les persécutions eût comblé tous les désirs des âmes, si les religions orientales n'eussent retardé ses progrès. Disons quelques mots de ces cultes singuliers que la Gaule a connus aussi bien que Rome et dont on retrouve parfois les monuments sur notre sol. Pauvres cultes mais qui pourtant allaient à la recherche de l'âme (1). Trois surtout méritent d'être signalés : celui de Cybèle, celui d'Isis et celui de Mithra.

Le culte de Cybèle, la déesse de l'Ida et du Bérécynthe, « la grande mère des Dieux » était originaire de Phrygie. Il avait gardé le caractère des religions primitives. Cybèle était la nature elle-même, la déesse universelle, la mère de toutes les créatures ; les animaux les plus farouches lui obéissaient et des lions traînaient son char. Attis, son époux, était l'esprit de la végétation; il mourait en hiver et renaissait au printemps; sa mort était accueillie par des larmes, sa résurrection par une joie frénétique

(1) Il faut lire à ce sujet le beau livre de M. F. Cumont, *Les Religions orientales dans le paganisme romain*, 4^e éd., 1929 et son grand ouvrage sur *Mithra*.

qu'exaltaient les flûtes, les tambourins et les cymbales. Les initiés dans un délire mystique se mutilaient, s'ensanglantaient, s'unissaient par le sang à leur dieu pour renaître avec lui. C'est par le sang que cette religion, restée sauvage, purifiait ses fidèles et leur assurait l'immortalité. Un rite dont les chrétiens nous ont parlé avec horreur, le taurobole, conférait au myste, en le purifiant, la certitude de la vie éternelle. Un taureau, immolé au-dessus de la fosse où était descendu le néophyte, l'inondait de son sang et le rendait immortel. A la fin du monde antique on honorait encore Cybèle et Attis, par des tauroboles sur la colline du Vatican, non loin du tombeau de saint Pierre. On s'étonne que cette religion ait pu conserver si longtemps des adeptes, son succès ne s'explique que par ses promesses d'immortalité. On la rencontrait dans les grandes villes de la Gaule où elle avait pénétré par les vallées du Rhône et de la Saône. Elle avait des temples à Marseille, à Arles, à Nîmes, à Lyon, à Autun où, nous l'avons dit, des cortèges parcouraient encore les rues de la ville au temps de saint Martin (1).

La religion d'Isis et de Sérapis venait d'Alexandrie; elle apportait elle aussi, à ses fidèles, la pureté et l'immortalité, mais elle ne faisait pas couler le sang. Isis était une déesse universelle régnant sur le ciel, la terre et les enfers. Sérapis, son époux, était l'Osiris égyptien (2) que l'art grec avait revêtu d'une noble beauté. Il mourait et Isis, éplorée, rassemblait ses membres dispersés par Set, son meurtrier et le rappelait à la vie. Une joie débordante succédait alors à la tristesse, mais sans les effusions sanglantes qui déshonoraient le culte de Cybèle. L'initié devait renaître comme Sérapis s'il avait pratiqué la pureté rituelle qui préparait à une pureté plus haute, celle de l'âme. Ce qui séduisait dans la religion isiaque, c'était la gravité de ses prêtres qui se montraient la tête rasée, vêtus de lin, portant avec solennité dans des vases l'eau sacrée du Nil, récitant des formules incantatoires qui contraignaient la volonté

(1) Voir dans Henri Graillet, *Le Culte de Cybèle* (1912), la longue liste des monuments épigraphiques et des statues ou bas-reliefs consacrés à Cybèle ou à Attis qui ont été découverts en Gaule.

(2) Sérapis est la contraction d'Osiris-Apis.

des dieux. Mais c'étaient surtout les grandes processions annuelles qui faisaient naître des adeptes. Elles se déroulaient dans les villes au son des sistres et des flûtes avec une magnificence qui surpassait, si l'on en croit la description d'Apulée, toutes les pompes des autres cultes. La Gaule reçut les mystères isiaques et elle eut aussi des Sérapeums. Marseille, Arles, Lyon, Soissons célébraient Isis et Sérapis avec la même ferveur que la vieille ville gauloise de Nîmes, rénovée par une colonie venue des bords du Nil qui portait sur ses monnaies le crocodile et le palmier.

La religion de Mithra, plus haute que les cultes syriens et alexandrins nous introduit dans le monde de la Perse. Les mystères de Mithra se célébraient dans des grottes obscures ou dans des souterrains qui inspiraient aux initiés une religieuse terreur. Dans ces ombres on leur révélait que deux divinités se partageaient le gouvernement du monde : Ormuzd le dieu du bien et Ahriman le dieu du mal. L'homme était un soldat au service d'Ormuzd; pour vaincre l'ennemi il devait pratiquer l'horreur du mensonge, la fidélité au serment, la pureté physique et morale. Mithra assistait son disciple dans sa lutte contre le mal et s'il avait bien combattu, il l'introduisait après sa mort dans les espaces célestes, au-delà des planètes et des signes du zodiaque. A cette métaphysique et à cette morale qui n'étaient pas sans grandeur, s'associait une mythologie étrange. Dans une grotte qui était l'image du monde Mithra immolait un taureau dont le sang devenait un principe de fécondité; c'est le bas-relief célèbre que l'on rencontre dans tout le monde romain. On l'aperçoit, encore aujourd'hui, sculpté sur un rocher au bord de la route romaine de la rive droite du Rhône, près de Bourg-Saint-Andéol (1). La religion virile de Mithra fut surtout propagée par les soldats. Les bas-reliefs et les inscriptions mithriaques proviennent d'ordinaire des villes frontières du Rhin, du Danube, de l'Euphrate où campaient les légions. En Gaule on les voit à Metz, à Trèves; villes militaires d'où les légions surveillaient les Barbares.

Ce n'est pas tout encore. Il se produisit un phénomène sin-

(1) Espérandieu, t. I, p. 286-287.

gulier : la vieille mythologie qui semblait morte ressuscita mais à peine la reconnaît-on. Elle prit elle aussi l'aspect d'une révélation. Les aventures des dieux, interprétées par les néoplatoniciens, apparurent comme des préfigurations des plus hautes vérités métaphysiques. Nous sommes au temps des allégories et des symboles. Les exégètes découvraient alors dans Homère, des vérités voilées sur les destinées de l'âme et Virgile, interprété par Fulgence, devenait une sorte d'hiérophante.

Ces idées furent accueillies avec faveur par les hautes classes sociales, comme le prouvent les scènes mythologiques qui ornent les sarcophages et les tombeaux des patriciens. Ces scènes qui semblent étrangères à la pensée de la mort, doivent être interprétées comme de mystérieuses figures de l'immortalité. C'est ainsi que le célèbre monument funéraire de la famille gallo-romaine des Secundini, à Igel nous montre à son sommet Gany-mède enlevé par l'aigle de Jupiter. Ici, comme dans beaucoup d'autres tombeaux le rapt de Ganymède symbolise l'ascension de l'âme vers la lumière (1).

Un beau sarcophage, découvert à Saint-Médard-d'Eyran, près de Bordeaux est consacré au mythe d'Endymion et de Diane (2). Que signifie-t-il? Pour les nouveaux interprètes de l'antique mythologie de Diane c'est la lune et l'attraction qu'elle exerce sur l'âme humaine et Endymion c'est cette âme même, aspirant à suivre Diane dans son séjour, qui est celui des bienheureux, car désormais c'est dans la lune et non plus dans l'intérieur de la terre que l'on place les Champs-Élysées (3).

De nombreux sarcophages représentent la lutte d'Apollon et de Marsyas. Ils nous apprennent que les passions de la terre symbolisées par la flûte du satyre doivent être vaincues par la lyre aux sept cordes du dieu de la lumière, image de l'harmonie des planètes et de la grande lumière de l'immortalité. Il est inutile de multiplier les exemples. Les sarcophages, on le voit, nous montrent une fable et nous suggèrent une métaphysique.

(1) Voir les textes et les monuments dans F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942.

(2) Aujourd'hui au Louvre. Espérandieu, t. II, p. 214-217.

(3) Voir F. Cumont, *ibid.*, p. 184 et 246.

Ainsi tout se spiritualisait. L'accueil fait aux religions orientales et à ce nouveau paganisme qui n'a plus aucun rapport avec l'ancien nous prouve que le monde romain tout entier était travaillé par le désir de l'immortalité. Ces croyances purent retarder l'avènement du christianisme mais bientôt elles le favorisèrent. Il est évident que les païens attendirent un Sauveur apportant la certitude de la vie éternelle. Quand ils connurent l'Évangile, quand ils surent que les Apôtres « qui avaient vu, qui avaient touché le Christ », comme dit saint Jean, avaient affirmé la résurrection de leur maître en scellant leur témoignage de leur sang, ils oublièrent leurs anciens dieux, ces fantômes qui ressuscitaient sans avoir jamais vécu. Que pouvaient les promesses flottantes, vagues comme des rêves de Cybèle, d'Isis et de Mithra en face des paroles de Celui qui avait dit, avec une autorité divine : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu », donnant en un verset la clef des deux mondes.

V

En Gaule, les classes cultivées que les religions orientales avaient séduites vinrent donc, peu à peu, au christianisme au cours du iv^e siècle. Mais il n'en fut pas de même des paysans et l'Église dut lutter plus de trois cents ans encore pour les arracher à leurs vieux cultes.

En pénétrant dans les régions les plus sauvages de la Gaule, les missionnaires entraient dans un monde très antique. Ils rencontraient des croyances remontant jusqu'à l'âge néolithique et probablement plus haut encore. C'était le culte des sources, des lacs, des arbres, des pierres, des montagnes, de toutes les forces mystérieuses de la nature, qui semblaient manifester la présence d'une divinité. Ces divinités étaient innombrables; chacun des villages perdus dans les vallées écartées ou à la lisière des forêts avait les siennes. Les paysans n'en connaissaient pas d'autres; c'est à

elles qu'ils demandaient la guérison de leurs maladies et la fécondité de leurs champs.

Le culte des sources fut une des religions de la Gaule entière, mais certaines régions y semblaient prédestinées. Le Morvan et le plateau de Langres, cet antique pays des Éduens et des Lingons, tout ruisselant d'eau et d'où l'on voyait naître tant de sources, de ruisseaux, de rivières et de fleuves furent des sanctuaires de ces divinités. Au temps des Celtes (1) aucun édifice ne s'élevait près de la source, le culte se célébrait en plein air et nous ne pourrions en deviner l'existence si des légendes, des pèlerinages qui ont traversé les siècles et souvent des amas de monnaies parmi lesquelles figurent parfois des haches en silex, offrandes des temps préhistoriques, n'en conservaient le souvenir. Mais à l'époque gallo-romaine de petites temples, parfois ornés de statues et de bas-reliefs, apparaissent après la conquête romaine. Ces temples ont été détruits soit au temps de saint Martin et de ses disciples, soit dans les siècles suivants. Ils ont été presque toujours remplacés par des chapelles sous lesquelles on a retrouvé les fondations antiques et des bas-reliefs mutilés. Donnons un ou deux exemples.

Près de Nolay (Côte-d'Or) la Cusane jaillit d'un pittoresque antre des Nymphes et tombe en cascade; la gorge dominée par des rochers étranges a quelque chose de secret et de mystérieux, et l'on comprend qu'un culte soit né. Dans ce lieu religieux il n'y eut jamais aucun temple gallo-romain ni aucune chapelle chrétienne, pourtant les paysans s'y rendaient encore en pèlerinage au siècle dernier, le lundi de Pâques (2). Ils y retrouvaient le souvenir de saint Martin. Les rochers qui dominant la source s'appellent l'autel et les candélabres de saint Martin, et l'on racontait que ces rochers s'étaient écartés pour laisser un passage à l'apôtre poursuivi par les païens qu'il voulait arracher à leurs faux dieux. Voilà un exemple d'un culte des eaux qu'aucun temple ne signalait à l'époque païenne et qu'aucune chapelle ne sanctifiait à l'époque chrétienne, mais qu'un pèlerinage et une légende nous révèlent.

(1) Bulliot et Thiollier, *op. cit.*; Drioux, *Cultes indigènes des Lingons*, 1934.

(2) Bulliot, *op. cit.*, p. 173.

Mais voici au Bas-de-Marey (1), près d'une source, les ruines d'un sacellum païen qu'une chapelle dédiée aux saints Gervais et Protais a remplacé. Des statues mutilées et des bas-reliefs, représentant des déesses-mères, proviennent de l'édifice antique (2). Ces *Malres*, dont les images sont si nombreuses dans nos musées, étaient des déesses de la fécondité, fécondité de la nature, fécondité de la nature humaine, car elles sont souvent représentées avec un enfant sur leurs genoux. Honorées près des sources, elles personnifiaient la vertu des eaux qui apportent la vie avec elles. Les fées des fontaines ont vécu pendant des siècles dans l'imagination populaire et c'est à la fontaine, où les jeunes filles viennent puiser l'eau, que la fée des contes de Perrault répand ses dons. Les divinités des fontaines furent exorcisées par les missionnaires chrétiens qui détruisirent les laraires et élevèrent des chapelles, dont plusieurs reçurent le nom de saint Martin, en mémoire de son apostolat.

Quand on parcourt la France, il arrive parfois qu'on rencontre une source jaillissant non pas à côté de l'église mais dans l'église elle-même. A Nohanent (3) on voit sortir la source sous la voûte d'une église abandonnée. A Varennes, dans la vallée de l'Amance (4), l'église a été bâtie sur la source miraculeuse. Toutes les régions de la France, la Beauce aussi bien que le Languedoc, nous offriraient des exemples de cette prise de possession de la source païenne par l'église chrétienne.

En Bretagne, beaucoup de fontaines de pèlerinage coulent sous le ciel mais la statue d'un saint, dominant le bassin, enlève à l'ancienne divinité sa puissance maléfique.

Pour les vieilles populations de la Gaule, l'eau était une des merveilles de la nature et elle eut toujours un caractère sacré. On ne passait pas à gué une rivière sans y jeter une pièce de monnaie pour apaiser le génie des eaux dont on avait violé le domaine. Les lacs eux-mêmes, sous leur surface immobile, cachaient une divinité. Grégoire de Tours nous raconte que les

(1) Commune de Mesvré (Saône-et-Loire). Bulliot et Thiollier, *op. cit.*, p. 298.

(2) Espérandieu, t. III, p. 127.

(3) Puy-de-Dôme.

(4) Varennes (Haute-Marne). Drioux, *op. cit.*, p. 266.

paysans du pays des Gabales apportaient chaque année des offrandes à un grand lac en lui adressant leurs prières. Pour faire cesser cette pratique l'évêque du diocèse fit élever une église sur le bord du lac en l'honneur de saint Hilaire et détourna le culte du dieu au profit du saint (1). On sait que les Volsques Tectosages avaient jeté des trésors dans le lac de Toulouse pour se rendre favorable le génie qui l'habitait et on se souvient que dans les romans de la Table Ronde les fées des lacs habitent des palais sous les eaux, dernier souvenir des antiques croyances.

Tout ce qui, pour nous, est beauté était pour les Celtes religion. La forêt était divine. L'immense forêt des Ardennes était la déesse Arduina et les hautes futaies qui couvraient les pentes des Vosges étaient le dieu Vosagus. On y entendait sans doute les voix prophétiques comme dans les bois sacrés de l'Italie dont parle Virgile :

*Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens (2).*

Dans les forêts de la Gaule, il était des arbres qui recevaient un culte particulier; un esprit les habitait et on se les rendait propices par des offrandes; des hêtres reçurent des autels dans les Pyrénées (3) ainsi qu'un groupe de six arbres qu'une inscription appelle *Sex arbores*. Dès le temps de saint Martin, les missionnaires déclarèrent la guerre à cette religion des arbres. Saint Martin lui-même ordonna de couper un pin sacré; les bûcherons, dit Sulpice-Sévère, y consentirent à condition que le saint eût le courage de se placer à l'endroit même où l'arbre allait tomber. Saint Martin n'hésita pas, mais, au moment où le pin s'inclinait de son côté, il fit le signe de la croix et l'arbre se redressant alla tomber à l'opposé (4).

L'Église ne cessa de lutter contre cette forme de l'idolâtrie.

(1) Grégoire de Tours, *Gloria Confessorum*.

(2) *Géorgiques*, I, v. 176.

(3) Ces autels sont élevés au dieu Fagus, *Corpus Inscip. Latin.*, t. XIII, p. 223, 224, 225.

(4) *Leg. Aur. Saint Martin*.

Elle construisit des chapelles à l'endroit où s'élevait un arbre sacré. Sur la route de Moulins-Engilbert (1), une vicille chapelle se nomme la chapelle du Chêne (2). A Vienne, au commencement du v^e siècle, un arbre qu'on appelait l'arbre des « Cent dieux » fut remplacé par l'église Sainte-Sévère (3). Il est probable que plus d'une chapelle fut élevée pour faire oublier le culte d'un arbre déraciné. Mais au cours des siècles l'Église se montra plus tolérante; elle garda le vieux chêne et le sanctifia par une statue de la Vierge placée entre ses branches. C'est ainsi que la Vierge du chêne de Banelle, près de Gannat (Allier), a transformé en pèlerins de Notre-Dame les adorateurs des arbres (4).

Les évêques luttèrent pendant des siècles contre une superstition qui semblait aussi vieille que l'homme. Au vii^e siècle, saint Éloi s'élevait encore « contre ces insensés qui, dit-il, venaient prier les arbres en portant des flambeaux, qui pour guérir leurs troupeaux les faisaient passer par les brèches que la vieillesse ouvre dans les troncs creux et qui n'osaient les brûler quand on les coupait ».

Charlemagne, dans ses Capitulaires, renouvelle ces défenses en des termes impérieux qui prouvent que la vieille superstition était toujours vivante. Elle n'est pas encore morte. J'ai vu jadis dans les bois de Bagnoles-de-l'Orne des pierres attachées à des arbres par des malades. Chaque pierre représentait une maladie que l'arbre devait accueillir et guérir. Nous sommes là, il est vrai, au seuil des pays granitiques de l'Ouest où se conservent plus fidèlement qu'ailleurs les traditions millénaires.

Les pierres, comme les arbres, comme les sources, eurent leur culte. Les rochers, les blocs épars sur la lande semblaient habités par des esprits. Gérard de Nerval, poète visionnaire, écrivit ce vers qui semble détaché d'un des poèmes gnomiques que les druides récitaient à leurs élèves :

Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

(1) Nièvre.

(2) Abbé Baudiau, *Le Morvan*, 1854, t. I, p. 257.

(3) Bulliot et Thiollier, *op. cit.*, p. 360.

(4) Voir d'autres exemples dans Drioux, *op. cit.*

C'est à cet esprit caché que l'on apportait des offrandes. Parmi les pierres qu'avaient dressées des peuples inconnus, les dolmens, les menhirs, monuments dont le sens était depuis longtemps perdu, excitaient la plus profonde vénération. On y voyait des divinités qu'il fallait se rendre favorables. Des récits populaires qui sont arrivés jusqu'à nous conservent un dernier souvenir de ces antiques croyances. Il est des pierres, raconte-t-on, qui ont été apportées par les fées dans leurs tabliers de dentelle. Elles les entourent de leurs rondes, elles y entrent et en sortent à leur gré. Ces gracieuses et légères formes féminines sont les survivantes des esprits redoutés auxquels les vieilles générations apportaient leurs offrandes.

Ces sentiments furent si durables que l'Église, qui détruisit sans doute beaucoup de ces pierres dangereuses, se vit contrainte à les exorciser en les surmontant d'une croix ou en les transformant en chapelles. A Plouaret (1), un grand dolmen devint une de ces chapelles. Il en fut de même à Saint-Germain-sur-Vienne près de Confolens (2). Il est extraordinaire de voir un menhir à la façade de la cathédrale du Mans et ce n'est pas sans surprise que l'on rencontre une table de dolmen dans le narthex de la cathédrale du Puy : on l'appelait la « pierre de la fièvre » et on y étendait les malades pour les guérir. Quand on songe que la première cathédrale de Chartres s'élevait près d'un puits sacré de l'époque gauloise on a le droit de supposer que le dolmen du Puy, christianisé, fut enfermé de bonne heure dans une ancienne église que la cathédrale actuelle remplace.

L'Église s'efforçait de donner un sens chrétien aux superstitions qu'elle ne pouvait détruire. Certaines pierres, où se creusaient de minuscules bassins, qu'emplissait l'eau des pluies étaient l'objet d'un culte depuis les temps préhistoriques. Les paysans lui restèrent fidèles même après leur conversion. Aussi le clergé s'empara-t-il de ces pierres à « cupules » comme on les appelle, pour les incruster dans les murs des églises, les transformant en une pierre de la maison de Dieu. Des églises de la région du Centre en conservent encore quelques-unes : celles

(1) Côtes-du-Nord.

(2) Charente.

de Sauxillanges et de Gerzat en Auvergne, celle de Noirétable dans le Forez, celle de Saint-Sulpice-Laurière dans le Limousin où la tradition voyait la trace des genoux de saint Sulpice (1).

Les montagnes furent toujours le séjour des dieux : ceux de la Grèce habitaient au sommet de l'Olympe et ceux de l'Inde au sommet du mont Mérou. Pour les races antérieures, la montagne était elle-même une divinité qui appelait les prières des hommes. Ces grands pics qui formaient un cercle autour des vallées profondes apparaissaient comme une assemblée de dieux. Les Gallo-Romains continuaient à adorer la montagne comme leurs ancêtres. Les Pyrénées étaient pleines d'autels ou d'inscriptions votives consacrées aux hautes cimes et aux cols dangereux. Il se conserve un grand nombre de ces monuments. Les missionnaires durent lutter contre les dieux de la montagne comme ils luttèrent contre les dieux des pierres et les dieux des eaux. L'église de Saint-Pé-d'Ardet (Haute-Garonne) s'élève sur le temple même du dieu Artèche que désigne une inscription encastrée dans le mur du sanctuaire. Sur un col des Pyrénées, difficile à franchir, le dieu Bæsertis recevait un culte : une chapelle dédiée à Notre Dame de Baserte y fut élevée et depuis des siècles les voyageurs s'y arrêtent avant de continuer leur route. A Tardets, non loin de Mauléon (Basses-Pyrénées), une chapelle dédiée à sainte Madeleine où les pèlerins se rassemblent à certains jours a remplacé le temple ou l'autel d'un dieu de la montagne (2).

« Les montagnes divines », comme les appelle une inscription, furent honorées dans toute la Gaule; les Alpes, les Vosges, le Plateau Central eurent leurs adorateurs. Un fait bien digne de remarque est que ces innombrables divinités des sommets leur ont laissé leur nom. On vient d'en avoir deux exemples, on pourrait en donner beaucoup d'autres. Dans les Pyrénées, le dieu Garris a laissé son nom au pic de Gar et le dieu Averamus au mont Averan (3); le col de Bassonés conserve le nom du

(1) *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1935.

(2) Ce nom est indéchiffrable dans l'inscription qui concerne le dieu.

(3) Sacaze, *Les Anciens Dieux des Pyrénées*, et A. Luchaire, *Les Origines linguistiques de l'Aquitaine*, Pau, 1877.

dieu Basses. Dans les Alpes, le dieu Alambrine survit dans le nom du mont Alambre.

La France est pleine de noms divins : les dieux des sources thermales ont donné leurs noms à plusieurs de nos villes d'eaux : Ilixo à Luchon, Ivaos à Évau, Neriis à Nérès, Borvone à Bourbon-l'Archambault. C'est ainsi que la plus illustre race de nos rois, celle des Bourbons, porte le nom d'un dieu gaulois : beau symbole de l'union d'une famille avec la terre de France. Beaucoup d'autres noms de divinités celtiques se cachent sous des vocables modernes. Beaune dans la Côte-d'Or est Bellenus, le dieu de la lumière, Belesme est Belisama, la Minerve gauloise, Sceaux est Segeta, une des déesses des eaux. Mais ce sont les noms des dieux latins qui dominent : Mercure est devenu Mercœur, Mercoire, Mercurol, villages qui jalonnent les routes qui conduisaient au grand sanctuaire de Mercure au Puy de Dôme. Menerbes garde le souvenir de Minerve, Dienne de Diane et Losne (Saint-Jean-de-Losne) celui de Latone. Les noms de Mars et de Jupiter associés à *fanum* (temple) se conservent dans Fangeause (Haute-Garonne), fanum Jovis, et dans Famars (Nord), fanum Martis, etc.

L'Église n'a pas fait disparaître ces noms, mais elle en a créé de nouveaux. En France, les villages qui portent des noms de saints sont innombrables. Le dictionnaire géographique de notre pays ressemble à une litanie. Notre vieille terre, avec ses noms sacrés de tous les temps, nous apparaît aujourd'hui, que nous la connaissons mieux, comme un immense sanctuaire.

VI

Les églises ne remplacèrent pas seulement les chapelles et les temples païens des villes et les sanctuaires rustiques consacrés aux génies des eaux, des arbres, des pierres et des montagnes, elles prirent dans les villas la place des laraires domestiques. Une classe de grands propriétaires, à l'époque romaine, se par-

tageait le sol de la Gaule et la villa était le centre de leur domaine. Ces domaines étaient vastes et leur étendue n'était pas inférieure à celle d'une de nos communes, mais on en rencontrait quelques-uns, comme celui de saint Paulin, qui avaient plusieurs milliers de paysans. Après la terrible invasion du III^e siècle, lorsque les villes, enfermées dans des murs, devinrent tristes comme de forteresses, l'aristocratie gallo-romaine les abandonna pour aller vivre sur ses terres. La campagne se peupla et s'anima. Un grand nombre de nos villages portent encore aujourd'hui les noms des anciens propriétaires de la villa, accompagnés du suffixe *acum* qui est celui de la propriété : Pauliacum qui est devenu Pauillac, la villa de Paulus, et Floriacum, la villa de Florus; en montant vers le nord la terminaison se modifie, Floriacum qui est Florac dans le Midi devient Fleury dans la France septentrionale. Ces noms, plus durables que des monuments, nous conservent fidèlement le souvenir des anciennes familles gallo-romaines. Les érudits modernes ont travaillé et travaillent encore à en dresser la longue liste. Quelques-uns de ces noms de domaines sont illustres : Avitacum, la villa de l'empereur Avitus, qui fut plus tard celle de Sidoine Apollinaire, qui l'a décrite avec tant de charme, est aujourd'hui le village d'Aydat (Puy-de-Dôme); il n'a gardé de ce noble passé que son lac et sa coulée de lave.

Il y avait dans chaque villa un laraire, temple où le père de famille célébrait le culte de ses dieux domestiques, car la maison des champs gardait, elle aussi, un caractère religieux et les bornes qui marquaient les limites du domaine étaient sacrées. A certains jours les paysans venaient de leurs fermes éloignées pour s'associer aux sacrifices et aux offrandes des maîtres. Quelques-uns d'ailleurs, vivant tout près de la villa, habitaient un groupe de maisons qu'on appelait *villaticum*, le village.

Quand les grands propriétaires embrassèrent la religion nouvelle, ils élevèrent des églises sur l'emplacement de leurs laraires et obtinrent, sans doute, à cette occasion, la conversion de quelques-uns de leurs paysans. C'est ainsi que naquit une nouvelle série d'églises surgissant sur les ruines du sanctuaire païen.

Quelques textes nous laissent entrevoir cette métamorphose.

Sulpice-Sévère, qui appartenait à une des grandes familles de la Gaule méridionale, s'était converti de bonne heure, comme son ami saint Paulin. Dans sa villa, le Primuliacum, qui s'étendait sur la rive gauche de la Garonne, il éleva une église qui dut prendre la place du laraire de ses ancêtres païens. Sur la rive droite de la Garonne, la villa de Reontio (1) avait, elle aussi, une église et Grégoire de Tours, qui nous donne ce détail, s'indigne en pensant que les Visigoths, ariens, y célébrèrent longtemps leur culte hérétique. Elle remontait donc assez haut. C'est sur les deux rives de la Garonne que l'on rencontrait alors quelques-unes des plus belles ou des plus célèbres villas de la Gaule, parmi lesquelles il faut citer l'Hébromagus, l'immense domaine de saint Paulin et la modeste villa d'Ausone, poète illustre et précepteur d'un futur empereur. Ainsi, dès le iv^e siècle, les propriétaires convertis au christianisme commençaient à remplacer leurs laraires par des églises. Dès le temps de saint Martin, il y avait dans la villa Martigue, près de Tours, une église où l'apôtre allait parfois prier (2). Il y en avait une autre dans la villa d'une grande dame romaine nommée Victorina (3).

Les textes sont rares, mais des observations attentives et quelques fouilles commencent à nous révéler des faits intéressants. On a découvert, il y a soixante ans, à Chiragan, dans la Haute-Garonne, un domaine si vaste qu'il enfermait plusieurs villas. La villa principale était riche en statues de dieux, en bustes d'empereurs et de philosophes. Dans une des villas secondaires, qui est devenue le village de Saint-Cizy, on a retrouvé sous l'église le laraire antique.

A Massangy, en Haute-Savoie, non loin du lac de Genève, des recherches faites sous l'église des villages ont fait découvrir les restes de la villa Massiniaca (4).

Dans la région de Nantes on a reconnu que plusieurs églises s'élevaient sur des ruines de villas (5). La première église de

(1) Grégoire de Tours, *Glor. Conf.*, 47. Reontio est aujourd'hui Rions.

(2) Grégoire de Tours, *D. Miraculis*, lib. II.

(3) Grégoire de Tours, *ibidem*.

(4) Voir Marteau, *Revue savoisiennne*, 1918-1920.

(5) Léon Maître les a signalées dans le *Bull. archéol. du Comité*, 1893 et au *Congrès des Soc. Sav.*, 1894.

Saint-Front de Périgueux fut construite dans une villa dont on a retrouvé la mosaïque (1). Il est arrivé d'ailleurs, plusieurs fois, que des restes de mosaïques gallo-romaines aient été découverts sous nos églises (2).

Aujourd'hui, quand on parcourt la France, on remarque souvent en traversant les villages, à côté de l'église du xiii^e siècle, qui en a remplacé plusieurs autres, un antique château féodal retouché et embelli par une longue suite de générations. Le château et l'église semblent inséparables, c'est que le château a remplacé la villa gallo-romaine et l'église son lairaire. Ces deux monuments rapprochés racontent un chapitre de notre vieille histoire.

VII

Les routes de la Gaule avaient aussi leurs divinités et leurs sanctuaires, car dans le monde antique les dieux étaient partout et, comme disait Pétrone, « il était plus facile d'y rencontrer un dieu qu'un homme (3) ». Tout semblait pénétré de divin.

Les puissances protectrices de la route étaient particulièrement honorées dans les carrefours : c'étaient des déesses qui s'appelaient Biviæ, Triviæ, Quadrivivæ, suivant le nombre des chemins qui se rencontraient au croisement. On y voyait généralement un autel avec une image de la déesse, parfois un petit lairaire avec sa statue, parfois un temple de dimension modeste. L'Église ne pouvait laisser subsister ces monuments de l'idolâtrie, elle en détruisit beaucoup sans doute, mais elle ne put en abolir le souvenir dans les légendes populaires; dans les contes de la veillée les paysans parlent encore de certains carrefours

(1) Voir Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine. L'architecture du sol*, 2^e partie, p. 685.

(2) Formigé, *Soc. des Ant. de France*, 1928.

(3) Pétrone, *Satyricon*, 17.

comme d'endroits redoutables où le démon rôde la nuit. Ces lieux maléfiques furent parfois sanctifiés par la construction d'une chapelle. On en rencontre une près d'Entrain (Nièvre) sur la route qui conduit à Autun; elle s'élevait sur le fanum d'une des déesses du chemin (1). A Limoges, l'église du Queiroix, dont le nom étrange étonne, a remplacé un temple des déesses des carrefours: Queiroix, en effet, n'est pas autre chose que la forme romane de *Quadrivium*, la rencontre des quatre chemins.

Souvent, pour chasser le souvenir des divinités des carrefours, une simple croix fut élevée sur l'emplacement de leur lairaire. Ces croix que les archéologues commencent à étudier aujourd'hui avec un soin pieux sont innombrables en France (2), mais les plus anciennes qu'on ait à signaler ne remontent pas plus haut que le XI^e siècle. On ne peut douter qu'elles n'aient remplacé des croix beaucoup plus antiques.

En Limousin les croix des carrefours s'accompagnent parfois d'un petit oratoire et s'appellent Ouradour et Oradour. On devine que l'oratoire chrétien s'est substitué au lairaire païen.

En Provence, en remplaçant le lairaire antique, on lui a conservé sa forme. La Provence est restée latine à travers les siècles. Rien ne ressemble plus aux lairaires de Pompéi que les minuscules chapelles enfermant une statue de saint, que l'on rencontre si fréquemment dans la campagne provençale (3). On s'est aperçu, il y a quelques années, qu'un de ces petits édifices contenait encore une statuette antique, celle de Priape, le dieu des jardins, que l'on honorait sous le nom de saint Mitre.

(1) Grenier, *Archéol. gallo-romaine*, 2^e partie : *Les Routes*, p. 255 et suiv.

(2) Voir M^{lle} Charageat, *Bullet. mon.*, 1924 et 1935 et P. de Jerphanion, *Les Croix de Larajasse*, Lyon, 1943.

(3) Pierre Irigoien, *Montjoies et oratoires*, voir *Bull. mon.*, 1935, p. 145 et le vol. du même auteur.

VIII

Aux iv^e et v^e siècles, au temps où les apôtres des Gaules détruisaient les temples et les laraires, les monuments du paganisme leur inspiraient de l'horreur et une sorte d'effroi. Ils y voyaient l'œuvre du prince des ténèbres. Souvent, dit Sulpice-Sévère, le démon apparaissait à saint Martin sous la figure de Jupiter, de Mercure, de Vénus. Aussi, quand les missionnaires de la foi élevaient une église sur un temple détruit, enfouissaient-ils les images mutilées des dieux sous le sanctuaire, en signe de victoire. On pensait que le dieu antique était vaincu quand son culte avait été remplacé par celui du Dieu véritable.

Après quelques siècles, quand le paganisme eut disparu et qu'il ne resta plus chez les paysans que quelques vieilles superstitions, les sentiments de l'Église se modifièrent. Elle ne crut plus nécessaire de détruire les œuvres antiques devenues inoffensives, elle les utilisa. Elle fut sensible à la beauté des sarcophages païens qu'aucun artiste n'eût été capable d'imiter et elle ne craignit pas d'y ensevelir les saints. A Béziers un sarcophage, décoré d'une scène de chasse, renferma longtemps le corps de saint Aphrodise dans l'église qui porte son nom. Un sarcophage analogue où reposa saint Ludre se conserve dans l'église de Déols (Indre). A Bourg-Saint-Andéol (Ardèche) un sarcophage païen reçut les restes de saint Andéol et fut décoré à son revers au ix^e siècle d'une inscription et de figures de saints (1).

On osa davantage : on ne craignit pas de célébrer la messe sur un sarcophage païen, transformé en autel. Il subsiste un de ces singuliers autels, dans l'église romane de Belloc-Saint-Clamans (Gers); le sarcophage consacré par des reliques, comme tous les autels, représente de gracieuses figures d'amours symbolisant

(1) Voir *Analecta Bolland.* t. I, p. 368-377.

les saisons. Il provient sans doute d'une église antérieure (1). Le musée de Marseille conserve un sarcophage où l'on reconnaît Bacchus et les Centaures; il provient de l'église inférieure de Saint-Victor et servait de couronnement à l'autel de saint Maurront, évêque de Marseille au VIII^e siècle (2). Il vint donc un moment où la beauté fut offerte à Dieu comme un hommage. A Mavilly (Côte d'Or) un autel païen, où sont sculptés les douze grands dieux de l'Olympe, fut soigneusement divisé en deux parties dont l'une fut transformée en fonts baptismaux et l'autre en bénitier. Ces deux parties ont été transportées au château de Savigny, près de Beaune (3).

Souvent l'œuvre d'art antique n'a pas d'autre fonction que d'orner. Un beau bas-relief du musée de Lyon, représentant le sacrifice du taureau, servit pendant des siècles de linteau à une église de Beaujeu (Rhône). Un linteau emprunté à un monument païen se voit encore à l'un des portails de Saint-Maurice de Vienne : il représente deux griffons du plus beau style, affrontés des deux côtés d'un vase. Il est étrange de rencontrer les vieilles divinités gallo-romaines encastées dans la façade ou les murs des églises et offertes à l'admiration des fidèles. La protectrice des chevaux, Epona, décore la chapelle d'Agneux à Rully (Saône-et-Loire) et les trois Matres, déesses de la fécondité, se virent longtemps, portant des fruits sur leurs genoux, à la façade de l'antique église d'Ainay, à Lyon (4). On les retrouve au mur de l'église de Boutry, commune de Saint-Maurice (Saône-et-Loire) (5).

Il arrive, nous l'avons vu, que l'on rencontre dans les églises des Pyrénées les autels des divinités des montagnes (6). On y pratiquait parfois une cavité pour les transformer en bénitiers.

C'est au temps de Charlemagne, à ce qu'il semble, au moment

(1) Espérandieu, t. II, p. 116.

(2) Espérandieu, t. I, p. 577.

(3) Espérandieu, t. III, p. 161-168.

(4) Elles sont aujourd'hui au musée de Lyon, voir Espérandieu, t. III, p. 10-11.

(5) Espérandieu, t. III, p. 132.

(6) On en trouve de nombreux exemples dans Espérandieu, t. II, p. 1 et suiv. Voir aussi *Bull. archéol. du Comité*, 1917, p. 37 (4). Exemple au musée de Toulouse.

où les humanistes de la cour impériale et les miniaturistes de Tours essayaient de faire revivre la littérature et l'art classiques que ces restes du monde antique commencèrent à inspirer le respect. L'imitation de l'antiquité est visible dans les beaux motifs décoratifs de l'église d'Aix-la-Chapelle. Ailleurs, on se contenta d'arracher le décor des monuments antiques pour en orner les églises. Ces restes de la grandeur romaine abondaient encore sur notre sol. Ils étonnaient l'imagination et faisaient naître des légendes, inspiraient nos poètes épiques. On pensait que ces belles guirlandes, ces aigles portant dans leurs serres la foudre de Jupiter donnaient plus de beauté à nos églises. Celle de Valcabrière (Haute-Garonne) montre, dans sa nef, des trophées et des casques antiques provenant d'un monument triomphal dont on a retrouvé les restes (1). L'abside de la cathédrale du Puy s'entoure à l'extérieur de bas-reliefs hellénistiques représentant des animaux provenant, à ce que l'on croit, d'un monument romain d'Espaly (2). De très vieilles églises du Forez, remontant à la fin de l'âge carolingien, celle de Saint-Romain-le-Puy et celle de Saint-Rambert montrent, encastés dans leurs murs, des fragments de frise antique qui proviennent sans doute des monuments romains de Feurs, l'antique Forum Segusiavorum. Toute œuvre antique semblait propre à orner les églises; on y rencontrait des stèles funéraires gallo-romaines dont l'une représentait un enfant avec un coq (3), d'autres des défunts avec leur flacon et leur gobelet. Il y avait des nefs dont les piliers étaient couverts de bas-reliefs antiques : telle était celle de Saint-Pierre de Beaune, malheureusement démolie en 1808 (4). Il en fut de même dans l'église de Flavigny (Côte d'Or) dont les piliers décorés provenaient d'un arc de triomphe des Laumes.

Une simple inscription romaine paraissait digne d'ornez une église. Ces nobles majuscules antiques, qu'on ne savait plus imiter, éveillaient l'idée d'une beauté disparue. Quand on par-

(1) Voir *Congrès archéol. de Toulouse*, 1929.

(2) *Congrès archéol. du Puy*, 1905, et Thiollier, *L'Architecture romane religieuse dans l'ancien diocèse du Puy*.

(3) *Espérandieu*, t. III, p. 183.

(4) Gaudelot, *Histoire de Beaune* (avec planches).

court la partie du Corpus consacrée aux inscriptions de la Gaule, on est étonné du nombre de celles qui se rencontrent dans nos églises. Le haut moyen âge nous a conservé là, sans s'en douter, quelques pages de notre histoire. Ces inscriptions et ces bas-reliefs nous seraient arrivés en beaucoup plus grand nombre si le grave clergé du xviii^e siècle, peu indulgent pour tout ce qui s'écartait de la discipline, n'en eût fait disparaître une partie.

En Gaule le christianisme n'a donc pas anéanti le passé et s'il a détruit des temples et des lairies il les a magnifiquement remplacés. Je ne parle pas ici de nos grandioses églises romanes ni de nos sublimes cathédrales gothiques où se révèle une beauté que l'antiquité n'a pas connue, mais de ces vieilles basiliques mérovingiennes que les contemporains nous décrivent avec leurs vastes atriums, leurs colonnes de marbre, leurs éblouissantes mosaïques et leurs toitures dorées; elles perpétuaient l'art antique, mais en y ajoutant les prestiges de l'Orient.

CHAPITRE III

LES PÈLERINAGES EN ORIENT ET LEUR INFLUENCE SUR L'ART

I. Les pèlerins de la Gaule en Orient. — II. Les étapes du voyage. Carthage. Les souvenirs de saint Cyprien. L'amphithéâtre des martyrs. — III. L'Égypte. Alexandrie. Les églises de saint Menas. Les anachorètes de Scété et de Nitrie. Les monastères de la Thébaïde. Les découvertes faites à Baouît et à Saqqara. — IV. Le Sinaï. La mer Rouge. — V. Jérusalem. Les monuments de Constantin. L'église de l'Ascension. Bethléem et son église. Hébron et ses souvenirs. La Samarie et la Galilée. — VI. Les mosaïques des églises de la Terre Sainte et leur influence. — VII. Les souvenirs de la Terre Sainte dans l'art. — VIII. La Syrie. Antioche et sa région. L'église de saint Siméon stylite. Les villes abandonnées. Les églises syriennes et les clochers. Les Martyria en Orient et en Gaule. — IX. L'Asie Mineure. Influence de l'Iran. Les églises à voûtes et à coupoles. Les fresques.

I

Les pèlerinages en Orient, qui avaient commencé dès l'âge des persécutions, se multiplièrent après le triomphe de l'Église. Mais lorsque les fouilles, entreprises à Jérusalem par Constantin et sa mère sainte Hélène, eurent fait reparaître le Saint-Sépulcre et découvrir la vraie Croix, l'élan qui entraînait les foules vers les lieux saints devint irrésistible. « En Palestine, on voit, lit-on dans la *Correspondance* de saint Jérôme, les hommes les plus remarquables de l'univers. Les personnages les plus illustres de la Gaule y accourent, le Breton abandonne son soleil occidental pour y venir. Et que dire des Arméniens, des Perses, des peuples de l'Inde, de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Mésopotamie et de



Photo du Musée

AUTEL DE CYBELE. Musée d'Arles.

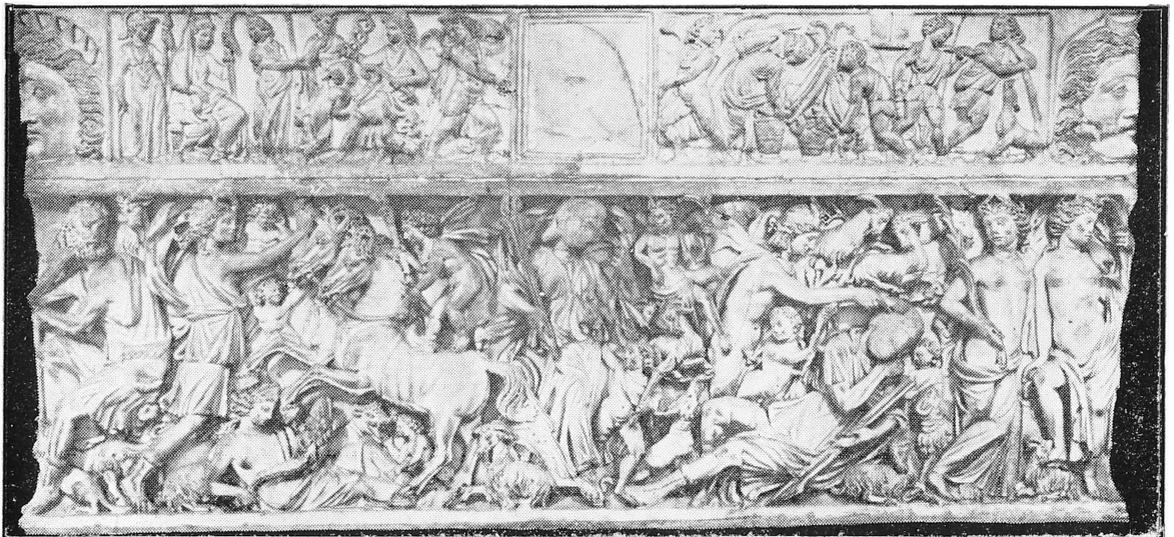


Photo Flammarion

SARCOPHAGE DE SAINT-MÉDARD D'EYRAN.
Légende d'Endymion et de Séléné. Musée du Louvre.

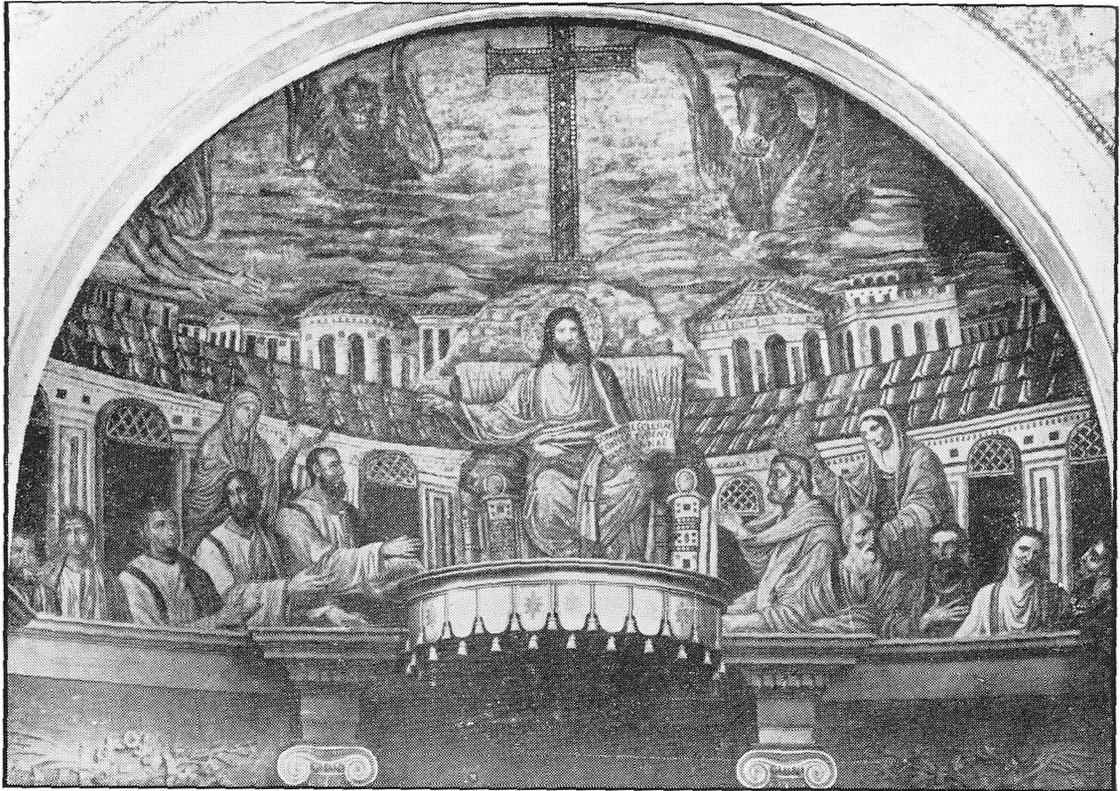
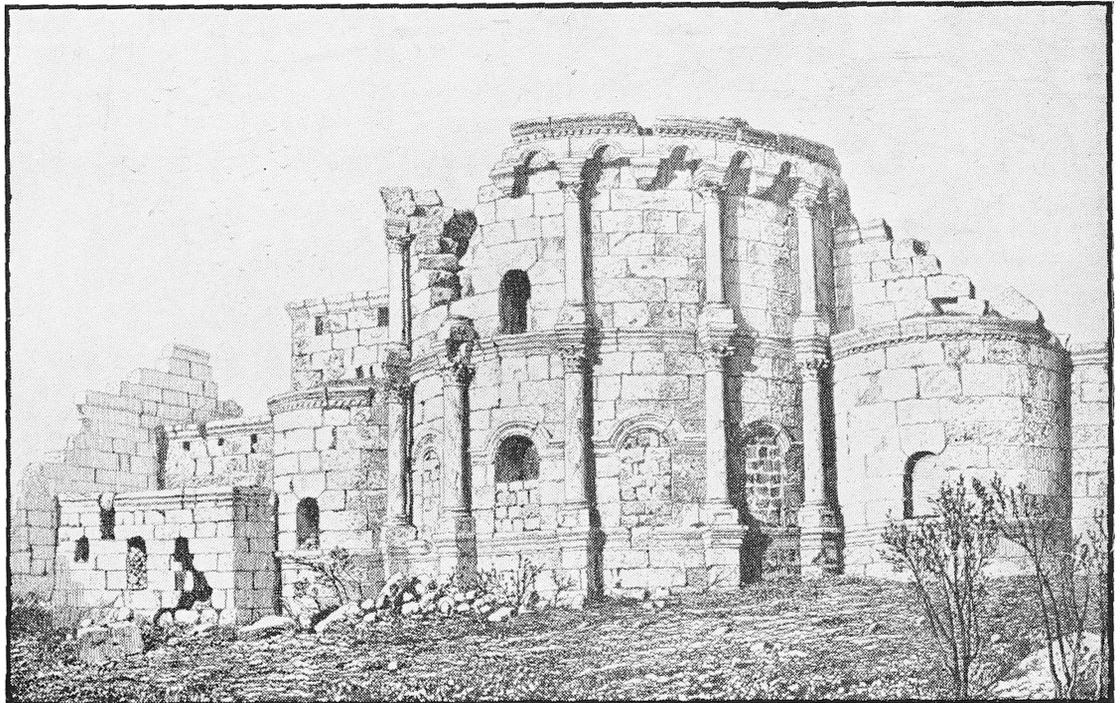


Photo Alinari

MOSAIQUE DE L'ABSIDE DE SAINTE-PUDENTIENNE A ROME.
Le Rédempteur entouré de saints.



ABSIDE DE L'ÉGLISE DE SAINT-SIMÉON STYLITE.

toutes les multitudes de l'Orient (1) ?» Les Gallo-Romains furent parmi les plus ardents à entreprendre le grand voyage. Le plus ancien pèlerin qui ait rédigé son itinéraire est un Gaulois de Bordeaux; il alla à Jérusalem en gagnant Constantinople par la vallée du Danube et en traversant l'Asie Mineure (2). Postunianus, dont Sulpice-Sévère a esquissé le pèlerinage dans ses *Dialogues*, était lui aussi un Gaulois. Le récit naïf et charmant d'Æthéria est probablement l'œuvre d'une religieuse de la Gaule méridionale ou de la région pyrénéenne (3). Cassien, qui fonda Saint-Victor de Marseille, et saint Honorat, qui créa Lérins, revenaient d'Orient. Grégoire de Tours ne vit pas la Terre Sainte, mais il aimait à entendre les récits des pèlerins à leur retour et nous a transmis ce qu'il en avait retenu. Arculfe, que la tempête avait jeté sur les côtes d'Angleterre qui raconta son voyage en Orient à Adamanus, abbé du monastère d'Iona, était un évêque gaulois (4).

Mais que sont ces quelques noms au prix de ceux que nous ignorons ? Ces évêques, ces abbés, ces moines, ces innombrables fidèles, dont beaucoup sans doute avaient le goût et quelques-uns la pratique des arts, voyaient des monuments magnifiques, ornés de peintures et de mosaïque, dont ils rapportaient le souvenir en Gaule. Nous allons refaire avec eux le voyage et nous indiquerons, chemin faisant, ce que les récits des pèlerins et les découvertes récentes des archéologues nous laissent entrevoir de ces sanctuaires fameux. Ce sera l'introduction naturelle à l'étude des anciennes églises de la Gaule où nous verrons, souvent, l'influence de l'Orient se manifester.

(1) *Epist.*, XLVI, 10.

(2) En 333.

(3) Elle fut connue longtemps sous le nom de Sylvia. Le nom d'Æthéria a paru plus vraisemblable mais ce n'est pas certain. La pérégrinatica Æthéria est de la fin du iv^e siècle.

(4) Il fit ce récit vers 670.

II

La longue route de la vallée du Danube, qui fut celle du pèlerin de Bordeaux et qui sera celle de la première croisade, n'était pas la route habituelle des pèlerins gaulois. Ils s'embarquaient d'ordinaire à Marseille ou à Narbonne et quand les vents leur étaient favorables ils abordaient, cinq jours après, à Carthage. Ils arrivaient dans une ville hellénistique d'où tout souvenir de la vieille cité punique avait disparu. Le christianisme triomphant y avait élevé ses églises et la première que rencontraient les voyageurs en débarquant était, sur le port même, celle de Saint-Cyprien, l'évêque martyr. Deux autres portaient son nom, l'une contenait son tombeau, l'autre avait été érigée sur le lieu de son supplice. Les pèlerins savaient qu'il était mort avec une admirable sérénité et qu'agenouillé pour recevoir le coup mortel il avait dit aux amis qui l'entouraient : « Vous donnerez vingt pièces d'or au bourreau », récompense qu'il jugeait méritée par celui qui lui ouvrait la vie éternelle. A Carthage rien n'était plus émouvant que le souvenir des martyrs. L'amphithéâtre encore debout attirait les voyageurs comme un sanctuaire. Ils croyaient voir sainte Perpétue, traînée par le taureau dans l'arène et presque évanouie trouvant la force de réparer le désordre de sa tunique et de sa chevelure pour accueillir la mort avec décence. Une des églises de Carthage nous a été rendue par les fouilles, celles de Damous-el-Karita. Elle s'accompagnait à son extrémité orientale d'un atrium demi-circulaire, bordé d'une colonnade dont le centre était ouvert sur le ciel, particularité singulière qui se retrouve à Saint-Martin de Tours et au plan carolingien de Saint-Gall.

III

Carthage n'était qu'une courte escale sur la route de l'Égypte, le voyageur reprenait la mer et au bout de quelques jours apercevait enfin le fameux phare d'Alexandrie qui passait toujours pour une des sept merveilles du monde. Les pèlerins l'admiraient et ses belles églises se gravaient dans leur mémoire.

En 280 avant Jésus-Christ, Sostrate de Cnide y avait combiné harmonieusement des formes géométriques : d'une puissante base carrée, jaillissait un octogone plus étroit que surmontait un cylindre, élevant haut dans le ciel le feu nocturne. Ces formes parfaites séduisirent plus tard les Arabes qui identifièrent, sur ce modèle, leurs sveltes minarets égyptiens. La Gaule y fut-elle insensible? On a de la peine à le croire quand on songe qu'un de nos plus anciens clochers, celui de Saint-Front de Périgueux, se compose, lui aussi, du carré surmonté de l'octogone et du cylindre. Le clocher de Saint-Front était peut-être, pour nous, le descendant d'une antique lignée.

La tour Magne à Nîmes, élevée par une légion romaine qui venait d'Égypte, a pu être un de ses intermédiaires. Sa base est octogonale et son sommet cylindrique. Il est difficile de ne pas penser aux parties hautes du phare d'Alexandrie et il est permis de croire que ce monument extraordinaire a frappé l'imagination des architectes du moyen âge (1).

Alexandrie offrit longtemps à la vue des voyageurs entrant dans le port la belle ligne de ses palais royaux, de son musée, de sa fameuse bibliothèque. Peu de villes se présentaient avec

(1) Thiersch a étudié dans un livre intitulé *Pharos*, Berlin-Leipzig, 1909, le phare d'Alexandrie et son influence. Il a affirmé que la tour Magne en dérivait, qu'elle avait une base carrée, un étage intermédiaire octogonal et un sommet rond. Mais on ne voit aucune trace de cette base carrée et les anciennes gravures ne la montrent pas.

cette majesté. Mais c'étaient les églises que cherchait le nouvel arrivant; elles étaient nombreuses, la plus vénérée était celle où reposait l'évangéliste saint Marc, l'apôtre de l'Égypte.

Ce fut seulement au ix^e siècle que les Vénitiens emportèrent ses reliques dans leur ville, dont il devint le protecteur. On rencontrait déjà des ruines à Alexandrie. Le Serapeum avec sa fameuse statue de Sérapis à laquelle, disaient les païens, étaient attachées les destinées du monde, avait été détruit et avec lui beaucoup d'autres temples. Les pieux voyageurs ne s'attardaient pas longtemps dans la ville aux rues régulières qu'entouraient des villas dans de beaux jardins fleuris. Ils fermaient les yeux à la grâce païenne et à ces guirlandes alexandrines de fleurs et de fruits dont les sculpteurs grecs ont perpétué la beauté. La voluptueuse Alexandrie restait une ville dangereuse. Le christianisme ne semble pas y avoir beaucoup diminué le nombre des courtisanes. Leurs sandales imprimaient toujours dans le sable humide ces images et ces inscriptions provocantes dont nous parle Clément d'Alexandrie. La belle Marie l'Égyptienne fut une des leurs avant sa conversion à Jérusalem et ses longues années de pénitence dans le désert qui l'élevèrent à la sainteté.

Alexandrie ne devait être pour les pèlerins qu'un lieu de passage. Ce qu'ils venaient voir en Égypte c'étaient les cellules des anachorètes et les monastères des cénobites. Ils se dirigeaient donc du côté du couchant vers la montagne de Nitrie et le désert de Scété, peuplés de solitaires. Sur la route, un groupe d'églises, élevées dans la solitude, les arrêtait. C'étaient les sanctuaires et le monastère consacrés à saint Menas, un des grands saints de l'Égypte. Saint Menas était un martyr de la persécution de Dioclétien, son cadavre attaché sur un chameau, avait été enseveli à l'endroit où l'animal s'était arrêté; circonstance qui avait fait de lui le patron des caravanes. Souvent on voyait se profiler sur l'horizon du désert de longues files de chameaux en marche vers la source sacrée de saint Menas où se guérissaient tous les maux. Bientôt des églises s'élevèrent, il y en eut une près de la source et de la piscine des malades, une autre sur le tombeau de saint Menas. C'étaient les plus

anciennes, une troisième, vaste et magnifique monument construit au commencement du v^e siècle sur l'ordre de l'empereur Arcadius, était l'église des pèlerins. On disait qu'avec ses marbres et ses mosaïques elle était la plus belle de l'Égypte. Les fouilles de Kaufmann (1) nous ont révélé, il y a trente ans, les plans de ces églises et nous en ont rendu quelques restes. Certaines particularités sont pour nous d'un vif intérêt. L'église de la source avait deux absides opposées, l'une au levant, l'autre au couchant, disposition qu'adopta, en Gaule, l'évêque Namatius pour son église de Clermont. La grande église d'Arcadius offrait un vaste transept qui, comme la nef, était accompagné de bas-côtés surmontés de tribunes. Cette conception si originale caractérise au moyen âge Saint-Martin de Tours et à son imitation les églises de pèlerinage de la route de Saint-Jacques. Saint Menas était célèbre dans la chrétienté tout entière. On retrouve souvent, dans toutes les parties du monde chrétien, des ampoules de terre ou de métal décorées de l'image du saint debout entre deux chameaux agenouillés (2). Elles contenaient l'eau de la fontaine miraculeuse rapportée par les pèlerins de tous les pays. En quittant Saint-Menas, on se dirigeait du côté du couchant vers la montagne de Nitrie et le désert de Scété. On marchait dans les sables brûlants sous un soleil torride et l'on entrait dans le pays du silence et du mirage. Si l'on voulait s'avancer plus loin vers l'oasis d'Ammon il fallait, comme les navigateurs, se guider sur les étoiles. Nitrie et Scété n'avaient pas d'autres habitants que les anachorètes. Ils y étaient fort nombreux et n'étaient soumis à aucune règle : isolés dans une caverne ou dans une cellule qu'ils avaient bâtie, ils s'efforçaient de s'élever à la vie parfaite. Ils ne se réunissaient que le samedi et le dimanche pour chanter dans leur église. Il leur arrivait cependant aux heures de détresse morale de demander un réconfort aux anciens du désert, qui avaient connu avant eux, cette sorte

(1) Kaufmann, *Die Menasstadt*, Leipzig, 1910.

(2) Le Louvre en possède une collection. Arles avait probablement un sanctuaire de saint Menas. Sur le grand nombre des ampoules de saint Menas qui se sont conservées, voir l'article de Michon : *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de France*, 6^e série, t. VIII, 1899, p. 285 et suiv.

d'impuissance à vivre qu'on appelait l'*acedia* et ces redoutables tentations du milieu du jour envoyées par le « démon de midi (1) ». Quelques-uns ne craignaient pas d'entreprendre un long voyage pour aller consulter de l'autre côté du Nil le grand saint Antoine. Mais ils n'allaient pas aussi loin d'ordinaire. C'était Dorothe qui, jusque dans sa vieillesse, bâtissait des cellules sous le soleil pour dompter son corps qu'il appelait « son ennemi ». « Il me tue, disait-il, je le tue. » Il passait la nuit assis tressant des feuilles de palmier et à ceux qui l'invitaient à dormir sur sa natte de jonc il répondait : « Persuaderez-vous aux anges de dormir (2). »

C'était Ammonius qui, longtemps, s'était appliqué un fer rouge sur la chair à chaque tentation et arrivé à la paix de l'âme savait mieux que personne consoler et soutenir ses frères (3).

C'était Macaire, qui pendant un carême tout entier était resté debout vivant de quelques feuilles crues et gardant le silence. Vainqueur du corps, il avait de continuels ravissements et s'abîmait en Dieu (4).

C'était Moïse, l'Éthiopien, ancien brigand, qui pendant six ans luttant la nuit avec le démon dans sa cellule avait remporté la victoire (5). Tous ces hommes, qui avaient vaincu la nature humaine et atteint à la vie angélique, étaient des exemples vivants pour les solitaires. Ils avaient des imitateurs et les saints succédaient aux saints. C'étaient eux que les pèlerins venaient vénérer. Leur rayonnement pénétrait profondément les âmes. La célèbre patricienne romaine Mélanie l'Ancienne, dont la fortune était incalculable, en les voyant, s'affermir dans sa résolution de vivre dans la pauvreté et de se séparer de ses richesses. Paula, qui descendait à la fois de Paul-Émile et de Scipion l'Africain, se rendit en Égypte pour y vénérer les plus illustres d'entre les ascètes. En chacun d'eux, elle voyait une image de Jésus-Christ. De retour à Bethléem, dit saint Jérôme,

(1) Ce démon de midi figure dans la traduction que les Septantes ont donnée du psaume XCI.

(2) Palladius, *Hist. Lausique*.

(3) Palladius, *Hist. Lausique*, p. 85.

(4) *Ibid.*, p. 3.

(5) *Ibid.*

elle préféra, à ses lambris dorés, une chaumière enduite de boue (1). Cassien, avant de fonder Saint-Victor de Marseille, resta plusieurs années auprès des anciens dans le désert : Chérémon, Nesteros, Joseph de Thmuis, graves vieillards qui avaient pénétré tous les mystères de l'âme. Cassien subit tout particulièrement l'influence d'un Grec, Évagre du Pont, qui vivait au désert de Scété et qui avait étudié avec profondeur les différents aspects de la vie ascétique (2).

Le premier culte des chrétiens avait été celui des martyrs, qui furent les premiers saints. A ce culte ancien s'ajoutait maintenant un culte nouveau : celui des ascètes. On les jugeait dignes des mêmes honneurs. Le martyr avait triomphé en un jour, parfois en une heure en donnant son sang; l'ascète avait lutté pendant une vie entière pour dompter la nature et remporter sa victoire. Leurs mérites semblaient égaux. On considérait quelques-uns d'entre eux, saint Paul Ermite, saint Antoine comme les colonnes qui supportaient le monde. Sans eux, disait-on, Dieu laisserait s'écrouler le ciel.

Après avoir admiré les ascètes, le pèlerin voulait connaître les cénobites de la Haute-Égypte. La Thébaïde, où il arrivait, n'était plus comme le désert de Nitrie, le pays de la liberté mais celui de la règle; les cellules isolées y étaient remplacées par des couvents enfermés dans de hautes murailles. C'est en effet à Tabenisi, près de Thèbes, que saint Pakhôme avait créé les premiers monastères et leur avait donné leur plus ancienne règle, règle si parfaite qu'on la disait apportée par un ange. Cette règle en effet ne voulait pas anéantir la nature humaine mais la soutenir dans son effort pour s'élever vers la perfection : prière, travail, nourriture, sommeil, tout était réglé avec sagesse. Aussi vit-on les monastères d'hommes et les monastères de femmes se multiplier autour de Tabenisi. Les pèlerins venaient admirer l'excellente discipline de ces moines et s'entretenir avec eux. Ils s'apercevaient parfois, non sans surprise, qu'ils n'étaient pas séparés du reste du monde autant qu'ils pouvaient le croire. Un vieillard qui lisait le livre que

(1) Saint Jérôme, *Voyages de Paula*. *Patrol. lat.*, t. XXII, col. 884.

(2) Voir Pierre Courcelle, *Les Lettres grecques en Occident*, 1943, p. 215.

Sulpice-Sévère avait écrit tout récemment sur saint Martin demanda à Postumianus, qui arrivait de la Gaule, de prier l'auteur d'en écrire la suite (1). Les monastères de saint Pakhôme n'étaient donc pas fermés aux idées et aux livres.

Les voyageurs ne manquaient pas d'en visiter les églises. Deux subsistent encore aujourd'hui, celle du Couvent Blanc et celle du Couvent Rouge. Ils voyaient dans l'une et dans l'autre une grande nef se terminant par un chœur à trois absides dessinant un trèfle. Au-dessus du carré que formait le centre du trèfle s'élevait une coupole sur trompes, les niches des trompes offrant cette particularité d'être encadrées par d'élégantes colonnettes; or, ces trompes à colonnettes se retrouvent semblables à la cathédrale du Puy, ressemblance frappante mais dont la filiation nous échappe.

En revenant vers Alexandrie, le pèlerin rencontrait des monastères sur les deux rives du Nil. Il passait avec indifférence et sans doute avec mépris devant les vieux temples pharaoniques, devant leurs obélisques, leurs pylônes, leurs avenues de sphinx. Ils n'en parlent jamais dans leurs récits. Au ^v^e siècle, le secret des hiéroglyphes était perdu et le sable envahissait les salles hypostyles. Les chrétiens n'ayant pu transformer ces sanctuaires aux réduits mystérieux faits pour les dieux et les prêtres, non pour les fidèles rassemblés, s'en étaient détournés. On allait maintenant non plus de temple en temple, comme dans l'Égypte païenne, mais de monastère en monastère. Les fouilles nous ont rendu deux de ces monastères : celui de Baouît et celui de Saqqara. Les peintures de Baouît nous remplissent d'étonnement, elles sont du ^{vi}^e siècle ou du commencement du ^{vii}^e siècle et il se trouve qu'une fresque romane de Lavaudieu (Haute-Loire) qui est du ^{xii}^e siècle est semblable à l'une d'elles. Sous le Christ en majesté, entre les quatre animaux symboliques on voit la Vierge assise sur un trône entre deux anges, au milieu des douze apôtres. On remarque à Baouît quelque chose de plus surprenant encore. Dans une autre fresque un ange aux grandes ailes, porte avec respect sur ses mains voilées de petites âmes

(1) Sulpice-Sévère, *Dialogue*, I, cap. XXIII.

qu'il va présenter à Dieu; ce beau motif a été reproduit avec une grâce exquise par un des sculpteurs du Jugement dernier de la cathédrale de Reims. On ne peut douter qu'il n'ait existé entre ces œuvres si analogues, mais si profondément séparées par le temps, des intermédiaires. Nos églises mérovingiennes accueillirent sans doute ces créations de l'Orient qu'elles transmirent aux âges suivants.

Baouît était dans la Haute-Égypte, Saqqara s'élevait près de Memphis non loin des trois grandes pyramides et du Sphinx. Lieu religieux qui, depuis des millénaires semblait attendre le vrai Dieu. Dans les fouilles faites au couvent de Saqqara, fondé vers 470 par l'abbé Jérémie, on a reconnu deux églises, une hôtellerie, un réfectoire et les cellules monastiques revêtues de peintures (1). Une de ces fresques est particulièrement intéressante, elle nous offre la plus ancienne représentation d'un motif qui ne reparaitra que beaucoup plus tard en Occident : la Vierge allaitant l'enfant. Nous devinons, par ces quelques exemples, que l'Égypte n'a pas été sans influence sur l'art de la Gaule.

IV

Il y avait, près de l'Égypte, un endroit sacré, un de ces hauts lieux où, comme dit Ætheria, « la majesté de Dieu était descendue (2) », le sommet du Sinaï, qui attirait souvent les pèlerins revenant de la Thébaïde. Au pied de la montagne sainte s'élevait un vaste couvent entouré de murs comme une forteresse, où le voyageur était accueilli. On lui montrait, dans le jardin du monastère, les antiques racines du buisson ardent d'où était né un buisson nouveau. C'est dans la prairie, près de la source où Moïse faisait boire ses brebis que Dieu s'était mani-

(1) Quibell, *Explorations at Saqqara*, Le Caire, 1908-1910.

(2) *Itinera hierosol. Peregrinatio Ætheriæ*, p. 38.

festé au milieu des flammes; mais c'est au sommet de la montagne qu'il lui avait donné les tables de la Loi. Rien n'était plus rude que l'ascension de ce gigantesque roc, mais rien n'était plus splendide que les vastes horizons qu'on découvrait du sommet. La vue était immense et d'une grandeur religieuse. Au couchant, s'étendait l'Égypte où avait vécu Jésus; au levant s'apercevait l'Arabie où Job, l'interlocuteur de Dieu, avait son tombeau; au midi, la mer Rouge traversée par les Hébreux; du côté du nord, bien loin au-delà du désert, commençait la Palestine, le pays prédestiné où Dieu avait parlé aux hommes. A la cime du Sinaï, à l'endroit où Dieu était apparu, une petite église avait été dédiée à Moïse; un peu plus loin et un peu moins haut sur un sommet qu'on appelait l'Horeb, s'élevait une chapelle consacrée à Élie, dans le voisinage de la grotte où le prophète était venu chercher un refuge pour échapper à la persécution d'Achab. Ce rapprochement de Moïse et d'Élie sur le Sinaï, que la *Peregrinatio Ætheriæ* me fit connaître, m'expliqua pourquoi la mosaïque de l'église du monastère qui existe encore et qui date du temps de Justinien était consacrée à la Transfiguration. Il m'avait toujours paru singulier qu'un sujet qui convenait à l'église du Thabor eût été choisi pour décorer l'église du Sinaï. C'est que j'ignorais alors qu'Élie après Moïse avait laissé son souvenir sur la montagne sainte. Or, dans la scène de la Transfiguration, on le sait, Jésus apparaît entre Moïse et Élie. La mosaïque du monastère unissait donc les deux grandes figures du Sinaï dans l'éclat de l'auréole divine.

Quelques voyageurs intrépides en quittant le Sinaï descendaient jusqu'à la mer Rouge. Là aussi s'élevait une chapelle à l'endroit où les Hébreux avaient vu les flots s'ouvrir devant eux; dans la mer, on apercevait quelques blocs de marbre qui étaient, disait-on, les restes pétrifiés du char et des armes du Pharaon. Non loin de là s'ouvrait le port de Clisma (1) où abordaient en Égypte les richesses de l'Inde.

(1) *Itinera hierosol.*, p. 187.

V

L'Égypte et le Sinaï préparaient le chrétien aux profondes émotions de la Palestine. Aucun pays ne ressemblait à celui-là. Chaque montagne, chaque plaine, chaque village éveillaient un souvenir de l'Ancien ou du Nouveau Testament et partout se manifestait la présence de Dieu. C'est ainsi que le voyageur abordant à Joppé, en venant d'Alexandrie, apprenait qu'il débarquait à l'endroit même où le monstre marin avait rejeté Jonas (1). Jérusalem n'était pas très éloignée de Joppé; en entrant dans la ville sainte le pèlerin s'agenouillait et baisait le sol sacré (2). Sa première visite était pour le Golgotha où Constantin avait fait construire des édifices magnifiques. Sur une vaste esplanade, entourée de portiques, s'élevait d'un côté la rotonde du Saint-Sépulcre, de l'autre l'église du *Martyrium*; entre les deux se dressait une grande croix d'or et de pierreries à l'endroit même où Jésus avait été crucifié. Le Saint-Sépulcre qu'on appelait *l'Anastasis* (la Résurrection) avait la forme circulaire des édifices funéraires de l'antiquité, mais c'était un monument triomphal puisque le tombeau était vide et « n'aurait rien à rendre au dernier jour ». Le saint tombeau était sous un baldaquin, le *Tugurium*, supporté par des colonnes et surmonté d'une croix. L'or brillait de toutes parts et la pierre roulée par l'ange était elle-même ornée d'or et de pierres précieuses (3). Le *Martyrium* était une grande basilique dont les bas-côtés étaient surmontés de tribunes. Constantin avait voulu que rien

(1) *Itinera hierosol.*, p. 139.

(2) *Ibid.*, p. 171.

(3) *Ibid.*, p. 171. M. A. Grabar, dans *Martyrium*, 1946, p. 257 et suiv., a restitué de la façon la plus vraisemblable, d'après les anciennes descriptions, l'intérieur de la rotonde du Saint-Sépulcre avec sa colonnade surmontée de tribunes.

dans son empire ne lui fût comparable; on n'y voyait que marbre, or et pierreries, voiles de soie. Le nombre et la richesse des candélabres et des lampes étonnaient l'imagination, l'autel était entouré de douze colonnes en l'honneur des douze apôtres (1). Cette magnificence convenait à une église qui contenait la vraie croix. Les fidèles pouvaient la vénérer à certains jours, mais ils étaient attentivement surveillés, car quelques-uns avaient réussi en y déposant un baiser, à en enlever quelques parcelles avec les dents. Le titulus de la croix, la lance, l'éponge, le roseau, le calice d'onyx de la Cène, dont le moyen âge devait faire le Saint-Graal, se conservaient également dans le *Martyrium* (2). On y voyait aussi les croix des deux larrons.

La croix d'or du Golgotha, qui fut la première glorification de la croix, que les chrétiens n'avaient pas encore osé représenter, dominait l'autel où Abraham, préfigurant le grand sacrifice, voulut immoler Isaac. On assurait que c'était avec la terre où s'enfonçait la croix que Dieu avait formé le premier homme, de sorte que le sang du nouvel Adam avait ruisselé sur le limon qui avait formé l'ancien (3). Ces mystérieuses consonances ouvraient de vastes perspectives à la pensée des fidèles qui croyaient entrer dans le secret de Dieu. Bientôt la croix, elle-même, fut mise en rapport avec l'univers. On assurait qu'elle s'élevait au point central de la terre, qui était elle-même au centre du monde, de sorte que les planètes et les étoiles accomplissaient autour d'elle leur révolution (4).

Telle était l'esplanade de Jérusalem, cadre des cérémonies liturgiques que nous décrit *Æthéria*.

Mais il y avait d'autres églises dans la ville sainte. Un des sanctuaires les plus vénérés était la salle du Cénacle au mont Sion qu'on appelait la mère de toutes les églises (5). Arculfe, au début du VII^e siècle, nous en a laissé un dessin (6). Au fond,

(1) *Itinera hierosol.*, p. 76.

(2) *Ibid.*, p. 172.

(3) *Ibid.*, p. 154.

(4) *Ibid.*, p. 307.

(5) *Ibid.*, p. 141.

(6) *Ibid.*, p. 244.

à gauche, est indiqué l'endroit où Jésus-Christ célébra la Cène; à droite, celui où le Saint-Esprit descendit sur les apôtres; près de l'entrée, l'angle où mourut la Vierge entourée du Collège apostolique; au milieu de la salle se dressait la colonne de la flagellation qu'on y avait transportée. Les pèlerins ne pouvaient oublier ce lieu si riche en grands souvenirs : nous en trouverons la preuve en étudiant le décor de la basilique de Saint-Martin de Tours où la grande salle de Sion avait été représentée.

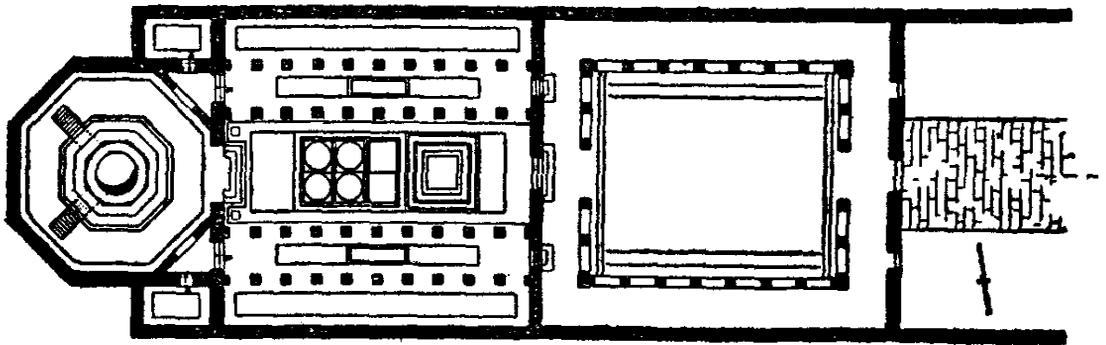
Après le Sépulcre, le *Martyrium* et le Cénacle de Sion, l'église la plus vénérée de Jérusalem était celle du mont des Oliviers. Elle s'élevait à l'endroit même où avait eu lieu l'Ascension. Arculfe a donné un plan exact de l'intérieur; trois portiques circulaires y formaient trois nefs concentriques. La coupole qui en couvrait la partie centrale n'avait pas été fermée et permettait de voir le ciel où le Christ s'était élevé. Au centre du pavement une balustrade circulaire de bronze laissait apercevoir, dans le sous-sol, l'empreinte des pieds du Sauveur. Des lampes y projetaient jour et nuit leur lumière. A la fête de l'Ascension, ces lampes étaient si nombreuses et leur lumière si éclatante, que la nuit l'église, vue de loin, semblait en flammes.

Si Arculfe a donné un plan fidèle de l'intérieur de l'église, sur sa forme extérieure sa mémoire l'a trahi. Il la croyait circulaire, mais les fouilles ont prouvé qu'elle était polygonale. Il en existe d'ailleurs une reproduction fidèle qui date du IV^e siècle. On la voit à Rome dans la mosaïque de l'église Sainte-Pudentienne. On la reconnaît à sa toiture ouverte à son sommet; or, l'artiste a parfaitement indiqué la forme polygonale de l'édifice. Cette église de l'Ascension, située non loin de la main gauche du Christ, fait pendant à l'église du Saint-Sépulcre s'élevant non loin de la main droite. L'édifice du Saint Sépulcre apparaît nettement circulaire comme il l'était dans la réalité (1).

Non loin de l'église de l'Ascension, se voyait l'Eleona, sanctuaire commémoratif élevé à l'endroit où Jésus s'entretenait avec ses disciples et leur avait enseigné le *Pater noster*.

(1) Voir à ce sujet Vincent et Abel, *Jérusalem, archéologie et histoire*, 4 volumes, dont un de planches.

Dans les premiers siècles on ne suivait pas encore ce qu'on appelait au XIII^e siècle la voie douloureuse ou le chemin de la croix, on n'en avait pas marqué toutes les stations, comme firent plus tard les franciscains (1). De bonne heure pourtant, des églises marquèrent la place de quelques épisodes de la Passion : c'est ainsi qu'on en voyait une à l'endroit du reniement de saint Pierre et une autre sur l'emplacement du prétoire où Jésus-Christ fut flagellé. On y admirait un portrait du Sauveur fait, disait-on, d'après nature, dont le visage rayonnait de beauté (2); sur une dalle les pieds du Sauveur avaient, là aussi, laissé leur empreinte.



PLAN DE L'ÉGLISE DE LA NATIVITÉ à Bethléem.

Après avoir passé quelques jours à Jérusalem, le voyageur se rendait à Bethléem. On y voyait la grotte où Jésus était né, magnifiquement décorée de marbre et d'or, et dans la grotte, le berceau qui ne fut transporté à Rome qu'au temps de l'invasion arabe. Constantin éleva, au-dessus, la belle basilique qui existe encore aujourd'hui, mais retouchée par Justinien. Des fouilles faites il y a quelques années, nous ont révélé une particularité curieuse. Il y eut, à l'origine, en avant du chœur, une vaste ouverture polygonale, qui permettait d'apercevoir la crèche, dans le sous-sol.

Près de Bethléem, d'autres églises rappelaient des épisodes de la Nativité ou de la fuite en Égypte. Dans l'une d'elles on voyait

(1) J'ai étudié ce sujet dans *L'Art après le Concile de Trente*, p. 494.

(2) *Itinera hierosol.*, p. 155.

le tombeau des trois bergers qui les premiers vinrent adorer l'Enfant; ils étaient ensevelis près de la tour de Gader où l'ange leur était apparu dans une éblouissante lumière. Un autre sanctuaire contenait les restes des saints Innocents, immolés sur l'ordre d'Hérode. Une source où la Vierge s'était désaltérée, pendant qu'elle fuyait avec l'Enfant et saint Joseph devant les meurtriers, avait été enfermée dans une basilique.

C'est dans la région de Bethléem que se rencontraient quelques-uns des plus antiques souvenirs du peuple hébreu. David avait son tombeau près de Bethléem. Il occupait le centre d'une église élevée en l'honneur du roi-prophète. Si le pèlerin allait jusqu'à Hébron il remontait, non seulement jusqu'aux origines du peuple élu de Dieu, mais jusqu'aux origines du monde. Hébron passait pour la ville la plus antique de la terre et c'est non loin des murs ruinés de la première des villes que reposait Adam, le premier des hommes. Celui que Dieu avait façonné avec la terre, avait été enseveli à même la terre, car étant « poussière » il devait retourner à la « poussière ». Non loin de lui, mais dans des tombeaux de pierre, étaient ensevelis les pères de la race juive : Abraham, Isaac et Jacob ainsi que Sarah, Rébecca et Lia. Quant à Rachel, Jacob lui avait élevé un tombeau près de la route de Bethléem à Hébron et l'avait surmonté d'une pyramide. Sur la colline de Mambré, voisine d'Hébron, s'élevait une grande basilique à l'endroit même où Abraham avait accueilli les trois anges. Elle contenait le chêne antique sous lequel les trois envoyés du ciel avaient pris leur repas. Ce chêne, mort depuis longtemps, était devenu une relique dont on détachait des parcelles. C'est un curieux phénomène que celui de ces églises de la Terre Sainte élevées autour d'un tombeau, d'une source, d'une empreinte, d'un arbre sacré. Aux exemples que nous avons donnés, d'autres encore viendront s'ajouter.

Revenu à Jérusalem, le pèlerin se dirigeait du côté du Nord, vers la Samarie et la Galilée. A peine sorti des murs de la ville sainte, il rencontrait une église sur la route de Béthanie, à l'endroit où Marthe et Marie, sœurs de Lazare, s'étaient agenouillées au pied de Jésus-Christ qui venait de ressusciter leur frère. Le tombeau de Lazare qui était près des portes du village

avait été enfermé dans une église. La route qui descendait à Jéricho, traversait une contrée infertile, chaotique et dangereuse. C'est là que le bon Samaritain de la parabole avait rencontré le voyageur dépouillé et maltraité par les brigands. Jéricho, la ville des palmes, annonçait une région célèbre où les souvenirs de l'Ancien Testament s'unissaient à ceux de l'Évangile. C'est là que Josué, entrant dans la Terre promise, avait traversé le fleuve. On voyait encore à Jéricho la maison où la courtisane Raab avait accueilli les explorateurs qu'il avait envoyés à la découverte. Cette antique maison était bien connue des pèlerins, car on en avait fait une hôtellerie où ils étaient reçus (1). Une église voisine conservait les douze pierres que les Israélites avaient retirées du Jourdain pour symboliser les douze tribus. On montrait, non loin de là, le champ que le Sauveur lui-même avait ensemencé et qui depuis était resté merveilleusement fertile (2). Au bord de la route était l'arbre sur lequel Zaché était monté pour apercevoir Jésus au passage. Il avait été comme le chêne de Mambré, enfermé dans une église ouverte par le haut pour laisser un passage à ses branches. Le lieu où le Christ avait été baptisé n'était pas très éloigné de Jéricho. On en avait marqué la place, dans le Jourdain, par une colonne de marbre surmontée d'une croix de fer. Sur la rive s'élevaient une église dédiée à saint Jean-Baptiste et près d'elle un petit oratoire qui indiquait la place où le Christ avait déposé ses vêtements avant le baptême. C'est du haut de la colline voisine qu'Elie avait été enlevé au ciel sur un char de feu (3). On suivait parfois le cours du Jourdain jusqu'à la mer Morte pour contempler le grand lac et sur ses bords la place des cités maudites, Sodome et Gomorrhe. Ses eaux lourdes et son odeur sulfureuse ne retenaient pas longtemps le voyageur. Au retour, il découvrait le mont Nebo où Moïse avant de mourir avait aperçu la Terre promise; quelques pèlerins allaient jusque-là.

Avant d'entrer dans la Samarie, on aimait à s'arrêter à

(1) *Itinera hierosol.*, p. 168.

(2) *Ibid.*, p. 168.

(3) *Ibid.*, p. 65, le texte ajoute « C'est là où les fils des prophètes perdirent leurs haches. » Voir plus loin ce que nous disons sur le sujet.

Emmaüs où Jésus ressuscité, s'était fait reconnaître aux deux disciples au moment où il avait rompu le pain. Une église, dont les ruines existent encore fut élevée sur l'emplacement de l'hôtellerie. La date de ces ruines a été l'objet d'une controverse, dont nous parlerons au chapitre suivant. Il y avait peu de souvenirs en Samarie, terre hérétique qui eut longtemps sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem. Jésus cependant n'avait pas dédaigné ces infidèles et un des lieux sacrés de la Palestine était le puits où le Christ s'était entretenu avec la Samaritaine. C'est là qu'il lui avait révélé qu'il était le Messie et qu'il faisait jaillir dans les âmes une source qui ne tarissait pas comme celle de la terre. Le puits creusé par Jacob et sanctifié par le Christ avait été enfermé au centre d'une grande église à une seule nef qui avait la forme d'une croix aux quatre branches égales, tournées vers les quatre points cardinaux. Arculfe, dans sa relation, nous en a laissé le dessin.

La Galilée avec ses collines couvertes de vignes, ses plaines bien cultivées, ses prairies, son lac de Génésareth était la plus belle région de la Palestine. « C'est un vrai paradis », écrit un pèlerin au VI^e siècle (1). C'était le vrai pays de l'Évangile, le pays des paraboles où se respire l'odeur des champs.

Nazareth était une des principales villes de la Galilée, son nom voulait dire fleur et on l'appelait la fleur de la Palestine. Elle était la ville de la Vierge. Le voyageur qui la visitait était frappé de la beauté des jeunes filles et on lui apprenait que c'était un don que la Mère du Sauveur leur avait fait. Il y avait à Nazareth deux églises; l'une avait remplacé la maison où avait vécu la Sainte Famille et où le Christ avait grandi.

Le Thabor n'était pas très éloigné. La montagne dont les flancs étaient boisés se terminait par la vaste prairie où avait eu lieu la Transfiguration. Trois églises y avaient été élevées pour accomplir le vœu de saint Pierre qui avait dit, en contemplant le Christ entre Moïse et Elie : *Faciamus tria tabernacula*. L'art perpétua longtemps le souvenir de ces trois églises. On les trouve encore reproduites par les artistes de l'âge roman en Languedoc

(1) *Itinera hierosol.*, p. 162 (Antoninus Placentinus), vers 570.

et en Auvergne, dans la scène de la Transfiguration. Un chapiteau de la Daurade, à Toulouse, et un chapiteau de l'église Saint-Nectaire représentent la Transfiguration avec les trois églises. Sur la prairie où Jésus avait nourri ses cinq mille auditeurs, avec cinq pains et deux poissons, une église avait été érigée de bonne heure (1), mais il était des paysages où on n'avait élevé aucun monument commémoratif, afin de les laisser tels qu'ils étaient au temps du Christ. Tous ces bords du lac de Génésareth apparaissaient comme un vaste sanctuaire fait pour être contemplé en relisant l'Évangile.

Le Jourdain, qui traversait le lac, éveillait la curiosité des voyageurs qui apercevaient au loin le Liban et le mont Hermon couvert de neige d'où descendait le fleuve. Ils allaient souvent jusqu'à l'endroit où, disait-on, le Jor et le Dan en se réunissant donnaient leurs noms au Jourdain. C'est près de là, à Panéas, que la femme guérie d'un flux du sang par Jésus lui avait élevé une statue (2).

VI

Telles étaient les principales stations des pèlerins de la Terre Sainte. Il est regrettable qu'ils aient si rarement décrit les églises dont ils nous parlent et qu'ils n'aient presque jamais fait mention des magnifiques mosaïques qui les décoraient. Les ampoules de Monza et de Bobbio nous permettent heureusement de nous en faire quelque idée. Ces fameuses ampoules d'argent, dont plusieurs furent offertes à Théodolinde, reine des Lombards, vers 600, contenaient un peu d'huile des lampes qui brûlaient dans les sanctuaires de la Terre Sainte. On a reconnu depuis longtemps que les scènes évangéliques qui décoraient les ampoules représentaient les mosaïques des basiliques

(1) On a retrouvé la mosaïque représentant les poissons et la corbeille des pains

(2) *Itinera hierosol.*, p. 38.

palestiniennes. Les détails n'en ont pas été reproduits avec une fidélité scrupuleuse, car deux ampoules consacrées au même sujet offrent parfois des variantes, mais les grandes lignes restent immuables. Quelques-unes de ces mosaïques remontaient au temps de Constantin, d'autres étaient l'œuvre des siècles suivants, mais il est certain qu'avant 600 tout était terminé.

Nous savons par des témoignages anciens que l'Adoration des Mages, vêtus du costume persan, décorait la façade de l'église de Bethléem et que l'Annonciation ainsi que la Visitation ornaient une des églises de Nazareth. On peut localiser, avec beaucoup de vraisemblance, les autres scènes des ampoules. Il est probable que la scène de la Nativité se voyait dans la grotte de Bethléem, le baptême de Jésus-Christ dans l'église des bords du Jourdain; les trois croix, sur le Calvaire, dans le *Martyrium*; la visite des saintes Femmes au tombeau dans la rotonde du Saint-Sépulcre; l'Ascension dans l'église du mont des Oliviers; la Descente du Saint-Esprit au Cénacle du mont Sion.

Ces mosaïques ont une importance capitale, car elles ont une influence profonde sur l'art chrétien. Les deux grandes cités, Alexandrie et Antioche, contribuèrent, elles aussi, dans une certaine mesure à cette création de l'iconographie religieuse et on en retrouve assez souvent les traces (1). Mais c'est l'art de Jérusalem qui l'a emporté; on le reconnaît en France jusqu'à la fin de l'âge roman.

Cet art de Jérusalem, né au pays de l'Évangile, eut un accent de vérité. Le Christ ne fut pas représenté, comme dans les villes hellénistiques, sous l'aspect d'un adolescent imberbe, mais comme un Syrien, d'un aspect viril, aux cheveux longs et à la barbe noire. La Vierge ne fut pas une jeune Grecque, coiffée à la mode d'Alexandrie et portant des boucles d'oreilles, ce fut une jeune fille de Jérusalem pudiquement enveloppée dans la *maphorion*, le long voile des Syriennes. L'art de Jérusalem fut un art commémoratif, il était destiné à rappeler à

(1) J'ai indiqué le caractère de cet art chrétien des villes grecques dans *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 48 et suiv.

d'innombrables générations de pèlerins les événements de l'Évangile à l'endroit même où ils s'étaient passés. Ils retrouvaient dans les mosaïques ce qu'ils voyaient dans les églises : la mosaïque de la Nativité leur montrait la Vierge couchée près de l'Enfant dans la grotte qu'ils venaient de visiter et la mosaïque du Saint-Sépulcre leur remettait sous les yeux le *Tugurium* qui entourait le tombeau du Christ. Il est des détails qui n'apparaissent pas sur les petites ampoules de Monza où la place fait défaut, mais que les mosaïques offraient probablement, car on les retrouve dans les anciens manuscrits orientaux qui s'inspiraient de ces mosaïques. Dans la scène de l'annonce aux bergers figurait la tour de Gader d'où l'ange leur avait appris la bonne nouvelle et, dans la scène du baptême, la colonne surmontée d'une croix qui surgissait du fleuve pour indiquer aux pèlerins la place du Christ.

Cet art de la Palestine, si voisin de la réalité, est en même temps d'une incomparable grandeur. Dans la scène de l'Ascension, Jésus-Christ monte au ciel assis dans une auréole, porté par les anges; au-dessous, les apôtres forment deux groupes symétriques séparés par la Vierge en orante. On commence à sentir dans les scènes hiératiques le travail de la pensée théologique. Sur la rive du Jourdain un ange, les mains voilées par respect, assiste à la scène du baptême et unit le ciel et la terre. Mais la figure la plus mystérieusement grande est celle de la Vierge. Assise de face sur un trône et tenant l'Enfant au milieu de sa poitrine, elle a les mages à sa droite, les bergers à sa gauche et jamais souveraine n'eut plus de majesté. Nous voyons naître ici le magnifique type de la Vierge reine que nous retrouvons pendant des siècles et auquel l'art français donnera tant de grandeur. Cette Vierge élevée si haut au-dessus de l'humanité n'a pu apparaître dans l'art qu'après 431, c'est-à-dire après le concile d'Éphèse qui, répondant à Nestorius, la proclama non pas Mère du Christ (Christotocos), comme le voulait l'hérétique, mais Mère de Dieu (Théotocos).

VII

Le voyage en Orient laissait dans les âmes une impression profonde. Les pèlerins ne pouvaient oublier ce qu'ils avaient vu et il leur arrivait de demander à des artistes qui avaient, comme eux, parcouru la Palestine de reproduire telle œuvre d'art, tel souvenir de la route qui étaient restés gravés dans leur mémoire.

Donnons quelques exemples de ces œuvres commémoratives. Rome nous en fournit plusieurs. La belle mosaïque de Sainte-Pudentienne, qui date de la fin du iv^e siècle, représente Jésus-Christ, plein de noblesse et de douceur, assis sur un trône, au milieu de ses apôtres. Derrière lui s'élève, sur un rocher, une grande croix d'or dominant des monuments et un portique. Quels sont ces monuments? On a cru d'abord que c'étaient des édifices de Rome, mais bientôt on y reconnut ceux qui s'élevaient à Jérusalem, à droite et à gauche de la croix d'or du Golgotha : la rotonde de l'Anastasis et la basilique du *Martyrium*. Nous avons donc là un souvenir des monuments, élevés par Constantin, dans ce lieu sacré qui était devenu le plus vénérable de la terre.

Voici, au Musée du Latran (1), un sarcophage qui s'orne des stations que rencontraient les pèlerins sur la route de Jéricho à Jérusalem. Les stations y sont toutes mais l'ordre n'en est pas parfait et il est évident que l'artiste avait pris quelques libertés avec les instructions qui lui avaient été données. Cet ordre est d'ailleurs facile à rétablir. C'est d'abord à Jéricho la rencontre de Jésus-Christ avec Zachée, monté sur le sycomore. On a vu qu'une église avait été élevée autour de l'arbre à cet endroit. Puis c'est à la porte de la ville la guérison de deux aveugles. Vient ensuite la rencontre à Bethphagé de Jésus avec Marthe et

(1) Latran, Musée chrétien, n^o 125.

Marie venant le supplier de ressusciter Lazare; là aussi s'élevait une église que les pèlerins visitaient. Devant la porte de Jérusalem, à la piscine de Bethesda, Jésus guérit le paralytique qui, depuis trente-huit ans, attendait de pouvoir se plonger le premier dans l'eau agitée par l'ange. Une grande église y fut construite que sainte Paula visita. Enfin Jésus, monté sur l'ânesse, entre par la porte voisine de la piscine et la foule lui fait un accueil triomphal. Deux portes, celle de Jéricho et celle de Jérusalem, marquent le commencement et la fin de la route des pèlerins. Les mêmes scènes se retrouvent sur d'autres sarcophages répandus dans le monde chrétien. Ils formaient une famille qui dut être nombreuse; il en reste un en Espagne à la cathédrale de Tarragone; il y en eut en Gaule dont on a retrouvé les fragments dans la vallée du Rhône et à Clermont; il y en eut en Afrique comme le prouvent les restes conservés au Musée d'Alger (1). Ces sarcophages témoignaient que le défunt, en faisant un pèlerinage aux Saints-Lieux, s'était assuré un titre à la miséricorde divine.

La porte de Sainte-Sabine rappelait, elle aussi, au visiteur les légendes et les monuments de l'Orient. Cette curieuse porte en bois de cyprès, dont les panneaux sont disposés comme ceux de la porte de Baout, semble contemporaine de l'église et doit remonter au commencement du v^e siècle. Elle est malheureusement mutilée et plusieurs de ses bas-reliefs ont disparu. L'un d'eux représente, près d'Elie enlevé au ciel sur un char de feu, des jeunes gens armés de haches. Il en est un qui semble épouvanté et qui se jette à terre en se voilant la face. Or, nous savons, par le récit d'un pèlerin, qu'on montrait aux voyageurs près de la vallée du Jourdain l'endroit où Elie avait été enlevé au ciel et « où les fils des prophètes perdirent leurs haches (2) ». C'était là une de ces nombreuses légendes orales dont s'enchantaient les visiteurs de la Terre Sainte. Ce singulier épisode suppose,

(1) Le mérite d'avoir reconnu dans ces scènes les stations de la route de pèlerinage de Jéricho à Jérusalem revient à M. Marcel Simon, ancien membre de l'École française de Rome. Voir les *Mélanges de l'École Française de Rome*, t. LV année 1938, p. 201-223.

(2) *Itinera hierosol.*, p. 165.

chez l'ordonnateur de la porte, la connaissance de l'Orient. Un autre panneau nous montre une scène qui a semblé mystérieuse mais qui me paraît être simplement l'illustration du début de l'Évangile de saint Luc : Zacharie a vu dans le sanctuaire un ange lui annonçant qu'il aurait un fils et que ce fils s'appellerait Jean. Comme il s'est montré incrédule, il est devenu muet. La foule attend Zacharie devant le temple et s'étonne qu'il y demeure si longtemps : « Quand il sortit, dit l'Évangile, il ne put parler et ils comprirent qu'il avait eu une vision. » La présence de l'ange debout à côté de Zacharie rappelle cette vision. Mais ce qui fait l'intérêt, pour nous, de ce panneau c'est que le temple de Jérusalem, détruit par Titus et dont l'architecture avait été depuis longtemps oubliée a été représenté sous l'aspect d'une église syrienne encadrée de deux tours. L'artiste connaissait donc la région d'Antioche où, comme nous le verrons bientôt, se rencontraient des églises de ce type que Rome ne connaissait pas.

Une autre scène d'un grand caractère emplit un des panneaux de la porte de Sainte-Sabine. Elle représente le Christ au ciel, debout dans une auréole. Sur la terre, une femme qui est sans doute l'Église personnifiée apparaît dans l'attitude de l'orante; saint Pierre et saint Paul se tiennent à sa droite et à sa gauche et élèvent au-dessus de sa tête une étoile. Or, on a trouvé, il y a quelques années en Italie, au monastère de Bobbio, des ampoules du VI^e siècle fort analogues aux fameuses ampoules de Monza (1). Comme elles, elles représentent les mosaïques de la Terre Sainte. Une de ces ampoules est décorée d'une scène qui offre avec le panneau de Sainte-Sabine une surprenante analogie : Jésus-Christ assis dans une auréole apparaît dans le ciel; sur la terre une femme est debout dans l'attitude de l'orante, une étoile est au-dessus de sa tête et deux personnages se tiennent à sa droite et à sa gauche. La ressemblance avec le panneau de Sainte-Sabine serait complète si ces deux personnages étaient saint Pierre et saint Paul, mais ils sont remplacés ici par saint Jean et son père Zacharie. En Orient, l'Église a à ses côtés les

(1) Voir Celi dans la *Civiltà cattolica*, 1923 et Cecche Ili dans *Rivista di archeologia Christiana*, 1927.

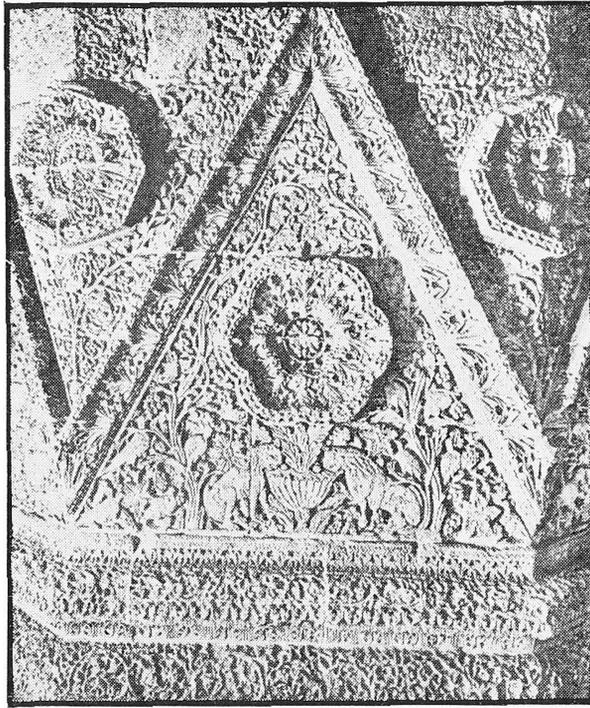
premiers annonciateurs du Christ; à Sainte-Sabine, elle a auprès d'elle les deux colonnes de l'Église romaine, saint Pierre et saint Paul. Le modèle oriental a donc été retouché pour décorer une église de Rome. Ce modèle était, suivant toutes les vraisemblances, la mosaïque d'une église de Terre Sainte.

Vers la fin du iv^e siècle, une église qui s'élevait dans une ville, dont le nom ne nous a pas été transmis (1) fut décorée d'une suite de peintures illustrant l'Ancien et le Nouveau Testament. On demanda au poète Prudence de composer quarante-neuf quatrains en vers hexamètres destinés à être inscrits au-dessous des quarante-neuf scènes représentées (2). Or, on rencontre, à côté des grandes scènes de l'Écriture, des épisodes insignifiants ou si étranges que leur présence dans ce rapide résumé des deux Testaments semble, au premier abord, inexplicable. Mais tout s'éclaire si l'on admet que l'ordonnateur de l'œuvre revenait de Palestine; car, comment expliquer autrement que l'on puisse rencontrer, à la suite de l'histoire des patriarches et de celle de Moïse, l'anecdote des fils des prophètes perdant leurs haches, dont nous venons de parler. Il n'est pas moins extraordinaire de voir la maison de la courtisane Raab devenir le motif unique d'une fresque. On comprendra ce choix si l'on se souvient que cette maison de Jéricho était, au v^e siècle, une hôtellerie destinée aux pèlerins. C'est de la même manière que s'explique la représentation des douze pierres symboliques recueillies dans le Jourdain; elles étaient conservées, comme nous l'avons dit, dans une église où elles furent vénérées par des générations de fidèles.

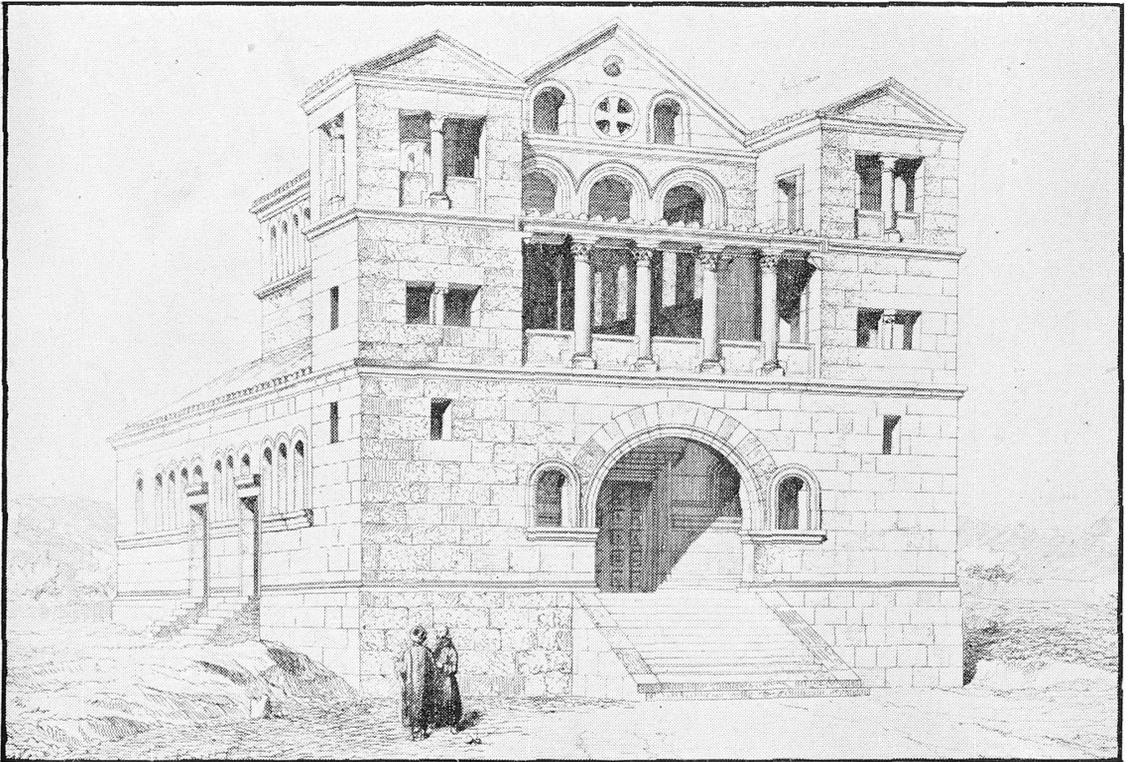
Les fresques consacrées au Nouveau Testament n'offrent guère de traits que l'Évangile ne suffise à expliquer. On y remarque cependant quelques singularités. Une fresque représentait un palais de Jérusalem précédé d'une colonnade; une des colonnes de ce portique était celle où Jésus-Christ avait été

(1) C'était peut-être une église d'Espagne, patrie de Prudence ou plus vraisemblablement une église de Rome.

(2) Les quarante-neuf quatrains ont été publiés dans les œuvres de Prudence, sous le titre de *Dittochaëon* qui signifie, s'appliquant aux deux Testaments : « double nourriture ». On trouve le texte dans von Schreiber, *Quellenbuch* et *Patrol. lat.* LIX et LX.



FRISE DU PALAIS DE M^r CHATTA. Musée de Berlin.



FAÇADE DE L'ÉGLISE DE TOURMANIN. après restauration.

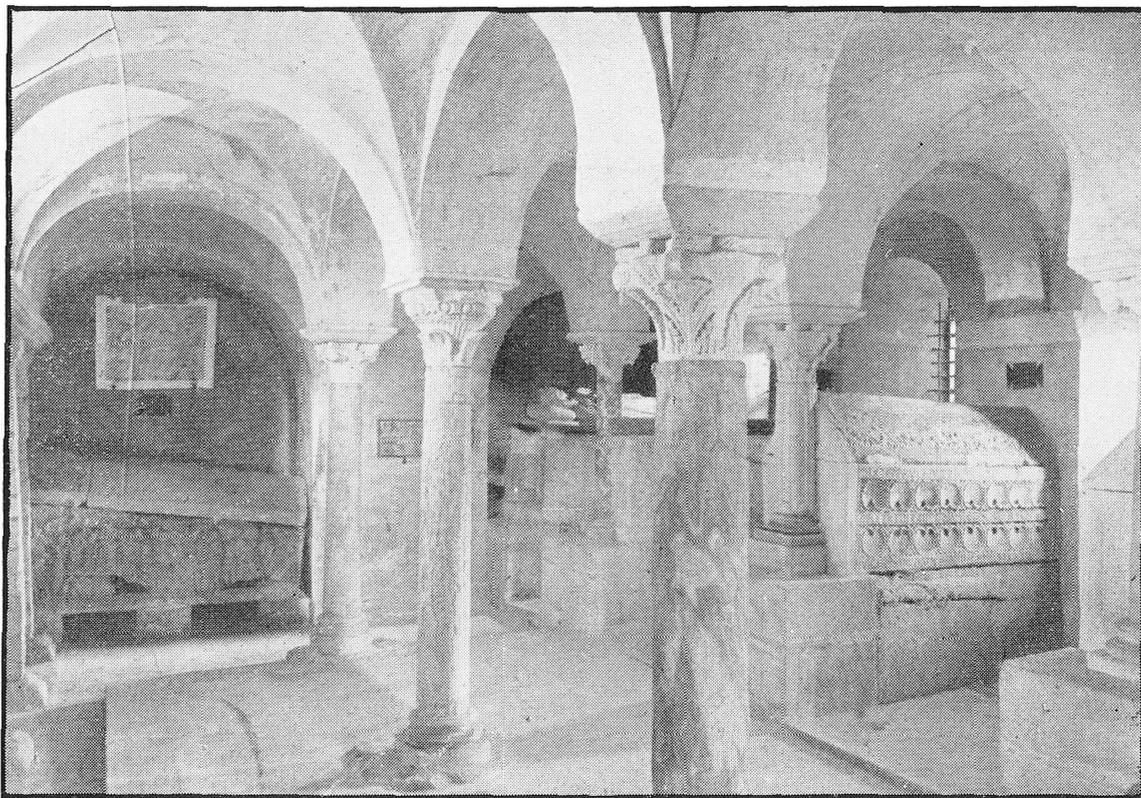


Photo Giraudon

ORATOIRE FUNÉRAIRE DE SAINT-PAUL. A JOUARRE.

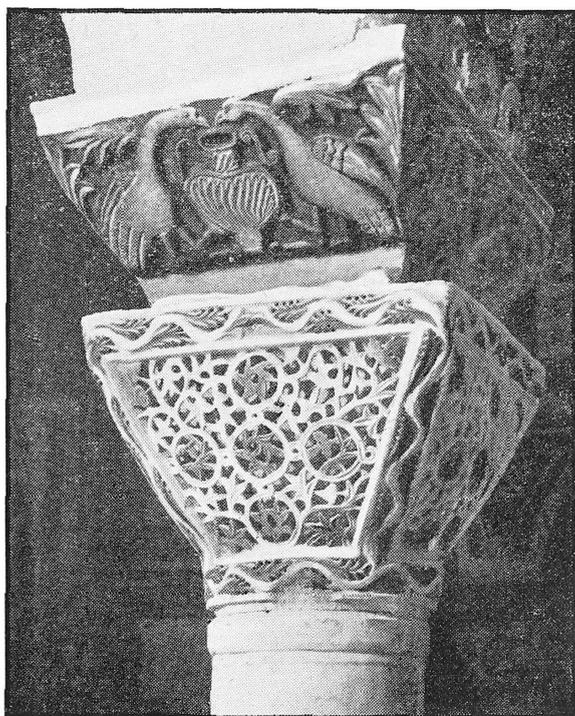
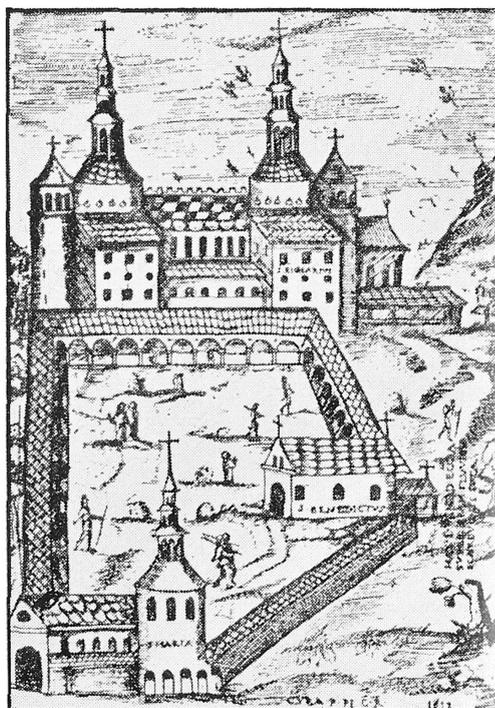


Photo Alinari

CHAPITEAU BYZANTIN.
Basilique Saint-Vital de Ravenne.



L'ABBAYE DE SAINT-RIQUIER,
d'après un dessin du XVII^e siècle.

flagellé et on la montrait aux pèlerins du temps de saint Jérôme (1). On leur montrait aussi dans l'église de Sion une pierre angulaire et c'est elle sans doute qui avait été représentée dans une autre fresque que décrit Prudence (2). On voit que les voyageurs qui revenaient de l'Orient, quand ils embellissaient une église, restaient fidèles à leurs souvenirs.

On ne s'étonnera pas que Rome ait voulu retrouver la Palestine dans ses murs. L'impératrice Hélène à qui on attribuait la découverte de la vraie Croix, désira avoir un souvenir de la Terre Sainte dans son palais de Rome: le Sessorium, demeure peu éloignée de Saint-Jean de Latran. Elle avait apporté, disait-on, une relique de la vraie Croix et avait fait recouvrir le sol de ce sanctuaire avec de la terre de Jérusalem. Cette salle antique, dont les siècles ont beaucoup modifié l'aspect et le décor, se voit encore aujourd'hui en contre-bas de l'abside de l'église Sainte-Croix de Jérusalem. Le souvenir de la Terre Sainte était si étroitement uni à l'église qu'on l'appelait simplement : « Jérusalem. » Pendant la Semaine Sainte, c'est à cette Jérusalem romaine qu'on allait vénérer la Croix.

Si Jérusalem était à Sainte-Croix, Bethléem était à Sainte-Marie-Majeure. Dès le vi^e siècle, il est parlé d'une grotte de la Nativité, annexée à l'église de la Vierge; c'était une imitation de celle de Bethléem et l'on y conservait quelques restes de la crèche, apportée d'Orient à l'époque de l'invasion arabe (3). Pour que la ressemblance, entre les deux grottes, fût parfaite, on avait imité à Rome le tombeau de saint Jérôme, qui avait été enseveli à Bethléem, à l'entrée même du lieu de la Nativité. L'analogie alla plus loin encore. Dès le vi^e siècle on célébra, à minuit, la messe de Noël à Sainte-Marie-Majeure, usage particulier à Bethléem qui avait frappé les pèlerins.

(1) On en montrait une autre dans l'église de Sion car la tradition était que le Christ avait été flagellé deux fois. Voir à ce sujet E. Mâle, *L'Art religieux après le concile de Trente*, p. 263-264.

(2). Dans ce poème les vers de Prudence, toujours laborieux et souvent difficiles à interpréter, deviennent particulièrement obscurs. Il est question de cette pierre angulaire dans les *Itinera hierosol.*, p. 173.

(3) La grotte de Sainte-Marie-Majeure a été refaite par Fontana au temps de Sixte-Quint, les restes de la crèche y sont conservés dans un reliquaire.

Le baptistère de Saint-Jean de Latran rappelait, lui aussi, Jérusalem car, à l'origine, il fut considéré comme une figure du Saint-Sépulcre. Le baptême des catéchumènes n'y avait lieu qu'une fois par an, pendant la nuit du Samedi Saint, à l'heure où Jésus-Christ, vainqueur de la mort, était sorti du tombeau. Le baptême était donc considéré, comme une résurrection (1) et le baptistère comme une image du Saint-Sépulcre.

Telle était la fascination que l'Orient exerçait sur l'Occident. Y eut-il en Gaule des souvenirs de ce genre dans nos basiliques? Il est difficile de le dire puisqu'elles ont disparu avec leurs mosaïques et que les descriptions qui les concernent sont généralement brèves et peu précises. Il est cependant possible de citer un ou deux exemples de ces souvenirs du pèlerinage de la Terre Sainte. Parmi les fresques ou les mosaïques qui décoraient la nef de la basilique de Saint-Martin à Tours, il en était une qui représentait la fameuse église du mont Sion à Jérusalem. L'inscription qui l'accompagnait était ainsi conçue : « La très sainte Église est la mère de toutes les églises que les apôtres ont fondées, dans laquelle le Saint-Esprit est descendu sur eux sous forme de langues de feu. C'est dans cette église que sont placés le trône de l'apôtre Jacques et la colonne de la Flagellation (2). » Ainsi, on avait mis à la place d'honneur, dans la plus célèbre des églises de la Gaule, un souvenir du pèlerinage de la Terre Sainte. Il y avait donc eu des rapports entre Saint-Martin de Tours et l'Orient. L'étude de l'architecture nous en montrera d'autres.

Une reconnaissance des reliques, conservées depuis des siècles à la cathédrale de Sens, a fait découvrir, il y a quelques années, douze éclats de pierres, enfermés dans une étoffe égyptienne du VI^e siècle où est racontée l'histoire de Joseph et de ses frères, à la cour du Pharaon. Une inscription sur parchemin, qui accompagne ces reliques, nous apprend que ces douze petits fragments provenaient « des douze pierres que portèrent les fils d'Israël ». On se souvient que, sur l'ordre de Josué, les douze pierres symboliques avaient été prises dans le Jourdain par les représentants

(1) Nous expliquerons plus longuement, au chapitre V, le symbolisme des cérémonies du baptême.

(2) Voir Leblant, *Inscript.*

des douze tribus et qu'elles se conservaient à Galgala, près de Jéricho, dans une basilique. Il paraît évident qu'un voyageur gallo-romain qui revenait de la Terre Sainte fit don d'une parcelle de ces reliques à l'église de Sens.

Voilà deux témoignages des rapports de la Gaule chrétienne et de la Palestine. Combien de souvenirs de ce genre ont dû disparaître avec les mosaïques, les fresques et les reliquaires de nos vieilles églises!

VIII

La plupart des pèlerins se contentaient de parcourir la Terre Sainte et de suivre les traces du Sauveur, de Bethléem et de Jérusalem au lac de Génésareth, mais d'autres plus aventureux continuaient leur voyage en visitant la Syrie et l'Asie Mineure et en vénérant les sanctuaires des martyrs et des saints.

L'infatigable Æthéria traversa l'Euphrate, dont elle compare le cours rapide à celui du Rhône et alla jusqu'en Mésopotamie et à Édesse. Là, elle admira une grande et belle église « d'une disposition toute nouvelle (1) », dit-elle, où se vénérât le tombeau de saint Thomas, l'apôtre des Indes. Elle voulut visiter aussi le palais de ce fameux roi, Abgar, contemporain de Jésus-Christ, qui sans avoir vu le Sauveur avait cru qu'il était le Fils de Dieu, lui avait écrit et avait reçu sa réponse. Elle revint à Antioche, prit la route de Tarse, traversa la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie et arriva enfin à Constantinople où elle se reposa. Lasse sans doute d'avoir tant décrit, elle renonça à nous faire connaître ce qu'elle avait vu dans la dernière partie de son voyage.

Il est permis de croire que beaucoup de pèlerins qui n'ont rien écrit, ont exploré, eux aussi, cette Syrie et cette Asie Mineure où abondaient les grands souvenirs du christianisme et les sanctuaires des saints. Ils y voyaient des églises et des œuvres d'art

(1) *Itinera hierosol.*, p. 61, *dispositioe nova*. Elle ne la décrit malheureusement pas.

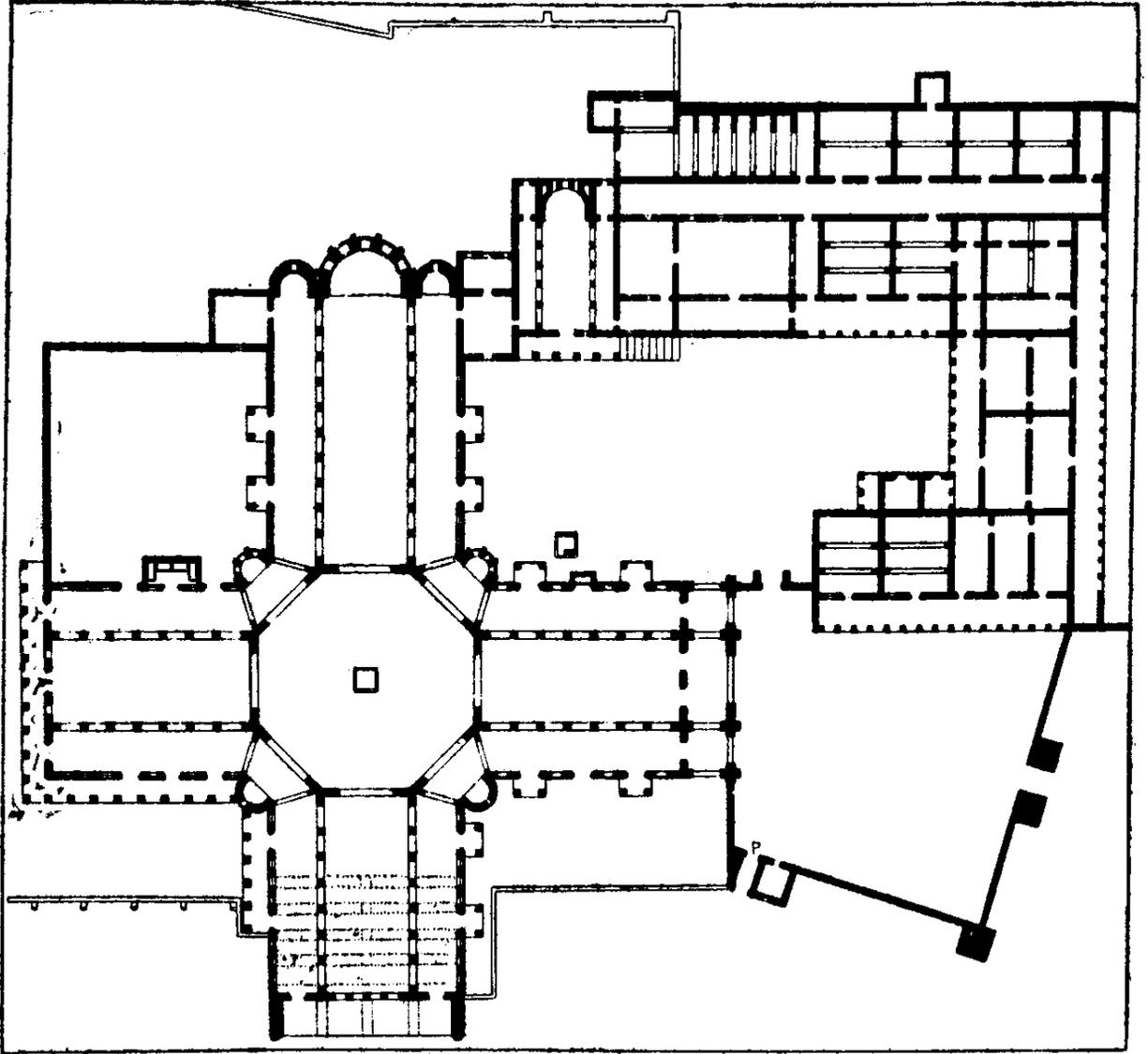
dont nous croirons reconnaître l'imitation en Gaule. Indiquons brièvement quelques-uns des aspects les plus frappants des monuments de ces régions.

Antioche, la première métropole de la religion nouvelle, la ville où les fidèles avaient été appelés pour la première fois « les chrétiens », où saint Pierre, le premier des papes, avait enseigné du haut de cette chaire d'Antioche qui précéda celle de Rome, cette grande cité créatrice ne pouvait manquer d'attirer les pèlerins. Les églises y étaient nombreuses, mais il en était une qui les dépassait toutes en beauté : c'était « l'Église d'Or » élevée par Constantin. Elle était octogonale et entourée de portiques, elle avait de hautes tribunes et éblouissait par l'éclat de métaux précieux. C'est à cet or, partout répandu, qu'elle devait son nom. Il ne reste rien des monuments d'Antioche que recouvre la ville moderne. Les fouilles entreprises il y a quelques années n'ont fait découvrir que les villes voisines de la ville antique avec leurs belles mosaïques.

Nous n'aurions donc pas la moindre idée de ce que pourrait être l'art d'Antioche si, par un hasard miraculeux, des villes entières ne s'étaient conservées dans des régions voisines qui sont aujourd'hui des déserts. Ces villes sont restées telles qu'elles étaient au commencement du VII^e siècle, quand les habitants fuyant devant l'invasion arabe les abandonnèrent. On y retrouve l'église, à laquelle souvent ne manque que la toiture; le monastère, l'hôtellerie, les bains, les maisons. Sur ces maisons, dont quelques-unes sont fort bien conservées, on lit des versets des psaumes hébreux traduits en grec ou des invocations chrétiennes telles que « Christ protège-nous ». Ces petites villes désertes sont nombreuses. Elles ont été explorées en 1860 par le marquis de Vogüé qui leur a consacré un beau livre (1). Cet ouvrage a ressuscité la Syrie chrétienne et ouvert des perspectives nouvelles aux historiens de l'art.

De tous ces monuments, le plus magnifique est l'église élevée

(1) *La Syrie Centrale*, 1865-1877, 2 vol. in-4°, avec des dessins et des planches; Une expédition américaine a exploré de nouveau ces régions à partir de 1904; voir Butler, *American archeological expedition to Syrie*, 1904 et années suivantes et Lassus, *op. cit.*, p. 129 et suiv.



PLAN DE L'ÉGLISE ET DU COUVANT DE SAINT SIMÉON STYLITE, Syrie.

en l'honneur de saint Siméon Stylite que les Arabes appellent « Kalat Seman », le « Château de Siméon ». Saint Siméon s'était rendu célèbre dans le monde chrétien par des austérités dont il n'y avait pas d'exemple. Il avait vécu plus de trente ans au sommet d'une colonne d'où il adressait des exhortations aux innombrables pèlerins qui venaient lui rendre visite. On le regardait comme un prodige, comme un ange incarné.

Des nations qui n'étaient pas chrétiennes l'admiraient et le roi de Perse lui demandait sa bénédiction. Il était célèbre dans toute la chrétienté : des marchands venus de la Gaule l'ayant entretenu des vertus de sainte Geneviève, il les chargea de la saluer de sa part. A Rome, son image se voyait au-dessus de la porte d'un grand nombre de maisons. Quand il mourut, en 459, Antioche qui convoitait ses reliques envoya un détachement de soldats avec l'ordre de s'emparer de ce corps sacré par la force et de le rapporter à l'Église d'Or. C'est dans les années qui suivirent la mort du saint, vers la fin du v^e siècle, que fut élevée, en son honneur, la vaste église qui subsiste encore aujourd'hui. C'est une énorme basilique, d'une ampleur inusitée, coupée par un vaste transept qui a des bas-côtés comme la nef. La rencontre de la nef et des deux bras du transept dessine un octogone. C'est au centre de cette cour que s'élevait la colonne de saint Siméon, haute de dix mètres. L'octogone fut d'abord à ciel ouvert, mais bientôt on l'abrita par une coupole qui aujourd'hui n'existe plus (1). La nef et ses bas-côtés se terminent par trois absides, particularité orientale qui se retrouve en Gaule. Les absides conformément à la tradition orientale sont éclairées par des fenêtres, alors que les absides de Rome sont presque toujours obscures. A l'extérieur, les absides de Saint-Siméon ont pour contreforts d'élégantes colonnes portant une corniche à modillons. On croirait voir l'abside d'une de nos églises romanes (2). La ressemblance est si frappante qu'il est difficile de songer à une rencontre fortuite; mais, chez nous, les types intermédiaires font défaut.

(1) Des fouilles récentes ont fait retrouver des restes qui semblent en provenir.

(2) A Saint-Siméon, deux colonnes superposées s'appliquent à l'abside, mais à Baqouza, la colonne est unique, comme dans nos églises romanes.

Saint-Siméon est la plus belle église élevée à un stylite mais elle n'est pas la seule. Les imitateurs de saint Siméon ont été nombreux en Orient. Saint Siméon le Jeune fut le plus célèbre d'entre eux. On lui éleva sur le mont Admirable une église qui est une reproduction exacte de Kalat Seman mais qui, étant moins grande, était à la mesure de la gloire du nouveau saint Siméon (1).

Il en est d'autres qui, plus modestes, ne sont pas moins intéressantes. L'église de Tourmanin, récemment détruite, présentait une façade d'un aspect tout nouveau (2). Elle était encadrée de deux tours en forte saillie qui formaient les côtés d'un vestibule à deux étages. Ainsi, cette belle disposition des deux tours de façade, qui semble caractériser notre haut moyen âge et dont la nouveauté étonne, est d'origine orientale. Mais les Syriens, eux-mêmes, ne l'avaient pas inventée. Ils la tenaient de ce vieux peuple des Hittites qui occupa jadis une partie de l'Asie Mineure du temps de David et de Salomon. Des fouilles, assez récentes, nous ont fait connaître leurs monuments en même temps que leurs archives écrites en caractères cunéiformes sur des tablettes de terre cuite en une langue dont on a retrouvé la clef. Il est étrange de penser que les tours de la façade de Notre-Dame de Paris ont une si lointaine origine. Ce ne sont pas seulement les tours de façade que nous voyons apparaître en Syrie, c'est aussi le clocher unique. La Syrie explorée par Butler et par M. Lassus en offre des exemples qui remontent au iv^e et au v^e siècles (3)^c Toutes les tours carrées qui accompagnent les églises ne sont pas des clochers; il en est qui contenaient une chambre où vivait un anachorète qui ne la quittait jamais. Mais il en est d'autres qui ne pouvaient être que des clochers d'où l'on appelait les fidèles à la prière. Ces clochers contenaient-ils des cloches? On ne saurait l'affirmer, mais quelques-uns étaient munis d'un étrange appareil qu'on appelait « simandre ». C'était une sorte de roue à palette de bois qui en s'entrechoquant produisait un bruit sec qui

(1) Voir Lassus, *op. cit.*, p. 133 et suiv.

(2) Elle a été étudiée avec beaucoup de soin par le marquis de Vogüé qui en a donné le plan, la coupe et l'élévation.

(3) Butler, *Syrie*, Publications of the Princeton of the archeological expeditions to Syria, 1899-1900 et 1904, 1905, 1909 et Lassus, *op. cit.*, p. 236 et suiv.

s'entendait de loin. Il se peut aussi qu'à l'heure des offices un acolyte à la voix forte convoquât les fidèles. Les musulmans qui ont beaucoup emprunté aux chrétiens leur doivent peut-être l'habitude d'annoncer du haut du minaret l'heure de la prière. La musique des cloches d'Occident a plus de poésie, touche davantage le cœur. Mais il y a aussi de la grandeur dans cette voix qui semble tomber du ciel et qui associe la marche du soleil au nom de l'Éternel. La région de Damas, explorée il y a quelques années (1), a fait découvrir plusieurs églises accompagnées de clochers. Ce sont des tours carrées semblables à celles qu'on élevait à l'époque païenne et particulièrement à Palmyre. Ces clochers sont parfois isolés et placés à quelque distance de la basilique, mais quelquefois aussi s'y unissent et flanquent l'abside. Le plus ancien est celui de Ruveha qui remonte au iv^e siècle, celui de Doir Tell'ade est du v^e siècle, celui de Haas du vi^e. La grande église de Saint-Jean-Baptiste, à Damas, qui datait du iv^e siècle était entourée d'une enceinte d'où s'élevaient plusieurs clochers carrés; les Arabes s'en servirent comme de minarets quand l'église de Damas fut transformée en mosquée. C'est ainsi que le clocher carré de la Syrie est devenu à la fois le minaret de Damas et de Cordoue et le clocher de quelques anciennes églises de l'Occident. Nous le retrouverons en Gaule.

En entrant en Syrie, on commençait à rencontrer ces monuments, nombreux dans toute l'Asie Mineure, qu'on appelait des martyria. Ils étaient consacrés aux reliques des martyrs dont le culte fut très précoce en Orient. Des sanctuaires avaient des formes diverses que M. Lassus et M. Grabar nous ont fait connaître (2). La forme circulaire, qui était celle des tombeaux antiques et qui avait été adoptée pour le Saint-Sépulcre, était assez fréquente (3). Les fidèles se rassemblaient à certains jours dans ces martyria pour entendre le panégyrique des martyrs. Pendant l'année entière, d'ailleurs, ces édifices étaient visités par les pèlerins désireux d'en rapporter quelque précieux souvenir de leur voyage. Pour les satisfaire le clergé syrien avait imaginé un

(1) Par Butler et l'expédition américaine.

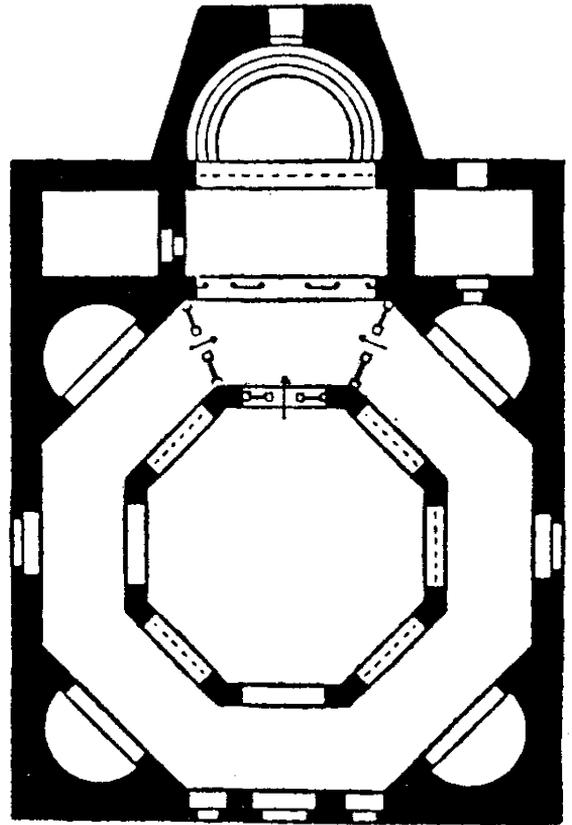
(2) Lassus, *op. cit.*, p. 101 et suiv. et A. Grabar, *Martyrium* 2 vol., 1946.

(3) Le martyrium d'Ezra est polygonal, mais enfermé dans un carré,

étrange procédé. A la châsse avaient été adaptés, dans le haut, un entonnoir et dans le bas un robinet. On versait de l'huile dans l'entonnoir et après l'avoir laissé reposer près des reliques dont elle recevait la vertu, on la recueillait dans des ampoules, remède contre les maux du corps et les détresses de l'âme.

La Gaule avait-elle suivi l'exemple de l'Orient et avait-elle, elle aussi, ses martyria? On ne saurait en douter (1). Si les monuments ne subsistent plus, les noms demeurent. Le mot *Martyrium* est devenu, dans la France du Centre, *Marthuret*, dans la France du Nord, *Martroye*, et dans la France du Midi, *Martres*. Ces noms, plus ou moins modifiés par le dialecte local, se rencontrent dans presque toutes nos provinces (2). Le culte des martyrs a donc été aussi fervent en Gaule qu'en Orient et les monuments qui contenaient leurs reliques étaient peut-être semblables. Des fouilles l'apprendront à nos descendants.

La Gaule connaissait aussi la vertu de l'huile sanctifiée; Grégoire de Tours nous parle d'ampoules d'huile qui, sans avoir touché les reliques de saint Martin, avaient reposé sur son tombeau (3). Elles y recevaient le pouvoir de guérir les malades. Mais l'huile des lampes allumées autour de ce tombeau avait le même privilège. C'était sans doute un souvenir de Jérusalem, car l'huile des lampes du Saint-Sé-



MARTYRIUM DE SAINT-GEORGES
à Ezza, Syrie.

(1) A. Grabar a signalé en Gaule quelques martyria mentionnées par les textes anciens, voir *Martyrium*, t. I, p. 410.

(2) Voir à ce sujet Soyer dans la *Revue des Études anciennes*, 1925.

(3) Grégoire de Tours, *Vita Martini*, I, 2.

pulcre avait une puissance médicatrice reconnue par tout le monde chrétien. C'est l'huile de ces lampes que le pape saint Grégoire le Grand envoya à la reine Théodelinde dans des ampoules conservées à Monza. On voit que sur ce point l'Occident différait peu de l'Orient.

Toutes ces églises syriennes sont ornées d'un décor sculpté qui ne ressemble en rien à celui de la Grèce classique et dont la nouveauté étonne. Les linteaux des portes sont revêtus de rinceaux de feuillage, de croix, de paons symboliques d'un dessin élégant, mais sans relief. Le palais syrien de M'schatta offrait le plus bel exemple de ce décor nouveau. Une frise d'une finesse exquise, aujourd'hui au Musée de Berlin, se détache comme une dentelle claire posée sur un fond sombre. Ce sera désormais la sculpture de l'Orient qui s'opposera au modèle hellénique et qui fera bientôt la conquête du monde méditerranéen. La Gaule nous en montrera des exemples.

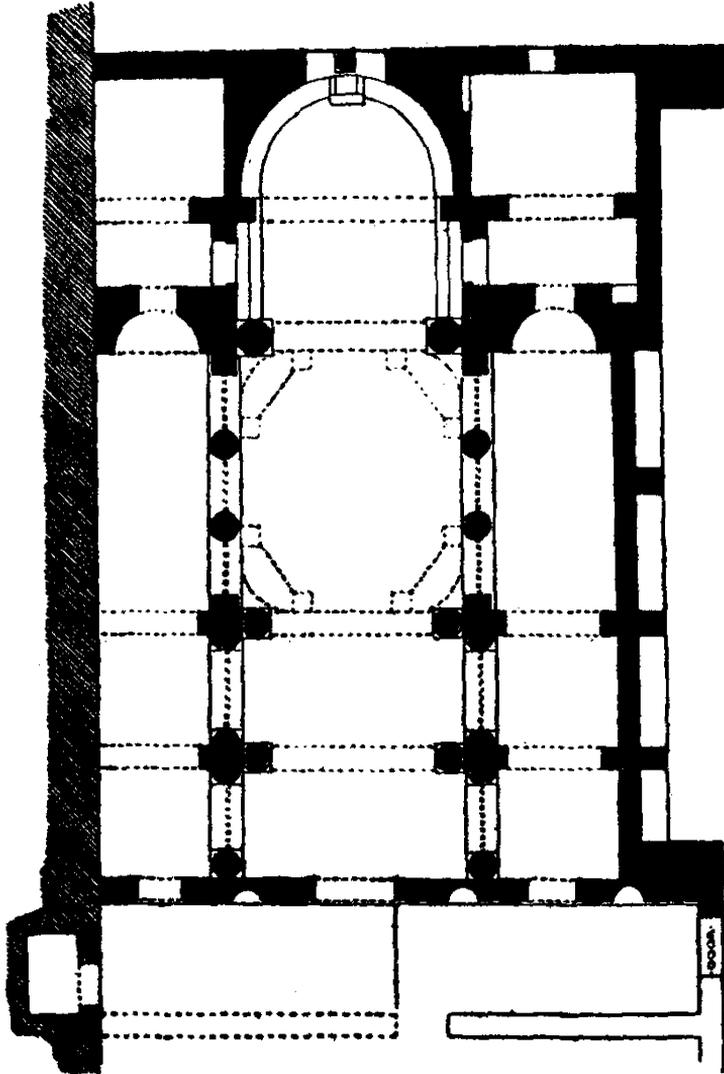
IX

Cet art syrien, dont les monuments offraient tant d'originalité, ne pouvait manquer de frapper vivement les pèlerins, mais quand ils entraient en Asie Mineure, ils rencontraient des églises toutes différentes et il leur semblait découvrir un monde nouveau. Sur les côtes, il est vrai, dans les cités helléniques, comme Éphèse où l'esprit grec était encore vivant, ils retrouvaient la basilique classique, avec sa double colonnade, ses tribunes, ses nombreuses fenêtres, sa charpente apparente. Mais dès qu'ils pénétraient à l'intérieur, en Lycaonie, en Cappadoce et dans les régions voisines de l'Iran, ils découvraient des églises dont ils n'avaient vu les pareilles ni en Palestine ni en Syrie. Leurs nefs et leurs bas-côtés, presque d'égale hauteur, étaient voûtés et ressemblaient aux palais, élevés par les souverains de la

Perse, à Ctésiphon; elles étaient obscures comme ces résidences royales où le Grand Roi cherchait la fraîcheur et l'ombre. Certaines de ces églises voûtées n'avaient qu'une nef, elles étaient aussi plongées dans l'obscurité. Tel est le groupe d'églises découvert près d'Iconium, à Bin-Bir-Kilissé (les mille et une églises) dont les plus anciennes peuvent remonter au iv^e ou au v^e siècle. On croirait voir des églises romanes, car la voûte en berceau est parfois soutenue par des arcs doubleaux et ces arcs et ces doubleaux reposent, comme dans nos églises, sur des colonnes engagées dans le pilier. On ne peut guère expliquer ces nouveautés sans supposer un contact avec le monde persan. L'apparition de la coupole en Asie Mineure rend ce contact certain. Pour donner de la lumière à ces églises que la voûte, presque toujours sans éclairage direct, rendait si sombre (1), les architectes de l'Asie Mineure eurent l'idée d'interrompre cette voûte obscure, en avant du chœur, par une haute coupole dont les fenêtres versaient la clarté dans la nef. Une pareille combinaison eût étonné la Grèce classique et elle ne peut s'expliquer que par une influence étrangère. La coupole, en effet, est une invention de la Chaldée où on l'a découverte dans un tombeau d'Ur, antérieur de vingt-cinq siècles à notre ère. Elle se transmet aux Assyriens dont les bas-reliefs nous montrent parfois des villes où toutes les maisons sont couvertes de coupoles. L'union de la basilique et de la coupole est une invention de génie, d'où est sortie toute l'architecture byzantine, et toutes celles qui s'y rattachent. Pour élever une coupole sur une base carrée, les vieux architectes asiatiques avaient établi, aux quatre angles, quatre petites voûtes en cul de four (que nous appelons des trompes) permettant de passer du carré à l'octogone et sur cette base octogonale il devenait facile d'élever une coupole circulaire. Les coupoles sur trompes sont nombreuses en Asie Mineure. On rencontre un bel exemple de cette disposition dans l'église de Kodja-Kalesi, en Isaurie, qui remonte au iv^e ou au v^e siècle. Mais le génie des Grecs d'Asie, toujours en travail, trouva bientôt pour passer du carré au cercle une combinaison nouvelle. L'intervalle

(1) Je dis presque toujours car on rencontre quelques églises voûtées qui ont des fenêtres dans la nef.

que laissent entre eux les quatre grands arcs formant le carré fut rempli par quatre triangles sphériques de pierres, dessinant un cercle à leur point de rencontre et offrant ainsi une base



PLAN DE L'ÉGLISE A COUPOLES DE KODJA-KALESI, Isaurie, IV^e ou V^e siècle.

naturelle à la coupole. On ne pouvait imaginer une solution plus élégante, car la coupole ainsi conçue forme un tout harmonieux avec les arcades de sa base. Plusieurs villes asiatiques adoptèrent la coupole sur pendentifs et Constantinople n'en connut pas d'autre.

On voit combien cette Asie Mineure fut féconde. C'est d'Asie

Mineure que venaient Isidore de Milet et Anthemius de Tralles, qui élevèrent au VI^e siècle à Constantinople Sainte-Sophie et son admirable coupole.

Il y avait en Asie Mineure beaucoup de sanctuaires que les pèlerins visitaient. C'étaient à Éphèse le tombeau de saint Jean et la fameuse grotte où sept chrétiens s'étaient endormis au III^e siècle et réveillés au commencement du V^e (1). C'était à Séleucie, l'église de Sainte-Thècle, à Chalcédoine, celle de Sainte-Euphémie, à Sébaste, celle des Quarante-Martyrs; à Euchaïta, celle de Saint-Théodore, vaillant soldat et vaillant martyr dont le tombeau attirait tant de pèlerins qu'Euchaïta changea de nom et s'appela Théodoropolis. A Melitène c'était l'église toute revêtue d'or de Saint-Polyeucte, le Polyeucte de Corneille. A Sinope c'était celle de Saint-Phocas, le jardinier célèbre dans tout l'Orient. Il avait offert la plus aimable hospitalité à deux soldats qui le cherchaient sans le connaître et avaient l'ordre de rapporter sa tête. Il leur promit de leur faire connaître le lendemain ce Phocas. Pendant la nuit il creusa sa fosse et le lendemain il révéla son nom à ses bourreaux stupéfaits et désolés. Il les exhorta à remplir leur devoir et il les remercia avant de mourir. « Vous m'ouvrez, dit-il, la vie éternelle. » L'église de Saint-Phocas à Sinope était magnifique. Tels étaient quelques-uns des lieux de pèlerinage les plus célèbres de l'Asie Mineure. Toutes ces vieilles populations asiatiques, devenues chrétiennes, avaient gardé l'imagination païenne, il leur arrivait de prêter à leurs saints quelques traits de l'antique mythologie. C'est ainsi qu'ils racontaient que sainte Thècle, abandonnant son église de Séleucie, se rendait une fois par an à celle d'Alisandos, où l'on célébrait sa fête. Elle faisait ce voyage sur un char de feu, la nuit et la cérémonie terminée revenait à Séleucie, de la même manière (2).

Ces chrétiens, dont l'imagination était si vive, avaient besoin de peintures et de mosaïques. Elles devaient abonder dans leurs églises, mais c'est à peine si quelques passages des auteurs ecclésiastiques nous permettent de nous en faire une idée. Asté-

(1) On les appelait les Sept Dormants d'Éphèse.

(2) Voir Delehaye, *Les Origines du culte des martyrs*, 1912, p. 193.

rios, évêque d'Amasée, dans le Pont, nous écrit l'histoire du martyr de sainte Euphémie, peinte dans la grande église de Chalcedoine (1). C'était, nous assure-t-il, une œuvre admirable, qu'on pouvait comparer à celles du grand peintre Euphranor. On voyait la sainte devant son juge et l'on pouvait lire sur sa physionomie à la fois la vaillance et la pudeur; soumise à la torture elle restait inébranlable dans sa foi; elle apparaissait ensuite dans sa prison et enfin sur son bûcher. Saint Grégoire de Nysse nous apprend que dans l'église d'Euchaïta, où était enseveli saint Théodore, des fresques représentaient l'histoire de son martyr. Ces scènes de supplice devaient être fréquentes, car saint Chrysostome, dans une de ses homélies, parle de ces martyrs que les artistes figuraient portant, dans leurs mains, leur tête coupée. Ils semblaient la présenter à Dieu comme un gage de leur foi et « ainsi, ajoute le sermonnaire, pouvaient-ils tout obtenir du roi du ciel (2) ». Notre moyen âge a connu ces saints décapités qui portent leur tête, mais ce qui n'était qu'un symbole en Orient devint chez nous une légende et on imagina que ces martyrs avaient réellement porté leur tête jusqu'à l'endroit où ils devaient être ensevelis. L'origine orientale de ces œuvres n'est pas douteuse.

Il est curieux de voir apparaître en Asie Mineure, dès le iv^e siècle, ces représentations du martyr. Au temps des persécutions l'art des catacombes ne montrait rien de pareil aux fidèles. Pendant ces années tragiques, on ne voyait dans les galeries souterraines près des tombeaux que des images pleines de douceur : la colombe portant le rameau d'olivier, l'orante figurant l'âme immortelle, le bon Pasteur au milieu des brebis. Rien ne rappelait l'angoisse du présent, rien ne faisait penser aux bûchers et aux supplices. Tout respirait la paix.

Après le triomphe de l'Église, les mosaïques de Jérusalem n'offraient aucun trait pathétique. Les scènes douloureuses de la Passion n'y étaient pas représentées. Au *Marlyrium*, il est vrai, la mosaïque montrait le Golgotha, les larrons étaient attachés sur leur croix, mais le Christ n'était pas cloué sur la sienne;

(1) *Patrol. grecque*, t. XL.

(2) Saint Jean Chrysostome, *Patrol. grecque*, t. L, col. 576.

son buste, enfermé dans une auréole triomphale, planait au-dessus du gibet. Sur le Calvaire il apparaissait en vainqueur de la mort. Le Christ ne figurait pas non plus sur la grande croix d'or, ornée de pierreries, qui s'élevait entre la rotonde de la Résurrection et le *Martyrium*. Cette croix magnifique n'apparaissait pas aux fidèles comme un instrument de supplice, mais comme un emblème de la Rédemption.

Faut-il rappeler qu'à Rome le Christ ne se voyait pas attaché à la croix. Quelques sarcophages représentent deux ou trois scènes de la Passion; mais dans aucune, nous le verrons plus loin, le Christ n'est montré souffrant ou même humilié. Ce premier art chrétien ne s'adresse pas à la sensibilité, mais aux parties hautes de l'âme. C'est pourquoi il est assez surprenant d'apprendre que, dans ce même siècle, l'Asie Mineure n'hésitait pas à représenter le supplice des saints dans toute leur affreuse vérité. Ces représentations devaient être nombreuses, car les scènes de martyre qui se rencontrent si fréquemment dans le *Ménologe* de l'empereur Basile II, manuscrit célèbre du Vatican, reproduisent, suivant toutes les vraisemblances, les anciennes fresques des églises d'Anatolie. Il semble que ces populations du Pont, de la Phrygie, de la Cappadoce, qui avaient pratiqué au temps où elles étaient païennes une religion si violente et parfois si sanglante aient été les premières à représenter le martyre chrétien.

Ainsi les pèlerins qui avaient parcouru l'Égypte, la Palestine, la Syrie et l'Asie Mineure revenaient en Gaule la mémoire enrichie de mille souvenirs. Est-il extraordinaire qu'ils aient essayé parfois d'imiter ce qu'ils avaient vu en Orient?

CHAPITRE IV

LES ORIGINES DE LA BASILIQUE

I. Les hypothèses. L'église née de la basilique civile. — II. L'église née de la maison romaine. Hypothèse de Dehio et Bezold. — III. Découverte de maisons de culte à Doura-Europos et à Saint-Martin-aux-Monts. — IV. Date de l'église d'Emmaüs. Les sanctuaires d'initiation et l'église. Conclusion. — V. L'orientation des églises. — VI. La consécration des églises.

I

Quelle est l'origine de la basilique chrétienne? Est-ce une création originale du christianisme, ou est-ce l'imitation d'un modèle païen? C'est un problème qui s'est offert de bonne heure aux archéologues.

Il ne sera pas sans intérêt de connaître les solutions proposées.

Ce fut Alberti, le fameux architecte de Florence, qui, dans son *De re aedificatoria*, se posa le premier la question et qui y répondit avec simplicité. La basilique chrétienne, dit-il en substance, n'est pas autre chose que la reproduction par le christianisme de la basilique judiciaire des Romains. La réponse parut excellente et les archéologues du XIX^e siècle, Quicherat, Viollet-le-Duc, Choisy, n'eurent pas d'autre doctrine. Des doutes pourtant ne tardèrent pas à s'élever, surtout en Allemagne. On remarqua que les basiliques judiciaires différaient profondément les unes des autres. Quelques-unes sont de simples salles rectangulaires sans colonnade intérieure, d'autres comme la basilique de Maxence au Forum se composent de trois grandes

nefs voûtées comme les palais Sassanides. D'autres comme la basilique Julia, également au Forum, sont de vastes portiques ouverts de tous les côtés. Non loin de là, la basilique Ulpia, élevée par Trajan, est formée de deux absides opposées réunies par des colonnades. Autant de basiliques, autant de types différents. La solution imaginée par Alberti ne parut donc pas satisfaisante à tous les érudits.

Le mot basilique désignait dans l'antiquité un édifice couvert, un tribunal, un lieu de réunion. Les chrétiens l'employèrent peut-être de bonne heure pour désigner leur salle liturgique; mais c'est Constantin qui le consacra dans la lettre à l'évêque Macaire, où il lui annonce qu'il va faire bâtir une *basilique* magnifique à Jérusalem, sur le Golgotha.

Puisqu'on ne pouvait prouver que l'église n'était qu'une simple copie de la basilique païenne, quel était donc son modèle? On se rappela que les apôtres parlaient volontiers dans les synagogues et que la liturgie chrétienne avait adopté bien des pages de l'Ancien Testament que récitaient les Juifs. On se demanda donc si la synagogue n'avait pas pu servir de modèle à l'église. Mais les découvertes faites en Orient n'ont pas confirmé cette hypothèse. Les synagogues que les fouilles nous ont fait connaître sont des édifices qui ne se présentent pas en longueur comme les basiliques, mais en largeur et qui, à l'intérieur, n'ont pas deux mais plusieurs rangées de colonnes, de sorte que ce n'est pas à la basilique païenne ou à la basilique chrétienne qu'elles ressemblent mais à la mosquée. Il est probable que les Arabes s'en inspirèrent.

II

Aucune de ces hypothèses ne pouvait satisfaire un esprit exigeant. C'est alors que deux érudits allemands, Dehio et

Bezold qui publièrent à partir de 1882 une remarquable histoire de l'architecture du moyen âge depuis ses origines, présentèrent une hypothèse nouvelle si ingénieuse qu'elle séduisit plus d'un archéologue. La voici brièvement résumée :

La basilique chrétienne ne dérive pas de la basilique judiciaire mais de la maison antique.

Il faut songer qu'à l'origine le culte ne fut pas célébré ailleurs que dans la maison de quelque grand personnage converti à la religion nouvelle; à Rome, dans la maison du sénateur Pudens ou dans celle de la Gens Cœcilia qui fut celle de sainte Cécile. Il en fut de même en Gaule où les premiers chrétiens s'assemblaient à Tours, comme à Bourges, dans la maison d'un sénateur.

Or, quelle était la disposition de la maison romaine? La partie principale en était un vaste atrium qui se continuait à droite et à gauche par des ailes (*alæ*) formant les bras d'une croix. Sur ces *alæ* s'ouvrait une grande salle carrée, le *tablinum*. C'était la salle d'honneur de la maison; c'est là que se tenait le maître pour recevoir ses clients, c'est là qu'il célébrait son culte domestique et sacrifiait aux dieux lares sur une table de marbre. C'est là enfin que se voyaient, dans des médaillons ronds, les portraits des ancêtres, les *Imagines clypeatæ*. Une maison ainsi conçue était très favorable au culte. L'officiant se tenait dans le *tablinum* et la table de marbre lui servait d'autel. Le clergé inférieur occupait les *alæ* et les fidèles s'assemblaient dans l'atrium. Une difficulté cependant semblait subsister : le vieil atrium romain n'avait pas de colonnes et ne pouvait expliquer la double colonnade de la basilique chrétienne. Mais on oubliait qu'au 1^{er} siècle de notre ère l'atrium romain s'était complètement modifié sous l'influence de la Grèce. Il avait eu alors la double colonnade que nous montrent les maisons de Pompéi et les fragments retrouvés du grand plan de Rome gravé sur le marbre. La maison romaine devint donc alors une véritable basilique avec sa nef, son transept, son abside.

Le moindre détail fournissait un argument à l'ingéniosité de Dehio et Bezold. Ils affirmaient par exemple que les portraits des papes qui forment une frise à Saint-Paul-hors-les-

Murs n'étaient pas autre chose que les portraits d'ancêtres, les *Imagines clypeatæ* de la maison romaine.

Cette séduisante construction de l'esprit apparut à certains archéologues comme une vérité révélée (1).

III

Depuis que ces idées ont été émises on a découvert deux maisons où les chrétiens se réunissaient à l'âge des persécutions. La première est en Asie, à la limite du monde romain, à Doura-Europos, ville d'origine grecque, qui domine la vallée de l'Euphrate. La date de cette maison nous est connue. En 250, au moment où s'annonçait l'invasion des Perses Sassanides, les murs de Doura furent renforcés du côté de la ville par un puissant talus. Sous ce talus se trouvèrent enfermées les maisons : l'une d'elles avec ses fresques consacrées à des scènes de l'Évangile était chrétienne. C'est une maison ordinaire du type grec avec des pièces ouvrant sur une cour.

La chapelle n'a aucune colonnade intérieure et ne ressemble en rien à ce qu'imaginaient Dehio et Bezold.

Une autre maison chrétienne de l'âge des persécutions a été découverte à Rome par M. l'abbé Vieilliard, il y a quelques années (2). Elle est du commencement du III^e siècle, car les murs sont semblables à ceux des thermes de Caracalla : les briques ont les mêmes dimensions, les joints de ciment la même épaisseur. A vrai dire, cette maison était sous les yeux de tous car ce sont ces ruines en partie souterraines que l'on remarque près de l'abside de Saint-Martin-au-Mont. Mais personne n'en avait établi la date ni reconnu le véritable caractère. C'est le

(1) Un archéologue belge, M. Lemaire, écrivit un livre entier pour exposer et fortifier la doctrine.

(2) *Les Origines du titre de Saint-Martin-au-Mont*, par l'abbé Vieilliard, 1911.

mérite de M. l'abbé Vieilliard de nous l'avoir montrée telle qu'elle était à l'origine. C'était une maison à étages semblable à celles des quartiers populaires de Rome. Rien ne la signalait à l'attention. Les chrétiens l'appelaient du nom du propriétaire : *Titulus Equitii*. Cet Equitius y avait aménagé au rez-de-chaussée une vaste salle de réunion où se célébrait le culte. Elle avait été divisée en deux parties par de robustes piliers qui portaient des voûtes (1). Là non plus nous ne découvrons rien qui ressemble à la maison romaine avec ses deux rangées de colonnes, ses *alæ* et son *tablinum* qu'imaginaient Dehio et Bezold.

La conclusion est que la basilique chrétienne n'est pas née de la maison où se rassemblaient les chrétiens à l'âge héroïque.

IV

Mais des textes viennent compliquer la question. Nous apprenons qu'en Orient il y avait dès le commencement du III^e siècle de véritables églises. Les empereurs syriens, très tolérants pour tous les cultes, les respectèrent. Elles ne furent détruites que plus tard au temps des grandes persécutions de Valérien, de Dèce, de Dioclétien. Si l'on en croit les Pères Vincent et Abel, une de ces églises subsisterait encore dans sa partie absidale, à Emmaüs, non loin de Jérusalem. Cette abside qu'accompagnent deux absidioles a un singulier caractère de grandeur; l'appareil en est fait d'énormes pierres si bien taillées qu'elles sont assemblées sans ciment. Cette grande manière de construire ne se retrouve plus au siècle suivant après le triomphe de l'Église.

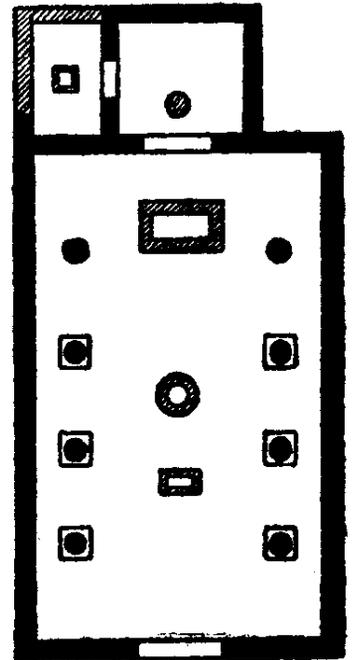
Les édifices élevés par Constantin à Jérusalem avec un appareil composé de pierres de petites dimensions, séparées par des lits de ciment, avaient un tout autre aspect. Les Pères Vincent

(1) J'ai étudié plus longuement la maison de Doura et celle de Saint-Martin-au-Mont dans *Rome et ses vieilles églises*, p. 48 et suiv.

et Abel ont-ils donc retrouvé la plus ancienne de toutes les églises? On l'a cru pendant quelques années. Mais la critique pénétrante de M. Lassus vient de s'attacher à toutes les parties du monument qui subsistent et il a conclu que les parties les plus anciennes ne peuvent être antérieures au v^e siècle. L'église ne serait donc pas du siècle des persécutions et n'aurait aucun titre à être considérée comme un monument unique (1).

Les hypothèses succédaient aux hypothèses : un livre enfin apporta de la clarté. Ce fut la thèse de doctorat de Gabriel Leroux intitulée : *les Origines de l'édifice hypostyle* (2). Il y montra clairement que la basilique chrétienne n'était pas une création de la religion nouvelle mais qu'elle préexistait au christianisme. Il fit connaître deux basiliques civiles d'Asie Mineure, celle d'Aspendos et celle de Cremna qui ne diffèrent en rien des basiliques chrétiennes qu'elles annoncent. Elles ont une abside demi-circulaire, deux rangées de colonnes et à l'entrée un véritable narthex. Mais il est encore d'autres monuments qui ont pu servir de modèles aux chrétiens : ce sont les sanctuaires païens d'initiation.

On a dégagé à Athènes sur les flancs de l'Acropole un édifice qu'on a pris d'abord pour une église chrétienne. Mais on n'a pas tardé à reconnaître que c'était un sanctuaire de Bacchus, où se réunissaient des initiés, les Iobacchoi. Les analogies avec l'église chrétienne sont frappantes : colonnade intérieure, abside carrée, flanquée à gauche d'une sacristie. Ces deux dernières



PLAN DU BAKKÉION
à Athènes.

(1) Voir J. Lassus, *op. cit.*, p. 80 et suiv. Il a parfaitement montré que les mosaïques du pavement ne pouvaient être du début du III^e siècle. Le grand appareil est, il faut l'avouer, plus difficile à expliquer. On en voit cependant quelques exemples jusqu'à une époque avancée dans les monuments civils de la Syrie du Nord.

(2) Ce jeune homme si bien doué, ancien membre de l'École d'Athènes, officier dans l'armée d'Orient, a été tué pendant la guerre de 1914-1918.

particularités se retrouvent dans les églises de l'Orient et les églises de la Gaule (1).

A Rome même, des fouilles faites au Janicule, ont mis à nu les fondations d'un sanctuaire de la déesse syrienne. L'édifice est précédé d'un vaste atrium qu'accompagne d'un côté un petit temple polygonal où se trouvait la statue de la déesse, de l'autre une basilique à trois nefs où se réunissaient les initiés. Elle a une abside demi-circulaire et un narthex, mais les deux rangées de colonnes sont remplacées ici par des murs, s'ouvrant



PLAN DU SANCTUAIRE DE LA DÉESSE SYRIENNE, SUR le Janicule à Rome.

sur la nef par des portes. Cette disposition a paru singulière; elle ne l'est pourtant pas car elle a été adoptée dans un assez grand nombre de basiliques chrétiennes. Elle se rencontre dans les églises de la Crète et dans l'église d'Hidra en Tunisie; on la retrouve chez nous jusqu'à l'époque carolingienne, l'église de Blois que les fouilles nous ont rendue, la présente. Elle se trouve

(1) Leroux a étudié un autre sanctuaire d'initiation : celui des Kabires de Samothrace du III^e siècle avant Jésus-Christ. Les ressemblances avec la basilique chrétienne lui ont paru frappantes : abside demi-circulaire, sanctuaire surélevé, particularité qui se rencontre parfois dans les églises, vaste espace vide entre le sanctuaire et la nef formant une sorte d'amorce de transept, enfin en avant du sanctuaire, atrium à ciel ouvert entouré d'une colonnade qui pourrait être celui d'une église. Leroux indique dans son plan les deux rangées de colonnes de la nef de sorte que la ressemblance entre le sanctuaire païen et l'église chrétienne est absolue. Mais un examen récent de l'édifice de Samothrace a montré que les colonnes n'existaient pas. Elles semblent pourtant nécessaires et on peut se demander si elles n'ont pas été enlevées pour décorer un édifice chrétien. Le fait a été très fréquent et les églises de Rome nous en offrent des exemples. Des textes nous prouvent qu'il en fut parfois de même en Gaule.

sous la cathédrale actuelle, et elle était consacrée à un vieil évêque de Chartres, saint Solemne dont le corps avait été apporté à Blois. Des murs partant de l'abside séparent le chœur des bas-côtés (1). M. Baltrusaitis, qui a écrit un livre sur les églises voisines de l'Iran, où les murs remplacent les colonnes et sur leur influence (2) suppose que ces églises s'inspiraient des palais Sassanides. Ces palais, en effet, se composaient souvent de trois salles parallèles et voûtées qui ne communiquaient entre elles que par des portes percées dans les murs. L'hypothèse est vraisemblable. Le sanctuaire de la déesse syrienne au Janicule en serait une exacte imitation.

Un autre sanctuaire d'initiés, d'une disposition toute différente a été imité par les architectes chrétiens. Je veux parler de la basilique pythagoricienne, découverte à Rome près de la Porte Majeure, il y a quelques années. C'est un édifice souterrain contemporain de l'empereur Claude (41-54 ap. J.-C.) où se réunissait une secte mystique se rattachant à Pythagore. On croirait voir une petite basilique chrétienne avec son abside où un siège avait été aménagé pour le chef de la secte qui occupait la place que l'évêque occupera plus tard dans l'église. Deux rangées de piliers portaient les voûtes élevées sur chacune des trois nefs de hauteur égale. L'entrée enfin était précédée d'un petit atrium.

Ce type de sanctuaire a été très exactement imité à l'époque chrétienne. La petite église voûtée de l'abbaye de Saint-Victor à Marseille dont on a dégagé une partie il y a quelques années, nous offrira bientôt les trois voûtes d'égale hauteur, portées par des piliers et l'atrium de la basilique pythagoricienne.

Ainsi ce sont les basiliques civiles d'une part et de l'autre les sanctuaires païens d'initiation qui ont servi de modèle aux basiliques chrétiennes. L'Église, on le voit, a hésité d'abord entre plusieurs types. Les sanctuaires d'initiation l'ont séduite assez longtemps. Beaucoup de chrétiens avaient été affiliés aux cultes orientaux avant de se convertir à la religion de l'Évangile. Ils revoyaient sans étonnement ce qu'ils avaient connu. D'autre part les basiliques civiles comme celles d'Aspen-

(1) Voir *Bulletin Monumental*, 1930.

(2) Baltrusaitis, *Étude sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, 1929.

dos et de Kremma se prêtaient fort bien au culte et c'est à ce type d'édifice, œuvre du génie hellénique, que l'avenir était réservé.

V

Les chrétiens ne se contentèrent pas d'emprunter au paganisme leurs basiliques, ils lui doivent encore l'usage de les orienter. Les païens avaient l'habitude de se tourner au levant pour prier, et c'est le levant que regardait la façade de leurs temples. Quand on débouche sur le rocher de l'Acropole, on n'a pas devant soi la façade principale du Parthénon, comme on s'y attendrait; il faut longer la colonnade pour trouver la vraie façade dont la porte s'ouvrait à l'est et dont le fronton représentait la naissance d'Athéna.

Sur l'orientation des temples antiques, un archéologue allemand, Nissen, a écrit un curieux livre intitulé : *Templum*. Il y a montré que les temples n'étaient pas seulement tournés au levant mais qu'ils étaient orientés sur le point du ciel où se levait le soleil le jour de la fête du dieu auquel le temple était consacré. C'était une tradition qui remontait jusqu'à l'antique Égypte. Les prêtres égyptiens voulaient que le matin du jour où l'on fêtait la divinité dans son sanctuaire un rayon du soleil levant passât exactement dans l'axe du temple et vînt illuminer le visage du dieu.

Après avoir étudié les temples, Nissen étudia les plus anciennes églises chrétiennes et il s'appliqua à démontrer qu'elles étaient elles aussi orientées. Il ne se trompait pas car des textes fort anciens comme les *Constitutions apostoliques* font de l'orientation de l'église une obligation. On y lit que le prêtre célébrant la messe doit regarder le levant. Les chrétiens d'ailleurs attachaient à l'orientation d'autres idées que les païens. Saint Grégoire de



LION STYLISÉ. Pavement de mosaïque. Eglise de Thiers.

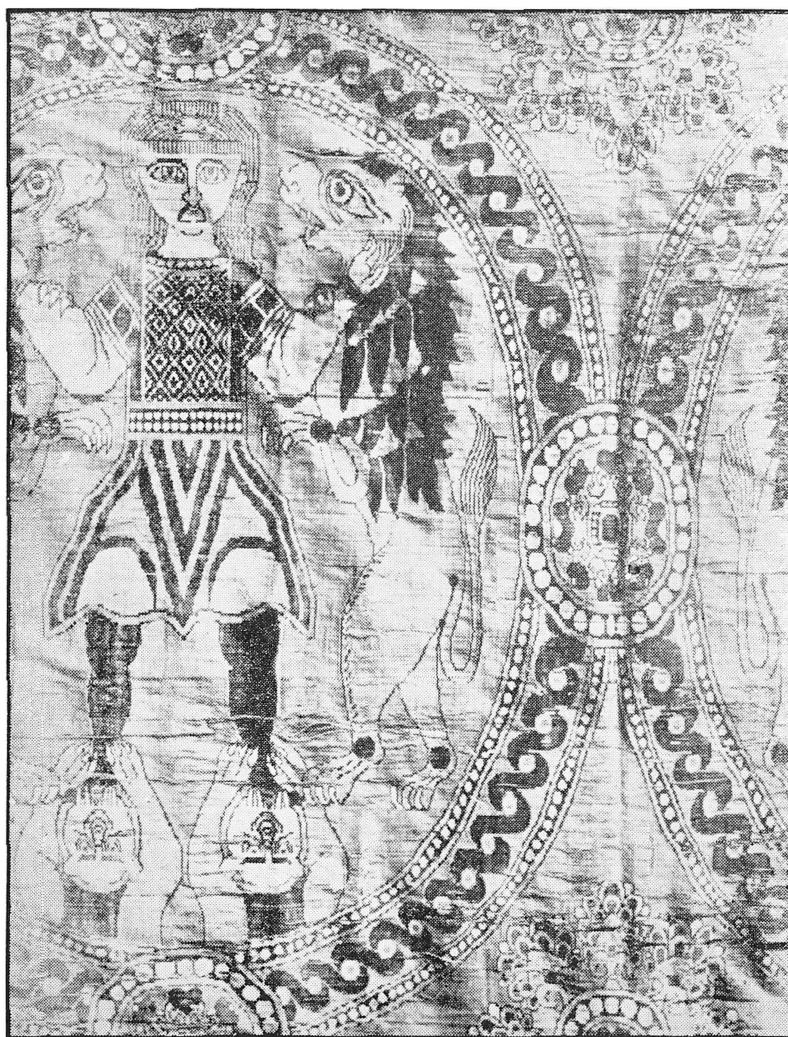


Photo Archives photographiques
LE GÉANT GILGAMES. Suaire de Saint-Victor.
Etoffe byzantine. Trésor de la cathédrale de Sens.



**COUPOLE DU BAPTISTÈRE DES ARIENS A RAVENNE : le baptême du Christ et des Apôtres.
Mosaïque du v^e siècle.**

Nysse dit à ce propos : « Si nous nous tournons vers l'Orient pour prier ce n'est pas que nous pensions que Dieu y réside mais c'est parce que nous nous souvenons que notre première patrie, celle que l'homme habitait avant la faute, était du côté de l'Orient. » Tourné vers l'Orient le prêtre doit penser à la patrie perdue qu'il retrouvera un jour. Le moyen âge qui n'a jamais cessé d'orienter les églises, a justifié l'orientation par d'autres raisons. « Si nous nous tournons vers l'est, disent les symbolistes comme Honorius d'Autun et Guillaume Durand, c'est pour contempler la face de Jésus-Christ attaché à la croix, car sur le Calvaire, le Sauveur dirigeait son regard vers l'Occident, tournait le dos à Jérusalem et regardait du côté de Rome, la Jérusalem des temps nouveaux. » C'est ce qui explique pourquoi quelques ivoires anciens nous montrent, devant Jésus-Christ en croix, la louve de Rome.

Un fait fort curieux à signaler est que les plus anciennes églises chrétiennes, dont quelques-unes subsistent sont orientées comme les temples païens, c'est-à-dire que leur façade est au levant et que leur abside où se trouve l'autel est au couchant. L'église était donc orientée à rebours, mais à cette époque le prêtre se plaçait derrière l'autel et célébrait la messe face aux fidèles; il avait donc devant lui l'Orient et par la porte ouverte, il pouvait voir se lever le soleil. A Rome plusieurs vieilles églises avaient cette orientation et ceux qui ont vu Saint-Pierre savent que le soleil levant éclaire sa façade et le soleil couchant son abside, car le nouveau Saint-Pierre a conservé l'orientation de l'ancien... Mais dès le v^e siècle une orientation nouvelle fut adoptée dans tout le monde chrétien; l'église fut retournée, l'abside où se trouvait l'autel continua à regarder le levant et la façade où se trouvait la porte, le couchant. Le prêtre à l'autel continua à regarder le levant mais il tourna le dos aux fidèles. La règle fut scrupuleusement respectée pendant tout le moyen âge et quand le pèlerin traversait un village, s'il avait des doutes sur la direction à suivre, il lui suffisait pour s'orienter de regarder l'église.

Mais sur quel point de l'horizon l'église était-elle orientée? L'était-elle sur l'Orient d'été, sur l'Orient d'hiver ou sur quelque

point choisi entre ces deux extrêmes? Nissen s'attacha au problème et essaya de le résoudre. Après de nombreuses observations il affirma que les églises étaient orientées sur le point du ciel où se levait le soleil le jour de la fête du saint auquel l'église était consacrée. Ici encore le christianisme s'était conformé aux habitudes antiques. C'était après avoir étudié l'orientation des 211 églises que Nissen était arrivé à cette conclusion. Il a probablement vu la vérité mais il a pu se tromper quelquefois car il faut reconnaître que la tâche de l'observateur est délicate. Il peut y avoir, en effet, plus d'une cause d'erreur. Il est arrivé plus d'une fois que le titulaire d'une église ait changé et le saint qu'on honore aujourd'hui n'est pas toujours celui qu'on honorait à l'origine. Ajoutons que la date des fêtes des saints et des martyrs varie parfois suivant les calendriers. Enfin, dans un temps où l'on n'avait pas la boussole on ne traçait pas l'axe d'une église avec une absolue perfection et des déviations ont pu se produire. Toutefois les conclusions de Nissen méritent la plus sérieuse attention et on s'étonne que depuis l'apparition de son livre, personne n'ait repris ses recherches. On souhaiterait que nos sociétés archéologiques étudient avec méthode l'orientation des églises de leur province en les mettant en rapport avec la fête du titulaire. Nissen a déjà apporté des preuves; on voudrait les voir se multiplier. L'idée, il faut le reconnaître, est tout à fait conforme à l'esprit du moyen âge.

Un problème intéressant reste à résoudre. D'où partit le signal de ce brusque renversement de l'orientation des églises, qui à la fin du v^e siècle était dans presque tout le monde chrétien un fait accompli? Elle ne vint pas de Rome, car Rome maintint longtemps l'abside de ses églises au couchant et à la basilique de Saint-Pierre. Jamais ce plan primitif ne fut modifié. Dans son livre sur *l'Asie Mineure* Strygowski (1) a avancé que cette disposition nouvelle était originaire de l'Orient. Il faut observer, en effet, que l'Orient ouvrit de bonne heure des fenêtres dans l'abside de ses églises. Les absides orientales sont pleines de lumière; c'est qu'il fallait que le soleil levant entrât dans le

(1) Strygowski, *Kleinasiën*, voir également Lassus, *op. cit.*, p. 96

sanctuaire et vint illuminer le prêtre célébrant la messe, le visage tourné vers l'Orient. Quand l'abside était tournée au couchant elle n'avait pas de fenêtres et n'en avait pas besoin. Ce n'est pas de ce côté que venait la lumière symbolique. C'est pourquoi à Rome au iv^e siècle, les absides n'avaient pas de fenêtres, elles n'en eurent pas toujours plus tard et quand elles en eurent ce fut sous l'influence de l'Orient.

Telle est la solution proposée par Strygowski, elle semble très vraisemblable.

VI

Nous ne terminerons pas cette étude des origines de la basilique sans dire un mot de sa consécration telle qu'elle se pratiquait à l'origine. C'était une curieuse cérémonie toute symbolique.

On commençait par répandre un sable fin sur le pavement. L'évêque partait alors d'un angle de la nef et la traversait en biais en traçant avec son bâton toutes les lettres de l'alphabet grec, d'alpha à oméga. Il recommençait en partant d'un autre angle de sorte que les deux alphabets, en se croisant, dessinaient sur le sable une croix de saint André. Que signifiait ce double alphabet et cette croix? L'illustre archéologue J.-B. de Rossi a seul essayé d'expliquer cette énigme. Pour lui cette croix oblique, *crux decussata*, correspondait aux deux lignes transversales que les arpenteurs anciens traçaient sur le terrain qu'ils voulaient mesurer; les lettres sont un souvenir des lettres numériques qui en donnaient la dimension. C'était donc une prise de possession du terrain, mais une prise de possession au nom de Jésus-Christ, car ce nom était rappelé par le X grec que formaient les deux lignes en se croisant et par l'alpha et l'oméga qui commençaient et terminaient l'alphabet. L'évêque

imprimait ainsi sur le sol de l'église le sceau de Jésus-Christ. Cette explication n'est pas seulement ingénieuse; on peut la tenir, je crois, pour la véritable. Mais il faut ajouter que ce symbolisme compliqué, où tout est grec, ne pouvait venir que de l'Orient. En Occident, il ne tarda pas à devenir inintelligible. A une date qu'il est impossible de préciser, mais qui est certainement ancienne il fut remplacé par un autre. Pour consacrer l'église, l'évêque fit douze onctions sur douze des colonnes de l'église (1). Chaque onction était faite au nom d'un apôtre pour rappeler que les apôtres étaient les colonnes de l'Église. Il n'y avait rien de plus simple et de plus clair que ce symbolisme. Le moyen âge voulut qu'il parlât aux yeux; c'est pourquoi on voyait parfois, adossées aux douze colonnes consacrées, les statues des douze apôtres. La Sainte-Chapelle de Paris en offrait un bel exemple.

(1) Déjà dans le Martyrium de Jérusalem on voyait autour de l'autel douze colonnes représentant les douze apôtres, mais ce n'était qu'un symbole et il n'est pas dit que l'on eût consacré l'église par l'onction de ces colonnes.

CHAPITRE V

LES PLUS ANCIENNES BASILIQUES DE LA GAULE DU IV^e AU VIII^e SIÈCLE

I. Les églises du iv^e siècle. La basilique de Jovin à Reims. Les églises élevées par Sulpice-Sévère. La basilique de Trèves. L'église découverte à Valcabrière — II. Les églises du v^e siècle. Les églises de Lyon. L'évêque Patiens. Les églises de Clermont. — III. Les églises du v^e siècle (*suite*). Saint-Martin de Tours, le grand sanctuaire de la Gaule. Plan et élévation de la nef. Tour de façade et tour centrale. Le déambulatoire à chapelles rayonnantes; hypothèses sur sa date. Le tombeau de saint Martin. Ce qu'il faut entendre par *atrium*. — IV. Églises du v^e siècle (*suite*). L'oratoire de Saint-Victor de Marseille. L'abside de Vaison. Saint-Pierre de Vienne. Quelques églises méridionales. — V. Les églises du vi^e siècle. La basilique de Sainte-Geneviève à Paris et l'église Saint-Vincent. Les églises élevées près de Bordeaux, près d'Agen, à Saintes par Léontius, évêque de Bordeaux. Beauté des villas de Léontius. Félix, évêque de Nantes. L'église de Nantes et sa tour centrale à coupole. Quelques grands évêques constructeurs. Les restes de l'église de Nérès. — VI. Les églises du vii^e siècle. Grandeur du règne de Dagobert. Didier, évêque de Cahors. Ses églises voûtées. Les oratoires funéraires de Jouarre. La crypte de Melbaude à Poitiers. Saint-Laurent de Grenoble. Les chapiteaux à imposte. La première église de saint Denis. — VII. Les deux chapelles de l'île Saint-Honorat.

I

Après ce rapide voyage en Orient il faut maintenant revenir en Gaule et essayer, avec les connaissances que nous avons acquises, de mieux comprendre nos anciennes basiliques.

Lorsqu'en 313 Constantin apporta au christianisme la liberté, il est certain que des églises commencèrent à s'élever en Gaule. Il subsiste quelques traditions à ce sujet, mais si vagues qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

La première basilique, dont on puisse imaginer l'aspect, est celle que fit construire, à Reims, Jovinus, général romain élevé au consulat en 367. Reims, qui a conservé son arc de triomphe romain, était une ville militaire où se rassemblaient les légions avant d'aller monter la garde sur le Rhin. Du temps de l'empereur Julien, Jovinus était à la tête des légions illyriennes, avec le titre de « mestre de la cavalerie et de l'infanterie ». Nous ne savons s'il prit part à la bataille de Strasbourg, cette magnifique victoire de Julien qui sauva la Gaule, mais après la mort de l'empereur, il était à la frontière et fut trois fois vainqueur des barbares. C'est avant son consulat de 367 qu'il fit élever l'église de Reims, car une inscription en lettres d'or, qui décorait la façade, l'appelait simplement « equitum peditumque magister (1) »; s'il eût été consul ce titre d'honneur n'eût pas été omis. Suivant une habitude des hautes époques la basilique ne portait pas le nom d'un saint, mais celui de son fondateur et elle s'appelait simplement : « Basilica Joviniana ». Elle ne pouvait être consacrée dès l'origine, comme on l'a dit, à saint Agricole, car les reliques de saint Agricole et de saint Vital ne furent découvertes à Bologne, par saint Ambroise, qu'en 393.

De cette antique église un manuscrit de la bibliothèque de Reims nous a transmis une brève description. La nef, dit ce texte, était bordée des deux côtés par de belles colonnes portant des arcades et au-dessus de ces arcades régnait une mosaïque faite de cubes d'émail se détachant sur un fond d'or. Les colonnes de la basilique Joviniana ne portaient donc pas d'architrave horizontale, comme la nef de Saint-Pierre de Rome et plus tard celle de Sainte-Marie-Majeure, mais une suite d'arcades. Cette élégante union de l'arc en plein cintre et de la colonne, que semble avoir créée le génie des architectes grecs d'Alexandrie (2), se rencontre, vers l'an 200 du temps de Septime-Sévère, au forum de Leptis Magna. Elle se répandit alors dans tout le monde romain; la Gaule ne semble pas en avoir connu d'autre.

Il est très intéressant d'apprendre que dès le iv^e siècle nos

(1) Cette inscription qui est en vers nous a été conservée par Flodoard. Voir Marlot, *Metropol. Remensis Historia*, t. I, p. 622.

(2) Voir à ce sujet notre livre, *Rome et ses vieilles églises*, 2^e éd., 1944.

églises étaient ornées de mosaïques, c'étaient sans doute des mosaïques purement décoratives où ne figuraient ni scènes religieuses ni personnages sacrés, car l'ancienne description n'eût pas manqué de le dire.

Le consul avait voulu être enseveli non pas dans sa basilique, car les églises ne recevaient pas encore de sépulture, mais sous le portique. Le musée de Reims conserve un beau sarcophage de marbre qui a gardé au cours des siècles le nom de tombeau de Jovinus (1). Il est du iv^e siècle, et la tradition, si souvent mensongère, nous a probablement transmis, cette fois, une vérité; rien ne s'oppose à ce que le consul y ait été enseveli. Le sarcophage d'ailleurs est tout païen. Il est décoré d'une chasse au lion, sujet fréquemment représenté sur les tombeaux de ce temps; une déesse, qui a gardé quelque chose de la noblesse antique, accompagne les chasseurs. Des chrétiens furent parfois ensevelis dans des tombeaux semblables. Une chasse au sanglier décore le sarcophage de saint Ludre à Déols (Indre) qui est du même temps.

La basilique Joviniana était l'hommage d'un soldat à la religion nouvelle; les églises dont nous allons parler furent l'acte de foi d'un grand seigneur converti.

Sulpice-Sévère, qui appartenait à une des plus nobles familles de l'Aquitaine, avait reçu une éducation toute païenne et peut-être serait-il resté païen s'il n'eût connu saint Martin; le contact avec la sainteté fit de lui un autre homme; il demanda le baptême et se retira du monde. Il alla vivre comme un moine dans sa villa de Primuliacum avec ses serviteurs et ses esclaves devenus ses disciples. Cette résolution imprévue étonna et choqua l'aristocratie gallo-romaine du Midi, toujours fidèle à ses anciens dieux. Sulpice-Sévère, indifférent à l'opinion de la Gaule païenne, voulait du fond de sa retraite agir par ses livres. Il écrivit une vie de saint Martin et surtout deux Dialogues consacrés au saint où l'on retrouve quelque chose de la grâce et de la politesse antiques. Le succès en fut immédiat, on lisait ces livres dans tout le monde chrétien et jusque dans les monastères de la Haute-Égypte. Dans sa villa de Primuliacum, voisine

(1) Il provient de l'église Saint-Nicaise qui remplaça au moyen âge la basilica Joviniana.

d'Auch, il éleva une église qui semble avoir été modeste et qui remplaçait probablement l'ancien laraire païen; mais bientôt il fit construire dans une région de l'Aquitaine, qui demeure pour nous inconnue, deux églises voisines, séparées par un baptistère. Il engagea à ce propos une correspondance avec son ami saint Paulin, alors évêque de Nole (1). Saint Paulin était, comme Sulpice-Sévère, un converti. Cette conversion avait semblé plus extraordinaire encore, car Paulin était le plus riche des Aquitains. Il avait des milliers de colons et d'esclaves et l'on appelait ses immenses domaines *Paulini regna*, « les royaumes de Paulin ». Élève de l'école de Bordeaux aussi célèbre alors que celle d'Autun, formé par les leçons d'Ausone, il semblait devoir égaler son maître et promettait un nouveau poète à la Gaule. Son mariage avec Teresia, une Espagnole presque aussi riche que lui, avait fait croire qu'il était destiné à jouer un grand rôle dans son pays. Sa vie nouvelle dissipa toutes ces illusions. Il vécut d'abord dans la retraite comme son ami, puis devint évêque de Barcelone et un peu plus tard fut appelé en Italie, à l'évêché de Nole, où il éleva de belles églises, près du tombeau de saint Félix. Il en éleva une autre à Fondi et décora les unes et les autres de poèmes qu'il avait composés.

Nous apprenons par une des lettres de saint Paulin (2) que Sulpice-Sévère avait fait peindre dans son baptistère deux portraits : l'un était celui de saint Martin, l'autre celui de saint Paulin. L'idée était singulière et la modestie de saint Paulin en fut alarmée, aussi envoya-t-il, pour qu'on l'inscrivît au-dessous des deux images, un petit poème plein d'humilité. Il y représentait saint Martin comme le modèle que devait imiter le nouveau baptisé. Quant à lui, Paulin, il avait été mis en face du grand évêque comme le type du pécheur et sa présence ne faisait que rehausser la grandeur du saint.

Il envoya un autre poème pour décorer les portiques qui réunissaient les deux églises au baptistère (3). Ces deux églises,

(1) Saint Paulin fut baptisé en 389 par Delphin, évêque de Bordeaux.

(2) *Epist.*, XXII.

(3) Voir Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 388-390, pour le texte de saint Paulin. Les poèmes de saint Paulin seraient de 403.

dit-il, en substance, symbolisent l'Ancienne et la Nouvelle Loi. L'Ancienne Loi c'est l'Espérance, la Nouvelle c'est la Foi. Les deux Lois aboutissent au Christ, c'est pourquoi le baptistère a été placé à égale distance des deux basiliques, car c'est de là que rayonne la grâce du Christ. Sulpice-Sévère en élevant son baptistère entre ces deux églises avait-il voulu réaliser cette idée mystique ou est-ce une imagination de saint Paulin? Nous ne saurions le dire, mais ce qui est intéressant ici, c'est la place que tient déjà le symbolisme dans la pensée chrétienne. L'architecture, nous le verrons, a parfois subi ses lois.

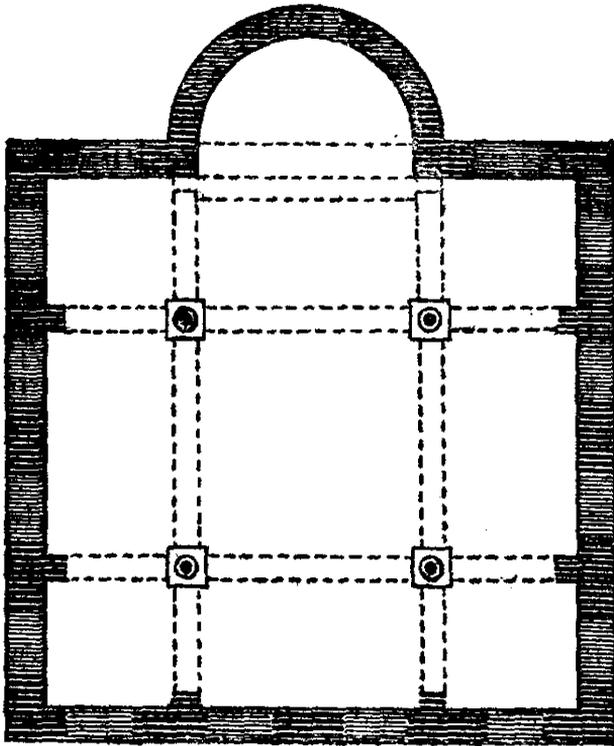
Dans sa lettre, saint Paulin ne nous apprend rien sur le plan ou sur l'élévation des deux églises; il se contente de les qualifier de magnifiques, mais il caractérise le baptistère; il avait, dit-il, « un couronnement en forme de tour (1) ». Que faut-il entendre par là? Si nous songeons aux baptistères provençaux encore debout, que recouvre une coupole, c'est à une coupole que doit nous faire penser l'expression « *turrito culmine* ». Nous aurions donc là un des plus anciens exemples d'une coupole unie à un édifice chrétien de la Gaule.

Les constructions de Sulpice-Sévère doivent être de la fin du iv^e siècle, elles datent de ces années heureuses qui précéderent les grandes invasions qui commencèrent à la fin de 406.

Il nous est difficile après avoir lu les vers de saint Paulin de nous faire une idée exacte de ces églises de l'Aquitaine, mais il existe à l'autre extrémité de la Gaule romaine une église du iv^e siècle dont les parties essentielles sont parfaitement conservées. Il s'agit de la cathédrale de Trèves, qui semble avoir été consacrée au culte sous Valentinien I^{er}, c'est-à-dire entre 364 et 378. Elle ne ressemble à aucune autre église de ce temps. Si l'on supprime par la pensée quelques additions postérieures on s'aperçoit qu'elle se compose d'un vaste carré enfermant à son centre un carré plus petit dessiné par quatre colonnes. Un édifice aussi singulier n'a pas son modèle en Occident mais en Orient; il reproduit un monument syrien, le prétoire de Mousmieh élevé deux siècles auparavant au temps de Marc-Aurèle.

(1) *Turrito culmine*.

On trouve là pour la première fois un carré central dessiné par quatre colonnes, enfermé dans un carré plus vaste. A Mousmich le carré central portait une coupole et il est probable qu'une coupole semblable existait à Trèves (1). Au milieu de la nef, des fouilles ont fait découvrir il y a quelques années un assez vaste décagone qui semblait marquer la place d'un lieu sacré. C'était, pense-t-on, le lieu où avaient été ensevelis les premiers martyrs



PLAN DE LA CATHÉDRALE DE TRÈVES.

de Trèves; rien n'est plus vraisemblable; de la nef on pouvait voir dans le sous-sol les tombeaux des saints. Nous retrouvons ici le souvenir de ce qui s'était fait en Orient : à Jérusalem, nous l'avons dit, un cercle entouré d'une balustrade, laissait apercevoir dans la nef de l'église de l'Assomption la trace des pieds du Christ. A Bethléem, un polygone ouvert dans le chœur permettait de contempler la crèche. Au premier abord, il paraît surprenant de découvrir un édifice du lointain Orient imité à la limite du monde barbare, mais on cesse de s'étonner quand on se sou-

vient que Trèves était une ville peuplée d'Orientaux. C'est d'Antioche que venait le premier évêque de Trèves et ses compatriotes y étaient si nombreux que la plupart des inscriptions funéraires découvertes autour de la ville sont des épitaphes grecques de Syriens (2). Ces étrangers étaient attirés à Trèves

(1) Il est fort probable que la cathédrale de Trèves fut à l'origine une salle du palais impérial transformé en église.

(2) Elles étaient infiniment plus nombreuses autrefois si nous en croyons l'humaniste du xvi^e siècle, Conrad Celtès. Il y a aussi des épitaphes latines mais pleines d'hellénismes. Le mot *mater* par exemple est écrit *matyr* ce qui est conforme à la prononciation grecque.

par la présence des empereurs du iv^e siècle. Ils apportaient avec eux les produits de luxe de l'Orient et surtout ces beaux ivoires d'Alexandrie ou d'Antioche que l'on a retrouvés à Trèves et dans les villes du Rhin (1).

Ausone a chanté en vers gracieux le charme des rives de la Moselle, mais Trèves, malgré quelques édifices élevés par Constantin, était une ville austère. C'était, non loin de la Germanie, un vaste camp retranché, entouré de fortes murailles. Les empereurs du iv^e siècle y séjournaient souvent, convaincus que leur place était à cet avant-poste du monde romain. Un dessin de manuscrit du Bas-Empire représente Trèves sous la figure d'une déesse qui prend un Germain aux cheveux et l'immobilise. Tel fut en effet le rôle de Trèves pendant plus d'un siècle.

Jusqu'à présent la cathédrale de Trèves, la basilique Joviana de Reims et les églises d'Aquitaine, décrites par saint Paulin étaient, en Gaule, les seuls édifices chrétiens du iv^e siècle, que l'on connût. Mais des fouilles entreprises, il y a quelques années, dans la région pyrénéenne à Valcabrière, l'antique Lugdunum Convenarum, ont révélé une nouvelle basilique chrétienne du même temps. Là, près d'un magnifique trophée romain, s'élevait une église dont on a dégagé les fondations. Elle était fort simple; sa nef était séparée des bas-côtés par des colonnes qui n'ont pas été retrouvées mais dont quelques chapiteaux subsistent. Elle n'avait pas de transept et était couverte d'une charpente. Son abside était orientée au levant, suivant l'usage des églises d'Asie que Rome n'avait pas encore adopté. Les monnaies et une inscription de 347 découvertes dans les fouilles permettent de faire remonter la basilique à la première partie du iv^e siècle (2). L'église de Valcabrière est donc la plus vieille église de France et elle trahit déjà l'influence de l'Orient, car l'abside à cinq pans, qu'on ne trouve pas ailleurs en Gaule, est semblable à celle de Sagalagos en Asie Mineure.

(1) Voir à ce sujet Strykowski, *Der Dom zu Aachen*, 1904.

(2) Voir congrès archéologique de Toulouse, 1929, Lavedan, Lizop et Sapône

II

C'est à partir de 406 que les Germains franchirent le Rhin, mal défendu et commencèrent à envahir la Gaule. Cette frontière sacrée, si longtemps protégée par les légions, resta désormais ouverte. Ce désastre irréparable fut causé par l'imprudence de Théodose, qui dégarnit la ligne de défense et abandonna Trèves. On vit, dans le courant du siècle, les Wisigoths occuper l'Aquitaine, les Burgondes la rive gauche du Rhône, les Francs la Gaule du Nord. On eût pu croire que ces barbares que Sidoine Apollinaire nous dépeint avec leurs jambes nues, leur chevelure enduite de beurre rance, leurs saies bariolées, leur hache à deux tranchants allaient anéantir la civilisation romaine. Mais il n'en fut rien et l'on est étonné de voir l'antiquité se prolonger pendant plus d'un siècle encore. Sidoine Apollinaire, contemporain des grandes invasions, nous fait connaître dans ses lettres, dont l'intérêt est si vif, une société élégante, raffinée qui lit Virgile et Cicéron dans de belles villas décorées des statues de muses et qui assiste, comme au temps de Pline le Jeune, à des lectures publiques (1). La culture était devenue un refuge. Pendant que les Germains s'avançaient sur les voies romaines, Sidoine comparait avec son fils l'*Hecyre* de Térence à l'*Épitreponte* de Ménandre (2). Maintenant, écrit-il à un ami, il ne reste plus qu'un titre de noblesse : « être initié aux lettres ». L'antiquité ne consentait pas à mourir. L'austère Cassien, le fondateur du monastère de Saint-Victor de Marseille, ne pouvait exorciser la beauté antique. « Pendant la prière, dit-il, pendant que l'on récite les psaumes et même lorsque je gémiss devant Dieu pour mes offenses, les vers d'un poète reviennent à ma mémoire ou les souvenirs des combats des héros (3). » Telle

(1) *Epist.*, IX, XIV.

(2) *Epist.*, lib. VIII, epist. III

(3) *Collat.*, XIV, cap. XII.

fut la Gaule du ^ve siècle. On ne s'étonnera pas d'y rencontrer des édifices où renaît encore l'esprit antique.

Lyon nous offre un important groupe d'églises de ce temps. Deux d'entre elles s'élevaient sur la colline Saint-Irénée qui fait suite à celle de Fourvière. Elles étaient voisines d'une route antique, la voie narbonnaise, bordée de tombeaux païens et de tombeaux chrétiens. C'est là qu'au temps des persécutions les fidèles avaient enseveli saint Irénée entre les deux martyrs saint Épipode et saint Alexandre. Leur monument funéraire réédifié par l'évêque Patiens était une salle voûtée à moitié enfouie dans le sol. Plus tard ce tombeau vénéré fut surmonté d'une basilique. Église et tombeau furent malheureusement saccagés par les protestants au temps des guerres de religion et les restaurations ont enlevé à ces édifices leur caractère (1).

L'église Saint-Just était voisine de l'église Saint-Irénée; elle a disparu, mais une jolie lettre de Sidoine Apollinaire nous en laisse deviner l'aspect. Les Lyonnais ne manquaient jamais de célébrer, avec solennité le 2 septembre, la fête de leur évêque Justus, mort, en 390, parmi les moines de la Thébaïde qu'il allait visiter. On avait rapporté son corps à Lyon et on l'avait déposé dans une crypte, sous une basilique qui portait le nom des Macchabées et qui fut désormais consacrée à saint Just. Sidoine était venu assister à la cérémonie avec quelques amis et une foule innombrable de pèlerins. « On avait (2), dit-il, fait avant le jour la procession annuelle que ne pouvaient contenir la basilique et la crypte bien qu'elles fussent entourées d'immenses portiques. Après que les moines et les clercs eurent chanté alternativement les psaumes avec une grande douceur, célébré matines, nous nous retirâmes de divers côtés, à peu de distance, toutefois, afin d'être tout proches lorsque les prêtres commenceraient à l'heure de tierces le sacrifice divin. Les étroites dimensions du lieu, la foule qui se pressait autour de

(1) Des découvertes récentes ont montré que le tombeau de saint Irénée et la basilique Saint-Jean qui le surmontait s'élevaient sur une basilique païenne élevée à la mémoire d'un enfant mort en bas âge dont on a retrouvé l'épithaphe. Voir dans la *Revue des Études anciennes*, 1947, p. 140 et suiv., un article de MM. W. Seston et Ch. Perrat.

(2) *Epist.*, lib. V, epist. XVII.

nous et la grande quantité de lumières nous avaient suffoqués. La chaleur d'une nuit toute voisine de l'été avait encore réchauffé cette enceinte... Les principaux citoyens allèrent se rassembler autour du tombeau du consul Syagrius qui n'était pas éloigné de la portée d'une flèche. D'autres s'assirent à l'ombre d'une treille formée de pieux qu'avaient recouverts les pampres verdoyants de la vigne; quant à nous, nous étions étendus sur un vert gazon, embaumé du parfum des fleurs. »

Là, pendant que ses amis jouent aux dés ou à la paume, Sidoine, provoqué par l'un d'eux, s'amuse à improviser des vers sur un sujet de cette société gauloise du v^e siècle à la fois pieuse et frivole que les lettres de Sidoine font revivre avec tant de charme.

Il semble que les Barbares n'aient rien changé à ce vieux monde sur lequel le soleil se couche. L'architecture garde sa beauté : la basilique qui surmontait le tombeau de saint Just ne nous est pas décrite, mais les immenses portiques qui l'accompagnaient devaient avoir avec leurs innombrables colonnes de marbre un aspect plein de grandeur. L'abondance des luminaires était une autre magnificence. Malgré les invasions nous ne sentons rien de mesquin, rien de pauvre dans l'église chrétienne.

La basilique épiscopale de Lyon que Sidoine nous décrit, dans un petit poème, confirme cette impression. L'évêque Patiens l'avait fait élever vers 470. Patiens était un de ces grands évêques du v^e siècle qui faisaient régner dans les cités l'ordre romain uni à la charité chrétienne. Contemporain de saint Mamert de Vienne, de saint Germain d'Auxerre, de saint Rémi de Reims, de saint Perpet de Tours de saint Loup de Troyes que Sidoine appelle le premier des pontifes du « monde » (1), il méritait, comme eux, le beau titre de *defensor civitatis*. Plein de prévoyance il avait accumulé assez de blé dans ses greniers pour nourrir pendant une famine les riverains du Rhône, ceux d'Arles, d'Avignon, de Saint-Paul-Trois-Châteaux et Valence (2).

Quand il s'agissait de réparer les anciennes églises ou d'en

(1) *Epist.*, Lib. V, epist. I.

(2) *Epist.*, Lib. VI, epist. XII.

construire de nouvelles, il dépensait sans compter. Il en éleva un grand nombre qu'il enrichit des plus beaux ornements (1). Mais son chef-d'œuvre semble bien avoir été la nouvelle basilique épiscopale de Lyon, élevée au bord de la Saône. Il demanda à trois poètes célèbres. Constantius, Secundinus et Sidoine Apollinaire, d'écrire des vers destinés à être inscrits dans l'intérieur de l'église. On aimait alors ces petits poèmes dont les lettres d'or se détachaient sur le marbre. Sidoine eut l'idée heureuse de prendre pour sujet la description de la nouvelle église. Il y a bien des obscurités dans ses hendécasyllabes, où l'on reconnaît quelques réminiscences de Martial; il s'en dégage cependant une image assez précise de l'édifice. Grâce à lui nous apprenons que la basilique était orientée exactement du levant au couchant, « une forêt de colonnes séparait la nef des bas-côtés, un plafond à caissons dorés éblouissait quand le soleil pénétrait à l'intérieur du monument, des marbres aux tons variés revêtaient le sol ainsi que les murs et au-dessus régnait une mosaïque faite d'un émail bleu et vert dessinant des figures diverses; l'église était précédée d'un atrium dont les superbes colonnes étaient en marbre d'Aquitaine. Une route très fréquentée, animée sans cesse par les piétons, les cavaliers et les chars, longeait l'atrium; la Saône coulait presque au pied de l'abside et les bateliers en passant devant le sanctuaire entonnaient un chant chrétien, pendant que de la rive on leur répondait par des alleluia. »

Les fouilles entreprises en 1935, dans le sous-sol de la cathédrale Saint-Jean, ont fait découvrir l'abside en demi-cercle de l'édifice (2) de l'évêque Patiens et quelques restes des mosaïques du pavement. La description de Sidoine pourrait être celle d'une basilique de Rome, de Ravenne ou de l'Orient hellénistique. Il ne semble pas que celle de Lyon leur fût inférieure en magnificence. Elle se conformait au noble modèle qu'avaient créé les architectes grecs du monde antique, comme le prouvent le sanctuaire païen de Samothrace et le Bakkéion d'Athènes.

(1) *Epist.*

(2) L'orientation de l'abside a prouvé que l'église avait sa façade à l'ouest.

En 471 Sidoine Apollinaire devint évêque de Clermont. La ville était riche en églises mais il n'en décrit aucune. Il aimait pourtant passionnément cette Auvergne qu'il connaissait depuis longtemps, puisqu'il avait à Avitacum une belle villa où il faisait de longs séjours. Ce fut pour lui une profonde douleur d'apprendre que l'Auvergne, la dernière province romaine allait être livrée aux Barbares. Il écrivit alors une lettre magnifique qui est son plus beau titre à l'admiration de la postérité. Il annonce qu'il défendra sa ville jusqu'à la dernière extrémité, avec les renforts amenés par son beau-frère Ecdicius. « Quand nous serons assiégés, dit-il, ce sera pour nous une joie d'être réduits à la famine et de combattre. » Il était, lui aussi, on le sait le *defensor civitatis*. L'empereur était l'incapable Julius Nepos qui refusa de secourir l'Auvergne et la livra à Euric, roi des Wisigoths. Euric occupa Clermont, fit Sidoine prisonnier et l'enferma dans un château de l'Aquitaine.

Sidoine parle peu des églises de Clermont, mais nous les connaissons par Grégoire de Tours, qui, au siècle suivant nous les énumère et parfois nous les décrit. La plupart remontaient au v^e siècle et il ne semble pas qu'elles aient pu changer dans l'intervalle.

Une des plus remarquables était l'église élevée par l'évêque Namatius, vers 450. Elle avait 150 pieds de longueur (50 mètres), 60 en largeur (20 mètres), 50 en hauteur (16 m. 60) jusqu'à la charpente qui la recouvrait (1). L'église était donc plus large que haute. Ces dimensions sont conformes à l'esprit antique, on n'y sent aucune aspiration; elles n'expriment que la sérénité et le repos. Dans la basilique chrétienne, ce repos est le repos dans la foi. On comptait dans l'église soixante-dix colonnes, ce qui prouve qu'elle avait de chaque côté de la nef des doubles bas-côtés. En effet l'église à doubles bas-côtés de Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome, avait seulement six colonnes de plus que celle de Namatius et elle était plus longue. Ajoutons que le nombre extraordinaire de huit portes, indiqué par Grégoire de Tours, suppose une porte à l'extrémité de la nef et de chaque

(1) Grégoire de Tours, *Hist. Francorum*, lib. II, 12.

bas-côté. A ces cinq portes s'en ajoutèrent trois autres s'ouvrant dans la région voisine de l'abside. Dans cette description si précise deux particularités peuvent encore retenir notre attention. La première est que l'église avait l'abside en demi-cercle, non loin d'une partie saillante de chaque côté, qui lui donnait la forme d'une croix (1). C'est ici la première mention d'un transept débordant l'alignement des murs, dans une église de la Gaule. Ce plan avait un sens symbolique; saint Ambroise avait écrit un distique où il affirmait que l'église devait être bâtie sur la forme de la croix. Un autre détail n'est pas moins intéressant : il y avait sur la façade une seconde abside, en demi-cercle, *in ante absidam rotundam habens* (2). L'église avait donc deux absides opposées. C'est là une particularité qui n'est pas latine. Les églises à deux absides opposées ne se rencontrent pas alors à Rome ni en Italie, mais en Orient. Nous en avons signalé une de ce type en Égypte à Saint-Menas (3). On en rencontre une autre à Hermontis dans la Thébaïde. Il en subsiste un exemple en Algérie, à Orléansville et d'autres en Tunisie à Feriana et à Middidi. L'architecture de l'Afrique du Nord, nous le savons, prolongeait celle de la Syrie et de l'Égypte (4). A quoi servait cette seconde abside de Clermont? Grégoire de Tours nous le laisse deviner en nous apprenant que l'évêque Namatius avait obtenu les reliques des deux martyrs de Bologne : saint Agricole et saint Vital, auxquels il dédia son église. Chacun de ces saints avait donc son abside où il était vénéré. Le plan à deux absides opposées se perpétua en France où on le rencontre encore à l'époque carolingienne. Les fouilles faites en Bretagne à Saint-Servan et en Champagne à Saint-Rémi de Reims nous en ont révélé deux exemples. La cathédrale de Nevers conserve encore deux absides opposées dont la plus ancienne remonte

(1) « *Ab utroque latere eleganti constructos opere totumque ædificium in modum crucis habetur expositum.* » *Hist. Franc.*, lib. II, 16.

(2) « *In ante* » ne peut pas avoir d'autre sens que en avant c'est-à-dire sur la façade. Comme toutes les églises avaient une abside à l'autre extrémité, Grégoire de Tours n'aurait pas signalé celle-là si elle n'eût pas été insolite.

(3) Voir le chapitre précédent.

(4) C'est ce qu'a montré Stéphane Gsell dans son remarquable livre sur les *Monuments antiques de l'Algérie* 1891.

au x^e siècle. L'Allemagne qui n'innovait pas resta plus longtemps fidèle à cette disposition archaïque que la France. En France comme en Allemagne, il y avait dans chacune de ces absides un autel contenant les reliques d'un saint. L'église de Namatius devait être richement décorée car on mit douze ans à la construire.

Grégoire de Tours, originaire de Clermont où il avait passé sa jeunesse, nous fait connaître plusieurs églises de sa ville natale. D'ordinaire il ne les décrit pas mais se contente de les caractériser par quelques traits pittoresques. Le naïf Grégoire de Tours était sans s'en douter un artiste. Il choisissait d'instinct le détail poétique ou émouvant. Il y a autour de ce sanctuaire un air de mystère. C'était l'église de Saint-Allyre où l'on admirait le tombeau d'Injuriosus et de Scolastica « les amants d'Auvergne » qu'avait enveloppé un rosier; c'était l'église Saint-Vénérand s'élevant au milieu d'innombrables sarcophages de marbre où l'on déchiffrait les scènes de l'Évangile. C'était l'église Saint-Étienne construite et décorée par les soins de la femme de Namatius, évêque de Clermont. Séparée de son mari, comme c'était la règle, elle se donnait tout entière à son œuvre. Assise dans la nef, la Bible sur les genoux, elle indiquait au peintre les sujets qu'il devait représenter. Elle était si modestement vêtue qu'un pauvre entrant dans l'église la crut plus pauvre que lui, lui donna un morceau de son pain. Elle le reçut avec reconnaissance. Elle le conserva longtemps comme un présent du plus grand prix et en mangeait quelques miettes à chacun de ses repas. C'était l'église de Saint-Cassien, martyr d'Auvergne où reposait la vierge sainte Georgia dont les funérailles avaient été accompagnées d'un vol de colombes. C'est dans la chapelle souterraine de cette église que l'évêque Cautin, prélat indigne qui déshonora l'épiscopat d'Auvergne, fit enfermer vivant dans un tombeau le prêtre Alexandre dont il convoitait les richesses. Par un effort surhumain le prêtre s'arracha au sépulcre et parvint à s'enfuir.

Un fait curieux est qu'on rencontrait souvent en Auvergne des souvenirs du monde oriental. S'il en faut croire Fortunat, Sidoine Apollinaire avait élevé à Clermont une église en l'hon-

neur de saint Georges (1). Il avait donc reçu de Lydda, en Palestine où était le tombeau du saint, une de ses reliques. C'est en Gaule, la plus ancienne mention de saint Georges qui devait devenir si célèbre au temps des croisades. A Clermont l'église monastique de Saint-Cyr, dédiée à un autre saint oriental fut fondée dans la seconde moitié du v^e siècle par le solitaire Abraham qui venait des bords de l'Euphrate. Sainte Thècle, protectrice de Séleucie, en Isaurie, était vénérée par les religieuses de Chamalières aux portes de Clermont. Les Orientaux étaient nombreux en Auvergne où le commerce les attira de bonne heure (2). L'évêque Avitus baptisa le jour de la Pentecôte, cinq cents juifs vêtus de blanc dans le baptistère de Clermont qui, chose curieuse, se trouvait hors de la ville (3).

Ces contacts répétés avec l'Orient expliquent sans doute la nouveauté de l'église Saint-Antolianus, décrite par Grégoire de Tours. Elle datait de la fin du v^e siècle et se trouvait un peu en dehors de Clermont; c'était une basilique qui ne ressemblait pas aux autres. Au-dessus de l'autel s'élevait une tour qui se terminait par une coupole couverte « d'admirables peintures ». Cette œuvre « élégante et d'un art délicat » s'écroula au temps de Grégoire de Tours et ruina tout l'édifice avec ses arcades et ses colonnes. L'église de Clermont était donc une basilique à coupole, fort semblable à celle que nous avons signalée en Asie Mineure à Kodja Kalessi. Il n'y avait rien de pareil à Rome, ainsi l'union de la basilique et de la coupole, cette merveilleuse création du génie grec au contact de la Perse, était connue en Auvergne à la fin du v^e siècle. Elle ne pouvait lui venir que de l'Orient, d'où l'avait sans doute rapportée un architecte au retour du grand pèlerinage.

(1) Fortunat, II, 12.

(2) Voir Ebersolt, *Orient et Occident*, 1928.

(3) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. V

III

Il faut maintenant nous transporter en Touraine et étudier la plus célèbre église du v^e siècle : la basilique de Saint-Martin de Tours. Elle mérite une longue attention. On venait y vénérer le plus grand saint de la Gaule, un de ceux dont on disait qu'il avait été une image vivante du Christ. Voici comment Sulpice Sévère, qui l'avait connu, parle de lui après sa mort : « On peut, dit-il, d'une façon ou d'une autre raconter ce qu'il était, mais sa vie intérieure et ce que fut cette âme toujours élevée vers le ciel, aucune parole ne pourra le dire... Il ne jugeait personne, ne condamnait personne, ne rendait pas le mal pour le mal. Telle était sa patience à supporter les injures que, bien qu'il fût évêque, les moindres clercs pouvaient l'injurier impunément, sans qu'il les déposât ou leur retirât son affection. Personne ne le vit jamais en colère, ni inquiet ni triste, on ne le voyait point rire. Toujours semblable à lui-même, il portait sur son visage une joie céleste et semblait supérieur à l'humaine nature. Il avait sans cesse à la bouche le nom du Christ et son âme ne respirait que la piété, la paix, la miséricorde (1). » Ces quelques lignes, écrites par un contemporain, sont le plus beau portrait qu'on ait jamais tracé de saint Martin.

Quand il mourut à Candès, en 397, on transporta son corps à Tours et on éleva sur son tombeau un modeste sanctuaire. Vers le milieu du v^e siècle, l'affluence des pèlerins détermina l'évêque Perpetuus à édifier en l'honneur de saint Martin, une basilique digne de lui. Elle fut terminée vers 470.

Presque tout ce que nous savons de cette basilique nous vient de Grégoire de Tours qui écrivit un siècle après. La Gaule avait beaucoup changé dans l'intervalle. Les paysans s'étaient en

(1) Sulpice-Sévère, *Vita Martini*, 26-27 et Delehaye, *Sanctus*, p. 289.

grande partie convertis au christianisme et les Francs avaient été baptisés. Mais tous ces chrétiens récents gardaient au fond de l'âme bien des restes de l'antique paganisme. Les rois mérovingiens demandaient à Tours des oracles comme jadis les Grecs à Delphes. Mérovée mit sur l'autel de saint Martin trois livres : le Psautier, le Livre des Rois, les Évangiles; il jeûna trois jours et le quatrième, les livres ouverts au hasard, lui donnèrent une réponse favorable. Le roi Chilpéric écrivit une lettre à saint Martin et la fit déposer sur son tombeau. Il attendait la réponse et fut déçu de n'en pas recevoir (1). Sans doute il y avait encore quelques nobles âmes qui venaient prier saint Martin de leur inspirer l'amour des vertus qu'il avait pratiquées, mais la foule des pèlerins ne lui demandait que des miracles. Grégoire de Tours nous en raconte un grand nombre.

Un roi wisigoth de Galice, qui pourtant était arien, envoya à la basilique de Tours un lingot d'or du poids de son enfant malade pour obtenir sa guérison (2). L'huile des lampes était un remède (3); en temps d'épidémie on en faisait boire aux hommes et même aux animaux (4). La poussière du tombeau diluée dans l'eau était un autre remède très efficace (5). Grégoire de Tours en emportait toujours en voyage et, muni de cette panacée, il se moquait des médecins et de leurs thériaques (6). Mais c'était surtout dans le voisinage du tombeau que les malades guérissaient, ils y priaient souvent pendant des mois, avant de recevoir la guérison comme un coup de foudre. La basilique devait avoir un aspect étrange. Pendant le jour elle n'était jamais solitaire; de perpétuels cortèges de pèlerins la parcouraient pendant que les infirmes se faisaient porter auprès du tombeau.

Comment cette église, qui différait tant des autres par sa vie intérieure, avait-elle été conçue? Nous le savons mal, car Grégoire de Tours qui en parle si souvent nous annonce qu'il ne la décrira pas, car, dit-il, « elle est sous les yeux de tous ».

(1) *Hist. Francorum*, lib. V.

(2) Grégoire de Tours, *De Virtutibus Sancti Martini*, I, XI.

(3) *Ibid.*, I, XI.

(4) *Ibid.*, III, XVIII.

(5) *Ibid.*, XXXVII.

(6) *Ibid.*, LX.

Il se contente de nous donner quelques chiffres. Il nous apprend qu'elle a 160 pieds de longueur (53 m. 33), 60 pieds de largeur (19 m. 80), 45 de hauteur (15 m.); « elle a, continue-t-il, 120 colonnes et 52 fenêtres; 32 de ces fenêtres sont autour de l'autel et 20 sont dans la nef ». Elle avait 8 portes : 5 dans la nef et 3 dans la région du chœur. Il faut à l'aide de ces passages essayer de reconstituer la basilique; quelques traits empruntés au livre des *Vertus de saint Martin* (1) et à l'ancien recueil des inscriptions de l'église nous y aideront encore (2). Nous y ajouterons des particularités que des fouilles anciennes nous ont déjà fait connaître.

Les 20 fenêtres de la nef (10 de chaque côté) annoncent 20 colonnes dans cette nef (10 également de chaque côté) (3).

Pour arriver à ce nombre considérable de 120 colonnes, dont nous devons trouver la place, il faut admettre que cette nef avait de doubles bas-côtés, c'est-à-dire 20 colonnes encore. Les cinq portes dans la nef, dont parle Grégoire de Tours, supposent de doubles bas-côtés. Les églises fréquentées par les pèlerins avaient souvent de doubles bas-côtés. Tel était le plan de l'Anastasis de Jérusalem, de l'église de Bethléem, de la basilique constantinienne de Saint-Pierre à Rome, de l'église d'Orléansville en Algérie (4). Ces doubles bas-côtés étaient nécessaires à Tours; ils mettaient de l'ordre dans les cortèges de pèlerins qui s'avançaient vers le tombeau pendant que d'autres en revenaient.

La nef était surmontée de tribunes, l'existence de ces tribunes est certaine, car des fouilles nous ont rendu quelques colonnes de plus petite dimension qui étaient celles du premier étage. A chaque grande arcade de la nef devaient correspondre deux petites arcades de la tribune et deux petites colonnes, ce qui donne 40 colonnes pour l'ensemble des tribunes. Ce plan

(1) Grégoire de Tours, *De Virtutibus Sancti Martini*.

(2) Voir Ed. Leblant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. I, p. 283.

(3) *De Virtutibus Sancti Martini*.

(4) Sur l'église d'Orléansville voir Stéphane Gsell, *Les Monuments antiques de l'Algérie*, t. II, p. 238. Il est curieux que l'église d'Orléansville qui n'avait que 16 mètres de largeur ait pu avoir de doubles bas-côtés. Celle de Tours, nous l'avons dit, avait 19 m. 80.

et cette élévation de la nef sont d'autant plus vraisemblables qu'on les voit se perpétuer au moyen âge dans les églises qui ont remplacé cette première basilique. Ainsi le total des colonnes de la nef s'élevait à 80.

Nous entrons maintenant dans le domaine de l'hypothèse. L'église avait-elle un transept? Grégoire de Tours n'en parle pas, mais rien n'est plus vraisemblable. Une basilique aussi fréquentée avait besoin d'espace autour de l'autel et dans le voisinage du tombeau. Ce transept devait être, lui aussi, surmonté de tribunes car telle fut la disposition de l'église du moyen âge. S'il en était ainsi chaque bras du transept pouvait avoir 7 colonnes dans le bas et 14 colonnes plus petites dans le haut, ce qui donne pour les deux bras de transept 42 colonnes. Le total des colonnes de la nef et du transept est donc de 122. Il y en a deux de trop mais ces deux colonnes, sans doute beaucoup plus petites, pouvaient être dans le *chorus psalentium* dont nous parlerons plus loin. Ces petits édifices élevés au milieu de la nef en offrent des exemples.

Ces 120 colonnes provenaient probablement d'un monument antique, car Grégoire de Tours nous dit qu'elles avaient été transportées dans un élan de foi, premier témoignage de l'enthousiasme des foules qu'on verra reparaitre au XII^e siècle, à Saint-Denis, à Chartres et en Normandie. La présence des tribunes est incontestable; celle des doubles bas-côtés de la nef, celle du transept ayant lui-même des tribunes et des bas-côtés me paraissent plus que vraisemblables, presque certaines. Il existe, en effet, un ancien dessin, fait vers 1798, au moment où l'on démolissait la basilique de Saint-Martin de Tours (1). Le corps de l'église d'un aspect très archaïque met sous nos yeux l'édifice élevé par le trésorier Hervé de 997 à 1014. Le XIII^e siècle en modifia les parties hautes; la voûte romane, en plein cintre, fut remplacée par une voûte à croisée d'ogives et des fenêtres furent ouvertes dans la nef qui n'en avait pas. Le transept qui, lui aussi, avait des bas-côtés fut modifié de la même manière. L'église d'Hervé était plus grande que celle de saint Perpet,

(1) Il a été publié par Ch. de Grandmaison dans *Tours archéologique*, 1879, p. 51. La partie gauche du dessin est incomplète.

comme le prouve le plan qui en fut fait avant sa destruction (1). Mais il est plus que probable qu'Hervé se conforma au plan de l'église, relevé en 919, après l'incendie allumé par les Normands et il est tout aussi vraisemblable que l'église de 919 reproduisait, elle aussi, le plan et l'élévation de l'église de saint Perpet. Au vi^e siècle, une église à doubles bas-côtés et à transept surmonté de tribune n'était pas une nouveauté. La célèbre église de Saint-Menas, dans la Basse-Égypte, élevée par Arcadius à la fin du iv^e siècle était de ce type. Or, Saint-Martin de Tours a subi, nous le verrons, l'influence de l'Orient (2).

Les trois églises les plus célèbres de la chrétienté, le Martyrium de Jérusalem, l'église de Bethléem et Saint-Pierre de Rome avaient de doubles bas-côtés. On a voulu sans doute imiter cette disposition dans la basilique la plus illustre de la Gaule.

Du carré du transept où se trouvait l'autel, nous ne savons qu'une chose, c'est que la région qu'il occupait, en y comprenant sans doute le transept et l'abside, était éclairée par trente-deux fenêtres. Ce nombre si considérable d'ouvertures avait frappé Quicherat et, dans un ingénieux mémoire, il avait tenté de prouver qu'une tour-lanterne, répandant largement la lumière, s'élevait au-dessus de l'autel. Robert de Lasteyrie n'accepta pas cette hypothèse. Une tour, disait-il, existait à la basilique de Saint-Martin, puisqu'une inscription nous l'apprend, mais elle était à la façade. Sur ce point il avait vu juste, car l'inscription nous parle d'une tour qui ne pouvait être qu'à l'entrée. Le petit poème commence en effet par ces mots : « En entrant dans le temple lève les yeux en haut (3). »

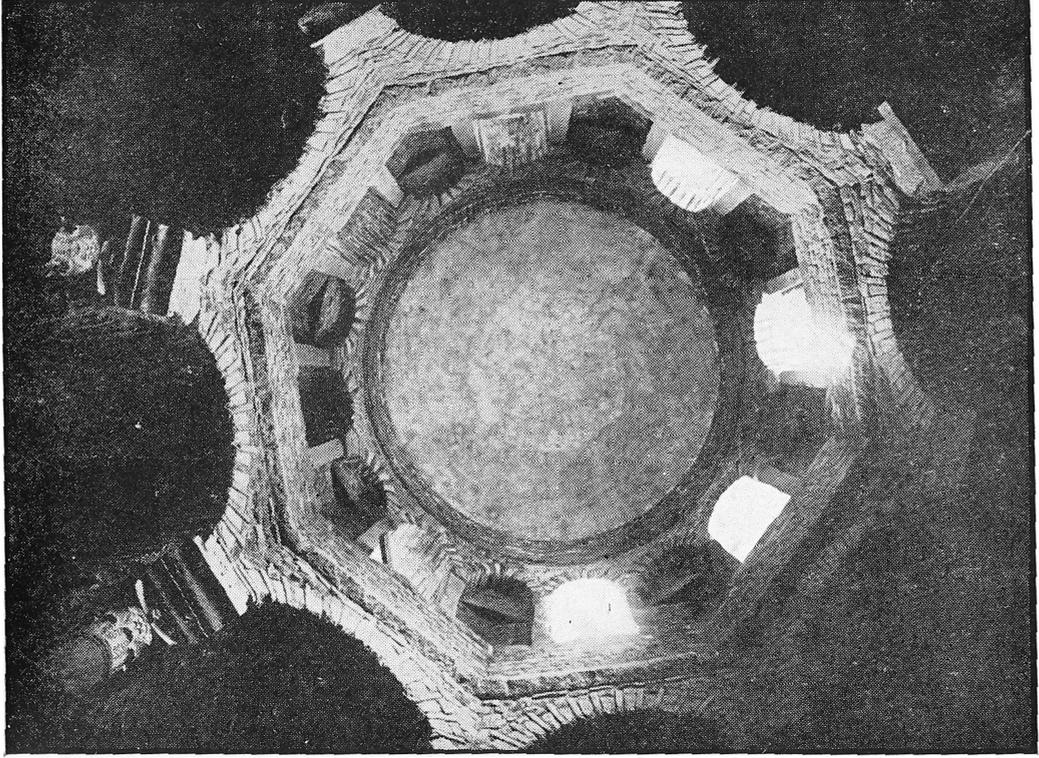
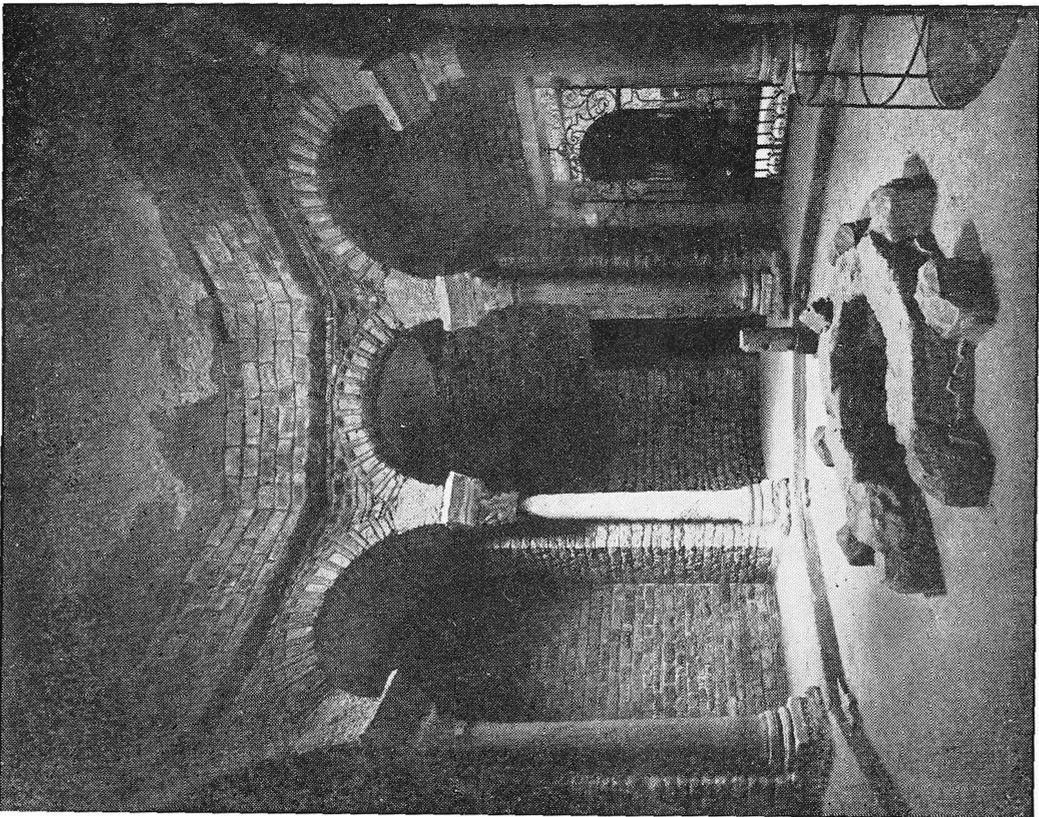
Robert de Lasteyrie avait raison (4), mais Quicherat avait-il tort? Je crois, pour ma part, qu'ils avaient raison tous les deux. A mon sentiment, il y avait une tour à l'entrée et une autre au-dessus de l'autel. Pour la tour d'entrée, aucun doute n'est

(1) Publié également par Ch. de Grandmaison, *op. cit.*, p. 57.

(2) J'ai montré dans *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 297 et suiv., la profonde influence exercée par l'église élevée par Hervé à saint Martin de Tours sur les églises de la route de Saint-Jacques-de-Compostelle.

(3) *Ingrediens in templum refer ad sublimia vultum.*

(4) Voir R. de Lasteyrie. *Saint-Martin de Tours*, 1891.



BAPTISTÈRE DE FRÉJUS : l'intérieur et la coupole.

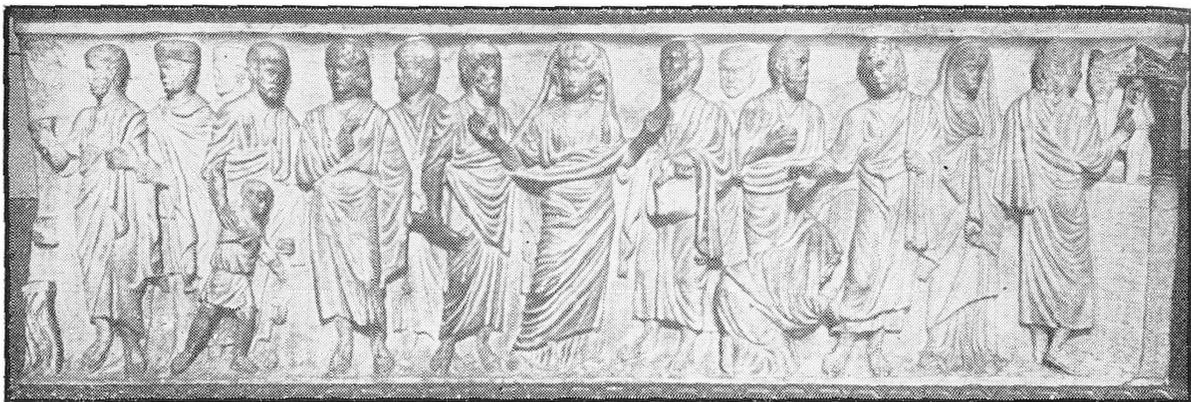
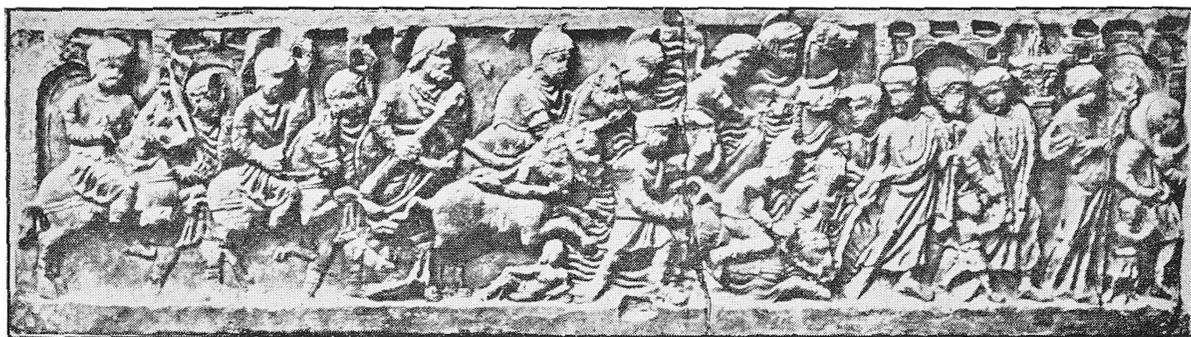
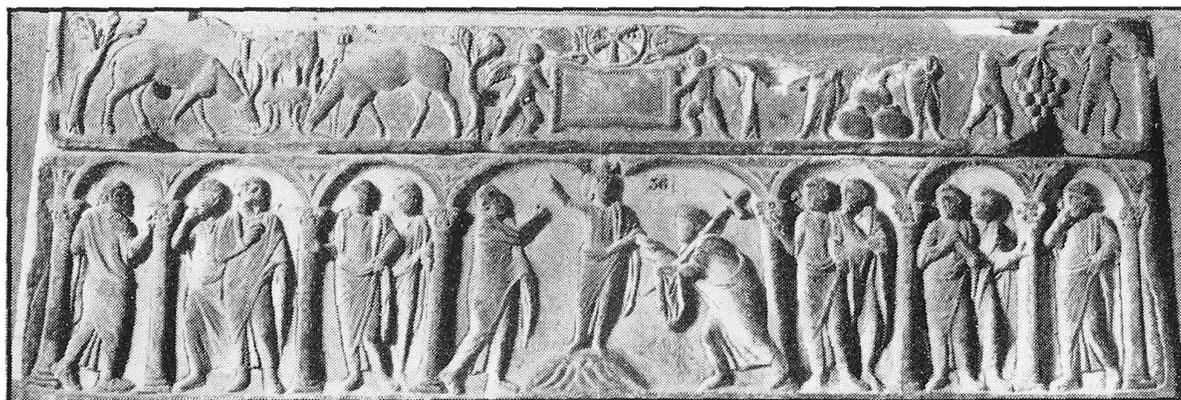


Photo Archives photographiques

MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST. Sarcophage de l'église des Carmes, à Clermont-Ferrand.



PASSAGE DE LA MER ROUGE. Sarcophage de Nimes.



LE CHRIST SUR LA MONTAGNE
ENTRE SAINT PIERRE, SAINT PAUL ET LES APOTRES.
Sarcophage de la crypte Saint-Victor. Musée Borély à Marseille.

possible. Un curieux fait renforce l'inscription que nous venons de citer. Cette tour avait une cloche et un pèlerin coupa un morceau de sa corde pour en faire une relique (1).

La seconde tour devait être au-dessus de l'autel, car un passage du *De virtutibus Sancti Martini* nous apprend qu'un énergumène se précipita sur le pavement du haut de la *machina* qui était voisine de l'abside voûtée où se trouvait le tombeau de saint Martin. Or, le tombeau de saint Martin était peu éloigné de l'autel. Ce mot de *machina* semble signifier, ici, soit une tour-lanterne, soit une tour surmontée d'une coupole (2).

Si nous nous reportons à la longue inscription de la tour d'entrée, nous y lisons quelques vers singuliers. Le poète, après avoir parlé de cette tour de la façade « qui est une défense contre les entreprises des orgueilleux et une protection pour les humbles de cœur », ajoute :

« Mais elle est plus haute la tour qui, s'élevant superbe vers la route des étoiles, a emporté Martin jusqu'à la cité du ciel. C'est de là qu'il appelle vers les dons du Christ, les peuples qu'il a précédés en sanctifiant la route des astres. » Il est possible qu'il n'y ait là qu'une métaphore, mais cette métaphore elle-même ne semble-t-elle pas avoir été imposée au poète par la tour du transept qui montait plus haut que celle de l'entrée? Cette tour n'est-elle pas devenue dans sa pensée cette sorte de piédestal d'où Martin s'était élancé vers les étoiles? Et la cloche de cette seconde tour, qui devait en avoir une comme la première, n'a-t-elle pas inspiré le vers où il est dit que Martin appelle les peuples vers les dons du Christ? Nous rencontrerons au cours de ce chapitre, dans une autre église, une tour centrale qui rendra plus vraisemblable encore celle de la basilique de Saint-Martin.

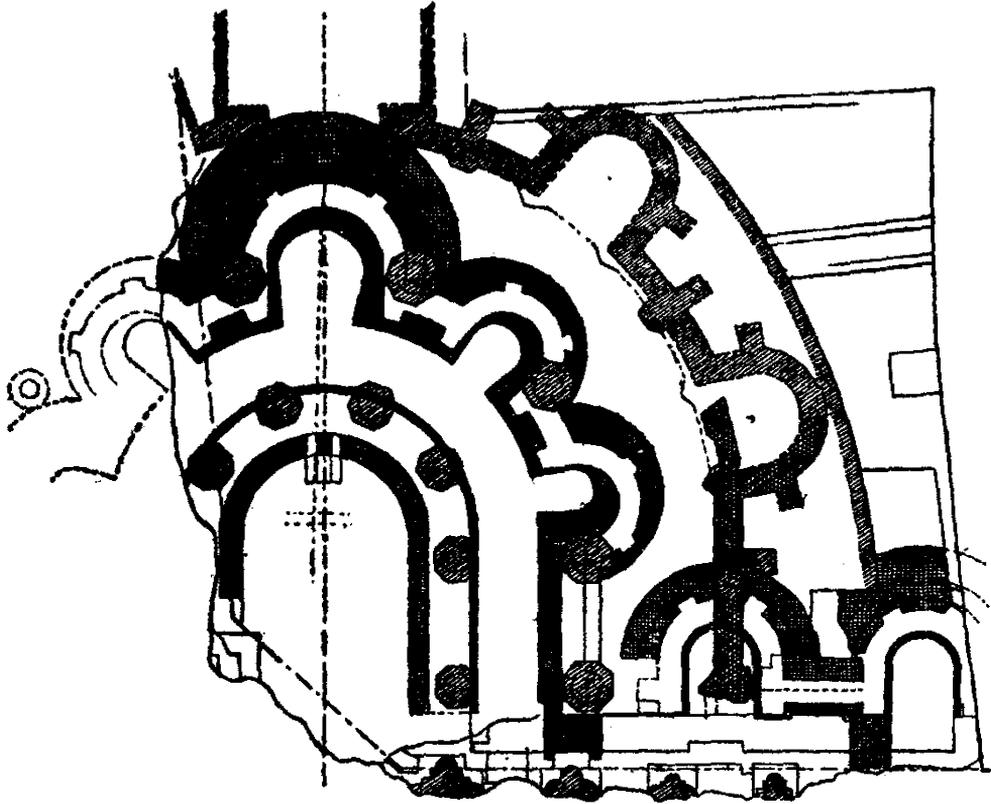
La présence d'une tour centrale permet de placer les 32 fenêtres dont parle Grégoire de Tours. On peut imaginer qu'il y en avait 6 dans chaque bras du transept. A ces 12 fenêtres s'en ajoutaient

(1) Grégoire de Tours, *De Virt. S. Martini*, I, XXXVIII.

(2) Fortunat, contemporain de Grégoire de Tours, emploie *machina* dans le sens très général de construction. Il dit (lib. I, cap. XIX) que le corps du bâtiment de la villa de Leontius était élevé et porté par trois arcades.

12 autres aux étages de la tour-lanterne et il en restait 8 pour la région de l'abside. D'autres combinaisons sont possibles mais sans la tour le nombre de 32 devient inexplicable.

Dès les temps mérovingiens quelques églises eurent-elles deux tours? Aucun texte ne nous permet de l'affirmer. Mais une



PLAN DU DÉAMBULATOIRE DE SAINT-MARTIN DE TOURS.

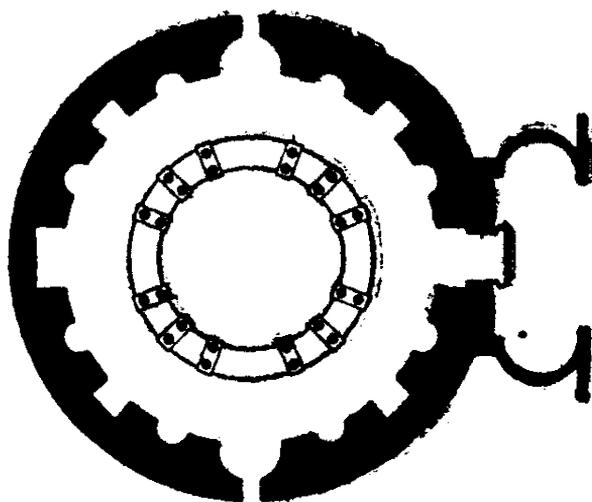
chose est certaine, c'est qu'à l'époque carolingienne la tour de façade et la tour de l'autel caractérisaient certaines églises. Il en était ainsi à l'église de l'abbaye de Saint-Riquier et à la cathédrale de Cologne que d'anciens dessins nous font connaître. On peut se demander s'il n'y eut pas là une tradition remontant à Saint-Martin de Tours, la plus célèbre des églises de la Gaule.

Nous n'avons plus rien maintenant à attendre de Grégoire de Tours. Il ne décrit pas l'abside qui, depuis les fouilles de 1887 (devenues maintenant inaccessibles), propose aux archéologues un problème difficile à résoudre.

On a découvert dans le sous-sol des fondations de trois époques différentes; elles présentent toutes les trois le même plan : un déambulatoire sur lequel s'ouvrent cinq chapelles rayonnantes.

La question qui se pose est celle de la date des plus anciennes fondations. Sont-elles celles de l'église de Perpetuus? Mgr Chevalier qui surveillait les fouilles l'affirme, Robert de Lasteyrie le nie. Il n'y a, dit-il, en Orient comme en Occident aucun exemple d'un déambulatoire à chapelles rayonnantes au v^e siècle. Celui de Saint-Martin de Tours, qui est le plus ancien que l'on connaisse et qui a servi de modèle à tous les autres, a été conçu et édifié en 919, date à laquelle on reconstruisit l'église détruite par les Normands.

Mgr Chevalier répondit et voici ses arguments (1) : le plus ancien des déambulatoires que les fouilles aient mis à jour a exactement soixante pieds de large, dimension que Grégoire de Tours assigne à la largeur de l'église. Le déambulatoire, plusieurs fois refait et chaque fois plus vaste, a continué jusqu'au xviii^e siècle à s'appeler voûte de Saint-Perpet. Dans une église, où d'innombrables pèlerins passaient sans cesse devant le tombeau de saint Martin, un plan nouveau s'imposait. Ce plan d'ailleurs existait. Que l'on suppose une rotonde à colonnade intérieure entourée de niches profondes, comme celles de Sainte-Constance à Rome; qu'on n'en garde que la moitié et l'on aura le déambulatoire de Saint-Martin. Il aurait pu ajouter qu'on n'avait trouvé aucune trace de l'abside unique que l'hypothèse de Robert de Lasteyrie suppose (2).

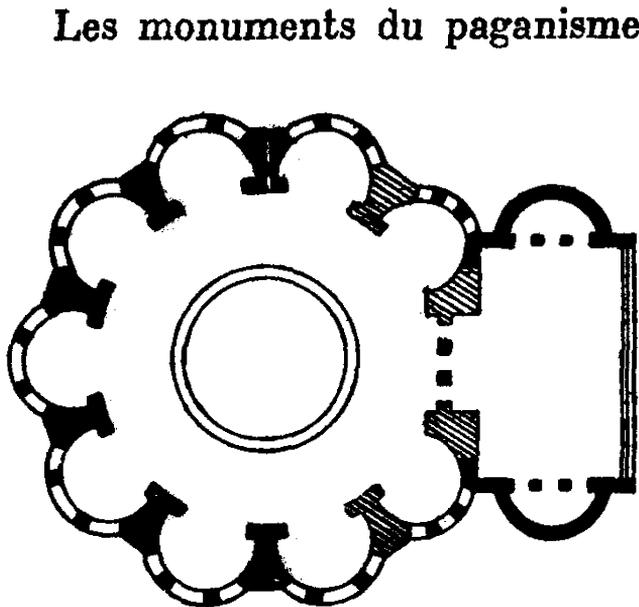


PLAN DE L'ÉGLISE SAINTE-CONSTANCE
à Rome.

(1) Dans la revue *l'Ami des monuments*, 1892.

(2) Mgr Chevalier aurait pu aussi tirer parti d'une des inscriptions de Saint-Martin de Tours qui n'a pas attiré son attention. Il y est parlé avec un profond

Ces arguments ne manquaient pas de force il y a cinquante ans; ils en ont davantage encore aujourd'hui car on a découvert à Rome, dans la basilique des catacombes de Saint-Sébastien, un déambulatoire des premiers siècles. Il y manque, il est vrai, des chapelles rayonnantes mais on les rencontre à l'abside de Matifou en Algérie et à celle du Dar-el-Kous au Kief, en Tunisie. Là, c'est le déambulatoire qui manque car les chapelles s'ouvrent directement sur le chœur.



PLAN DU TEMPLE DE MINERVA MEDICA
à Rome.

Les monuments du paganisme nous offrent des dispositions analogues. A Rome, la rotonde qu'on appelle le temple de *Minerva medica* est caractérisée à l'intérieur par une couronne d'absidioles demi-circulaires. Un temple de Tivoli présente les mêmes dispositions. On peut ajouter que beaucoup de mausolées païens de forme circulaire n'étaient à l'intérieur, comme à l'extérieur, qu'une suite d'absidioles (1). Ces formes pré-existaient donc au christianisme.

Faut-il conclure que Mgr Chevalier avait raison et que le plus ancien des trois déambulatoires, dont on a retrouvé les restes à Saint-Martin de Tours, remonte à saint Perpet, c'est-à-dire au ^ve siècle?

respect de cinq reliques que possédait la basilique: celles de saint Jean-Baptiste, de saint Victor, de saint Félix, de saint Gervais et de saint Protais. Nous ne savons pas où étaient placées ces reliques et Mgr Chevalier aurait pu avancer qu'elles étaient à une place d'honneur, qui entourait le tombeau de saint Martin, c'est-à-dire dans les cinq chapelles rayonnantes. La coïncidence est curieuse mais on ne saurait y voir une preuve. Quicherat a écrit sur ce sujet des pages très confuses. *Mél. d'archéol. et d'hist.*, p. 56 et suiv.

(1) M. Grabar a publié d'après d'anciens dessins plusieurs de ces monuments antiques. Voir *Martyrium*, t. I, fig. 69, 70, 97.

Un fait vraiment extraordinaire ne permet guère d'accepter cette conclusion. Comment expliquer, en effet, qu'un déambulatoire à chapelles rayonnantes datant du v^e siècle, déambulatoire qu'avaient pu voir et admirer des milliers de pèlerins, n'ait été imité qu'à partir du x^e siècle, c'est-à-dire cinq cents ans après sa création? Mais si l'on admet que le plus ancien déambulatoire à chapelles rayonnantes de Saint-Martin de Tours date de 919, c'est-à-dire de l'année où la vieille église de Saint-Perpet, détruite par les Normands, commença à être reconstruite, on comprend que ce déambulatoire si particulier ait pu être imité à la cathédrale de Clermont en 947, à la cathédrale d'Orléans en 990 et à Tours même en 995 par Hervé qui reconstruisit la basilique détruite par un incendie en l'agrandissant. On comprend sans peine aussi qu'au xi^e siècle toutes les grandes églises de la route de Saint-Jacques de Compostelle, Conques, Saint-Martial de Limoges, Saint-Sernin de Toulouse et enfin l'église même de Saint-Jacques-de-Compostelle aient conservé le déambulatoire à chapelles rayonnantes, car toutes ces églises s'inspiraient de celle de Tours (1). A partir de ce moment, le déambulatoire à chapelles rayonnantes régnera en maître dans l'art gothique.

Cependant un problème subsiste. Comment se fait-il qu'un ensemble aussi parfait que le déambulatoire à chapelles rayonnantes de Tours ait pu être conçu dans les premières années de ce sombre x^e siècle, où la France du Nord, dévastée par les Normands, gardait à peine assez de force pour relever ses ruines?

C'est sans doute parce que le déambulatoire à chapelles rayonnantes avait été préparé par un long travail antérieur. On a vu qu'en Gaule les églises des temps mérovingiens avaient disparu en ne laissant que quelques restes peu significatifs d'ordinaire. L'Angleterre a été plus heureuse : une église, élevée à Brixworth, en 680, est encore debout et les dispositions n'en ont pas été modifiées. Elle annonce l'avenir (2). Sur un déam-

(1) J'ai indiqué cette influence de Saint-Martin de Tours dans *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 398 et suiv.

(2) C'est M. A. Grabar qui a fait connaître cette église aux archéologues français. Voir *Martyrium*, t. I, p. 514 et fig. 124.

bulatoire parfaitement caractérisé s'ouvrent deux niches, non pas en demi-cercle, mais quadrangulaires. Comme dans les mausolées antiques elles abritaient des tombeaux. C'étaient ceux de quelques grandes familles qui avaient voulu reposer près de l'autel. Nous comprenons que les niches de ces déambulatoires primitifs ne contenaient pas encore de reliques.

De 680, date de l'église de Brixworth, à 919, date du déambulatoire de Saint-Martin de Tours, plus de deux siècles se sont écoulés. Pendant ce long espace de temps, des tentatives aujourd'hui inconnues préparèrent et peut-être même réalisèrent la forme parfaite du déambulatoire à chapelles rayonnantes destinées à contenir, non plus les tombeaux des particuliers mais les reliques des saints. Le culte grandissant de ces reliques explique ces recherches et leur succès. Des fouilles heureuses feront peut-être connaître un jour ces types précurseurs.

Le tombeau de saint Martin mérite maintenant de retenir notre attention. Il était dans une abside dont les murs et la voûte étaient ornés de peintures ou de mosaïques (1). Il était peu éloigné d'une fenêtre car des voleurs en s'aidant d'un treillage arraché à un tombeau extérieur brisèrent la fenêtre, entrèrent dans l'abside, s'emparèrent de tous les ornements d'or et d'argent ainsi que des tentures de soie et sortirent par la fenêtre « en mettant le pied sur le saint tombeau (2) ». Ce tombeau était donc magnifiquement décoré; le saint y reposait couché, comme la coutume en était alors établie, les pieds tournés vers l'orient. La tête du défunt généralement un peu relevée dans la tombe semblait regarder comme le prêtre à l'autel le soleil levant, figure de la lumière éternelle. Cette pensée symbolique a dominé tout le moyen âge, qui a toujours orienté ses tombeaux de la même manière. On voit par le passage que nous venons de citer que le tombeau de saint Martin n'était pas dans une crypte mais reposait sur le sol de la basilique. Il en fut ainsi, semble-t-il, pour tous les grands saints des temps mérovingiens. C'est seulement au siècle de Charlemagne qu'on voit apparaître

(1) *Hist. Franc.*, lib. V, I. *Pictura* signifie alors aussi bien mosaïque que peinture à fresque.

(2) *Hist. Franc.*, lib. VI.

ces vastes cryptes monumentales où les fidèles pouvaient assister aux cérémonies liturgiques célébrées en l'honneur du saint (1).

Entre le tombeau de saint Martin et l'autel se trouvait un espace assez vaste où se tenaient les malades et où passaient les pèlerins. Pour Mgr Chevalier qui admet l'existence, dès l'origine, des chapelles rayonnantes, cet espace serait le déambulatoire; suivant lui, c'est par le nom d'atrium que Grégoire de Tours désigne le déambulatoire.

En étudiant les textes de l'historien, j'ai acquis la conviction que cet atrium n'était pas à l'intérieur mais à l'extérieur de la basilique. Voici quelques-uns de ces textes : « L'atrium, dit Grégoire de Tours, est un endroit où se tenaient les malades et où ils demandaient l'aumône (2). » Il raconte qu'un aveugle fut guéri miraculeusement non pas près du tombeau mais dans l'atrium qui enveloppait l'abside où était le tombeau : « In atrio quod absidam corporis ambit (3). » Une femme malade se prosterna devant le saint tombeau puis elle sortit et après avoir séjourné quelque temps dans l'atrium fut guérie (4). Une autre malade demeurait couchée dans l'atrium et se trouvait ainsi « au seuil du saint (5). » Elle eut un jour la force d'aller jusqu'au saint tombeau et fut guérie par le contact de la tenture qui l'ornait. Un père qui avait exposé son fils « devant les pieds du saint », c'est-à-dire au dehors du tombeau, le trouva guéri (6). Ces textes me paraissent décisifs. Il faut se figurer l'atrium comme un vaste espace demi-circulaire entourant l'abside. Le centre était à ciel ouvert, mais le demi-cercle était bordé d'un portique où séjournèrent les malades. Des logements y étaient sans doute annexés, car quelques-uns de ces malades demeu-

(1) C'est ce qu'a fort bien vu M. Jean Hubert dans son *Art pré-roman*, 1937; p. 53 et suiv. J'ai été frappé moi aussi, en étudiant les cryptes romaines, de constater qu'elles ne remontent pas plus haut d'ordinaire que les temps carolingiens. Voir *Rome et ses vieilles églises*. La très ancienne confession de Saint-Pierre de Rome est à part. Elle remonte aux origines de la basilique.

(2) *De Virtutibus S. Martini*, II, XXX.

(3) *Ibid.*, III, LVII.

(4) *Ibid.*, III, XXXI, *Ad sepulcrum sancti prosternitur, exinde egressa per paucum tempus in atrio commoratur.*

(5) *Ibid.*, II, X, *Ad limina confessoris.*

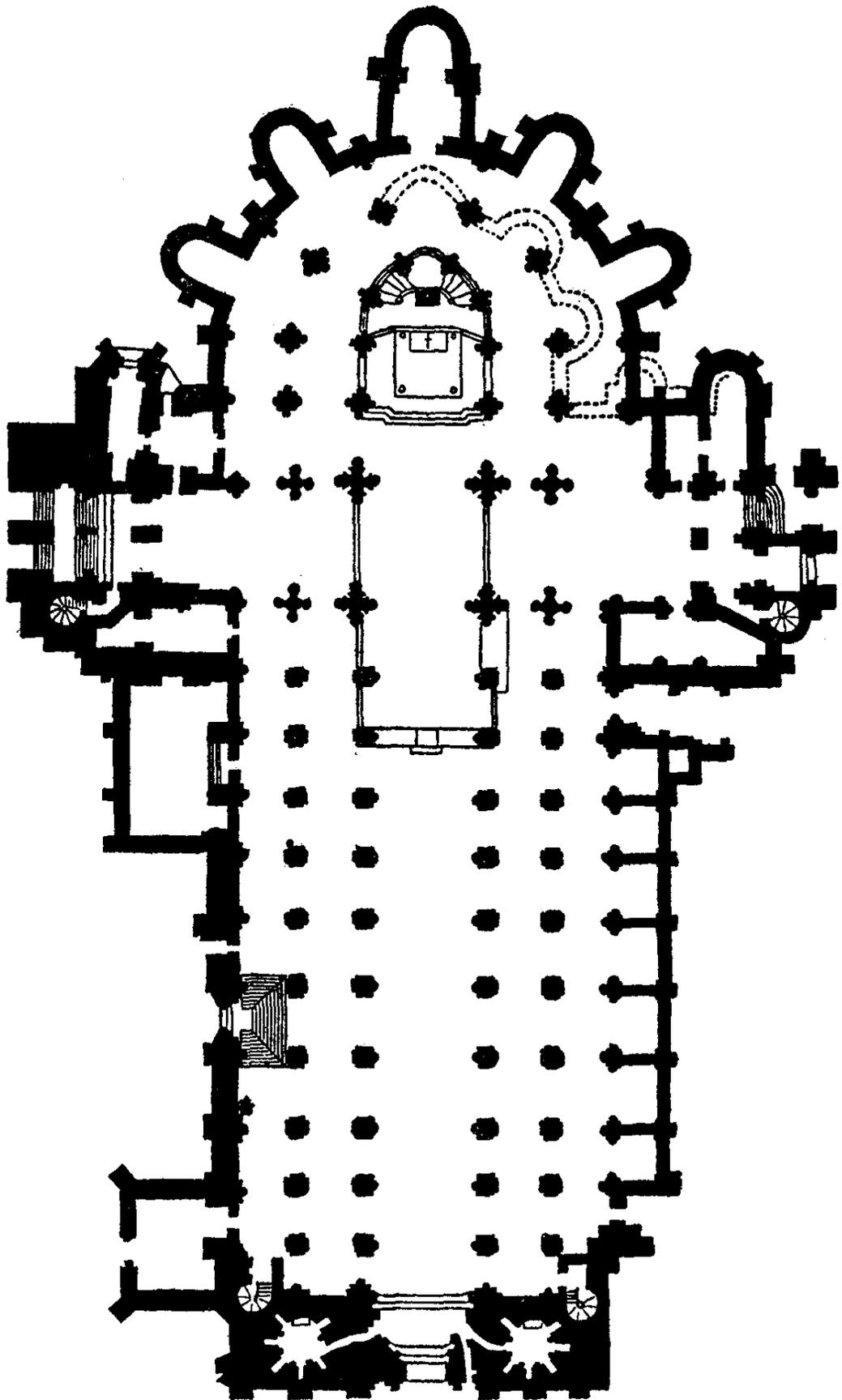
(6) *Ibid.*, IV, XIV, *Ante pedes sancti id est foris sepulcrum.*

raient parfois, une année entière, dans l'atrium. Du Cange, dans son *Glossaire*, a parfaitement compris le sens qu'avait le mot *atrium* dans le latin du haut moyen âge. Il le définit ainsi : « *Domus quae in circuitu coemeterii positae erant.* » C'était donc une enceinte entourée de maisons et qui enfermait un cimetière. A Saint-Martin de Tours ces maisons étaient celles où s'installaient les malades et le cimetière qui ne cessait de s'agrandir contenait les tombes des fidèles qui avaient voulu reposer auprès du saint (1). Le mot *aitre* (*atrium*) conserva longtemps ce sens au moyen âge. Quelquefois des tombes privilégiées se trouvaient dans le voisinage de celle du saint. Un fait rapporté par Grégoire de Tours achève de prouver que l'atrium était à l'extérieur de l'église. Un haut personnage, nommé Eberulf avait commis un crime et accompagné de ses serviteurs, avait trouvé asile dans la basilique. Mais pendant son séjour, la violence de sa nature lui fit commettre des meurtres dans le portique qui était aux pieds du saint. Il est évident que ce ne fut pas la basilique qui fut souillée, car le sang versé eût demandé une consécration nouvelle, dont l'historien ne parle pas.

Un atrium avec son portique demi-circulaire élevé à l'extrémité de l'église n'était pas alors sans exemple. Nous avons signalé un atrium tout semblable à Carthage; il accompagnait la grande église de Damous-el-Karita qui remonte peut-être au iv^e siècle. La tradition s'en conserva en Occident jusqu'aux temps carolingiens. Dans le fameux plan de l'église monastique de Saint-Gall, un atrium, à portique, dont la partie centrale est à ciel ouvert, entoure l'abside de son demi-cercle. Cet espace ménagé derrière la région absidale se rencontrait également dans quelques églises de l'Illyrie.

Nous venons de passer en revue les différentes parties de la basilique de Saint-Martin de Tours, sans parler de sa riche décoration intérieure. Pour que l'impression soit complète il faut imaginer les murs couverts de peintures ou de mosaïques

(1) Voir sur le sens du mot *atrium* un article du *Bullet. monumental* 1931, p. 283 et suiv.



PLAN DE LA BASILIQUE SAINT-MARTIN à Tours,
avant sa ruine au temps de la Révolution.

racontant la vie et les miracles de saint Martin. Ce beau décor mérite notre attention, nous y reviendrons dans un prochain chapitre.

Il résulte de cette description de la basilique de Saint-Martin de Tours qu'elle ressemblait à beaucoup d'égards aux édifices de l'Orient. Un détail dont nous n'avons pas fait mention rapproche encore Saint-Martin de Tours des églises asiatiques. Un texte du deuxième concile de Tours qui s'est réuni dans la basilique en 567 parle du *chorus psalentium*. Il y avait donc à Saint-Martin, dans la nef, un chœur fermé avec ses ambons où se tenaient les chantres (1). Or, des chœurs de ce genre occupant une grande place dans la nef existaient dans les églises orientales. M. Lassus vient de nous faire connaître celui de Resafa qui occupe le milieu de la nef et dont on a pu imaginer presque à coup sûr le plan et l'élévation (2).

A Rome le fameux *chorus psalentium* qui se trouvait jadis à Saint-Clément, dans l'église inférieure, a été transporté au commencement du XII^e siècle dans la nef de l'église supérieure où il occupe un vaste espace (3). C'est une œuvre du VI^e siècle dont le décor est tout oriental (4). Elle est un frappant témoignage de l'influence qu'exerçait le vaste empire byzantin sur cette Rome orientalisée de la fin du monde antique.

Les tribunes dont l'existence est certaine à Tours caractérisaient la magnifique église du Martyrium à Jérusalem et celle de Saint-Menas en Égypte. Elles étaient fréquentes dans les basiliques de l'Asie Mineure alors qu'à Rome elles furent rares et tardives et n'apparurent que sous l'influence de l'Orient.

Le clocher que l'on rencontre de très bonne heure en Syrie fut inconnu à Rome avant le VIII^e siècle; or, le clocher de la façade de Tours était du V^e. Le clocher de la croisée du transept (si l'on admet avec nous son existence) est un trait profondément oriental qui transfigurait la basilique; nous y reviendrons

(1) Le texte se trouve dans Quicherat, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, p. 41.

(2) Voir *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Compte rendu*, 1947, p. 158 et suiv. Beaucoup d'églises syriennes ont dû avoir un *chorus psalentium* mais c'était souvent une construction en bois qui n'a pas laissé de trace.

(3) Sur les vicissitudes de Saint-Clément, voir E. Mâle, *Rome et ses vieilles églises*.

(4) Quelques additions et quelques remaniements datent du XII^e siècle.

quand nous parlerons de l'église de Nantes où sa présence est assurée. Enfin l'atrium en demi-cercle, de Tours, encerclant l'abside a son prototype à Carthage où s'arrêtaient les pèlerins. Seul, le contact avec l'Orient peut expliquer ces nouveautés. Ce contact est d'ailleurs hors de doute, car comme nous l'avons déjà dit, une mosaïque de la nef de Saint-Martin représentait avec exactitude l'intérieur du Cénacle du mont Sion à Jérusalem.

En lisant Grégoire de Tours, on est surpris de la place que l'Orient tient dans ses livres. Beaucoup de pèlerins, à leur retour de la Terre Sainte, allaient vénérer le tombeau de saint Martin et Grégoire de Tours s'entretenait avec eux. L'un lui montrait la laine qu'on trouvait à l'intérieur des fruits de la mer Morte (1), un autre, une étoffe qui avait enveloppé la vraie croix (2). Un lépreux lui racontait qu'il avait été guéri dans le Jourdain, à l'endroit même où le Christ avait été baptisé (3). Un diacre lui assurait qu'on voyait, quand on était en état de grâce, l'étoile des mages se refléter dans le puits de Bethléem (4). Un autre lui décrivait la statue du Sauveur élevée à Panéas par l'hémorroïsse (5). Grâce à ces voyageurs, il connaissait le nom et les vertus des saints de la Syrie et de l'Asie Mineure (6). Au v^e siècle, au temps où s'élevait la basilique de Saint-Martin, l'évêque Perpetuus dut recevoir bien des visiteurs de ce genre. Il eut sans doute des pèlerins dans son clergé qui lui rapportèrent le plan de l'église du mont Sion et il est permis de supposer que son architecte avait vu Carthage, l'Égypte et l'Anatolie.

(1) *De Gloria Martyrum*, XVIII.

(2) *Ibid.*, I, VI.

(3) *Ibid.*, I, XIX.

(4) *Ibid.*, I, I.

(5) *Ibid.*, I, XX.

(6) *Ibid.*, I, XCVII à C.

IV

Arrivons maintenant aux églises qui sont encore debout. Elles sont presque toutes dans la vallée du Rhône. La Provence et l'Aquitaine réveillent sans cesse aujourd'hui, chez le voyageur qui passe, le souvenir de la civilisation latine. Les magnifiques monuments de Nîmes, d'Orange, d'Arles, de Saint-Rémy rivalisent avec ceux de Rome. Les vieilles maisons isolées dans la campagne gardent souvent leurs lignes antiques. Quand on les rencontre en descendant du plateau central, leurs tuiles romaines, leurs frontons de temple qui se dessinent sur les côtés, les cyprès ou les chênes verts qui les ombragent, leur aspect virgilien enchantent l'imagination. On croit voir la maison du paysan des *Géorgiques*.

On imagine donc que les vieilles églises méridionales devaient être de pures basiliques romaines, mais on a la surprise, en étudiant leurs restes, d'y reconnaître bien des influences qui viennent de plus loin que Rome. La vallée du Rhône fut de bonne heure la grande voie des Orientaux pénétrant en Gaule. Ce sont des Grecs d'Ephèse qui apportèrent le christianisme à Lyon. La liturgie grecque fut longtemps celle d'Arles. Des inscriptions grecques se conservent à Vienne. Les Syriens n'apportaient pas seulement les vins de Gaza et les parfums de l'Arabie, mais aussi les belles étoffes, les ivoires et les panneaux peints d'Alexandrie et d'Antioche. Les pèlerins, les moines, les artistes suivaient les deux voies romaines qui bordaient l'une et l'autre rive du Rhône et montraient au passage des reliques, des manuscrits, des dessins et des plans. Les idées se répandaient et les projets d'un architecte séduisaient un évêque, qui, lui-même, avait vu l'Orient. N'oublions pas ce qu'était cet Orient pour la chrétienté occidentale. C'était là que les grands docteurs de l'Église luttaient contre les hérésies: c'était

là que saint Basile, en Asie Mineure, et saint Pakkôme dans la Thébaïde créaient la vie monastique; c'était là que s'élevaient les plus belles églises du monde chrétien. Il était difficile de résister au prestige de ce pays du Levant si puissant sur l'imagination des peuples occidentaux.

A Marseille des fouilles récentes nous ont révélé la structure et l'aspect d'un oratoire du v^e siècle qui forme aujourd'hui la crypte de l'église Saint-Victor. Elle s'élevait non loin du vieux port des Phocéens, près d'un cimetière où les tombes chrétiennes se mêlaient aux tombes païennes. Les beaux sarcophages des ateliers d'Arles y étaient nombreux. Ce cimetière s'étendait jusqu'à une carrière où l'on ensevelit, à la fin du III^e siècle, un soldat romain nommé Victor, mis à mort pour avoir refusé de sacrifier aux dieux. Comme dans les catacombes de Rome, des sépultures ne tardèrent pas à entourer la tombe du martyr. Lorsque Cassien, à son retour d'Orient fonda, dans le premier quart du v^e siècle, l'abbaye Saint-Victor, il éleva à côté de l'église abbatiale, un oratoire dans la catacombe. Cet oratoire se trouva en contre-bas de l'église quand l'église fut refaite et agrandie. Il se combla avec le temps et il fallut entreprendre des fouilles pour le retrouver (1). L'antique oratoire n'a pas été dégagé tout entier mais nous en connaissons maintenant la structure. C'était une petite basilique qui avait une nef et des bas-côtés : la nef était recouverte d'une voûte en plein cintre, les bas-côtés d'une suite de voûtes d'arêtes séparées par des arcs doubleaux. Ces voûtes reposaient, non sur des colonnes, mais sur des piliers. Les bas-côtés étaient si étroits qu'ils étaient à peu près impraticables, ils ne pouvaient avoir d'autre utilité que de contrebuter la voûte et de former avec elle un ensemble d'une solidité à toute épreuve. L'oratoire de Cassien, en effet, a résisté aux siècles. La petite église était précédée d'un atrium, entouré d'arcades soutenues par des colonnes de marbre. Ces arcades étaient décorées de mosaïques dont on a retrouvé un fragment d'un goût délicat. On voit sortir d'un vase des ara-

(1) Elles ont été faites en 1932 par M. F. Benoit qui a écrit une monographie intitulée : *L'Abbaye de Saint-Victor et l'église de la Major à Marseille*, Paris, 1936. *Petites monographies des grands édifices de France.*

besques d'un gris bleuâtre qui se détachent sur un fond d'or. L'oratoire avait ses piliers revêtus de marbre et ses voûtes revêtues de stuc dont un reste se voit encore. Les raffinements de l'art antique persistaient au v^e siècle.

L'oratoire voûté de Marseille n'est pas un monument isolé. Il y en eut un presque semblable au monastère de Glanfeuil (1) où saint Maur envoyé, disait-on, par saint Benoît, y avait apporté la règle bénédictine (2). Ces petites églises voûtées avec leurs bas-côtés étroits se retrouvent en Orient, d'où elles paraissent originaires. Une des églises de Ben-Bir-Kilissé, près d'Iconium, dont nous avons parlé (3) a le même plan et la même élévation. On a retrouvé à Rome il y a trente ans, une basilique souterraine du 1^{er} siècle après Jésus-Christ (4) qui offre avec ces trois monuments une étonnante ressemblance. Les stucs qui en recouvraient la voûte étaient parfaitement conservés, au moment de la découverte. On y voyait des scènes mythologiques, traitées avec un art raffiné. En faut-il conclure que tous ces édifices avaient une origine romaine? Ce serait je crois se méprendre. La voûte a toujours été importée à Rome alors qu'elle est en Asie dans son pays d'origine. La basilique souterraine de Rome était le lieu de réunion d'une secte orientale, celle des néo-pythagoriciens. Il est donc probable que le modèle de ce sanctuaire d'initiation se trouvait en Orient. L'Orient avait donc inspiré à la fois les sanctuaires païens et les sanctuaires chrétiens.

La petite ville provençale de Vaison fut, à l'époque romaine, une importante cité, capitale des Voconces et patrie de Trogue, de Pompée et probablement de Burrhus. Un théâtre antique et les statues des Césars qu'on y découvre encore de temps en temps témoignent de sa grandeur passée, le christianisme y pénétra de bonne heure; au v^e siècle elle avait un évêque et il s'y tint des conciles. Sa décadence commença au viii^e siècle, c'est-à-dire

(1) Près de Saint-Maur-sur-Loire (Maine-et-Loire).

(2) Glanfeuil nous a été rendu par les fouilles du Père de la Croix, 1892-1899.

(3) Le rapprochement a été fait très justement par M. Hubert dans son livre sur *L'Art pré-roman*, 1938, p. 48.

(4) Voir J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne*.

au temps des invasions arabes et des campagnes de Charles Martel et de Pépin le Bref dans le Midi de la France. La ville devint presque déserte et son église épiscopale fut abandonnée. La vie ne semble pas avoir repris à Vaison avant la fin du x^e siècle. C'est au début du xi^e siècle qu'elle fut en partie reconstruite. Il subsiste pourtant une partie importante de l'édifice primitif que nous pouvons étudier aujourd'hui. Toute la région absidale est ancienne et remonte probablement à la fin du v^e siècle. Ce qu'il en reste témoigne d'une haute antiquité. Le siège de l'évêque est encore à sa place dans la courbe de l'abside et l'autel est décoré de strigiles comme un sarcophage romain. Des colonnes à chapiteaux de marbre sont appliquées à l'intérieur de l'abside.

Pour nous ce qui fait la grande originalité de l'église de Vaison c'est qu'elle a trois absides, l'abside principale étant accompagnée à droite et à gauche d'une abside plus petite. C'est là une nouveauté qui avait son modèle en Palestine et en Syrie.

Le plan de la cathédrale de Vaison venait donc de l'Orient et ce qui achève de le prouver c'est que l'abside principale est englobée dans un carré de maçonnerie, particularité fréquente dans les églises syriennes et c'est aussi que la courbe des trois absides est en demi-cercle outrepassé, dessinant un arc en fer à cheval, autre particularité syrienne. Ainsi les chrétientés de la vallée du Rhône, qui avaient reçu des Grecs d'Asie la religion nouvelle, continuaient à rester en rapport avec eux.

Remontons un peu plus haut, avec les voyageurs du Levant, dans cette vallée du Rhône et arrivons à Vienne. C'était une ville célèbre qui méritait d'être appelée par Martial « la belle Vienne »; le temple de Livie est un témoin de cette antique beauté. Au moyen âge, on disait « Vienne la sainte » à cause de ses nombreuses églises et de ses nombreuses reliques. Ses basiliques jadis fameuses, Saint-Ferréol, Sainte-Sévère, Saint-Gervais et Saint-Protais ont disparu mais il en reste une : celle de Saint-Pierre.

C'était la plus vénérée des églises de Vienne car on assurait qu'elle renfermait les cendres d'un grand nombre de confesseurs et de martyrs. Pendant les premiers siècles, les évêques de

Vienne, dont plusieurs furent des saints, y eurent leurs sépultures. Seuls les évêques pouvaient y être ensevelis : les princes et les comtes du royaume de Bourgogne avaient leurs tombeaux sous le porche. Beaucoup de ces tombeaux ont été retrouvés et Saint-Pierre désaffecté est devenu un musée.

L'église actuelle remonte au moins au v^e siècle et on reconnaît, dans les parties basses, les moellons séparés, de distance en distance, par des chaînes de briques, appareil qui caractérise le Bas-Empire. Les réfections qui sont d'ailleurs anciennes n'ont rien changé aux lignes générales. Au x^e siècle, toutefois, les colonnes qui bordaient les deux côtés de la nef furent remplacées par de hauts pilastres, trop hauts et assez choquants. A l'origine, l'église Saint-Pierre, avec sa double colonnade et son plafond à caissons, se présentait comme une basilique latine, mais il est probable qu'elle s'en distinguait par les tribunes qui surmontaient les bas-côtés. La forme des fenêtres et la hauteur excessive des pilastres du x^e siècle supposent une tribune; s'il en était ainsi, l'église Saint-Pierre aurait été non une église romaine mais une église asiatique.

La région de l'abside offrait plusieurs nouveautés. Nous remarquons d'abord, à gauche de l'abside, une salle carrée et il y a tout lieu de croire qu'il y en avait une semblable à droite qui a été détruite. Ces salles carrées, encadrant l'abside, étaient une des particularités des églises orientales. C'étaient des sacristies où l'on gardait les objets du culte et où l'on préparait les saintes espèces; on les appelait *prothésis* et *diaconicum*. On ne les rencontrait qu'en Orient ou dans les pays qui ont profondément subi l'influence de l'Orient, comme l'Afrique du Nord. L'église syrienne de Bakousa nous offre, entre beaucoup d'autres, un excellent exemple de cette disposition. L'abside de l'église Saint-Pierre de Vienne ressemble encore aux églises de Syrie par un autre trait. Elle est éclairée par des fenêtres comme l'église de Bakousa et comme toutes les églises de la région d'Antioche. A Rome, au contraire, l'abside des basiliques est presque toujours obscure, comme était le fond du temple antique. Rome enveloppait l'autel de mystère, l'Orient l'illuminait de l'éclat du soleil levant.

L'intérieur de l'église Saint-Pierre nous offre une particularité dont nous n'avons pas encore rencontré d'exemple. Les fenêtres du premier étage et les arcades du rez-de-chaussée sont encadrées de colonnettes qui les enrichissent d'un beau motif ornemental. Quelle en est l'origine? Il ne faut pas la chercher à Rome, car rien n'est plus nu que les fenêtres des basiliques, simples ouvertures percées dans la paroi; les bas-côtés non plus ne connaissent pas les arcatures décoratives. Mais ce qu'on ne trouve pas à Rome on le rencontre dans la ville toute grecque de Ravenne. Au baptistère des orthodoxes, comme à Vienne, les fenêtres sont encadrées de colonnettes et la nudité des murs est animée par une suite d'arcades portées par des colonnes. L'origine orientale de ce décor ne saurait être douteuse, car on le rencontre pour la première fois en Occident au palais de Dioclétien, à Spalato, monument précurseur qu'on a appelé très justement « le premier des palais byzantins ». Mais il faut aller beaucoup plus loin, il faut aller jusqu'en Perse pour découvrir l'origine des arcatures murales. Le palais Firouz-Abad et celui de Ctésiphon nous en offrent de majestueux exemples. C'est à l'Iran Sassanide que les architectes des églises arméniennes et ceux des églises monastiques de l'Égypte empruntèrent ce décor. La Gaule, on le voit, le connut de bonne heure.

Nous sommes donc amenés à conclure que l'église Saint-Pierre de Vienne se rattache, non pas au groupe des édifices latins mais au groupe des édifices orientaux. Il n'y a pas lieu d'être surpris; la première église de Vienne, si étroitement unie à celle de Lyon, était toute grecque. Il semble qu'elle le fût encore au v^e siècle. Les épitaphes grecques des Syriens y sont nombreuses et quand ces épitaphes sont en latin on y reconnaît la traduction d'une prière pour les défunts, empruntée à la liturgie orientale (1). Si la liturgie était grecque à Vienne, il n'est pas surprenant que l'architecture le fût aussi. Une église comme celle de Vienne n'était pas unique dans les régions avoisinant la vallée du Rhône. Des fouilles, entreprises il y a déjà longtemps à Saint-Romain-d'Albon (Drôme), en ont fait con-

(1) C'est E. Leblant qui a signalé le premier ce fait curieux dans son beau livre sur les *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*.

naître une autre : Saint-Romain-d'Albon est l'antique Épaone où se tint un concile en 517. Son église, qui est peut-être contemporaine de Saint-Pierre de Vienne, avait dans la région du chevet un plan analogue. Les fondations ont montré nettement à droite et à gauche de l'abside deux salles quadrangulaires qui sont la *prothesis* et le *diaconicum* des Syriens.

Voilà quelques témoignages de la pénétration orientale dans la vallée du Rhône, mais il y en a peut-être d'autres. Nous entrons ici dans le domaine de l'hypothèse; l'hypothèse qui invite aux recherches et provoque des fouilles peut n'être pas stérile.

Il est étrange de rencontrer, sur les voies antiques qui longent le Rhône, deux églises du XII^e siècle terminées à l'est et à l'ouest par une abside, comme l'était au V^e siècle l'église de Namatius à Clermont. Ce sont les églises de Bourg-Saint-Andéol (Ardèche) (1) et de la Garde-Adhémar (Drôme). Ce plan archaïque des deux absides opposées, abandonné à l'époque romane, n'a-t-il pas été conservé quand on reconstruisit ces églises, par une sorte de respect pour une disposition antique, qui répondait à de doubles reliques et à un double culte? Des fouilles nous l'apprendraient. Peut-être atteindrait-on des substructions du V^e siècle témoignant d'une nouvelle influence syrienne dans ces régions.

On rencontre parfois en Provence et dans les régions voisines (2) des églises romanes à une seule nef dont l'aspect est tout à fait archaïque. Leur voûte est en plein cintre et leur intérieur serait complètement nu si des arcatures n'en animaient les parois latérales. Elles sont généralement très obscures et souvent ne sont éclairées que par l'oculus de la façade. Saint-Julien-le-Vieux près de Miramas (3) nous offre un excellent exemple de ce type d'églises (4). Or, des églises semblables se rencontrent en Mésopotamie dès le IV^e siècle (5). La présence de la voûte en même temps que l'absence presque complète d'éclairage sont autant de traits des édifices de l'Orient iranien. Il serait fort

(1) L'abside occidentale de Bourg-Saint-Andéol a été détruite au XVIII^e siècle.

(2) Notamment dans la région de Montpellier. Voir Maurice de Dinteville dans *Monspeliensia*, t. II, 1932.

(3) Bouches-du-Rhône.

(4) Voir Chaillon dans *Bull. archéol. du Comité*, 1925, p. 193.

(5) Voir Millet, *École d'architecture grecque*, et Miss Bell.

extraordinaire que des églises orientales du iv^e siècle aient été imitées en Provence au xii^e siècle, s'il n'y avait eu des intermédiaires. Or, il se trouve précisément que l'église de Miramas s'élève sur l'emplacement d'une église beaucoup plus ancienne dont le plan pourra peut-être, un jour, être retrouvé.

On a le droit de penser que ces églises voûtées ont apparu de bonne heure en Provence. La voûte n'y fut jamais oubliée, comme le prouve l'oratoire Saint-Victor à Marseille que nous avons décrit. Mais la Provence a si profondément souffert des invasions sarrasines et des dévastations franques du viii^e siècle que la disparition de ces premières églises ne doit pas nous surprendre. Quand on voit que, pendant près d'un siècle, les évêchés provençaux sont restés sans évêques, on ne s'étonne pas que leurs églises aient disparu.

V

Le vi^e siècle marque le vrai début des temps mérovingiens et il nous semble, avant tout examen, que nous allons entrer dans un monde barbare. Peut-il y avoir encore place pour l'art dans ces années sinistres où se succèdent les assassinats? Mais si nous lisons les historiens du temps nous découvrons, contre toute attente, les preuves d'une activité artistique surprenante. Les rois et les reines élèvent de magnifiques basiliques et les évêques, en bâtissant leurs églises, restent fidèles aux traditions de leurs grands prédécesseurs. Il semble que jamais on n'ait tant construit et si grandement construit.

Clovis ouvre le siècle en élevant une église en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, sur la colline qui domine la rive gauche de la Seine. Le biographe de sainte Geneviève nous assure que ce fut à la prière de Clotilde qu'il éleva cette basilique; suivant une ancienne tradition le roi barbare voulut déli-

miter le terrain conformément au rite symbolique usité chez les anciens Germains : il lança sa hache d'armes pour prendre possession du sol.

La basilique avait 200 pieds de long, c'est-à-dire 40 pieds de plus que la basilique de Saint-Martin de Tours et 50 de plus que la basilique de Namatius à Clermont. L'église avait des colonnes en marbre d'Oloron dont on a retrouvé quelques restes et un plafond à caissons comme une basilique romaine. Des mosaïques représentant l'histoire des patriarches, des prophètes et des martyrs la décoraient. Ces mosaïques s'étendaient probablement jusque dans l'atrium, qui donnait accès dans l'église. Nous ne savons pas à quelle date Clovis fit commencer son église, on a supposé que ce fut en 507, immédiatement après sa grande victoire de Vouillé, sur les Ariens du Midi. L'hypothèse n'est pas sans vraisemblance. L'église consacrée aux apôtres saint Pierre et saint Paul fut sans doute, dans sa pensée, son témoignage de catholique, son offrande à l'église de Rome et à la papauté dont il s'affirmait le fils. Mais il faut admettre, en même temps, que lorsqu'il mourut en 511 l'église ne pouvait pas être complètement terminée et que Clotilde l'acheva. Clovis, sans le savoir, avait préparé le lieu de son repos. Il y fut enseveli dans un lourd sarcophage de pierre. Plus tard Clotilde reposa près de lui, ainsi que ses petits-fils assassinés. Une place d'honneur fut réservée à Geneviève que le peuple de Paris considérait comme une sainte. Elle fut placée sous l'autel, reçut de la foule un culte si ardent que l'église changea bientôt de vocable et s'appela désormais Sainte-Geneviève. Cette basilique qui n'offrait, à ce qu'il semble, rien d'oriental ressemblait au modèle romain; elle fut incendiée en 857. Reconstituée elle subsista jusqu'à la Révolution qui la détruisit une seconde fois. Ainsi disparut cette première nécropole des Mérovingiens.

Après Clovis ce fut Childebert qui éleva la plus belle église. En 542 il avait fait une campagne victorieuse contre les Wisigoths d'Espagne, d'où il rapportait des reliques et des œuvres d'art. Il avait obtenu de Saragosse la tunique du martyr saint Vincent et sa sœur lui avait envoyé de Tolède une croix d'or qui enfermait un fragment de la vraie croix. Elle y avait joint 30 calices si

beaux qu'on les disait ciselés par Salomon, le maître des arts magiques, cinq patènes et vingt couvertures d'évangélistes. C'est pour conserver ces reliques et ces objets précieux que Childebert fit élever, hors des murs de Paris, en pleine campagne, une église dédiée à saint Vincent et à la Sainte Croix. Childebert, comme tous les rois barbares, était fait de contrastes violents. Complice de Clotaire, il faisait assassiner les fils de Clodomir, ses neveux, ce qui ne l'empêcha pas d'élever une église d'une rare magnificence et de prodiguer ses richesses aux pauvres. Cette générosité était peut-être dans sa pensée une expiation. Fortunat qui oublie le crime de Childebert nous le représente comme un roi sacerdotal, comme un autre Melchisédec grave et majestueux. Il voulut que son église fût éblouissante et elle l'était en effet si nous en jugeons par un petit poème de Fortunat et par une description d'une époque plus récente, qui se rencontre dans la vie de saint Doctrové (1).

L'église dédiée à la Sainte Croix avait un transept saillant qui lui donnait la forme de la croix; c'était une basilique avec ses colonnes de marbre et son plafond. Ce plafond éblouissait : « Il a, disait Fortunat, ses rayons propres et n'a pas besoin pour briller de l'aide du soleil

Atque suis radiis et sine sole micat. »

Dans cette splendide basilique, l'or était partout; il couvrait les murs de la nef et servait évidemment de fond à des mosaïques. A l'extérieur il recouvrait le toit d'étain et signalait de loin le sanctuaire. Quand l'église changea de nom et prit celui de saint Germain, l'évêque de Paris, qu'on venait d'y ensevelir, elle s'appela Saint-Germain-le-Doré, nom que lui donna le peuple ébloui par son toit qui semblait d'or. Lorsque, plus tard, l'église reconstruite perdit son or on l'appela simplement : Saint-Germain-des-Prés.

Il fallut seize ans pour construire et décorer la splendide église de Childebert. Elle était revêtue de marbre dans ses parties

(1) Dans les *Acta Sancti.*, 10 mars.

basses et son pavement était une suite de mosaïques. Commencée en 542 elle ne fut terminée qu'en 558 et saint Germain en fit la dédicace le 13 décembre. Par une coïncidence étrange, Childebert le fondateur mourut ce jour-là même et comme Clovis il fut enseveli dans l'église qu'il venait d'achever. Saint-Germain-des-Prés, pour lui donner le nom qui a traversé les siècles, devint la seconde nécropole des Mérovingiens. Ils y furent ensevelis jusqu'au jour où Dagobert voulut reposer près du tombeau de saint Denis. C'est pourquoi les Bénédictins du xvii^e siècle, ces admirables érudits qui connaissaient si bien les textes, mais qui comprenaient souvent si mal les monuments français, crurent reconnaître, dans les statues du xiii^e siècle, d'un des portails de Saint-Germain-des-Prés, les rois et les reines qui y étaient ensevelis. Nous savons aujourd'hui que ces personnages couronnés n'étaient pas des rois et des reines de l'Ancien Testament (1).

Il était difficile, on le voit, d'imaginer une église plus splendide que celle de Childebert; elle égalait sans doute les plus riches basiliques de Rome et de Ravenne et loin d'annoncer une décadence de l'art chrétien en Gaule elle témoignait de sa vitalité.

Après les rois il se trouva des reines pour reconstruire des églises. Sainte Clotilde édifia, à Auxerre, celle de Saint-Germain, l'illustre évêque d'Auxerre. Il était mort à Ravenne, vers le milieu du v^e siècle et son corps, rapporté en Gaule parmi les miracles, avait été enseveli dans le tombeau de sa famille. Au vi^e siècle, sainte Clotilde jugea que l'illustre thaumaturge devait avoir une basilique digne de lui et la lui fit élever avec une magnificence que l'on admirait encore au ix^e siècle (2). Elle fut détruite par un incendie et l'église qui l'a remplacée n'en a malheureusement rien conservé. Vers la fin du vi^e siècle, Brunehaut transforma la vieille église de Saint-Martin d'Autun, dont nous avons parlé, en une belle basilique, ornée de colonnes de marbre et de magnifiques mosaïques. Reine et fille de roi, elle avait le sentiment de la grandeur. Elle se montra toujours généreuse pour son église; aussi les moines de Saint-Martin, après l'affreux supplice que lui fit subir le fils de Frédégonde, enseve-

(1) Voir E. Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle en France*.

(2) Hério, *Miracula Sancti Germani*.

lirent, pieusement, les restes mutilés de leur bienfaitrice dans un monument attenant à leur église et communiquant avec celle-ci. Le Musée d'Autun possède aujourd'hui les débris de son tombeau.

Quant à Frédégonde, l'ancienne esclave, elle n'eut jamais la pensée de racheter ses crimes par une fondation pieuse. Les églises n'apparaissent que deux fois dans son histoire. Quand elle eut fait assassiner Chilpéric son époux, elle vint chercher un asile dans l'église cathédrale de Paris et quand elle mourut elle fut ensevelie à Saint-Germain-des-Prés.

Au vi^e siècle, comme au v^e, les évêques furent les grands constructeurs d'églises. Ils appartenaient comme leurs prédécesseurs à la haute aristocratie gallo-romaine dont ils conservaient les traditions de magnificence. Léontius, évêque de Bordeaux, fut parmi les évêques du vi^e siècle l'un des plus noblement généreux. Nous le connaissons surtout par une suite de poèmes que lui a consacrés Fortunat (1). Léontius, qui appartenait à l'une des plus riches familles du Midi de la Gaule, avait d'abord vécu de la vie des grands seigneurs gallo-romains et avait épousé Placidina qui descendait de l'empereur Avitus. Élu évêque il se sépara de sa femme qui passa le reste de ses jours à décorer les églises que Léontius construisait. Dans les poèmes de Fortunat, Léontius nous apparaît comme un Romain des siècles classiques. Il passait l'été et l'automne dans les belles villas qu'il possédait aux environs de Bordeaux. Ces villas, comme celle de Pline le Jeune, avaient des thermes et de vastes portiques; l'une d'elles, élevée sur des arcades, avait dans ses jardins des peintures en trompe-l'œil qui laissaient croire à la présence de la mer (2). Ces belles villas qui s'appellent : Bissane, Veregine, Prœmiacum dominant, nous dit Fortunat, une campagne enchanteresse, qu'il décrit en quelques vers élégants. Aussi vers le milieu du vi^e siècle, dans cette région de Bordeaux, tout était abondance, paix, bonheur. On voit que les drames de famille des rois mérovingiens ne trou-

(1) *Miscellanea*, lib. I, cap. VI, X, XI, XII, XIII, XIV, XVIII, XIX.

(2) Une de ces villas avait appartenu au siècle précédent à un autre Léontius, évêque de Bordeaux, qui était de la même famille; cette villa avait fait l'admiration de Sidoine Apollinaire qui l'a décrite.

blaient guère que leurs palais et laissaient la Gaule fort indifférente. Grégoire de Tours, en ne nous racontant que des crimes, ne nous laisse pas deviner ce grand calme et cette prospérité toujours renaissante. L'histoire des évêques nous renseigne mieux.

Léontius, dans cette tranquille Aquitaine, employait une partie de son immense fortune à bâtir des églises.

Il ne faut pas oublier que pendant un siècle tout le Midi avait subi la domination des Wisigoths ariens et que les catholiques étaient à la merci des caprices de leurs rois. Euric se montra particulièrement violent et les catholiques eurent alors leurs martyrs. Beaucoup d'églises tombaient en ruines; Sidoine Apollinaire qui parcourut alors la région nous représente les églises catholiques, sans toitures, sans portes et les troupeaux brouquant l'herbe près de l'autel (1). On comprend l'immense joie des catholiques apprenant, en 507, que Clovis avait triomphé des ariens à Vouillé et tué de sa main Alaric II le dernier roi wisigoth de l'Aquitaine.

Les évêques du Midi durent entreprendre aussitôt un vaste travail de reconstruction. Les prédécesseurs de Léontius s'y employèrent sans doute avec ardeur. Léontius acheva leur œuvre dans son diocèse de Bordeaux. Il refit le baptistère qui menaçait ruine et éleva sur une éminence, d'où la vue était délicieuse (2), dit Fortunat, une basilique en l'honneur de saint Martin que Placidina enrichit de tentures. Il en éleva d'autres en l'honneur de saint Nazaire et de saint Denis, mais la plus belle de toutes fut celle qu'il consacra à la Vierge; une idée symbolique s'y exprimait. L'église avec ses vastes fenêtres paraissait retenir en elle la lumière. Elle ressemblait, dit Fortunat, à la Vierge qui dans son sein enferma la lumière (3).

Les libéralités de Léontius s'étendaient en remontant la Garonne jusqu'à Agen. Près d'Agen s'élevait une colline où avait été martyrisé un saint Vincent gallo-romain qu'il ne faut pas confondre avec le saint Vincent espagnol. Saint Vincent

(1) Sidoine Apollinaire, *Ep.*, IV, 10.

(2) « Et quacumque petit deliciosa videt. » Fortunat, *Misc.*, lib. I, cap. VI.

(3) « Illa utero lucem clausit et ista diem », lib. I, cap. XV. Un pareil symbolisme n'est pas étranger à cette époque.

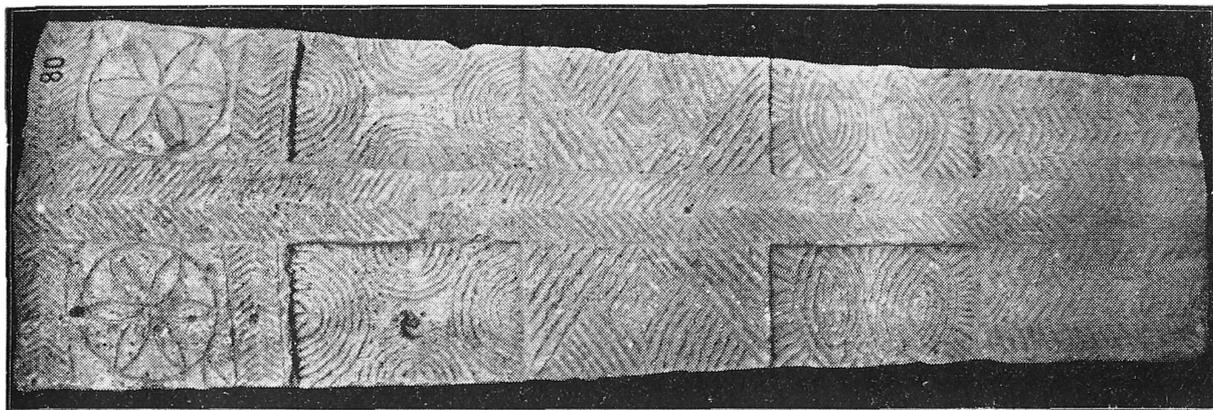


Photo Plessis

SARCOPHAGE MÉROVINGIEN. Musée de Poitiers.



Photo Sallis

**SARCOPHAGE AVEC MOTIFS ORIENTAUX : feuilles de lierre stylisées et palmettes.
Musée de Narbonne.**

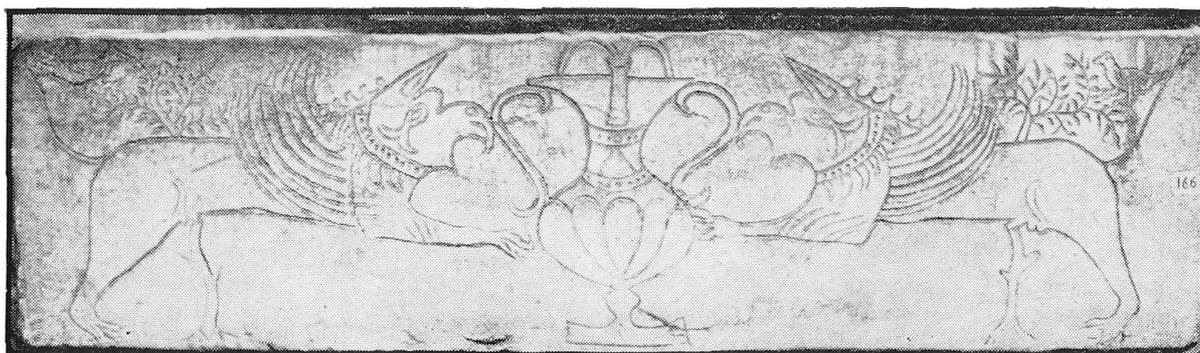
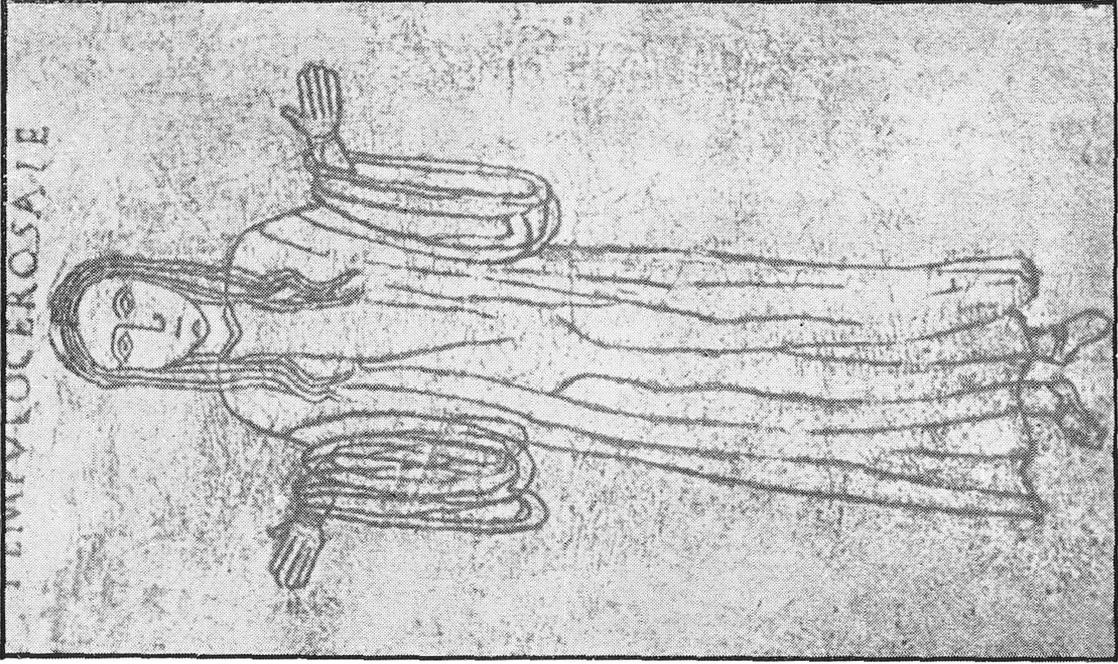


Photo du Musée

**SARCOPHAGE DE CHIARENTON-SUR-CHER : deux griffons encadrant un vase d'où sort
un jet d'eau. Musée du Berry à Bourges.**



LA VIERGE DANS LE TEMPLE.
Crypte de l'église de Saint-Maximin.



LA VIERGE ENTRE DEUX ANGES.
Plaque d'ivoire de l'évangeliaire d'Etchmiadzin, Arménie.

d'Agen avait été mis à mort par les païens pour avoir tourné en dérision le culte qu'ils rendaient au soleil en faisant descendre une roue enflammée dans la vallée au moment du solstice d'été. Il n'y avait pas de basilique à l'endroit où le saint avait été martyrisé. Léontius en éleva une. Le corps du martyr avait été transporté à Pompejac qui est devenu le Mas d'Agenais. L'église où était son tombeau avait dû être abandonnée du temps des ariens, car sa toiture menaçait ruine. Léontius la remplaça par une magnifique couverture d'étain.

Une autre région qui n'était pas de son diocèse, celle de Saintes, fut également l'objet de ses libéralités.

Il y avait, dans un faubourg de Saintes, une basilique consacrée à saint Vincent (Bibianus), le second évêque du pays des Saintons. Elle était restée inachevée. L'évêque Emerius pria Léontius de la terminer. « Toi seul en es capable », lui disait-il. Léontius donna, avec sa générosité ordinaire, l'ordre de commencer les travaux et Placidina voulut que le couvercle du tombeau du saint fût incrusté d'or. Ces inscriptions représentaient des animaux que l'orfèvre, dit Fortunat, semblait avoir rendus vivants. C'est ici une œuvre purement orientale qui nous rappelle les magnificences de l'orfèvrerie asiatique. Cet art merveilleux où l'émail se mêlait à l'argent était celui de Byzance.

Les églises de Saintes avaient dû souffrir beaucoup pendant la domination arienne, car celle qui était consacrée au martyr saint Eutrope, l'apôtre de toute cette région et qui gardait son tombeau (1), menaçait ruine. Un prêtre vit en songe saint Eutrope l'avertissant de demander à Léontius de restaurer sa basilique. Léontius ne se fit pas prier. Il refit l'église et la décora d'un plafond relevé de peintures dont Fortunat célèbre la beauté; d'autres peintures décoraient les murs. Toutes ces églises de Saintes et de Bordeaux avaient des vases sacrés et des lampadaires donnés par Léontius et Placidina. On voit que le sentiment de l'art le plus délicat et les plus nobles traditions de magnificence persistaient chez ces grands évêques du VI^e siècle.

(1) Ce tombeau a été retrouvé en 1843 avec cette simple inscription : Eutropius.

Léontius n'est pas un personnage isolé. Fortunat nous fait connaître d'autres évêques qui lui ressemblaient. Félix, évêque de Nantes, nous apparaît comme un Romain d'autrefois. Sa famille, originaire de l'Aquitaine, était une des plus illustres de la Gaule. Ses ancêtres, préfets du prétoire et consuls, avaient mérité les éloges de l'empereur Constantin. Félix, leur descendant, avait hérité de leur fortune, de leur activité, de leur passion pour le bien public. Il conservait leurs habitudes de faste. Il avait une belle villa au bord de la Loire où il invita Fortunat qui en a célébré le charme. Il perpétuait les traditions des ingénieurs romains; pour tracer une route il détourna le cours d'une rivière. On conçoit qu'il ait donné tous ses soins à la cathédrale de Nantes qu'il termina vers 567 et que Fortunat a décrite. Jusqu'ici nous n'avons pas rencontré dans Fortunat un seul détail précis qui pût nous permettre de nous faire une idée du plan et de l'élévation des églises que construisit Léontius à Bordeaux ou à Saintes, mais le voici qui consacre soudain un poème à la cathédrale de Nantes (1). L'œuvre de Félix lui inspirait tant d'admiration qu'il essaya de la décrire, description souvent fort obscure et très difficile à traduire, mais d'où se détachent quelques traits qui ont pour nous un intérêt très vif. Nous apprenons d'abord que l'église avait trois nefs, *aulæ forma triformis*, c'est-à-dire une nef séparée des bas-côtés par une double colonnade. Ces trois divisions intérieures aboutissaient peut-être à trois absides, ce qui est une particularité des églises orientales. L'Orient va nous apparaître nettement dans une autre partie de l'église. Voici comment Fortunat décrit une tour surmontant tout l'édifice : « Au milieu, une éminence en forme de tour s'élève vers les hauteurs. L'ouvrage d'abord carré s'élance et devient un couronnement rond. C'est comme une forteresse qui, soutenue par des arcs, monte dans les airs pour l'étonnement du spectateur. Elle domine l'édifice comme le

(1) *Miscell.*, lib. III, cap. IV.

(2)

« In medio turritus apex super arduatendit
 Quadratumque levans crista rotundat opus
 Altius ut stupeas arce ascendente per arcus
 Instar montis agens ædis acumen habet. »

sommet d'une montagne (2). » Quelques commentateurs ont pensé qu'il s'agissait d'une tour s'élevant au milieu de la façade, mais il suffit de lire la suite du poème de Fortunat pour se convaincre que *In medium* désigne le milieu de l'église. « Il y a là, dit Fortunat, des peintures qui semblent vivre lorsque le soleil vient colorer la toiture d'étain. Elles reflètent, en les apaisant, les rayons les plus éclatants du soleil; il semble qu'elles se meuvent avec les rayons (1). » Nous voyons donc, assez nettement dans la cathédrale de Nantes, une coupole s'élevant sur une base quadrangulaire, portée par des arcades. Cette coupole était décorée à l'intérieur, non de peintures mais de mosaïques qui reflétaient en l'adoucissant l'éclat du soleil, frappant la toiture d'étain. On ne trouvait rien de pareil dans les basiliques de Rome, mais ce type d'église si original, où la coupole asiatique s'unissait à la nef hellénistique à colonnade, se rencontrait alors fréquemment en Orient. Nous en avons déjà expliqué le caractère (2). La Gaule nous en offre plusieurs exemples, celui de l'église Saint-Antolianus à Clermont, celui de la cathédrale de Nantes, et si l'on accepte notre conjecture, celui de Saint-Martin de Tours. Beaucoup d'autres églises présentaient sans doute cette particularité; seules des fouilles, qui feront retrouver le point de départ des puissantes arcades portant la tour, pourront un jour en apporter la preuve. Félix avait-il fait le pèlerinage d'Orient? Nous ne savons, mais son architecte, on n'en saurait douter, connaissait les monuments de l'Asie Mineure.

Ce fastueux Félix avait répandu dans son église une autre magnificence, celle de la lumière. Quand le voyageur passait dans son voisinage pendant la nuit, dit le poète, il croyait que la terre avait elle aussi ses étoiles; le monde était plongé dans la nuit et le sanctuaire retenait la lumière du jour (3). Les basi-

(1) « Vivere picturas arte reflante putes
Sol vagus ut dederit per stannea tecta colorem
Lactea lux resilit eum rubor inde ferit
Ire redire putes radio crispante figuras. »

(2) Voir plus haut C. II.

(3) « Si nocte inspiciat hanc prætereundo viator
Et terram stellas credat habere suas
Mundus habet noctem detinet aula diem. »

liques de la Gaule avec leurs mosaïques et leurs innombrables lampadaires étaient éclatantes. Les évêques constructeurs d'églises et de villas comme Léontius et comme Félix n'étaient pas rares au vi^e siècle. Fortunat et Grégoire de Tours nous en laissent entrevoir d'autres.

Vers 560, Nicetus, évêque de Trèves, conservait encore, au-dessus de la Moselle, le plus beau palais qu'ait jamais rencontré Fortunat, au cours de ses voyages (1). Comme Trèves était la frontière du monde barbare, le palais était défendu par une enceinte, flanquée de trente tours. Il était décoré de magnifiques colonnes de marbre et s'élevait au milieu des vignes, des jardins et des prairies. Des terrasses permettaient de contempler cette belle Moselle qu'avait chantée Ausone et dont le cours était animé comme jadis par une incessante navigation.

L'évêque avait fait construire une église qui s'ajoutait au palais. L'activité artistique des évêques du vi^e siècle est surprenante. Ils construisaient d'un bout à l'autre de la Gaule et partout avec magnificence. Dans la vallée du Rhône, Venantius, évêque de Viviers, éleva de 517 à 537 plusieurs églises et un baptistère, orné de colonnes de marbre (2). Dalmatius, évêque de Rodez, n'admettait pas qu'une église ne fût parfaite. Il fit, nous dit Grégoire de Tours, démolir plusieurs fois sa cathédrale au cours des travaux, parce que l'architecte n'arrivait pas à exprimer la beauté qu'il avait conçue. Il mourut en 580, laissant son œuvre inachevée.

A Chalon-sur-Saône, l'évêque Agricola qui mourut, lui aussi, en 580 éleva une église décorée de colonnes, de revêtements de marbre et de mosaïques (3). Agericus, évêque de Verdun, restaura les anciennes églises et en bâtit, dit Fortunat, de plus belles. Grégoire de Tours, qui avoue ne pas être un lettré, avait en revanche le goût de l'art. Sa cathédrale de Tours ayant été détruite par un incendie, il la réédifia plus grande et plus belle. Il voulait qu'elle ne fût pas indigne de la fameuse basilique de

(1) Lib. III, cap. XII.

(2) *Acta Sancti.*, août, t. II, p. 108. L'évêque Venantius, élevé à la sainteté, devint saint Venance.

(3) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, V, p. 32.

Saint-Martin qui s'élevait dans le faubourg voisin et qui était alors le centre religieux de la Gaule. Il la décora de fresques racontant des épisodes de la vie de saint Martin que des vers de Fortunat expliquaient. Tous ces évêques constructeurs d'églises étaient, comme leurs noms en témoignent, des Gallo-Romains. Par eux la civilisation antique se continuait.

Ainsi dans cette Gaule mérovingienne qui, de loin, nous paraît vouée à l'anarchie on construit partout. Si aux églises on ajoute les monastères qui commençaient à s'élever de toutes parts, on sera amené à penser que ce VI^e siècle fut une des belles époques de l'histoire de l'art chrétien en Gaule. Il subsiste parfois de très importantes parties des églises du V^e siècle, mais des églises du VI^e, on vient de le voir, il ne s'est conservé que des descriptions. Il ne faut pas oublier pourtant quelques curieux vestiges. Je veux parler des parties basses de l'église de Nérès dans le département de l'Allier. L'église est des XI^e et XII^e siècles, mais elle s'élève sur les restes encore visibles d'un édifice infiniment plus ancien. On voit des murs faits de lits de pierres irrégulières séparées de distance en distance par des lignes de briques : appareil qui se rencontre dans les monuments du Bas-Empire romain et qui se perpétue dans les siècles suivants.

Ces murs si anciens de Nérès sont-ils ceux d'un édifice romain transformé en église ou ceux d'une primitive église mérovingienne construite dans le style du temps. Après l'étude si minutieuse de MM. Prou et Deshoulière, la première hypothèse paraîtra la plus vraisemblable (1). A mon sentiment, les chrétiens étant devenus plus nombreux à Nérès, on utilisa au VI^e siècle un monument romain et on en fit une église. La vie de saint Patrocle racontée par Grégoire de Tours nous laisse entrevoir ce qui dut se passer alors (2).

Nérès était encore au commencement du VI^e siècle une belle ville romaine avec son amphithéâtre, ses thermes et ses temples. La population de la ville et celle des campagnes voisines n'étaient pas encore entièrement converties. Le dieu Nerius, qui bouil-

(1) *Bulletin monum.*, 1922, p. 72 et suiv.

(2) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. V, cap. X et *Vita Patrum*, cap. X.

lonnait dans sa source, avait encore des fidèles (1), lorsque saint Patrocle vint s'y établir vers 520. Qu'il me soit permis de résumer brièvement cette vie de saint Patrocle, une des plus curieuses de celles que nous donne Grégoire de Tours. On y entrevoit ce qu'était, longtemps après l'apostolat de saint Martin, l'état religieux de la Gaule.

A Nérès, au VI^e siècle, il y avait encore bien des païens à convertir; c'est pourquoi Patrocle ouvrit une école pour apprendre à lire aux enfants mais surtout pour leur enseigner la doctrine chrétienne. Il émanait de sa personne une bonté qui touchait les cœurs et une sorte de vertu curative qui guérissait les malades. Ce fut l'occasion de conversions nombreuses. Le séjour de saint Patrocle à Nérès ne fut pourtant pas de très longue durée. Il se sentait né pour la vie contemplative et il avait décidé d'être ermite. Le saint quitta donc la ville et il alla bâtir sa hutte aux confins de l'Auvergne, à la Celle, dans la grande forêt celtique. En quittant Nérès il laissa sa maison à une réunion de vierges qui continuèrent son apostolat. Il laissa également dans un petit oratoire une relique de saint Martin qui faisait des miracles. Nérès devenait décidément une ville chrétienne et c'est sans doute vers le milieu du siècle que fut transformé en église le monument romain dont nous voyons les restes. Lorsque saint Patrocle mourut à un âge avancé, en 576, le clergé de Nérès était parfaitement organisé. Le récit que Grégoire de Tours nous a laissé des funérailles du saint le prouve. Dans ses dernières années, saint Patrocle avait vécu entouré de disciples et leur avait donné une règle. Ses moines qui avaient assisté à ses derniers moments décidèrent d'emporter son corps et de l'ensevelir dans leur monastère de Colombier, situé dans le voisinage. Mais sur la route ils rencontrèrent des prêtres venus de Nérès qui prétendirent le leur enlever. Suivant eux, saint Patrocle, apôtre de Nérès, leur appartenait. Ils allaient en venir aux mains avec les moines lorsqu'ils virent soudain le linceul briller d'une lumière surnaturelle. Ils comprirent qu'aucune force humaine ne pouvait empêcher les bœufs attelés au char funèbre de con-

(1) Inscriptions consacrées à Nerius conservées à Nérès.

tinuer leur route vers Colombier et ils s'unirent eux-mêmes au cortège. C'est donc dans l'église de Colombier que vint reposer saint Patrocle et il repose encore aujourd'hui dans l'église du XI^e siècle qui a remplacé celle du VI^e.

Tels sont les souvenirs qu'éveillent dans la mémoire les quelques lignes de pierres, coupées de briques, qu'on aperçoit au bas des murs de l'église de Nérès.

VI

Cette activité se poursuivit au VII^e siècle mais ici les témoignages sont moins nombreux. Nous n'avons plus de Fortunat ni de Grégoire de Tours. Il nous reste cependant quelques textes et, ce qui est infiniment plus précieux, quelques monuments.

Le règne de Dagobert est un des grands moments de l'histoire religieuse de la Gaule; nous le voyons entouré de saints. Il avait eu l'idée fort originale de former une élite et il avait créé pour des jeunes gens, choisis avec soin, ce qu'on appelait l'École du Palais. Ces jeunes gens venaient y achever leurs études et se préparaient à exercer les plus hautes fonctions du royaume. Profondément chrétiens ils furent pour le roi des serviteurs irréprochables, trésoriers du royaume, directeurs de la fabrication des monnaies, gardes des sceaux référendaires mettant leur signature au bas de diplômes. Plus tard Dagobert en fit des évêques et ils s'élevèrent tous à la sainteté. C'étaient saint Didier, qui fut évêque de Cahors, saint Éloi qui devint évêque de Noyon, saint Romain et saint Ouen (1) qui furent l'un après l'autre évêques de Rouen, saint Sulpice, évêque de Bourges. Ces grands évêques et beaucoup d'autres encore qui furent, eux aussi, des saints représentaient dans les villes, l'intelligence, la justice et la charité. Ils élevaient des églises et créaient des hôpitaux, veillaient à l'hygiène, défendaient leur cité contre

(1) Saint Ouen s'appelait Dadon à la cour de Dagobert. Sur l'École du Palais voir Barroux, *Dagobert*, 1938, chap. VII.

les épidémies qui éclataient dans les régions voisines, nourrissaient les fidèles dans les années de disette, luttèrent contre les exigences du fisc et affranchissaient les esclaves. On les appelait les pères des pauvres et des orphelins, ils étaient les vrais juges et les vrais magistrats. Ils continuaient sans se lasser, l'œuvre de leurs prédécesseurs du iv^e, du v^e et du vi^e siècle. Sans eux il n'y aurait eu, en Gaule, qu'anarchie et désordre. Le mot de Camille Jullian est vrai : « C'est l'épiscopat qui a rendu aux sociétés humaines les services les plus éclatants (1). » A tous ces devoirs s'ajoutait pour les évêques de l'Austrasie, un devoir nouveau : celui de l'apostolat. Il s'était produit, en effet, dans ces régions un singulier phénomène ; de continuelles infiltrations germaniques avaient ramené au vii^e siècle le paganisme dans le nord-est de la Gaule. Des paysans qui avaient reçu l'Évangile, redevaient païens au contact des Barbares. Les évêques durent recommencer l'œuvre de saint Martin et de ses disciples. Saint Omer, évêque de Thérouanne et saint Géry, évêque de Cambrai détruisirent les temples et brisèrent les idoles. Saint Loup dut évangéliser la région d'Amiens, saint Amand celle de Beauvais où l'on rendait de nouveau un culte aux arbres. Saint Romain détruisit un temple de Vénus aux portes de Rouen. Ce fut le dernier effort du paganisme, qui, à la fin du vii^e siècle était définitivement vaincu. Comme au temps de saint Martin des églises s'élevèrent sur les ruines des temples. Tous ces évêques de l'Austrasie multiplièrent les églises, mais aucun texte ne nous en fait connaître l'architecture.

Si nous n'avons pas de description des églises de l'Austrasie, nous en avons une très intéressante des églises de l'Aquitaine : ce sont celles que saint Didier, dont nous avons parlé, éleva à Cahors (2). La vie de ce grand évêque est pour l'histoire de l'art que nous étudions un document capital (3). On retrouve chez saint Didier les grandes traditions des évêques du vi^e siècle. Il entreprend dans sa ville de Cahors des travaux d'utilité publique,

(1) Jullian, *Au seuil de notre histoire*, t. III, p. 128.

(2) Saint Didier, 630-645, fut transformé en saint Géry dans le langage populaire.

(3) La *Vita Sancti Desiderii* a été publiée par Poupardin en 1903.

canalise l'eau potable, bâtit des ponts sur le Lot, relève les murs de la cité. Il se fit construire un magnifique palais en grand appareil antique « et non, dit son historien, à notre manière gauloise ». Dans la description des églises qu'il éleva, il se rencontre des détails qui ont pour nous le plus grand prix. Nous apprenons en effet, que plusieurs de ces églises étaient voûtées. « A quelque distance de la grande église, dit son biographe, il éleva un élégant oratoire, vrai chef-d'œuvre, construit avec une admirable voûte (1). On croit en y pénétrant entrer dans le ciel, lieu si suave qu'on y prie malgré soi; on y est à l'abri, non seulement du vent, de la chaleur et du froid, mais encore de l'inquiétude de l'âme. » Ainsi cet oratoire avait une voûte, mais d'autres églises élevées à Cahors par Desiderius en avaient aussi. « Il fut incomparable, continue son biographe, par l'ampleur de ses palais, l'admirable élévation de ses basiliques et la beauté enveloppante de leurs voûtes (2). » Le latin manque de simplicité, mais le sens en est clair. *Volutio* ne peut signifier autre chose qu'une voûte. Le témoignage est capital et nous prouve qu'il y eut, dès les temps mérovingiens des églises voûtées. Nous en avons vu des exemples antérieurs à Saint-Victor de Marseille et à Glanfeuil. Nous allons en voir d'autres à Jouarre et à Poitiers. Nous sentons qu'en Gaule la tradition des églises voûtées n'a jamais été interrompue. C'est pourquoi l'on s'étonne que Quicherat ait pu affirmer, si catégoriquement, que la voûte n'avait apparu en France qu'aux environs de l'an 1.000. D'après lui elle aurait remplacé les plafonds de bois qui, au ix^e et au x^e siècle, permirent aux Normands et aux Hongrois d'incendier tant d'églises. Cette affirmation si aventureuse d'un maître fut reçue, pendant plus d'un demi-siècle, comme un axiome.

Les deux oratoires funéraires de Jouarre (Seine-et-Marne) qui se touchent et qui se sont heureusement conservés datent de la fin du vi^e siècle. Ils semblent avoir été commencés vers 680. On appelle l'un l'oratoire de Saint-Ebregésile. Ils sont voûtés l'un et l'autre, mais la voûte de l'oratoire de Sainte-Théodéchilde qui est une voûte d'arêtes a été refaite; c'était à l'origine

(1) *Mira volutione constratum.*

(2) *Ac volutionum ambienda pulchritudine.*

une voûte en plein cintre reposant sur une architrave portée par des colonnes semblables à celles de l'oratoire de Saint-Ebrégésile.

L'oratoire de Sainte-Théodéchilde mérite d'être célèbre, c'est le monument le plus beau que nous ait laissé l'art des temps mérovingiens, et c'est en même temps un monument révélateur qui nous montre à quel degré de perfection était arrivé cet art qu'on a si longtemps qualifié de barbare. Dans cet oratoire tout ce qui n'a pas été retouché est remarquable. Le mur, lui-même, est décoré d'un appareil dessinant des carrés, des losanges, des octogones de la plus heureuse disposition (1). Mais le chef-d'œuvre est le tombeau de Théodéchilde, la première abbesse du monastère. A quelle époque a-t-on fait un ornement plus pur que ces deux rangées de coquilles dont les beaux caractères font encore penser par leur clarté, aux inscriptions antiques. Le tombeau de l'abbesse Anguilberte qui succéda à Théodéchilde est plus simple, mais orné avec goût d'un réseau de losanges. Quant au tombeau du frère de Théodéchilde, l'ancien évêque de Paris, Angilbert, c'est une œuvre extraordinaire qui a déconcerté plusieurs générations d'archéologues. Il représente, d'un côté le Christ entouré des symboles évangéliques, de l'autre le Christ du Jugement dernier. Le Christ imberbe, assis dans son auréole, tenant le livre sur ses genoux et entouré des quatre animaux, disposés en croix de saint André et dont les ailes sont faites de cercles concentriques, ressemble de la façon la plus surprenante à une fresque du monastère de Baouit en Egypte (2). L'influence des pèlerinages en Orient est manifeste. Quant à la scène du Jugement dernier elle est unique et ne reparaitra plus dans l'iconographie du moyen âge. Le Christ assis déroule une longue banderole sur laquelle ne sont inscrits sans doute, que les noms des justes, car il n'est entouré que des élus, les réprouvés n'apparaissant nulle part. Ces élus, presque nus et sculptés en forte saillie, lèvent les deux bras au ciel dans un transport de joie et d'amour.

(1) Un siècle après, un mur de l'abbaye germanique de Lorsch fut décoré de la même manière.

(2) Remarque de M. Hubert, *op. cit.*

Ainsi au VII^e siècle, quoi qu'on en ait dit, on savait encore sculpter. Ces hauts reliefs ne sont pas des chefs-d'œuvre et ne sauraient se comparer aux sculptures ornementales, si parfaites, des sarcophages voisins, mais ils nous prouvent qu'une tradition se perpétuait en Gaule. Dans le même temps on sculptait en Irlande et en Angleterre des croix de pierre où sont représentés des scènes religieuses et des personnages sacrés. Or il y a de singulières ressemblances entre les croix de Ruthevel ou de Bewcastle, par exemple et le tombeau de Jouarre. Nous savons, par Bède, que l'Angleterre demandait parfois des artistes à la Gaule (1). Aussi quelques érudits frappés de ces analogies, ont-ils admis que beaucoup de ces croix anglo-saxonnes et irlandaises avaient été sculptées par des artistes gallo-romains (2). Il importe de rappeler qu'Angilbert dont nous venons de décrire le tombeau avant d'être pendant treize ans l'évêque de Paris avait été pendant quinze ans évêque de Winchester, circonstance qui dut rendre plus faciles encore les rapports entre les deux pays.

Telle serait la vraie solution du problème des croix irlandaises et anglo-saxonnes que les archéologues jugèrent longtemps impossible à résoudre.

Il y a encore d'autres œuvres à admirer dans l'oratoire de Théodéchilde, ce sont les chapiteaux des colonnes. Quelques-uns sont d'une rare beauté. On croirait voir de beaux vases, finement ciselés, surgissant du feuillage; un rang d'oves les couronne et de fines cannelures les décorent; l'un d'eux a des anses comme une amphore. Il nous semble reconnaître l'art grec transformé par le génie byzantin. Ces chapiteaux, en effet, se sculptaient non loin de Constantinople dans l'île de Proconèse, riche en beaux marbres. Ils s'exportaient dans tout le monde antique et on en a trouvé de tout semblables dans l'Afrique du Nord. Les chapiteaux de Jouarre, il est vrai, ne sont pas en marbre de Proconèse, mais les modèles que conservaient les

(1) Bède, *Hist. eccles.*, V, 21. *Et vita Abbatum monast. Wiramuth*, I, 5 et 21.

(2) M^{lle} Henry, *La Sculpture irlandaise*, 1933, p. 143 et suiv.; Clapham, *English romanesque archit. before the conquest*, 1930, p. 63, 64, 72; Gardner, *Handbook of english medieval sculpture*, 1935, p. 26-28.

ateliers gaulois et qu'ils imitaient en provenaient sans aucun doute.

Ainsi l'Orient n'est pas absent de cette belle crypte de Théodéchilde. On le reconnaît dans ce Christ entouré des quatre animaux et dans ces chapiteaux dont les belles lignes ont été dessinées par les artistes byzantins.

Cet Orient nous allons encore le retrouver dans la crypte funéraire de Poitiers.

Poitiers tient une grande place dans l'histoire religieuse de la Gaule. Au iv^e siècle son évêque saint Hilaire fut un des plus grands théologiens de la chrétienté et le plus ardent adversaire de l'arianisme. On n'avait pas oublié cela du temps de Clovis et l'on racontait qu'avant la bataille de Vouillé, on avait vu, au-dessus de la basilique de Saint-Hilaire, une éclatante lumière annoncer la victoire du roi catholique sur le roi arien.

Au vi^e siècle, une reine illustre, sainte Radegonde, pour qui la vie du siècle était une perpétuelle souffrance, vint chercher la paix intérieure à Poitiers. Elle y fonda le monastère de Sainte-Croix dont elle fut l'abbesse. Les vers de Fortunat, qui était alors évêque de Poitiers, nous ont transmis son aimable image.

Au vii^e siècle apparaît une étrange figure, celle de l'abbé Mellebaude que son tombeau, aussi étrange que lui-même, nous laisse deviner. Cette découverte qui ne date que d'une soixantaine d'années est due au Père de la Croix, le célèbre jésuite qui passa une grande partie de sa vie à explorer le sous-sol du Poitou.

Il y a aux abords de Poitiers, de l'autre côté du Clain, non loin du fameux dolmen, qu'on appelle « la pierre levée », une grande nécropole gallo-romaine. Aux tombeaux païens succédèrent les tombeaux chrétiens, et c'est au milieu d'eux que le Père de la Croix rencontra un vaste monument funéraire dont la voûte s'était écroulée. Ce monument offrait cette particularité d'être en partie dans le sol et en partie au-dessus. On y descendait par des marches et dès l'entrée on pouvait lire sur les deux montants de la porte deux inscriptions d'un latin déjà barbare; celle de droite était ainsi conçue : « Au nom de Dieu, moi Mellebaude, débiteur et serviteur de Jésus-Christ,

j'ai établi pour moi ce tombeau souterrain, où j'ai quoiqu'indigne, ma sépulture. Je l'ai faite au nom du Seigneur Jésus-Christ que j'ai aimé et auquel j'ai cru, car il convient de le reconnaître comme le Dieu vivant, rayonnant de gloire. En lui la paix, la foi, la charité. Il est Dieu et Homme et Dieu est en lui. Si quelqu'un n'aime pas adorer ici le Seigneur Jésus-Christ et détruit cet ouvrage, qu'il soit anathème, maranatha (1), jusqu'à la fin des temps. » Sur le second montant de la porte on lit : « La tombe (2) de Mellebaude, abbé et débiteur du Christ est ici..... le commencement et la fin, parce que toutes choses vont tous les jours plus mal, la fin des temps est proche. »

La porte franchie on lit sur le seuil ces mots mystérieux : *Grama, grumo, ax, cax, pix*. C'est là sans doute une formule cabalistique comme les chrétiens eux-mêmes en portaient parfois sur des phylactères pour détourner certains maux. Cette inscription devait arrêter par sa force magique ceux qui voudraient violer le tombeau.

Dans la crypte on a trouvé plusieurs sarcophages de pierre; deux sont placés sous de grandes niches en forme d'*arcosolia*; d'autres morts reposaient donc près de l'abbé Mellebaude. Au fond de l'hypogée il y a une base massive d'autel dont la table a disparu. Il est évident qu'on célébrait, à certains jours, une messe pour les défunts de l'hypogée et peut-être même pour tous les morts du cimetière.

Les inscriptions de Mellebaude expriment une foi profonde et en même temps une profonde tristesse. Il semble l'interprète d'une société qui n'a pas foi dans le lendemain et qui, voyant les maux se déchaîner sur le monde, croit que sa fin approche. Comment de pareils sentiments ont-ils pu naître après le règne de Dagobert qui apporta à la Gaule tant de prospérité et tant de gloire? Il semble que l'on puisse en trouver la raison : une grande catastrophe menaçait la chrétienté. L'Islam apparaissant soudain, venait de commencer la conquête de l'Asie et de l'Afrique. En 638, quelques mois avant sa mort, Dagobert put

(1) Maranatha est un mot syriaque qu'employa saint Paul et qui annonce la fin du monde.

(2) Le mot latin employé est *memoria*.

apprendre que le Kalife Omar avait pris Jérusalem l'année précédente et ordonné de détruire les croix de la ville sainte. Quand l'hypogée de Mellebaude fut construit les Arabes avaient conquis dans un élan irrésistible la Palestine, la Syrie, une partie de l'Asie Mineure, la Perse, l'Égypte et l'Afrique du Nord. Ils approchaient de l'Espagne et l'on pouvait se demander si la chrétienté tout entière n'allait pas disparaître.

Il est évidemment difficile d'assigner une date précise à l'hypogée de Poitiers. Les érudits qui ont étudié le latin des inscriptions et la forme des lettres s'accordent à penser que le monument fut élevé à la fin du VII^e siècle. Un rapprochement récent confirme cette conclusion. On s'est aperçu qu'une châsse retrouvée dans la crypte de Mellebaude était ornée de figures barbares gravées dans la pierre qui offraient la plus singulière ressemblance avec celles du cercueil de saint Cuthbert à Durham (1). Or, saint Cuthbert est mort en 687. Ajoutons que la châsse de Poitiers est décorée de la figure de deux archanges : Raphaël et Raguel; or, c'est au VII^e siècle que l'Église décida que le nom de l'archange Raguel ne devait plus être invoqué par les fidèles. Il semble donc que tout nous ramène aux dernières années du VII^e siècle. La crypte de Poitiers est, on le voit, à peu près contemporaine de celle de Jouarre. Mais Mellebaude n'a pas eu recours, comme les abbesses de Jouarre, aux vrais artistes qu'il y avait encore en Gaule pour décorer son tombeau; il s'est contenté de simples artisans. Ces artisans ne connaissaient que la grammaire ornementale de l'Orient et nous verrons dans un prochain chapitre que les parties décoratives de la crypte sont syriennes.

Ce qui nous ramène encore à l'Orient, c'est la conception de l'édifice. Ce tombeau qui n'est qu'à moitié souterrain, cet escalier qui conduit à une salle flanquée d'arcosolia, cette voûte en plein cintre, tout ici rappelle les hypogées explorés par le marquis de Vogüé dans la Syrie centrale, particulièrement l'hypogée de Moudjeleia. Le Père de la Croix avait été frappé de ces ressemblances et il disait que si l'on voulait refaire l'extérieur du

(1) Le rapprochement a été fait par M. Clapham, *op. cit.*, p. 43.

mausolée de Mellebaude, on devrait copier un tombeau syrien.

Ainsi à Poitiers, au VII^e siècle, nous retrouvons l'Orient. Nous retrouvons aussi la voûte du V^e et du VII^e siècle; nous n'avons jamais cessé de la rencontrer en Gaule.

Nous la rencontrons encore dans une curieuse petite église de Grenoble qu'on appelle d'ordinaire la crypte de Saint-Laurent. Est-ce vraiment une crypte? Elle est aujourd'hui, il est vrai, au-dessous d'une église, mais en fut-il toujours ainsi? Il est possible qu'elle ait été à l'origine un édifice complètement isolé. En Gaule les cryptes, celles où les fidèles pouvaient descendre, ne datent que des temps carolingiens (1). Il en fut de même à Rome. Or, ce petit sanctuaire de Saint-Laurent ne peut guère être postérieur au VII^e siècle.

Son plan à deux absides opposées rappelle encore celui des églises de l'Orient. Le chœur avec ses deux grandes niches flanquant l'abside est tréflé, particularité qui rappelle les églises monastiques de l'Égypte. Ce qui est franchement oriental, c'est l'entablement ou abaque qui surmonte le chapiteau et qui est aussi haut que le chapiteau lui-même. Ce chapiteau apparaît pour la première fois en Syrie au prétoire de Mousmieh dans la seconde partie du II^e siècle, au temps de Marc-Aurèle. L'architecture byzantine l'adopta en lui donnant une forme originale. C'est une sorte de pyramide tronquée et renversée qui repose par son côté étroit sur le chapiteau et qui porte la retombée de l'arc. C'est un second chapiteau qui surmonte le premier et qui souvent est décoré comme lui. Il y en a un bel exemple à Saint-Demetrius de Salonique et dans les églises de Ravenne.

Il est curieux de rencontrer ce chapiteau à entablement à Saint-Laurent de Grenoble, plus curieux encore de remarquer sculptés sur ces entablements des animaux affrontés, des oiseaux becquetant des raisins, des rinceaux sortant d'un vase qui rappellent en un style assez barbare les motifs décorant les abaqués des chapiteaux de Saint-Vital de Ravenne.

La chapelle Saint-Laurent est voûtée et on y reconnaît les

(1) C'est ce qu'a fort bien montré M. Hubert dans *L'Art pré-roman*, p. 23 et suiv. Je suis arrivé à la même conclusion en étudiant les cryptes de Rome. Voir *Rome et ses vieilles églises*, p. 122, 123.

trois espèces de voûte dont la tradition se perpétuait en Gaule : voûte en plein cintre dans la nef, voûte d'arêtes dans trois des absides, voûte en cul-de-four dans la quatrième. Ce petit sanctuaire avec ses groupes de colonnes adossées au mur et ses curieuses colonnettes superposées encadrant l'abside (1) est, parmi les monuments mérovingiens subsistant en Gaule, un des plus intéressants.

Voilà à peu près tout ce que nous pouvons savoir des monuments élevés au siècle de Dagobert, mais ne doit-on pas à Dagobert lui-même, ce prince fastueux, quelque magnifique basilique? On lui a attribué longtemps, sur la foi des bénédictins du xvii^e siècle, la construction de la première église de Saint-Denis que Pépin le Bref remplaça, affirmait-on, par un édifice plus vaste, exemple qui fut imité par Suger et plus tard par saint Louis. Il y aurait donc eu à Saint-Denis quatre églises successives, sur le même emplacement. On pouvait émettre des doutes sur cette première église de Dagobert et un esprit pénétrant, M. Levillain, entreprit de prouver qu'elle n'avait jamais existé (2). Il a étudié les textes avec le plus grand soin et ces textes ne semblent pas confirmer l'opinion des bénédictins.

Voici, en effet, ce que les documents les plus anciens nous apprennent.

Ce fut une matrone gallo-romaine qui ensevelit les trois martyrs Denis, Rustique et Éleuthère au bord de la voie antique de Paris à Rouen. Leur tombeau s'élevait au-dessus du sol et ce lieu sacré qui attirait les fidèles s'appela, plus tard, Saint-Denis-de-l'Estrée (3). Mais l'affluence des pèlerins exigeait une église; elle s'éleva, en effet, en 475 et l'on assurait que ce fut sur l'initiative de sainte Geneviève. Cette église existait encore au temps de Dagobert; le roi n'eut donc pas à la réédifier, il se contenta de l'orner. Il eut recours à saint Éloi qui éleva d'abord au-dessus du tombeau, un *tugurium* aux colonnes de marbre incrustées d'or et

(1) On trouve des colonnes superposées en Syrie à l'abside de l'église de Saint-Siméon-Stylite.

(2) Levillain, *Les plus anciennes églises abbatiales de Saint-Denis* dans les *Mém. de la Soc. de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXVI, 1909.

(3) L'Estrée, c'est Strata Via, la route romaine pavée.

de pierres précieuses, puis couvrit d'or la balustrade du chœur et d'argent l'ambon; il dressa enfin, derrière l'autel, une grande croix d'or, ornée d'incrustations de gemmes. Le roi, lui-même, s'était procuré des tentures magnifiques qui décoraient les murs et étaient suspendues aux arcades qui s'ouvraient entre les colonnes. Elles étaient tissées d'or et d'argent et ornées d'une infinité de perles. Ce détail que nous ont transmis les *Gesta Dagoberti* (1) est extrêmement précieux pour nous, car il nous ramène encore à l'Orient. Lorsqu'en 637 les Arabes s'emparèrent de Ctésiphon, la capitale des Perses sassanides, ils trouvèrent dans le palais, entre autres merveilles, un tapis de soixante aunes de tour, composé de fils d'or, d'argent, de soie et orné de perles et de pierres précieuses. Il représentait un jardin avec ses sentiers, ses ruisseaux et ses fleurs. Le sable des sentiers était figuré par des fils d'or, l'eau par des fils d'argent, les fleurs par des perles ou des pierreries de diverses couleurs. Ainsi ce poétique mélange d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses est une création de la Perse. Les tapis de Dagobert étaient moins splendides que ceux des souverains sassanides, mais ils étaient de la même famille.

Au VIII^e siècle, cette église qui datait du temps de sainte Geneviève parut trop petite. Pépin le Bref décida d'en construire une autre, mais il ne l'édifia pas au même endroit. L'église de Pépin le Bref, assez éloignée de l'église de Dagobert, s'élevait là où nous voyons aujourd'hui la basilique de Saint-Denis. Elle précéda, à la même place, celle de Suger et celle de saint Louis. Le plan des fouilles de Viollet-le-Duc, bien interprété, ne nous montre, en effet, à Saint-Denis que trois églises successives. La basilique de Pépin fut achevée par Charlemagne qui enleva à la vieille église le tombeau des martyrs, celui de Dagobert et les belles œuvres d'art qui l'ornaient.

Il y a au British Museum un admirable tableau d'un peintre flamand du xv^e siècle qu'on appelle, faute de savoir son nom, « le Maître de saint Gilles ». Il représente saint Gilles célébrant la messe à Saint-Denis en présence de Charlemagne. L'empereur

(1) *Gesta Dagoberti*, cap. 20.

n'a pas osé avouer à saint Gilles un grave péché qu'il a commis, mais, au moment de l'élévation, un ange apporte au célébrant un parchemin où la faute est inscrite. La légende était célèbre au moyen âge. Mais ce qui nous intéresse dans ce tableau c'est le décor. On voit le grand autel de Saint-Denis tel qu'il était à la fin du moyen âge. L'artiste, avec une acuité de vision et une sûreté de main qui l'apparente à Van Eyck, a représenté le splendide autel avec son décor. Au-dessus du grand rétable d'or carolingien, qui en forme le fond, se dresse la magnifique croix de saint Éloi avec ses incrustations. On aperçoit aussi le tombeau que le XIII^e siècle orna d'un grand bas-relief. Il est donc probable que Pépin le Bref n'avait pas oublié les tentures aux fils d'or, décorées de perles. Quant à la vieille église elle-même, elle fut détruite. Telles sont les conclusions auxquelles arriva M. Levillain en s'appuyant sur les textes et sur le plan des fouilles. Il enleva à Dagobert l'honneur d'avoir construit la fameuse église de Saint-Denis; il lui accorda seulement celui de l'avoir décorée puisque toutes les œuvres d'art de l'église de l'Estrée y furent transportées.

Personne n'a entrepris de réfuter les conclusions de M. Levillain et les fouilles, dirigées depuis 1946, par un archéologue américain viennent de les confirmer. Il n'y a eu à Saint-Denis que trois églises successives : celle de Pépin le Bref, celle de Suger et celle de saint Louis.

VII

Il nous reste à parler de deux monuments singuliers qui, eux, subsistent encore, mais que nous ne pourrons essayer de dater qu'en recourant à l'hypothèse.

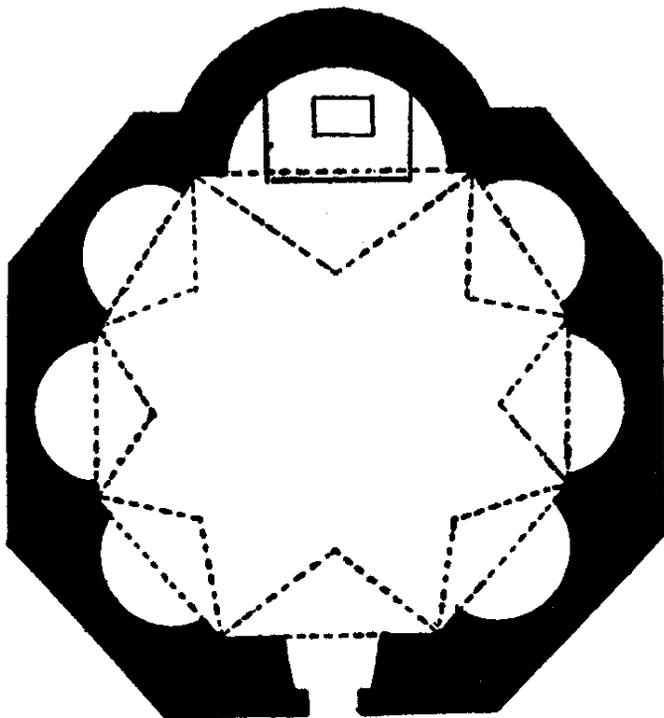
Il y a près de la côte provençale une île fameuse, l'île Saint-Honorat. C'est là que vécurent pendant des siècles les moines de Lérins qui furent si célèbres, à la fin du monde antique, par leur

savoir et leurs vertus. C'est à Lérins que se formèrent quelques-uns des plus illustres évêques de la Gaule.

La grande église de Lérins a été détruite, mais il subsiste, non loin d'une tour de défense du XI^e siècle, deux petits monuments qui ont souvent attiré l'attention des archéologues. Parlons d'abord du premier. C'est une chapelle, dont le chœur tréflé et

surmonté d'une coupole est précédé de deux travées voûtées. On pense aussitôt au chœur des églises monastiques de la Haute-Égypte qui est conçu de la même manière. On s'est demandé souvent à quelle époque remontait ce curieux monument, mais rien n'a permis de lui assigner une date. L'appareil est grossier et les bandeaux n'ont aucun caractère. Les érudits ont hésité entre les temps mérovingiens et le siècle de Charlemagne. Mais que se passait-il dans le monde au VII^e siècle, aux approches de la fin

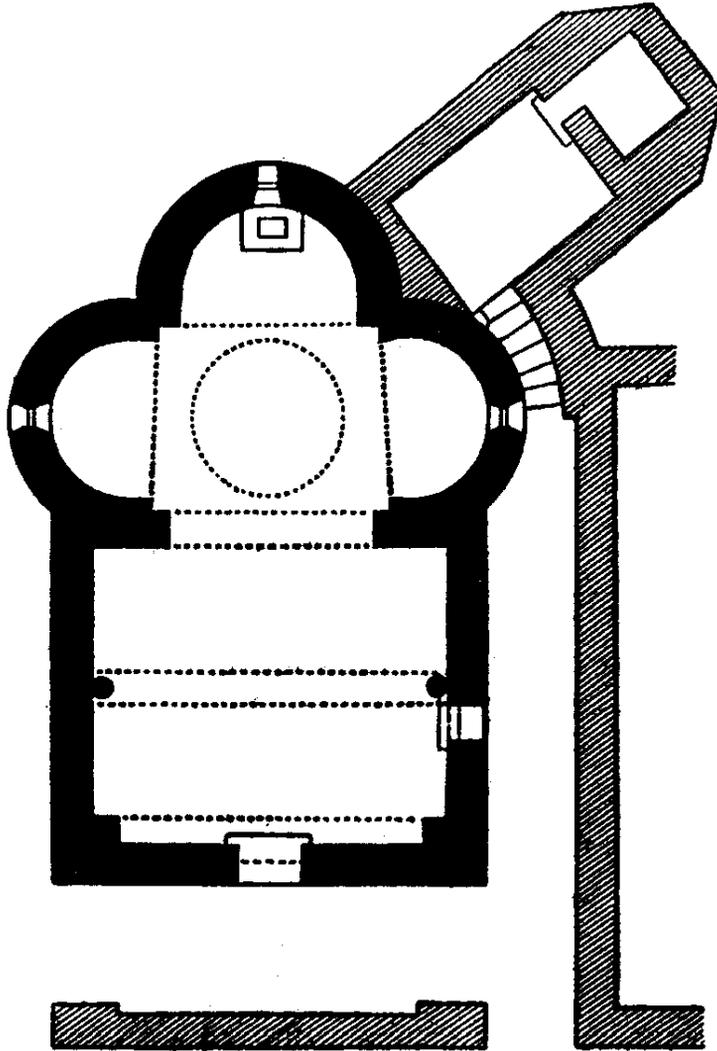
des temps mérovingiens? Avec une rapidité foudroyante les Arabes avaient conquis Jérusalem, la Syrie, la Perse, l'Égypte et l'Afrique du Nord. Que firent devant ce cataclysme les moines des pays soumis à l'Islam? Aucune des chroniques si pauvres de ce temps ne nous le dit. Mais au siècle suivant, quand les empereurs iconoclastes de Constantinople persécutèrent les moines, nous apprenons qu'ils s'enfuirent en Italie, à Rome et partout où ils pouvaient trouver la liberté (1). Au VIII^e siècle,



PLAN DE LA CHAPELLE SAINT-SAUVEUR
à Lérins.

(1) Voir à ce sujet, *Rome et ses vieilles églises*, chap. VI.

ils ne pouvaient songer à s'établir à Lérins, car en 725 une descente des Arabes venait d'anéantir la population monastique. Mais, au siècle précédent, les moines d'Égypte, de Syrie et de l'Afrique du Nord pouvaient considérer comme un sûr



PLAN DE LA CHAPELLE DE LA SAINTE-TRINITÉ à Lérins.

asile cette île de Lérins toujours célèbre et en pleine prospérité. S'il y eut parmi les moines qui y débarquèrent un architecte, il a pu construire cette chapelle dédiée, comme un *ex-voto*, au Christ sauveur (1). La vision d'un Oriental y est manifeste car

(1) La chapelle s'est toujours appelée Saint-Sauveur.

la coupole y est piriforme, particularité qui ne se rencontre qu'en Orient.

Une chapelle voisine, consacrée à la sainte Trinité, se présente avec le même appareil rustique qui ne suggère aucune date. Elle a le plan des baptistères dont nous parlerons bientôt, mais elle n'a pas de colonnade intérieure; d'autre part, les quatre niches carrées, qui, dans les baptistères se placent entre les quatre niches demi-circulaires, sont remplacées ici par d'autres niches en demi-cercle. Là, encore, nous reconnaissons un plan d'origine orientale, dont le sanctuaire de Saint-Grégoire d'Ani en Arménie nous offre un modèle (1), et il est possible que la chapelle de la Sainte-Trinité soit du même temps que la chapelle Saint-Sauveur. c'est-à-dire du VII^e siècle.

Ce sont là, certes, des hypothèses mais où s'unissent le style des chapelles et l'histoire du temps.

Telles sont du IV^e siècle à la fin du VII^e les églises et les cryptes qui subsistent encore en France, ou que les textes et les fouilles nous ont permis de reconstituer.

(1) Voir ce plan dans *Martyrium* de A. Grabar, t. I, p. 606, fig. 62.

CHAPITRE VI

LA DÉCORATION DES BASILIQUES DE LA GAULE

I. Les mosaïques de la Gaule. Les mosaïques de la Daurade à Toulouse. — II. Les fresques. L'histoire de saint Martin à la cathédrale de Tours et à Saint-Martin de Tours. Les autres fresques de Saint-Martin de Tours. Les fresques de l'église Saint-Étienne de Clermont. — III. Les inscriptions décoratives. L'église et la mosquée. — IV. Les revêtements de marbre. Les pavements de marbre et de mosaïques. Caractère profane des mosaïques. Le pavement de Saint-Genès de Thiers. Pavement de Lescar et de Sorde. Les labyrinthes. — V. Les tentures. Les étoffes antiques de la cathédrale de Sens. Étoffes de Montpezat. Les tissus sassanides, arabes et byzantins en Gaule. Les scènes religieuses. — VI. L'éclairage des églises. Les lustres. Les lampes suspendues. — VII. Les terres cuites décoratives.

I

Il n'y avait rien de plus simple à l'extérieur que les basiliques chrétiennes de Rome. Sainte-Sabine, ce type parfait de l'église du v^e siècle, ne nous montre que ses murs de brique, dépourvus de tout ornement. Les basiliques de la Gaule étaient tout aussi austères et il se passera des siècles avant qu'apparaissent les grands bas-reliefs des portails romans et les innombrables statues des cathédrales gothiques.

L'intérieur, en revanche, était splendide. On ne pouvait rien imaginer de plus coloré que ces intérieurs des églises de l'Orient aussi bien que de l'Occident ; leur décoration est fondée sur un principe nouveau, celui de la polychromie.

Le plafond à caissons était doré, l'abside et les parois de la nef étaient couvertes de mosaïques éclatantes à fond bleu ou

à fond d'or. Là où la mosaïque manquait elle était remplacée par la peinture. Les murs disparaissaient complètement sous un revêtement de marbres précieux. Dans certaines églises particulièrement magnifiques, à Antioche, à Constantinople, les plaques de marbre étaient remplacées, au moins dans le sanctuaire, par des plaques d'argent. Le pavement lui-même était une mosaïque faite d'un assemblage de marbres de couleur ou de cubes d'émail. Entre les colonnes étaient suspendus des voiles de soie et des étoffes tissées de fils d'or. Toutes ces couleurs éblouissantes pendant le jour restaient éclatantes pendant la nuit, car l'église était éclairée par des centaines de lampes suspendues à diverses hauteurs.

Un intérieur, ainsi conçu, n'a plus rien de classique; il y a là un génie qui n'est plus le génie gréco-latin si sobre mais le génie du vieil Orient. C'est seulement dans les palais de la Perse qu'on trouvait ces revêtements de mosaïques, de métaux précieux, de marbres rares et ces tentures; c'est à la Perse, en effet, que Dioclétien, en bâtissant son palais de Spalato, avait demandé des modèles.

Le palais de Spalato, avec ses coupoles décorées de mosaïques, est le point de départ de cet art nouveau. On retrouvait cette éclatante polychromie dans les palais de Constantinople et des palais elle passa dans les églises; car les empereurs pensaient que la maison de Dieu devait être encore plus somptueuse que la leur. C'est ainsi que les magnificences impériales devinrent celles de l'Église triomphante.

Les églises de la Gaule se conformaient à cette esthétique nouvelle. Les mots qui reviennent le plus souvent dans Fortunat, quand il décrit nos basiliques, c'est *fulgor*, *nitet*, c'est *rutilat*; l'église brille, éclate, éblouit. Le poète nous montre la lumière jouant sur l'or des plafonds, des marbres, sur les métaux précieux.

Que savons-nous des grandes mosaïques murales de la Gaule? Bien peu de choses, il faut l'avouer. Les anciens textes nous les signalent d'un mot sans les décrire. Au début du VI^e siècle, nous l'avons dit, des mosaïques représentant des personnages sacrés ornaient l'église de Clovis, sur la montagne Sainte-Geneviève.

Pendant ce même siècle saint Avit décora de mosaïques le baptistère de Vienne et l'évêque Agricola, l'église de Chalon. C'est à la fin du vi^e siècle que les trois grands sanctuaires d'Autun, l'église épiscopale, l'église Saint-Martin, l'église Saint-Racho reçurent leur parure de mosaïques. Ces mosaïques d'Autun devaient être particulièrement célèbres car, au commencement du vii^e siècle, Didier, évêque d'Auxerre, imita dans son église Saint-Étienne la mosaïque dont l'évêque d'Autun Syagrius avait orné son église épiscopale.

S'il ne nous restait que ces quelques mentions nous n'aurions rien à dire de nos mosaïques des temps mérovingiens, mais il subsiste heureusement une description assez longue et assez précise des mosaïques de l'église de la Daurade à Toulouse.

L'église de la Daurade était une rotonde (1) qui devait son nom à des mosaïques à fond d'or. Elle était éclairée, comme le Panthéon de Rome, par une ouverture circulaire, ménagée dans la coupole. On la date, sans preuve d'ailleurs, du v^e siècle et on veut qu'elle soit l'œuvre des Wisigoths qui occupaient le Midi de la Gaule. Chose extraordinaire, ce sont les bénédictins du xviii^e siècle, les seuls érudits d'alors soucieux de nos antiquités nationales, qui firent disparaître la vieille église. La trouvant peu solide, ils la détruisirent de fond en comble, au lieu de la restaurer et la remplacèrent en 1761 par un édifice de style classique. A Toulouse ces bénédictins du xviii^e siècle étaient si peu archéologues qu'ils s'imaginaient que la Daurade était un ancien temple gaulois et c'est dans un livre de dom Martin, consacré à la religion des Gaulois, qu'on a la surprise de rencontrer quelques lignes sur ces mosaïques. Leurs prédécesseurs, les bénédictins du xvii^e siècle, s'étaient montrés beaucoup plus fidèles aux traditions de l'ordre : ils avaient lavé ces mosaïques, couvertes de poussière et dom Odon-Lamothe les avait décrites dans un long mémoire rédigé en latin qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale (2). Un érudit toulousain, l'abbé Degert, en sentit tout le prix et le publia en 1905.

(1) Cette rotonde était en réalité un décagone.

(2) Lat., 12, 608.



Photo Giraudon

LE SACRIFICE D'ABRAHAM. Pyxide d'ivoire.
Musée de Berlin.

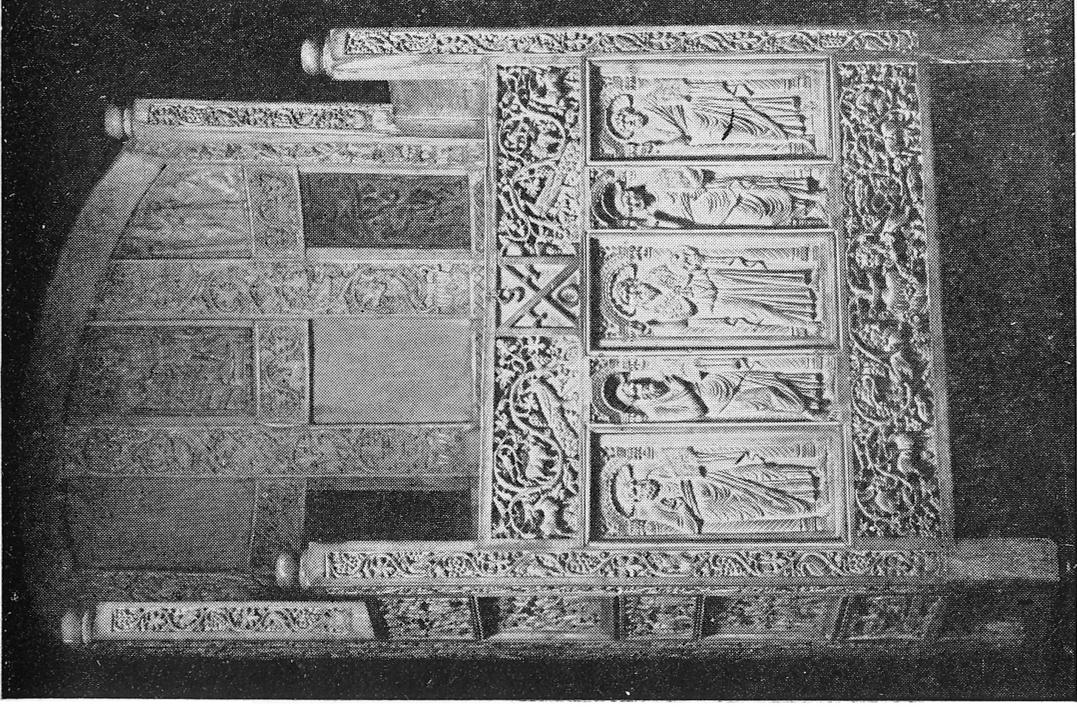


Photo Ainari

LA CHAIRE DE SAINT MAXIMIN. Bois et ivoire.
Cathédrale de Ravenne.



Photo Giraudon

LE PUPITRE DE SAINTE RADEGONDE, provenant de l'abbaye de Sainte-Croix.
Musée de Poitiers.

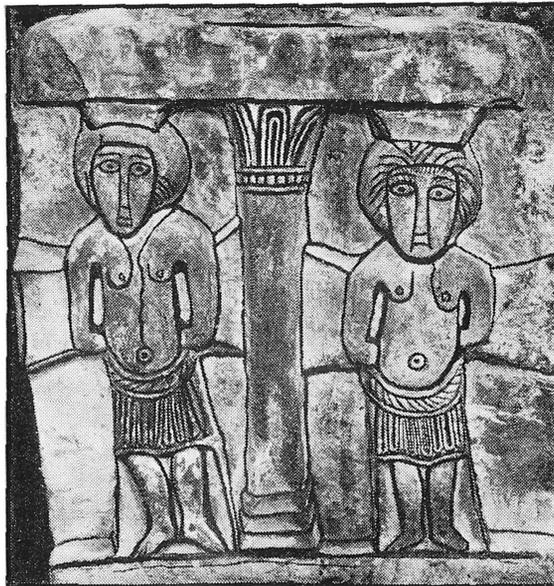


Photo Archives photographiques

MARTYRS DE L'HYPOGÉE DE MELLEBAUDE à Poitiers.

Il vaut la peine d'étudier un peu longuement ce précieux document puisque c'est la seule description de nos anciennes mosaïques qui se soit conservée.

Les murs de la Daurade n'étaient pas unis comme ceux des basiliques de Rome; ils étaient décorés de trois étages d'arcatures aux colonnettes de marbre. Chacune de ces arcatures enfermait soit une scène, soit des personnages isolés, et toutes ces mosaïques se détachaient sur fond d'or.

A l'étage le plus élevé se voyait la Vierge en majesté tenant l'Enfant sur sa poitrine; elle était placée entre les mages et les bergers. Hérode présidant au massacre des innocents fermait ce premier cycle.

L'étage intermédiaire, qui était le plus solennel, montrait le Christ portant le livre et bénissant; près de lui, à la place d'honneur, se tenait la Vierge; quatre archanges : Michel, Gabriel, Raphaël, Uriel les accompagnaient et précédaient les évangélistes et les apôtres. L'étage inférieur était consacré aux personnages de l'Ancien Testament : Enoch, Élie, Abraham s'apprêtant à sacrifier Isaac qui l'accompagnait, Joseph, Benjamin et enfin les trois jeunes Hébreux dans la fournaise.

Les deux Lois, l'Ancienne et la Nouvelle, avaient donc été résumées par quelques scènes et quelques personnages.

La description latine nous donne un certain nombre de détails qui témoignent de l'antiquité de ces mosaïques. Les mages, par exemple, étaient représentés avec un bonnet oriental et un costume à manches, ils s'avançaient à grands pas en portant des deux mains leur offrande. C'est exactement sous cet aspect qu'ils se montrent dans les mosaïques de Saint-Apollinaire-le-Neuf, à Ravenne, datant du milieu du vi^e siècle, et qui sont contemporaines de Justinien. Les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, coiffés du bonnet oriental, priaient les bras étendus et semblaient sous la protection de l'archange Gabriel qui les dominait de sa haute stature. C'est sous cet aspect qu'ils apparaissent dans l'art chrétien depuis les catacombes. Le sujet très fréquemment représenté pendant les premiers siècles, parce qu'il était associé aux prières pour les morts, semble disparaître dès les temps carolingiens.

La présence d'Uriel nous reporte également à une époque ancienne de l'art chrétien, antérieure au VIII^e siècle; l'Église, observant que cet archange ne figurait que dans des textes apocryphes, défendit de l'invoquer.

La description nous donne encore un détail précieux. Elle nous apprend qu'entre les arcatures étaient représentées diverses espèces d'oiseaux : des perdrix, des perroquets et des paons. Le motif des paons, s'opposant symétriquement des deux côtés d'un vase plein d'eau, reproduisait un modèle célèbre créé par l'art hellénistique. Or, des oiseaux et des paons semblables ornent encore aujourd'hui la mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf, à Ravenne, dont nous venons de parler.

Tous ces détails témoignent de l'antiquité des mosaïques de la Daurade. Mais sont-elles du V^e ou du VI^e siècle? Les érudits qui en ont parlé veulent qu'elles soient contemporaines de la domination des Wisigoths qui occupèrent le Midi pendant près d'un siècle de 408 à 506, mais je crois qu'ils se trompent et c'est ce qu'il importe de montrer.

Les Wisigoths n'étaient pas catholiques, ils étaient ariens, c'est-à-dire qu'ils considéraient le Fils comme inférieur au Père. Pour eux, le Fils n'était pas l'égal du Père puisque, disaient-ils, il avait été créé par lui. Les ariens ne se montraient pas d'ailleurs les ennemis de l'art. A Ravenne, Théodoric, qui était de la même religion que les Wisigoths de Toulouse, avait fait représenter à Saint-Apollinaire-le-Neuf, de Ravenne, les miracles et la Passion de Jésus-Christ. Ces mosaïques subsistent encore aujourd'hui et ne se distinguent en rien des œuvres orthodoxes. Dans leur baptistère de Ravenne, les ariens avaient simplement reproduit la mosaïque du baptistère des catholiques consacrée au baptême de Jésus-Christ. A Rome, le Suève Ricimer, qui était arien, avait décoré, vers 470, l'église arienne de Sainte-Agathe-in-Suburra d'une mosaïque représentant Jésus-Christ et ses apôtres : elle n'offrait aucun caractère particulier.

Mais il est un fait qui mérite d'être remarqué c'est que, dans ces mosaïques anciennes, nulle part la Vierge ne figure. Les ariens, en effet, ne reconnaissaient pas plus la décision du concile de Nicée, qui avait fait du Fils l'égal du Père, que celle du concile

d'Éphèse qui avait décidé que la Vierge n'était pas seulement la Mère du Christ homme (Christotocos) mais la Mère du Christ-Dieu (Theotocos). Aussi quand les ariens se convertissaient au catholicisme devaient-ils s'engager à reconnaître les décisions des conciles de Nicée et d'Éphèse. C'est ce que fit Recarède, roi des Wisigoths d'Espagne, quand il abjura l'arianisme, en 587 (1).

Il est donc invraisemblable que les ariens de Toulouse aient eu l'idée de consacrer tout un étage des mosaïques de la Daurade aux scènes de l'enfance de Jésus-Christ où la Vierge est le principal personnage; il est plus invraisemblable encore qu'au second étage des mosaïques ils aient donné la place d'honneur à la Vierge entre le Christ et les archanges. Je crois donc que ces mosaïques ne pouvaient dater que du milieu du vi^e siècle, c'est-à-dire d'une époque où le Midi reconquis par Clovis redevint catholique. Elles devaient être contemporaines de celles d'entre les mosaïques de Ravenne qui sont du temps de Justinien et où la Vierge figure. Il est donc possible que la rotonde de la Daurade ait été construite non pas par les ariens du v^e siècle, mais par les catholiques du vi^e.

Il y avait dans ces mosaïques de Toulouse un souvenir des pèlerinages de la Terre Sainte. On y voyait, nous l'avons dit, la Vierge assise en majesté entre les mages offrant leurs présents et les bergers s'avancant sur l'ordre de l'ange.

Or, à Bethléem, la mosaïque de la façade de la basilique, que tant de voyageurs avaient contemplée, présentait la même disposition, comme le prouvent les ampoules de Monza. On retrouve jusqu'à l'époque romane le souvenir de ce modèle célèbre.

Voilà tout ce que nous pouvons savoir des mosaïques de la Gaule avant l'époque carolingienne.

(1) Voir Dom Leclercq, *L'Espagne chrétienne*, 1906, p. 280.

II

Dans beaucoup d'églises les mosaïques étaient remplacées par des peintures. A Tours, la cathédrale qui s'élevait à une assez grande distance de la basilique de Saint-Martin fut reconstruite au vi^e siècle par Grégoire de Tours; il la voulut plus ample et plus élevée et la fit décorer de fresques. Un heureux hasard nous a conservé, dans un manuscrit, les vers de Fortunat qui accompagnaient ces peintures des épisodes de la vie de saint Martin; ils étaient empruntés par le poète aux récits de Sulpice-Sévère. On voyait d'abord les exemples de sa charité : jeune soldat, il coupait son manteau en deux pour en donner la moitié à un pauvre; évêque, il abandonnait sa tunique à un mendiant; il guérissait un lépreux en l'embrassant. Puis on voyait le missionnaire à l'œuvre : il renversait les idoles; il faisait couper un pin sacré qui, en tombant, s'écartait de lui; il ressuscitait des morts pour prouver aux païens qu'il était un envoyé de Dieu.

Grégoire de Tours nous apprend que ces peintures étaient l'œuvre d'artistes du pays. Le détail a son prix, mais l'œuvre de ces peintres gaulois était-elle originale? Il est permis d'en douter. Un siècle auparavant, en effet, l'évêque Perpetuus avait fait peindre les miracles de saint Martin dans la basilique qu'il avait élevée. C'est ce que nous apprend un petit poème de saint Paulin de Périgieux inscrit près du tombeau de l'apôtre des Gaules : « Quand tu auras prosterné ton visage dans la poussière, dit le poète, quand tu auras appuyé sur la terre tes paupières humides de larmes, lève les yeux en haut, embrasse du regard ses miracles et confie ta cause au plus puissant des intercesseurs (1). »

(1) Leblant, *Inscript. chrét.*

Les miracles de saint Martin étaient donc représentés sur la voûte, la « camera », qui s'élevait au-dessus de son tombeau. Aussi est-il probable que les artistes, qu'employa Grégoire de Tours ne firent qu'imiter dans la cathédrale, les peintures de la basilique. C'est au v^e siècle et non pas au vi^e qu'eut lieu le grand effort de création qui fit entrer, dans l'art, l'histoire de saint Martin, ce fut probablement le modèle, sans cesse imité, jusqu'à la destruction de la basilique par les Normands, au commencement du x^e siècle. Au xiii^e siècle quand nous retrouvons les miracles de saint Martin, dans les vitraux, nous y observons des traits qui semblent arrêtés depuis longtemps. Qui sait si des intermédiaires, aujourd'hui disparus, n'ont pas inspiré ces vitraux qui nous rendraient ainsi quelque chose de l'œuvre primitive? Il se peut que l'iconographie de saint Martin, telle que le moyen âge l'a connue, soit née à Tours.

Au-dessus de la porte d'entrée de la basilique de Saint-Martin on pouvait voir trois autres peintures que nous connaissons par les inscriptions qui les expliquaient. Elles étaient sans lien entre elles. La première était consacrée à un sujet assez rare, mais dont il y a quelques exemples dans l'ancien art chrétien. Elle représentait la veuve de l'Évangile mettant dans le tronc du temple les deux deniers qui n'étaient pas pour elle le superflu, mais le nécessaire (1). La seconde peinture montrait Jésus-Christ marchant sur les eaux et tendant la main à saint Pierre, motif célèbre qui apparaît dès la plus haute antiquité puisqu'on le rencontre dès le temps des persécutions dans l'église de Doura-Europos, non loin de l'Euphrate. Il exprimait à travers les siècles la confiance de l'Église en l'aide divine aux jours d'épreuve. La troisième peinture, enfin, mettait sous les yeux des fidèles la salle du mont Sion à Jérusalem; cette mère de toutes les églises, comme l'appelle l'inscription, où Jésus-Christ avait célébré la Cène, où l'Esprit était descendu sur les apôtres, où la Vierge était morte. C'était, nous l'avons dit, un souvenir du pèlerinage en Terre Sainte qui introduisait l'Orient dans la plus illustre des basiliques de la Gaule.

(1) Mosaïque de Saint-Apollinaire-le-Neuf à Ravenne; couverture d'ivoire à la cathédrale de Milan. Voir Baldwin Smith, *Early Christian Iconography*, p. 144.

Il est probable que toutes les églises mérovingiennes étaient décorées de peintures, mais c'est à peine si les textes nous les signalent. Nous avons déjà cité le passage de Grégoire de Tours où il nous montre la femme de Namatius, évêque de Clermont, faisant décorer par des peintres l'église de Saint-Étienne, qu'elle venait de construire; le livre saint sur les genoux, elle indiquait aux artistes ce qu'ils devaient représenter. Le passage est fort intéressant, car il nous prouve que l'iconographie n'avait pas encore revêtu ce caractère canonique qui la caractérisa plus tard; l'imagination de l'artiste pouvait encore dans bien des sujets se déployer librement.

La peinture et surtout la mosaïque ont été souvent employées dans nos basiliques d'une manière assez singulière qui mérite d'être signalée.

III

Les peintres et les mosaïstes inscrivaient parfois sur les murs de petits poèmes qui prenaient souvent la forme de bordures décoratives; saint Paulin, évêque de Nole, nous l'avons dit, en composa plusieurs pour les églises et les baptistères que son ami Sulpice-Sévère avait fait construire dans sa villa de Primuliacum. La basilique de Saint-Martin de Tours était pleine de ces inscriptions qui devaient être reproduites en beaux caractères d'assez grande dimension pour qu'on pût les lire de loin. Il y en avait au-dessus des portes d'entrée, dans la nef, sur l'arc de triomphe, dans l'abside où se trouvait le tombeau de saint Martin. On rencontre dans l'œuvre de Sidoine Apollinaire et de Fortunat plusieurs de ces courts poèmes qui étaient destinés à décorer l'intérieur des basiliques.

Cet usage était également fort répandu en Italie. Saint Paulin avait composé plusieurs poèmes qui décoraient les églises élevées autour du tombeau de saint Félix, à Nole. Il en avait écrit un

autre pour la basilique de Fondi. Le même usage existait certainement dans les églises d'Orient. Ce qui le prouve, c'est que les Arabes qui ont tant emprunté aux chrétiens d'Asie ou d'Égypte, ont décoré leurs mosquées, dès le VII^e siècle, de grandes inscriptions, tirées généralement du Coran. A Jérusalem, dans la mosquée d'Omar, élevée au VII^e siècle; après la conquête arabe, on voit encore aujourd'hui une frise d'inscriptions coufiques sur fond d'or. Ce sont les versets du Coran qui se rapportent à Jésus-Christ. On lit par exemple : « Jésus, l'envoyé de Dieu, n'est que le fils de Marie, Dieu est unique, comment aurait-il un fils? » Les Musulmans prétendaient ainsi réfuter le christianisme dans la ville sainte des chrétiens. En inscrivant des versets dans leur mosquée, ils imitaient ce qu'ils avaient vu dans les églises. Ils restèrent toujours fidèles à cette habitude sans doute à cause de la beauté des lettres arabes, qui faisaient à elles seules un merveilleux décor. A l'Alhambra de Grenade les arabesques des murs sont des vers en l'honneur des jardins, des fleurs et des eaux, si bien que ce palais enchanté semble bâti avec des poèmes.

Il y a d'étroits rapports entre l'église et la mosquée; au Caire, à Kairouan, à Cordoue, on est frappé de la ressemblance. Comme la basilique, la mosquée est précédée d'un vaste atrium à portiques, dont le centre est occupé par une fontaine pour les ablutions. Comme la basilique syrienne, la mosquée est accompagnée d'une tour carrée, qui, au lieu d'être un clocher est un minaret. Comme la basilique la mosquée est orientée. Le mihrab est orné comme l'abside de nos basiliques dans ses portes hautes d'une mosaïque, qui ici est purement décorative et de revêtements ciselés dans les parties basses. Les fenêtres sont fermées de la même manière d'une plaque d'albâtre, percée d'ouvertures géométriques.

Il est évident que les Arabes qui n'apportaient avec eux aucune tradition d'art, ont imité ce qu'ils admiraient dans ces magnifiques villes d'Orient dont ils venaient de s'emparer; c'était d'ailleurs des artistes grecs qui travaillaient pour eux.

La mosquée nous apporte donc souvent un précieux témoignage sur l'art chrétien d'Orient pendant les premiers siècles.

IV

Ce n'étaient pas seulement les mosaïques, les peintures, les inscriptions, les lettres d'or qui décoraient l'intérieur des basiliques de la Gaule, des revêtements de marbres précieux en faisaient disparaître les murs (1). Ces marbres de couleurs variées venaient des carrières des Pyrénées et se transportaient dans toute la Gaule. Mais cette industrie, qui avait donné tant de magnificence à nos églises mérovingiennes, disparut au VIII^e siècle. C'est que le VIII^e siècle marque pour l'Aquitaine une longue période de désastres. Ravagée d'abord par les Sarrazins, elle fut ensuite dévastée, à plusieurs reprises, par Pépin le Bref, luttant contre les ducs d'Aquitaine jaloux de leur indépendance. Ces gouverneurs du Midi prétendaient créer un royaume dans le royaume. Au milieu de ces désastres, les carrières des Pyrénées cessèrent d'être exploitées et Charlemagne fut obligé d'emprunter aux monuments antiques de Rome et de Ravenne, les marbres de son église d'Aix-la-Chapelle (2).

Il ne nous reste à peu près rien de ces revêtements de marbre des églises mérovingiennes; comme ils ne faisaient pas corps avec l'édifice ils ont disparu en laissant à peine quelques traces. Mais à Constantinople, Sainte-Sophie qui a conservé sa parure, fait sentir le charme de ces marbres aux tons harmonieux. Dans les églises des premiers siècles la douce lumière qui rayonnait des marbres s'alliant à l'éclat des mosaïques, enchantait les yeux.

Pour que l'inscription d'unité fût complète, le pavement lui-même était fait soit de marbre, soit de mosaïques. Ces mosaïques qui recouvraient le sol des basiliques ou des baptistères n'ont

(1) Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, lib. II, cap. 16.

(2) Voir sur ce sujet Hubert, *L'Art pré-roman*, p. 92 et suiv.

laissé en France que de rares débris, mais elles sont nombreuses en Orient, en Algérie, en Tunisie. Elles offrent presque toutes ce caractère singulier d'être entièrement profanes et ne diffèrent guère des mosaïques qui ornaient les villas païennes. Elles ont été faites par des corporations d'ouvriers qui continuaient les anciennes traditions.

On voit au Louvre une mosaïque provenant d'une église voisine de Tyr, qui représente les saisons, les mois de l'année, des scènes de chasse et des jeux d'enfants. Une mosaïque découverte dans l'église de Madaba, en Palestine, est une carte illustrée de la Judée. On y voit Jérusalem représentée avec ses murs, ses portiques, son Martyrium et sa rotonde du Saint-Sépulcre; on y voit Bethléem et sa basilique, Jéricho avec ses palmiers, le Jourdain qu'on traversait alors à l'aide d'un bac. Beaucoup de petites villes de la Terre Sainte, dont le nom est écrit en grec, y sont représentées avec leurs monuments, sommairement dessinés. L'ensemble est un précieux document sur la topographie de la Palestine à l'époque chrétienne.

En Algérie, comme en Tunisie, les pavements des sanctuaires chrétiens, qui se sont conservés, sont purement décoratifs; ils représentent des poissons, des oiseaux, des paons, des scènes de chasse. Des noms sont parfois inscrits sur ces mosaïques, ce sont des fidèles qui en firent les frais.

En Italie, les pavements du v^e ou du vi^e siècle ont le même caractère. A Crémone et à Pesaro on voit des animaux, mais à Saint-Michel de Pavie on rencontrait un sujet païen : le combat de Thésée et du Minotaure dans le labyrinthe de Crète.

Cette décoration toute profane semble s'expliquer par des scrupules religieux; on ne voulait pas marcher sur des symboles chrétiens ou sur des images saintes. Ces scrupules ne subsistaient plus au moyen âge où les personnages sacrés envahissaient les pavements. Saint Bernard, pourtant, les exprime encore. « Est-ce respecter les saints, s'écrie-t-il, que de les fouler aux pieds et laisser sur leurs faces la trace de ses chaussures. »

Il est probable qu'en Gaule les pavements des églises conservaient ce caractère profane. Les quelques restes que nous en avons ne démentent pas cette hypothèse. Les mosaïques retrou-

vées à la cathédrale de Lyon sont ornées d'un décor purement géométrique qui rappelle celui des villas païennes. Un décor géométrique analogue a reparu au baptistère de Marseille et à la basilique mérovingienne de Saint-Quentin dont on a découvert quelques restes. Quand il n'était pas géométrique le décor des pavements était tout profane. Tel était le pavement que fit exécuter, vers 375, saint Avitus, évêque de Clermont pour l'église Saint-Genès de Thiers. On en a retrouvé, en 1865, d'assez nombreux fragments dont quelques-uns seulement ont été conservés. Ils représentent des animaux stylisés enfermés dans des cercles; ces animaux faits de petits cubes de marbre de couleurs variées s'enlèvent sur un fond de cubes de marbre blanc. On reconnaît un lion, un paon faisant la roue et le fabuleux basilic désigné par son nom. L'imitation des étoffes orientales est ici manifeste; le lion a la crinière tressée, la queue terminée par une feuille lancéolée et il porte sur la cuisse l'étoile qu'on imprimait en Perse sur les fauves destinés à la ménagerie du Grand Roi. Une aiguière persane, du Cabinet des Médailles à la Bibliothèque Nationale, est décorée de deux lions portant l'étoile sur la cuisse. Ces médaillons de Thiers nous laissent entrevoir combien fut profonde l'influence de l'Orient, en Gaule, aux temps mérovingiens puisqu'elle se manifeste jusque dans le pavement des églises (1).

La lutte de Thésée et du Minotaure au centre du labyrinthe de Crète, si fréquente dans les pavements des villas païennes (2), se rencontrait aussi dans les églises. Nous en avons cité un exemple à Pavie; on en a découvert un autre dans la basilique d'Orléansville, en Algérie. Il y en avait certainement en Gaule,

(1) Le pavement de l'ancienne cathédrale de Lescar (Basses-Pyrénées) (l'antique Beneharnum, qui a donné son nom au Béarn) représente un bouquetin attaqué par un lion et un aigle, sujet purement oriental. Cette partie de la mosaïque peut remonter aux temps mérovingiens, mais les chasseurs, tournés en sens inverse, qui portent l'olifant du xii^e siècle sont dus à une restauration, faite au commencement du xii^e siècle, par l'évêque Guido, dont le nom est inscrit sur le pavement. La mosaïque de l'église de Sorde (Landes) faite de cercles entrelacés où sont inscrits des animaux symétriques a subi des restaurations, mais pourrait remonter, elle aussi, aux temps mérovingiens.

(2) Voir les exemples cités dans l'*Invent. des Mosaïques de la Gaule*, par Lafaye et Adrien Blanchet, 1909 et années suivantes.

car, d'église en église, le motif s'est transmis jusqu'à nos cathédrales. Au moyen âge on appelait le labyrinthe « la maison de Dedalus ». Sur les pavements de Sens, de Chartres, de Saint-Quentin, d'Amiens, Thésée et le Minotaure avaient disparu et il ne restait plus que les lignes du labyrinthe. Ces sinuosités avaient pris un sens symbolique, elles représentaient la route des pèlerins de Jérusalem et on la parcourait à genoux.

V

Nous ne donnerions qu'une idée fort incomplète de la magnificence des églises des premiers siècles si nous ne parlions pas des tentures qui les décoraient. Elles emplissaient les basiliques. On est surpris, quand on lit le *Liber pontificalis*, cette histoire des anciens papes, de rencontrer si souvent la mention des tentures précieuses envoyées par les empereurs ou les grands fonctionnaires du palais impérial aux églises de Rome. Des tentures de ce genre, au témoignage des textes contemporains, ornaient également ces églises de la Gaule.

Où se trouvaient ces tentures? Il y en avait une d'abord, à chaque porte d'entrée, de sorte que l'église paraissait close, même quand les portes étaient ouvertes. Les sarcophages et les mosaïques qui représentent parfois des églises et des baptistères manquent rarement de nous montrer ces tentures de l'entrée. On connaît la fameuse mosaïque de Saint-Vital de Ravenne qui représente Théodora entrant dans la basilique. L'impératrice s'avance en portant une offrande pendant qu'un serviteur soulève le voile de la porte.

Dans la nef un grand voile descendait entre chaque entre-colonnement. Les fidèles se tenaient alors uniquement dans les bas-côtés et ces rideaux leur cachaient l'autel; ils ne s'ouvriraient qu'à des moments déterminés, pendant la lecture de

l'Épître et de l'Évangile, pendant la prédication et au moment de la communion. L'autel, lui-même, était entouré de tentures. Il était surmonté d'un ciborium aux colonnes de marbre et c'est entre ces colonnes de marbre que des voiles étaient suspendus. L'autel chrétien, ainsi voilé, rappelait le Saint des saints de l'Ancienne Loi où le grand prêtre entrait seul. De précieuses étoffes que l'on renouvelait au moment des grandes fêtes recouvraient l'autel.

Toutes ces tentures de soie, brochées d'or, étaient magnifiques. Le *Liber Pontificalis* indique d'ordinaire le lieu d'origine des étoffes envoyées aux papes par les empereurs d'Orient. Nous apprenons ainsi qu'elles venaient d'Alexandrie, de Tyr, de Syrie ou de Constantinople. Elles étaient souvent décorées d'animaux. Le *Liber Pontificalis* nous signale : « Une tenture d'Alexandrie représentant des paons qui portent sur leur dos des hommes, puis des aigles dans des cercles et des lions avec des arbres. » Parfois ces animaux sont des êtres chimériques. Le *Liber Pontificalis* décrit « un voile avec des fils d'or représentant des griffons et des animaux ayant une corne unique sur le front, puis une tenture rouge avec un cheval blanc qui a des ailes ». Nous reconnaissons les motifs décoratifs chers à l'Orient. Cet art est celui de la Perse. Les lions qu'on nous signale avec des arbres sont les lions affrontés des deux côtés du *Hom*, l'arbre sacré de l'Iran. Certains de ces animaux remontaient jusqu'aux bas-reliefs de l'Assyrie et de la Chaldée. Ainsi grâce à ces étoffes orientales, l'Italie et la Gaule connurent un art fort différent de l'art classique. Par les étoffes, nos artistes ont été en contact avec le monde de l'Asie et ses vieux rêves; ils étaient séduits par ce qu'il y avait de mystérieux dans cet étrange décor et ils reproduisirent pendant plusieurs siècles ces monstres et ces animaux stylisés de l'Orient; les sculpteurs romans les imitèrent encore.

Mais toutes les tentures n'étaient pas décorées d'animaux réels ou fabuleux, beaucoup étaient historiées de sujets sacrés que le *Liber Pontificalis* énumère : scènes de l'Ancien Testament, de la vie de Jésus-Christ, de la vie de la Vierge, de l'histoire des apôtres et des saints. Il est probable que les scènes les

plus célèbres : Annonciation, Nativité, Ascension, Descente du Saint-Esprit étaient représentées telles qu'on les voyait dans les mosaïques de la Terre Sainte. Les étoffes précieuses ont donc pu, tout aussi bien que les manuscrits, les ampoules historiées et les ivoires que les pèlerins rapportaient de la Judée, répandre dans le monde chrétien l'iconographie palestinienne.

On voit quelle importance a pour l'histoire de l'art l'étude de ces tentures qui jadis emplissaient les basiliques et dont il ne nous reste plus aujourd'hui que quelques lambeaux.

Les exemples que nous avons donnés sont empruntés aux basiliques de Rome; pour la Gaule les textes sont moins abondants, mais quelques vers de Fortunat et quelques passages de Grégoire de Tours nous prouvent que nos églises étaient décorées de tentures comme celles de Rome. Fortunat parle des voiles qui descendaient du plafond dans l'église que Léontius avait élevée à saint Martin, dans le voisinage de Bordeaux. Grégoire de Tours mentionne les tentures attachées entre les colonnes suspendues devant le sanctuaire et autour du ciborium (1). Il nous fait connaître, à ce propos, une particularité fort intéressante, il nous apprend qu'on recouvrait de tentures précieuses le tombeau des saints. Il y avait, nous dit-il, une étoffe mêlée d'or sur le tombeau de saint Denis; des étoffes tout aussi riches recouvraient les tombeaux de saint Martin à Tours; de saint Rémi à Reims; de saint Melaine à Rennes. On pensait qu'un peu de la vertu miraculeuse des reliques du saint passait dans ces étoffes. A Reims, pendant une peste, on promena dans la ville la tenture qui était sur le tombeau de saint Rémi pour arrêter la contagion. On croyait que ces tentures s'imprégnaient d'un fluide bienfaisant et devenaient plus lourdes.

L'usage de couvrir d'étoffes les tombeaux des martyrs et des confesseurs se rencontrait également à Rome : il était répandu dans la chrétienté tout entière. L'Église a abandonné cet antique usage mais les Musulmans l'ont conservé; c'est parce qu'ils avaient vu dans les églises chrétiennes les tombeaux

(1) Nous ne reviendrons pas sur les tentures décorées de perles probablement d'origine sassanide que Dagobert donna à l'église Saint-Denis. Nous en avons parlé au chapitre IV.

recouverts d'étoffes précieuses qu'ils décorèrent de tentures et de tapis les tombeaux de leurs saints et de leurs kalifes. Ils sont restés fidèles à cette pratique pendant des siècles et tous ceux qui ont vu l'Orient savent quelle poésie ces étoffes fanées donnent aux vieux tombeaux de l'Islam.

Nous ignorerions aujourd'hui ce que pouvaient être les tentures de nos basiliques, sans une heureuse habitude de l'Église, qui remonte aux premiers siècles. Pour conserver les reliques des saints on les enveloppait dans des tissus précieux, avant de les mettre dans des reliquaires; quelquefois même on gardait comme une relique une étoffe qui avait simplement touché le tombeau d'un saint. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore certaines églises conservent des tissus qui remontent au v^e et au vi^e siècle et même parfois plus haut.

La plus belle collection d'étoffes anciennes, qui existe en France, se voit à la cathédrale de Sens. C'est que la cathédrale de Sens est l'église de France la plus riche en reliques. Au moment de la Révolution, en effet, elle reçut celles de deux célèbres abbayes voisines qui en possédaient beaucoup : Saint-Pierre-le-Vif et Sainte-Colombe. La cathédrale elle-même, d'ailleurs, avait déjà un très grand nombre de reliques et quelques-unes étaient extrêmement anciennes. Au iv^e siècle, l'évêque de Sens, Ursicinus, fut exilé en Orient par l'empereur arien Constance en même temps que saint Hilaire, parce que, comme lui, il combattait l'arianisme. Il alla à Jérusalem où l'évêque Héraclius lui donna des reliques des saints Innocents, puis il se rendit à Césarée, en Cappadoce, où saint Basile lui donna celles du martyr saint Mammès. Quand l'évêque revint d'exil, il rapporta ces précieux souvenirs à Sens, où les reliques des saints Innocents se trouvent encore.

Une reconnaissance de toutes les reliques de Sens a fait découvrir, il y a quelques années, une grande quantité d'étoffes rares qui ont été dessinées et photographiées (1). La plus ancienne

(1) Voir dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1911, p. 262 et suiv., les articles accompagnés de reproductions du chanoine Chartraire sur les étoffes de Sens. Il les a exposées dans une salle annexée à la cathédrale et ce musée de tissus anciens offre le plus vif intérêt.

de ces étoffes représente un chasseur, vêtu à l'antique, que décore une panthère. Le ton jaune clair sur un fond de pourpre sombre et presque noir fait penser aux vases peints de la Grèce. L'œuvre encore toute pénétrée de l'esprit classique peut remonter au iv^e siècle après Jésus-Christ. On a découvert des tissus historiés tout à fait analogues en Égypte, dans l'immense nécropole d'Akmin, qui remonte aux temps pharaoniques; les tombes chrétiennes y apparaissent au iv^e siècle et disparaissent au vii^e. Le sable de l'Égypte conserve fidèlement tout ce qu'on lui confie, et les morts desséchés ont été retrouvés enveloppés d'étoffes absolument intactes dont les couleurs sont presque aussi vives que le premier jour. Akmin est l'ancienne Panopolis où les tisserands étaient déjà nombreux au temps de Strabon. La nécropole d'Akmin est la plus riche de toutes et semble inépuisable, mais on a fait des découvertes analogues à Antinoé, la ville fondée par Hadrien (1) à Saqqara et dans le Fayoum. C'est ainsi qu'il a été possible de reconstituer l'histoire des tissus coptes depuis la fin du monde antique jusqu'à l'invasion arabe. Nous voyons aux sujets païens succéder les sujets chrétiens, mais nous voyons aussi le dessin, d'abord noble et pur, se déformer peu à peu et devenir presque monstrueux. La figure humaine n'est plus qu'un assemblage de lignes, évoluant vers l'arabesque. Il y avait dans l'esprit copte quelque chose d'abstrait qui se préparait à accueillir l'ornement géométrique des Arabes et à y collaborer.

Cette connaissance des étoffes coptes, acquise depuis quelques années, a permis de reconnaître sans peine la provenance d'un assez grand nombre de tissus conservés à Sens. On y voit des ibis affrontés, des oiseaux d'eaux encadrés par des guirlandes que l'on a trouvées toutes semblables à Antinoé; la technique est la même et il ne saurait y avoir de doute sur leur provenance.

Parmi ces étoffes, il en est une qui est plus intéressante que les autres, car elle représente quelques épisodes de l'histoire de Joseph et de ses frères. Les personnages se détachent en jaune d'or sur un fond de pourpre violet et des inscriptions

(1) Des étoffes d'Antinoé ont été rapportées par M. Gayet au Musée Guimet.

grecques expliquent le sujet : c'est Jacob envoyant Joseph vers ses frères, c'est l'ange guidant le jeune homme dans le désert, c'est enfin Joseph rencontrant ses frères qui gardent leurs troupeaux. Le choix de cet épisode biblique témoigne de l'origine égyptienne de l'œuvre : l'histoire de Joseph était, en effet, particulièrement chère aux chrétiens d'Égypte, parce qu'elle se passait dans leur pays et ils l'ont plusieurs fois reproduite dans leurs ivoires et dans leurs manuscrits. Les couleurs restent harmonieuses mais le dessin a beaucoup dégénéré et une pareille œuvre ne peut pas être antérieure au VI^e siècle. C'est dans cette étoffe qu'étaient enveloppés douze fragments des douze pierres prises dans le Jourdain par les compagnons de Josué et conservés à Galgala, souvenir du pèlerinage dont nous avons déjà parlé (1).

Ces étoffes égyptiennes ont dû être nombreuses dans nos trésors d'églises : il en reste encore quelques-unés aujourd'hui. On en a trouvé une qui n'offre qu'un décor ornemental dans le tombeau de saint Césaire, à Arles, mais l'église de Montpezat (Tarn-et-Garonne) en conserve une autre qui est beaucoup plus curieuse. Elle est d'une basse époque car les personnages, déformés, conservent à peine l'apparence humaine. En les examinant avec attention on y reconnaît quelques épisodes de l'histoire d'Alexandre le Grand. Le choix d'un pareil sujet témoigne, aussi bien que le style, de l'origine égyptienne de l'étoffe. C'est en Égypte, en effet, qu'est née l'histoire légendaire d'Alexandre. Vers le II^e siècle après Jésus-Christ un écrivain, qui se donnait pour Calisthène, composa à Alexandrie, un roman sur le grand conquérant de l'Asie où il introduisit toutes les merveilles de l'Orient. Il y racontait, entre autres choses, qu'Alexandre près de Babylone avait attaché deux griffons ailés à un siège et s'était fait enlever par eux dans les airs, jusqu'au ciel de cristal. C'est précisément ce que nous montre l'étoffe de Montpezat. On y voit ensuite Alexandre, assis entre deux figures féminines qui sont deux personnifications alexandrines : la Science et l'Histoire. Enfin on voit le

(1) Une inscription accompagne les pierres et en fait connaître l'origine.

tombeau d'Alexandre tel qu'il était à Alexandrie; par une ouverture qui, d'après la tradition, était voûtée, on apercevait le corps embaumé du héros. Une pareille œuvre n'a pu naître qu'en Égypte, et le caractère étrangement géométrique du dessin lui assigne une date voisine de l'invasion arabe du VII^e siècle.

Mais l'Orient nous envoyait à la même époque des étoffes dont le dessin est autrement ferme et vigoureux : les étoffes persanes.

La civilisation de la Perse sous les Sassanides, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, a exercé une profonde influence sur l'art chrétien de l'Orient et de l'Occident. Nous avons vu ce que lui devaient les églises voûtées et les églises à coupoles; montrons ce que les arts décoratifs lui empruntèrent. La Perse recevait alors, par des caravanes, la soie brute de la Chine et en tissait de splendides étoffes qui étaient admirées à Constantinople aussi bien qu'en Italie et en Gaule. C'est la Perse qui a créé le décor classique du tissu, c'est-à-dire le cercle enfermant des personnages ou des animaux. Ces cercles jetés sur le fond ont été imités par les ateliers coptes et par les ateliers byzantins. A Rome, on caractérisait ces étoffes par l'adjectif : « circumrotatæ », étoffes à décor de roues.

L'artiste sassanide, fidèle aux vieilles traditions de Babylone et de Ninive, ne représentait guère autre chose que des scènes de chasse ou des animaux stylisés. Un tissu sassanide de soie bleue, provenant d'une église de Trèves (1), est décoré de deux cavaliers montés sur des chevaux ailés qui veulent s'emparer d'un lionceau; sous leurs pieds des animaux s'attaquent et se dévorent. Le principe de cet art décoratif qui obtient parfois des effets si puissants est la symétrie et en même temps la stylisation de l'animal qui n'est jamais représenté tel qu'il est dans la nature.

Un fragment d'étoffe sassanide, conservé dans l'église de Couture, au Mans, nous montre deux lions gardant un autel sur lequel brûle le feu sacré. La religion du feu était toujours celle de la Perse. Les deux lions sont stylisés avec simplicité et grandeur et ils portent sur la cuisse l'étoile dont nous avons

(1) Aujourd'hui au musée de Berlin.

déjà parlé. Il est curieux de rencontrer dans une église chrétienne ces emblèmes d'une autre religion; il est plus curieux encore de retrouver, sur nos chapiteaux romans et parfois sur nos vitraux du XII^e siècle, les animaux des étoffes sassanides : griffons, lions, léopards. L'art sassanide a contribué à enseigner à nos artistes du moyen âge à la fois la symétrie et la stylisation. Cela peut paraître extraordinaire puisque, à partir du VII^e siècle la Perse sassanide conquise par les Arabes, ne nous envoie plus ses étoffes. Mais la conquête ne fit pas disparaître l'art de la Perse, il reparut avec une vie nouvelle dans les ateliers arabes de Bagdad et dans les ateliers grecs de Constantinople. On trouvait ces modèles si beaux qu'on ne cessait de les imiter en Orient.

Il y a, dans l'église de Saint-Étienne de Chinon, une étoffe qu'on appelle la chape de saint Mesme. On a cru d'abord que c'était une étoffe sassanide, remontant au temps de saint Mesme, disciple de saint Martin, c'est-à-dire à la fin du IV^e siècle. Une étude, plus attentive, a fait découvrir une inscription arabe qui est un souhait de bonheur à l'adresse du possesseur. La forme des caractères indique une époque voisine du X^e siècle; à cette époque tardive l'étoffe reproduit avec exactitude les anciens modèles sassanides. Elle met sous nos yeux l'arbre sacré de la religion des Parsis, le *Hom*, que gardent deux guépards avec vigilance, car quiconque s'en approcherait et boirait l'eau de la source qui jaillit au pied de l'arbre deviendrait immortel. Les deux guépards sont enchaînés et leur chaîne s'attache à un autel où brûle le feu sacré. Ainsi cette seule image nous offre deux aspects de la religion persane. Les musulmans copiaient donc, sans scrupule, les antiques motifs d'une autre religion qui les séduisaient par leur belle symétrie mais dont ils ne comprenaient plus le sens. Sans l'inscription nous ne pourrions imaginer que l'étoffe de Chinon puisse être arabe.

Il est donc certain que pendant des siècles les Arabes ont reproduit les anciens modèles sassanides, de sorte que les étoffes que nous recevions de l'Orient étaient toujours semblables. Il n'est donc pas étonnant qu'elles aient fini par agir sur notre sensibilité.

Et, en effet, les Byzantins eux-mêmes s'étaient mis à imiter les modèles sassanides. C'est seulement sous le règne de Justinien, c'est-à-dire à partir du VI^e siècle, que l'industrie des tissus devint florissante à Constantinople. Sous Justinien, deux moines revenant d'un voyage en Chine, rapportèrent des œufs de vers à soie dans des bâtons creux qui étaient probablement des bambous. Ils avaient découvert un secret que les Chinois gardaient avec un soin jaloux. A partir de ce moment l'empire byzantin produisit la soie et n'eut plus besoin de la demander aux caravanes qui venaient de la Chine. La conquête arabe en faisant disparaître les ateliers d'Alexandrie et de Tyr rendit plus florissants encore ceux de Constantinople.

Dans cette ville tout hellénique, où auraient dû se perpétuer les plus pures traditions de l'art grec, nous voyons les tisserands imiter les dessins des étoffes sassanides. L'église de Mozat (Puy-de-Dôme) a possédé pendant des siècles un magnifique tissu de soie, qui est aujourd'hui au Musée des tissus de Lyon. A première vue, on se croit en présence d'une œuvre sassanide : deux cavaliers renfermés dans un cercle sont placés symétriquement des deux côtés d'un arbre et chacun d'eux enfonce sa lance dans la gueule d'un lion. C'est le motif persan par excellence. Mais, en regardant avec plus d'attention, on remarque que les deux cavaliers ont la longue robe des empereurs byzantins et leur riche pectoral. L'œuvre est donc la copie d'un original sassanide où le costume seul a été modifié : elle n'a pu être faite qu'à Constantinople.

Une étoffe fameuse, qui est restée pendant de longs siècles dans le trésor d'Aix-la-Chapelle et qui a contenu quelques reliques de Charlemagne, représente un éléphant enfermé dans un cercle. Rien ne ressemble plus à une œuvre sassanide, pourtant une inscription grecque, tissée dans l'étoffe, nous apprend qu'elle fut faite pour un grand maître du palais de Byzance, nommé Michel.

Ainsi les Sassanides d'abord, puis, après eux, les Arabes et les Byzantins offrirent sans cesse les mêmes modèles aux artistes occidentaux.

Mais les Byzantins ne se contentèrent pas de cet art de pure

décoration : ils voulurent que ce décor eût un sens et ils créèrent des étoffes ornées de scènes religieuses. Au temps de Justinien, ce n'étaient pas seulement les tentures des églises, c'étaient les plus riches vêtements des fidèles qui s'embellissaient de scènes évangéliques. Dans la mosaïque de Saint-Vital de Ravenne, le somptueux manteau de Théodora est décoré d'une Adoration des Mages. Ce décor religieux des tissus byzantins a presque complètement disparu aujourd'hui. On en a cependant retrouvé un bel exemple, il y a quelques années, dans le *Sancta Sanctorum* du Latran.

L'Annonciation, enfermée dans un cercle, est représentée suivant une formule familière à l'Orient. La Vierge, assise, file le voile du temple au moment où l'ange, le bâton du messenger à la main, se présente devant elle. L'œuvre semble être du VI^e ou du VII^e siècle; si elle était postérieure et provenait des ateliers de Rome, elle serait encore toute byzantine. Les ateliers romains ne datent, en effet, que du VIII^e siècle et les artistes qui y travaillent sont des Grecs chassés de Constantinople par les empereurs iconoclastes (1). Ces ateliers multiplièrent à la fois les tentures décoratives conformes aux anciens modèles et les tentures à sujets religieux.

La Gaule, pour en revenir à elle, reçut tous ces tissus; elle eut, nous ne pouvons en douter, à la fois des tentures religieuses et des tentures décoratives. Les lambeaux d'étoffes, qui enveloppaient les reliques et qui se sont conservés par miracle, nous donnent une idée des grands voiles qui étaient suspendus dans nos églises. Nos artistes les admiraient et, plus d'une fois sans doute, ils imitèrent en peignant leurs fresques les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'ils avaient sous les yeux. Nous sentons que dans les temps mérovingiens l'iconographie, comme le décor, devait être tout orientale.

Mais, chose curieuse, la Gaule tissa elle-même ses tentures. Nous avons au moins un exemple de ces tissus indigènes. Il a été découvert dans la cathédrale de Sens où il enveloppait des reliques anonymes. C'est une étoffe de lin sur laquelle des fils

(1) Nous avons étudié ce sujet dans *Rome et ses vieilles églises*.

saillants dessinent des cercles où une scène qui se répète est enfermée. Les personnages sont si informes qu'on aurait beaucoup de peine à comprendre le sujet si une inscription ne l'expliquait. Elle est elle-même d'un latin déjà barbare et elle est ainsi conçue : « Con Transisset Maria Mater Domino De Apostolis. » On voit, en effet, la Vierge montant au ciel accompagnée de deux anges en présence des apôtres. L'incroyable barbarie de dessin et le commencement de décomposition du latin (*mater domino* pour *mater domini*) datent l'œuvre : elle doit être de la fin du VI^e ou du VII^e siècle. Les scènes enfermées dans le cercle traditionnel qui vient de l'Orient n'ont aucune espèce de beauté et ne font pas regretter que la Gaule n'ait pas eu ces tentures originales. Ce pauvre lambeau d'étoffe est cependant très précieux et a pour nous le plus vif intérêt car c'est la plus ancienne représentation de l'Assomption de la Vierge que l'on connaisse. Grégoire de Tours venait précisément d'en raconter tous les détails à la Gaule. C'est au VI^e siècle que l'Orient, qui nous devança, célébra pour la première fois la fête de l'Assomption de la Vierge.

VI

Les voiles historiés ajoutaient à la magnificence de l'église, pendant que les candélabres et les lampes illuminaient d'une éblouissante lumière les cérémonies nocturnes. Dans l'ancienne liturgie, beaucoup d'offices se célébraient le soir; le moment où le jour tombait et où l'on commençait à allumer les lampes avait un caractère solennel; on l'appelait « hora lucernaria » et l'entrée de la nuit s'accompagnait d'une prière. La nuit était le mystérieux symbole de la mort. Le chrétien pensait que cette nuit pouvait être pour lui la dernière.

Nous ne saurions imaginer, aujourd'hui, la prodigieuse quantité de lampes qui éclairaient les basiliques des premiers siècles.

Le *Liber Pontificalis* énumère les lustres, les lampadaires et les candélabres offerts par Constantin à l'église Saint-Jean de Latran; le total des lampes s'élevait à huit mille sept cent trente. Réunies, elles formaient des lustres qui étaient de grandes couronnes. Ces couronnes s'entouraient de branches dont chacune était un dauphin porte-lumière. Cette forme était si usitée que les documents appellent souvent les lampes des dauphins. Un lustre trouvé en Afrique, à Djemila, nous fait connaître les dauphins qui s'emboîtaient dans la couronne.

Parfois ces lampes étaient disposées sur des lustres en forme de pyramide ou en forme de cyprès. A Sainte-Sophie de Constantinople, on en voyait, dit Paul le Siléntiaire, « qui ressemblaient à des arbres de feu ». Les orfèvres du moyen âge perpétuèrent les couronnes de lumière, mais les Arabes seuls conservèrent les lustres pyramidaux en forme de cyprès; on en voit encore aujourd'hui à la mosquée de Kairouan qui nous donnent l'idée de ce que devaient être ces lustres singuliers des basiliques chrétiennes.

Les lampes isolées, quand elles étaient nombreuses, étaient suspendues dans l'église à des niveaux différents. C'étaient des lampes de verre en forme de calice, dont les lignes pures étaient d'un goût exquis. On n'en a retrouvé que des fragments, mais un ancien dessin de Grimaldi qui représente une mosaïque de la vieille basilique de Saint-Pierre de Rome nous les fait connaître et l'on s'aperçoit que les lampes de verre des mosquées ont la même élégance de forme et la même pureté de contour. Une fois de plus les musulmans imitèrent ce qu'ils voyaient dans les églises des chrétiens. Pour rivaliser avec les basiliques, ils multiplièrent, eux aussi, le nombre des lampes; il y en avait sept mille deux cent quarante-cinq dans la mosquée de Cordoue, si l'on en croit les historiens arabes.

Les orateurs et les poètes grecs ne savent comment exprimer la splendeur de la basilique illuminée. Grégoire de Nysse appelle l'éblouissante lumière de son église « un fleuve de feu ». Paul le Siléntiaire compare Sainte-Sophie à un ciel plein d'étoiles; il reconnaît dans les dessins lumineux que font les lampes suspendues, les constellations: la Grande Ourse, les Hyades, les

Pléiades. Nous avons vu Fortunat décrivant la basilique de Nantes s'exprimer de la même manière : « Le voyageur, dit-il, qui l'aperçoit la nuit croit que la terre a aussi ses étoiles. » Nos églises de la Gaule s'efforçaient donc d'être aussi brillantes que les églises de Rome et de l'Orient. Quand on fondait une église on lui faisait des revenus souvent considérables qui devaient assurer son éclairage; c'est ainsi que Dagobert donna à l'église de Saint-Denis, pour l'huile de ses lampes, une partie des droits de douane de Marseille.

Nous avons maintenant une idée de la magnificence intérieure des basiliques de la Gaule avec leurs mosaïques, leurs revêtements de marbre, leur plafond à caissons relevés d'or, leurs tentures historiées, leurs milliers de lampes. Elles étaient éblouissantes. L'Orient y avait prodigué tous ses prestiges et le génie grec y avait introduit avec ses belles colonnes le sentiment des proportions et la loi des nombres. Toute cette beauté était pour les fidèles un pressentiment du ciel. Il est donc bien vain de parler de décadence à propos des basiliques mérovingiennes. Elles représentaient un art complet, achevé, comme l'art gothique le fut plus tard.

VII

Autant la basilique était splendide à l'intérieur, autant à l'extérieur elle était simple. Quelques églises cependant devaient offrir dans leur partie haute une frise faite d'une suite de plaques de terre cuite, estampées de motifs religieux ou simplement décoratifs. On a retrouvé de ces plaques près de l'église Saint-Similien de Nantes; il en est une qui représente le monogramme du Christ, une autre nous montre Adam et Ève dans le paradis terrestre (1). Le dessin des personnages témoigne d'une profonde

(1) *Bulletin archéol. du Comité*, 1896, p. 408.

décadence et nous reporte au VII^e siècle. Ce décor extérieur, dont on découvrira sans doute d'autres exemples, s'est perpétué jusqu'au XI^e siècle et même jusqu'au XII^e comme le prouvent les bas-reliefs sculptés, engagés dans les murs de Saint-Paul de Dax et de Selles-sur-Cher (1). Mais il existe encore dans deux églises du XII^e siècle du département de la Drôme, Saint-Restitut et Saint-Paul-Trois-Châteaux, des exemples bien plus curieux de ce genre de décor par leur extraordinaire archaïsme qui semble nous faire remonter jusqu'à l'âge de ses origines. A Saint-Restitut, les bas-reliefs sont à mi-hauteur d'une ancienne tour carrée qui couvre une partie de la façade. Ils sont sculptés dans une pierre calcaire, mais par leurs rebords en saillie ils imitent les plaques de terre cuite estampées dont ils ont les dimensions. Ils les imitent encore par la sauvage barbarie du dessin (2). La tour construite en un bel appareil ne semble guère antérieure au XI^e siècle, mais son sauvage décor semble nous faire remonter au VII^e. Comment expliquer cette étrangeté sinon par l'imitation et parfois même par le remploi de bas-reliefs antérieurs. A côté de personnages bibliques et évangéliques : Adam et Ève près de l'arbre du paradis, les mages en voyage, les mages devant la Vierge et l'Enfant, on rencontre d'étranges animaux affrontés : l'éléphant, la sirène (3). Un monstre serpentin qui a une main d'homme dans la gueule semble la copie d'un bronze gaulois (4). Mais à côté de ce bestiaire antique apparaît un cavalier couvert d'un grand bouclier, la lance en arrêt; le pied armé d'un éperon sur l'étrier pourrait figurer, s'il était mieux dessiné, sur la tapisserie de Bayeux. La frise de Saint-Restitut est donc un assemblage disparate fait de panneaux anciens complétés par quelques panneaux du XI^e siècle.

L'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux peu éloignée de celle de Saint-Restitut nous offre une frise du même genre. Elle est

(1) Voir à ce sujet E. Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, p. 100, 129, 209, 210.

(2) Sur les bas-reliefs de Saint-Restitut voir Léon Maître, *Revue de l'Art chrétien*, 1906, p. 361 et suiv.

(3) *Congrès archéologique de France*, 1910, Avignon, t. II, Émile Bonnet, p. 251 et suiv.

(4) Voir notre chapitre XIII.

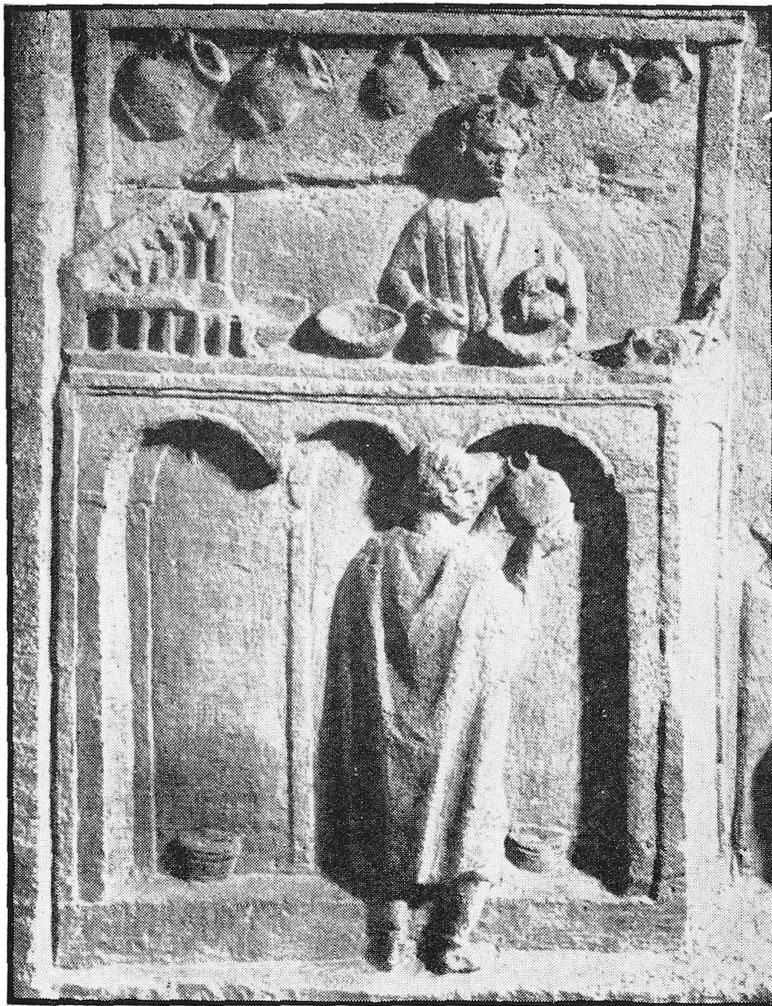


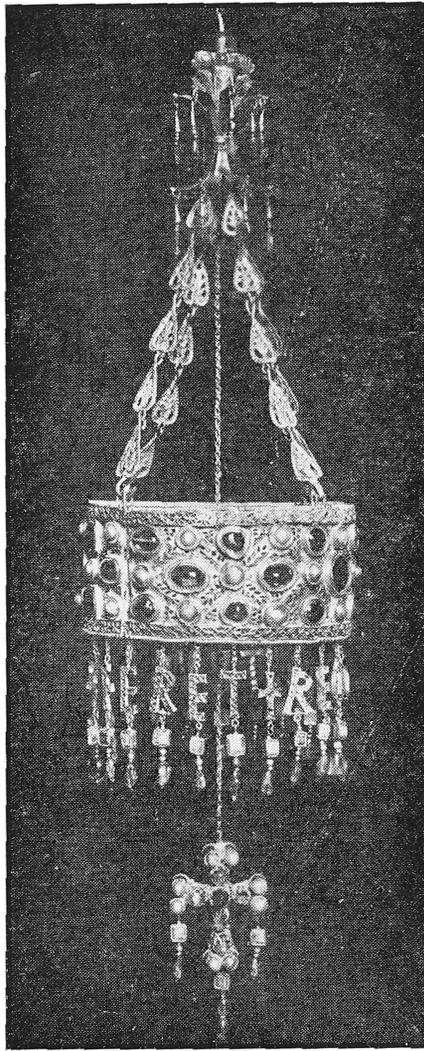
Photo Voillot

MARCHAND DE VIN DANS SA BOUTIQUE. Bas relief gallo-romain. Musée de Dijon.



Photo du Musée de Saint-Germain

LES MATRES D'ALÉSIA. Musée d'Alise Sainte-Reine.



Ci-contre : COURONNE
DE RECESWINTHUS.
Trésor de Guarazar.
Musée de Cluny.

Ci-dessous : PLATEAU
ET CALICE DE GOUR-
DON. Cabinet des
médailles.



Photos Archives photographiques

placée à l'extérieur du croisillon sud (1). On ne peut rien voir de plus barbare que cette frise : le centaure qui décoche un trait, l'animal qui se mord la queue, les hommes qui portent des bâtons fleuris sont de grossières caricatures; l'art n'est jamais tombé plus bas. Ce sont évidemment là des restes dont on a voulu garder le souvenir. Ce grossier décor est pour nous d'autant plus choquant qu'il jure avec tout ce qui l'entoure. A Saint-Paul-Trois-Châteaux, en effet, les oves, les feuilles d'acanthé de l'art antique sont imités avec le sentiment le plus fin et le goût le plus délicat.

Nous avons donc toutes les raisons de croire qu'au VI^e et au VII^e siècle beaucoup de nos églises avaient, pour décor extérieur, ces frises faites de terre cuite imprimées dans des moules.

Les découvertes, faites en Tunisie, nous prouvent que ce genre de décoration a été adopté par l'Afrique chrétienne aussi bien que par la Gaule. Le Musée du Bardo, à Tunis, conserve un assez grand nombre de ces carreaux de terre cuite estampés, trouvés à Carthage et dans toute la région jusqu'à Kairouan. Ce sont des œuvres de décadence qu'il faut attribuer au VI^e ou au VII^e siècle et dont quelques-unes précèdent sans doute de peu l'invasion arabe. Les sujets sont empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament et plusieurs de ces sujets sont ceux-là mêmes que nous verrons sculptés sur les sarcophages : sacrifice d'Abraham, Daniel dans la fosse aux lions, Jonas rejeté par le monstre marin, Jésus-Christ multipliant les pains. Ce sont, comme nous l'expliquerons bientôt, les versets d'une prière que l'on récitait pour les morts : la « *Commendatio animæ* », prière qui a longtemps inspiré l'art chrétien (2).

A côté des sujets religieux, il y en a qui sont purement décoratifs : ce sont des lions, des cerfs, des lièvres, des paons, des aigles. Quelques-unes de ces terres cuites conservent encore des traces de couleur, aussi a-t-on pensé qu'elles ornaient non l'extérieur mais l'intérieur des églises. On ne se trompe peut-être pas, car les églises de la région tunisienne ne semblent pas avoir

(1) *Congrès archéologique de France*, 1910, Avignon, p. 113 et suiv., t. I.

(2) Voir le chapitre IX : les Sarcophages d'Arles.

eu de mosaïques murales et n'eurent que fort peu de peintures. Ces frises de couleur pouvaient fort bien décorer un intérieur (1). Il n'en était pas de même en Gaule et tout semble prouver que ces terres cuites se plaçaient à l'extérieur.

On voit que le décor en relief, si l'on en excepte les chapiteaux provenant souvent, aussi bien que les colonnes, de monuments antiques, tient peu de place dans les églises mérovingiennes.

(1) Voir sur les terres cuites des églises tunisiennes le *Catalogue du Musée Alaoui* par de Coudray, La Blanchère et Gauckler, 1897, avec deux suppléments, le premier de 1897, l'autre de 1910.

CHAPITRE VII

LES BAPTISTÈRES

I. Le baptême pendant les premiers siècles. Le symbolisme. — II. Baptistères de Saint-Jean de Latran à Rome et des orthodoxes à Ravenne. Baptistères sans colonnades de la Gaule. Melas. Venasques. Poitiers. — III. Baptistères à colonnade intérieure. Riez. C'est une imitation des Martyria orientaux. Saint Georges d'Ezra. Les baptistères d'Aix-en-Provence, de Marseille, de Fréjus. Disparition en France des baptistères au temps de Charlemagne. Les fonts baptismaux. Ils persistent en Italie.

I

Si nos vieilles basiliques ne sont guère connues aujourd'hui que par des descriptions, quelques-uns des baptistères qui les avoisinaient se sont conservés. Ils sont tous en Provence ou dans la France méridionale. Des baptistères de la France du Nord, aucun ne subsiste et les textes mêmes qui pourraient nous les faire connaître font défaut.

Pendant les premiers siècles le baptistère fut un édifice distinct de la basilique. On le construisait à une petite distance de l'église et on l'orientait comme elle. C'était pour le catéchumène le lieu de l'initiation ou, comme disaient les Grecs, de l'illumination (photisterion). En revenant du baptistère, le nouveau chrétien entrait dans l'église dont il faisait partie désormais.

Pour bien comprendre les dispositions du baptistère qui sont déterminées par la liturgie, il est important de savoir comment s'administrait le baptême dans les premiers siècles. A l'origine, le baptême n'avait lieu qu'une fois par an : la veille de Pâques.

A Rome, où se conservent si fidèlement les vieux usages, on baptise encore aujourd'hui le Samedi saint dans le baptistère de Saint-Jean de Latran. Plus tard, on baptisa également la veille de Noël, de la Pentecôte et de toutes les grandes fêtes.

Les catéchumènes, qui étaient des adultes, avaient été les jours précédents interrogés sur leur foi, puis un exorciste leur avait imposé les mains. C'était à la messe du Samedi saint que l'évêque, pour la première fois, leur faisait connaître le *Pater* et le *Symbole de Nicée* qu'il leur expliquait. On appelait cette cérémonie « la tradition du symbole », moment solennel dont l'art chrétien semble s'être inspiré dans les fresques des catacombes et plus tard dans les bas-reliefs des sarcophages. On voit parfois Jésus-Christ assis, sur la cathedra, livrant à saint Pierre et aux apôtres qui l'entourent, comme des catéchumènes, le volumen où sont contenues toutes les vérités de la foi, image de ce qu'allait faire l'évêque pour le catéchumène. Un pareil sujet fut sans doute représenté plus d'une fois dans les baptistères.

C'est dans la nuit du Samedi saint qu'avait lieu le baptême. L'évêque se rendait de l'église au baptistère, suivi des fidèles et précédé du cierge pascal que les anciennes liturgies comparent à la colonne de lumière qui marchait devant les Hébreux, dans le désert. Au milieu du baptistère s'ouvrait une piscine où chaque catéchumène, après y être descendu par des marches, devait se plonger. Il devait disparaître trois fois pour rappeler les trois jours que le Sauveur avait passés dans le tombeau, car le baptême était assimilé à la mort de Jésus-Christ et à sa résurrection. Une fois sorti de la piscine, le catéchumène était un ressuscité commençant une vie nouvelle, il devenait lui-même une image du Christ, un chrétien.

Le symbolisme tenait une grande place dans le baptistère. La piscine était presque toujours octogonale et quand elle ne l'était pas, ce qui était rare, c'est le baptistère lui-même qui l'était. Cette forme était une application de l'arithmétique mystique enseignée par les Pères; mais, pour comprendre la signification symbolique du chiffre 8, il faut d'abord connaître celle du chiffre 7 qui est l'union de 4, chiffre du corps et de 3, chiffre

de l'âme; 7 est donc le chiffre de l'homme (1). Tout ce qui se rapporte à la vie humaine est ordonné par séries de 7. Il y a 7 péchés capitaux, 7 vertus, 7 sacrements, 7 demandes dans le *Pater noster*. Chaque homme traverse successivement 7 âges et le monde lui-même ne durera pas plus de sept périodes, dont six sont déjà écoulées.

Venant après 7 qui marque des limites, le chiffre 8 est un affranchissement. Il annonce une vie nouvelle. Il est comme l'octave en musique par qui tout recommence. Il symbolise à la fois la résurrection finale au dernier jour et cette résurrection anticipée qu'est le baptême.

Que cette arithmétique mystique ait été appliquée dans le baptistère, il n'y a pas à en douter. Un petit poème de saint Ambroise en témoigne : « Le baptistère, dit-il, pour être digne de son rôle doit être octogonal. C'est sur le nombre huit qu'il convient de bâtir l'édifice où se donne le saint baptême, où le peuple retrouve le salut (2). »

On rencontrait dans les baptistères des ornements symboliques. On avait l'habitude de lire, avant le baptême, un passage de la Bible où il est parlé du cerf qui a soif de l'eau des fontaines. On l'appliquait aux catéchumènes. C'est pourquoi, au vi^e siècle, Venatius, évêque de Viviers, avait fait placer dans son baptistère un cerf d'airain dont la bouche versait l'eau dans la piscine.

Il y avait généralement dans les baptistères un autel où l'on célébrait la messe en l'honneur de saint Jean-Baptiste, le patron naturel des édifices où l'on administrait le baptême.

II

Les baptistères n'ont jamais été très nombreux, car il n'y en avait qu'un par église épiscopale; l'évêque seul avait le droit,

(1) 4 est le chiffre des quatre éléments, c'est-à-dire de la matière dont le corps est composé; 3 le chiffre de la Trinité est le chiffre de l'âme, faite à l'image de la Trinité.

(2) Gruter, *Inscriptiones antiquæ*, p. 1.166, n° 8.

à l'origine, de baptiser les catéchumènes. Pendant longtemps, il n'y eut à Rome qu'un seul baptistère, celui de l'église de Saint-Jean de Latran, qui est resté à travers les siècles la cathédrale de Rome. Le baptistère, de forme octogonale, existe encore aujourd'hui mais dépouillé de toutes les magnificences dont l'avait enrichi Constantin. On n'y voit plus les plaques d'argent qui servaient de revêtement à la piscine, la grande colonne de porphyre au sommet de laquelle brûlait le baume dans un vase d'or, les statues d'argent massif de Jésus-Christ et de saint Jean-Baptiste, accompagnées de la statue d'or de l'agneau.

Après le baptistère de Saint-Jean de Latran, qui est du iv^e siècle, le plus ancien qui subsiste est le baptistère des orthodoxes à Ravenne qui fut construit par l'évêque Néon entre 449 et 452. Le plan en est très intéressant; à l'extérieur c'est un carré aux angles arrondis; à l'intérieur, quatre grandes niches qui sont des absides demi-circulaires ménagées dans les quatre angles transforment le carré en octogone. On a supposé, non sans vraisemblance, que dans une de ces niches était l'autel, dans une autre le siège où l'évêque venait s'asseoir après le baptême pour adresser une allocution aux nouveaux chrétiens et que dans les deux autres, fermées par des rideaux, se trouvaient les vestiaires où les catéchumènes se dépouillaient de leurs vêtements et où, après le baptême, ils revêtaient la robe blanche, avant d'entrer dans l'église. L'Asie Mineure chrétienne avait découvert ce plan dans les thermes hellénistiques et, séduite par sa commodité, l'avait adopté. On le rencontre en Syrie au couvent de Saint-Siméon-Stylite, à Constantinople près de Sainte-Sophie, sur les bords de l'Adriatique, au baptistère des orthodoxes aussi bien qu'à celui des ariens, à Ravenne et à Torcello près de Venise. D'Orient, il arriva jusqu'en Gaule où on le retrouve à Mélas dans l'Ardèche; Mélas, en effet, au moment des invasions barbares eut, pendant quelques années, un évêque qui se transporta vers la fin du v^e siècle à Viviers.

Le baptistère de Venasque (Vaucluse) se rattache au même plan oriental, mais les quatre absidioles agrandies deviennent quatre grandes absides qui forment presque tout l'édifice et ne

laissent entre elles qu'un espace à peu près carré où se trouve la piscine octogonale. Cette œuvre irrégulière et d'un aspect rustique est du VI^e siècle.

Le baptistère de Poitiers dans son dernier état est de la même lignée. Plusieurs fois transformé, comme les fouilles du Père de la Croix l'ont prouvé, il prit au VII^e siècle l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui. Sur un espace carré s'ouvrent trois absides; celle du quatrième côté, qui existe à Venasque, manque à Poitiers. Comme à Venasque, le symbolique chiffre 8 n'est pas inscrit dans le plan de l'édifice, mais seulement dans la forme de la piscine. Vu du dehors le baptistère de Poitiers nous émeut, car il est le seul monument de la Gaule chrétienne qui ait conservé son aspect extérieur et qui puisse évoquer pour nous les temps mérovingiens. On croirait voir un temple avec ses tuiles creuses, ses frontons triangulaires, ses corniches ornées de modillons et l'on sent combien étaient encore puissantes chez nous au VII^e siècle les traditions de l'art antique. On est surpris de voir combien, à l'extérieur, il ressemble au tombeau de Galla Placidia à Ravenne.

A ce type assez simple se rattache le baptistère de Saint-Rémy de Provence, récemment découvert par M. Formigé (1). Il offre le plan ordinaire de l'octogone avec quatre absidioles. La piscine n'a pas été retrouvée. Une particularité curieuse donne à ce baptistère un vif intérêt. Il s'accompagne d'une salle de bain destinée aux catéchumènes. Le futur chrétien devait se présenter sans souillure au baptême. C'était pour lui un devoir de se purifier le corps, comme il s'était déjà purifié l'âme. La robe blanche qu'il portait pendant huit jours après la cérémonie était le symbole de la pureté originelle retrouvée. Cette salle de bain voisine du baptistère ne se voit pas ailleurs en France, mais il en existe dans l'Afrique du Nord, notamment à Djemila (2).

(1) Voir *Gallia*, t. I, fasc. 2, 1943, article de M. H. Rolland.

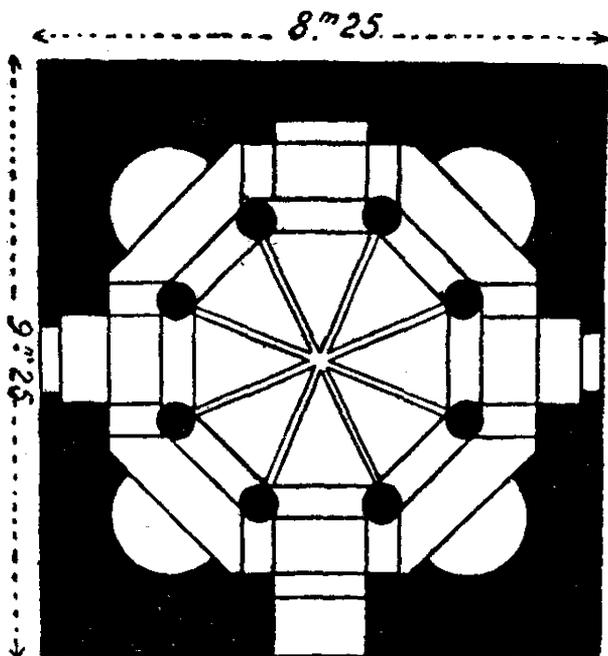
(2) M. Formigé a pensé que des restes découverts par lui près du baptistère de Fréjus pourraient être ceux d'un *balneum*.

III

A côté de ce premier type de baptistère, il en est un second qui adopte le même plan octogonal avec ses quatre niches d'angle mais qui l'enrichit d'une colonnade intérieure.

Il y a à Riez, dans les Basses-Alpes, un édifice qu'on a pris

longtemps pour un temple païen et qu'on appelait le Panthéon. C'est un baptistère du VI^e siècle, probablement, dont on a retrouvé la piscine octogonale. Octogonal aussi est l'intérieur avec ses niches, mais une colonnade s'y ajoute. Ce sont de belles colonnes de granit aux chapiteaux corinthiens qui ont été enlevées à un monument antique. Elles supportent le tambour que surmonte la coupole. L'ensemble a de l'harmonie, bien que les parties hautes de la coupole, à nervures, aient été refaites, à une époque ancienne



PLAN DU BAPTISTÈRE de Riez.

dont la date ne saurait être déterminée. L'extérieur a perdu toute espèce de caractère depuis une restauration faite sans intelligence en 1818.

Ainsi le baptistère de Riez a un plan beaucoup plus savant que les baptistères que nous avons étudiés jusqu'ici. Ce n'est assurément pas dans cette petite ville de Provence qu'il a pu être imaginé au VI^e siècle. Or, c'est encore dans cet inépuisable Orient que nous découvrons son modèle. On rencontre, en effet, dans le livre de M. Lassus un édifice tout semblable à celui de Riez. Ce n'est pas un baptistère mais un de ces édifices circulaires ou polygonaux, élevés à la mémoire des martyrs qu'on

rencontre fréquemment en Syrie, qu'on appelait des martyria. Le martyrium de Saint-Georges à Ezra (1) est le vrai prototype des baptistères à colonnade intérieure de la Gaule méridionale. Si on fait abstraction de la grande abside et des deux sacristies qui l'accompagnent (additions que les messes dites à la mémoire de saint Georges rendaient nécessaires) on aura exactement le plan du baptistère de Riez. Nous y retrouvons le carré transformé par quatre niches en octogone et au centre les huit colonnes qui portent la coupole. Il est évident que c'est en Orient que le baptistère s'est enrichi de la colonnade intérieure destinée à porter la coupole. Le martyrium d'Ezra a dû être précédé en Syrie et en Asie Mineure de beaucoup d'autres édifices du même type car Marseille connut d'assez bonne heure le baptistère octogonal à colonnade intérieure. Il s'élevait près de l'église épiscopale de Marseille qui est devenue la Major; des fouilles entreprises en 1850 en ont fait connaître le plan (2). C'est toujours le carré que quatre absidioles d'angle font passer à l'octogone et au milieu les huit colonnes portant la coupole; mais ici aux huit colonnes du centre correspondaient huit colonnes appliquées aux parois qui portaient la voûte du déambulatoire et contribuaient à la solidité de l'ensemble. La piscine, comme d'ordinaire, était octogonale. Le baptistère de Marseille était le plus vaste des baptistères que nous connaissions : ses dimensions dépassaient celles du baptistère de Saint-Jean de Latran et nous rendent sensible le puissant essor du christianisme à Marseille dès le iv^e siècle et c'est à la fin de ce iv^e siècle qu'on peut l'attribuer. Il a dû précéder les invasions et l'arrivée des Burgondes ariens, dans le Midi de la Gaule. Il est naturel que Marseille, porte ouverte sur l'Orient, ait reçu de bonne heure, de Syrie ou d'Anatolie, le baptistère à colonnade centrale. On le retrouve, peu d'années après, à Aix-en-Provence; il est annexé aujourd'hui à la cathédrale dont il était distinct à l'origine. Il était, lui aussi, enfermé dans un carré qui était devenu un octogone par de simples pans de mur, sans le secours des absidioles. La piscine centrale a huit côtés et les belles colonnes corinthiennes

(1) Lassus, *op. cit.*, p. 142.

(2) Voir Roustan, *La Major et le premier baptistère de Marseille*, 1905.

qui l'entourent sont fort bien conservées, mais tout le côté nord de l'octogone a été détruit au moment où le baptistère a été incorporé à la nef de l'église.

Le baptistère d'Aix, un peu postérieur à celui de Marseille, doit être des premières années du v^e siècle.

Avant 1925 on peut dire que le baptistère de Fréjus était inconnu; une partie ruinée et enfermée sous une couche de plâtre, il n'attirait l'attention de personne. C'est M. Formigé qui a eu le mérite de nous le rendre. Ses belles restaurations se sont étendues à d'autres parties de la cathédrale et, grâce à lui, le cloître qui l'avoisine est devenu une des beautés de la Provence. Il n'y a rien de plus charmant que ce cloître du xiii^e siècle à deux étages, avec son puits protégé par une légère toiture à deux versants que couronnent des tuiles romaines.

Le baptistère nous apparaît maintenant dans ses grandes lignes, tel qu'il était au commencement du v^e siècle. C'est le plus petit des baptistères méridionaux. L'axe du baptistère de Marseille est de 22 m. 90, celui d'Aix de 12 m. 70, celui de Riez de 8 m. 65, celui de Fréjus de 7 m. 70. Nous sentons que, vers 400, la communauté chrétienne de Marseille était de beaucoup la plus importante de la Provence.

Le plan du baptistère de Fréjus est celui que nous connaissons : le carré passe à l'octogone grâce aux absidioles en demi-cercle des quatre angles (1) mais les colonnes qui portent la coupole ne forment plus un cercle autour de la piscine, elles s'appliquent contre les murs. Il n'y a donc pas à Fréjus, comme dans les autres baptistères provençaux, de bas-côtés octogonaux. C'est sur les arcades reliant les huit colonnes entre elles que s'élève le tambour et la coupole refaite par M. Formigé (2).

Le baptistère de Fréjus est tout aussi oriental, par son plan, que les autres baptistères provençaux et si ses colonnes ne forment pas un cercle au milieu de l'édifice, c'est sans doute à cause de ses petites dimensions; pour ne pas devenir une gêne,

(1) A Fréjus, comme à Riez, il y a, entre les quatre absidioles demi-circulaires, quatre niches rectangulaires.

(2) Voir l'article de M. Formigé dans le *Congrès archéologique d'Aix et Nice* de 1932, p. 277 et suiv.

elles ont été appliquées à la paroi. Elles ne portent pas directement la coupole mais un tambour ne reposant ni sur des trompes ni sur des pendentifs, mais sur des plateaux de forme polygonale, ce qui est un travail oriental. Quant à la coupole elle-même avec son tambour où s'ouvrent des fenêtres séparées par des niches aveugles, elle est, elle aussi, purement orientale.

La piscine est, comme d'ordinaire, octogonale, mais elle présente une singularité : ses proportions au VIII^e siècle ont été beaucoup réduites; moins large et moins profonde, elle rendait plus facile le baptême des enfants (1). C'est qu'en effet Charlemagne avait ordonné par un capitulaire de 789 de ne plus baptiser les adultes, mais les enfants pendant leur première année, acte qui explique pourquoi on cessa à partir de cette époque de construire des édifices indépendants de l'église pour administrer le baptême. Le capitulaire de Charlemagne annonce la fin des baptistères monumentaux. Les fonts baptismaux des églises les remplaceront désormais.

Il n'en fut pas de même en Italie, car des villes y construisirent des baptistères en plein moyen âge et ne cessèrent de les décorer. On peut citer le baptistère de Parme, orné au XI^e siècle de fresques, au XIII^e siècle de bas-reliefs et de statues où se reconnaît l'influence de la cathédrale de Chartres.

Mais le plus magnifique de ces baptistères est celui de Florence qui fut peut-être de tous les monuments de la ville le plus cher aux Florentins. Au XI^e siècle, des mosaïstes racontèrent dans la coupole l'histoire de saint Jean-Baptiste; au XIV^e, Andréa Pisano fit son admirable porte de bronze, et au XV^e, Ghiberti créa cette merveille que Michel-Ange appelait « les portes du Paradis ». C'est là que l'on baptisait, non les adultes comme aux premiers siècles, mais les nouveau-nés de Florence et Dante n'oublia jamais qu'il était devenu chrétien « dans son beau Saint-Jean ».

(1) Voir à ce sujet une communication de M. Donnadiou à l'*Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, Comptes rendus de 1944.*

CHAPITRE VIII

LES NOMS DES ÉGLISES. LES RELIQUES

- I. Les églises dédiées à la Vierge à partir de 431. Les églises dédiées à saint Étienne à partir de 415. Autres exemples. Les cathédrales composées de trois églises. — II. Translation de reliques. Reliques de saint Bonnet, de saint Pardoux, de saint Hilaire, de sainte Foy. L'histoire des reliques s'associe à l'histoire et à la géographie de la France.

I

Les noms que portent les églises ne peuvent être indifférents à l'archéologue; car ils lui ouvrent des perspectives sur le culte des reliques aux temps mérovingiens et l'aident à rectifier des dates.

On lit chez tous les historiens de Reims que saint Nicaise, en 401, éleva six ans avant sa mort une église en l'honneur de la Vierge qui fut la première cathédrale de Reims. Or, quand on étudie l'histoire du culte de la Vierge, on s'aperçoit qu'aucune église ne lui fut dédiée, dans le monde chrétien, avant le concile d'Éphèse, c'est-à-dire avant 431. Ce concile, on le sait, était dirigé contre Nestorius qui déniait à la Vierge le titre de Mère de Dieu et ne consentait à lui accorder que celui de Mère du Christ. Elle n'avait, disait-il, enfanté qu'un homme qui n'était devenu Dieu que lorsque le Verbe s'était uni à lui. Le concile condamna Nestorius et décida que la Vierge devait être appelée « Theotocos, mère de Dieu et non Christotocos, mère du Christ ». Du concile d'Éphèse date le culte triomphal de la Vierge, qui allait bientôt gagner toute la chrétienté. Ce n'est qu'après 431

que des églises furent élevées à la Vierge et que ses fêtes commencèrent à se célébrer en Orient.

En Occident, Sainte-Marie-Majeure fut la première église construite en son honneur, elle fut l'œuvre de Sixte III (432-440) qui la voulut magnifique et qui réfuta Nestorius par les belles mosaïques de l'arc de triomphe où la Vierge et l'Enfant sont également glorifiés (1). On voit qu'il n'est pas possible d'admettre que saint Nicaise ait pu dédier à Reims en 401, trente ans avant le concile d'Éphèse, une église à Notre-Dame.

C'était donc une erreur de répéter, comme on l'a fait souvent autrefois, que dès le iv^e siècle plusieurs églises de la Gaule étaient consacrées à la Vierge.

Des archéologues, fort scrupuleux d'ordinaire, ont affirmé que l'église élevée à Reims par Jovinus, avant 367, fut dédiée à saint Agricol. Or, à cette date, saint Agricol était oublié et le lieu de sa sépulture inconnu. Saint Ambroise nous raconte que pendant un séjour qu'il fit à Bologne, en 393, il vit en songe deux martyrs, Agricol et Vital dont le souvenir était aboli. Ils lui firent connaître l'emplacement d'un ancien cimetière juif où il pourrait retrouver leurs corps. Il les découvrit, en effet, à l'endroit indiqué, en même temps que les instruments de leur supplice. A partir de ce moment les reliques des deux martyrs se répandirent dans le monde chrétien. On comprend que Namatius, qui éleva au v^e siècle une belle basilique à Clermont, ait pu la dédier à saint Agricol et à saint Vital dont les reliques lui étaient venues d'Italie, mais on ne comprendrait pas que Jovinus ait pu donner, avant 367, à sa basilique le nom de saint Agricol. Ce n'est qu'au siècle suivant qu'elle a été désignée sous ce vocable (2). Au iv^e siècle, elle portait, suivant l'usage antique,

(1) C'est ce que nous avons montré dans *Rome et ses vieilles églises*, p. 83 et suiv.

(2) En 386, saint Ambroise avait déjà découvert les corps de saint Gervais et de saint Protais et avait commencé à distribuer leurs reliques. Dès la fin du iv^e siècle, des églises reçurent le vocable de l'un ou de l'autre saint, souvent même de tous les deux. Saint Ambroise envoya quelques-unes de leurs reliques à saint Martin, c'est ce qui explique que plusieurs églises de la Touraine portent le nom de saint Gervais et de saint Protais.

le nom de celui qui l'avait fait construire et s'appelait simplement : *Basilica Joviniana*.

La découverte du tombeau de saint Étienne en 415 est un fait important qui mérite de retenir l'attention, car un grand nombre d'églises lui ont été dédiées après cette date. Un certain Lucius, prêtre à Beth Gamala, près de Jérusalem, vit en songe Gamaliel qui, jadis, avait enseveli saint Étienne, après son supplice. Gamaliel lui indiqua le lieu où se trouvait le tombeau et l'invita à en retirer les restes du martyr (1). En cette année 415, Orose, envoyé par saint Augustin auprès de saint Jérôme, se trouvait à Jérusalem. Il obtint quelques reliques de saint Étienne et les rapporta à saint Augustin qui les distribua aux églises d'Afrique. D'autres reliques arrivèrent peu après en Espagne et en Italie. La Gaule dut en recevoir un grand nombre, car une foule d'églises y furent dédiées à saint Étienne mais on n'a pu en signaler aucune qui fût antérieure à 415.

C'est au v^e et au vi^e siècle que se multiplièrent en Gaule les églises consacrées à saint Étienne et à la Vierge. Depuis quelques années on s'est aperçu que dans les temps anciens une cathédrale n'était pas d'ordinaire un édifice unique, mais un ensemble de trois églises. L'une qui était celle où l'on distribuait les sacrements était consacrée à la Vierge, la seconde qui était celle des fidèles était dédiée à un saint qui était très souvent saint Étienne, la troisième était le baptistère qui portait toujours le nom de Saint-Jean-Baptiste. Il en était ainsi, à Paris, au vi^e siècle. Devant l'église de la Vierge s'élevait l'église Saint-Étienne dont les fouilles du siècle dernier nous ont fait connaître la partie occidentale (2). Le baptistère, situé non loin des deux églises, était dédié à saint Jean-Baptiste (3). A Auxerre on retrouvait l'église de la Vierge, l'église Saint-Étienne et le baptistère Saint-Jean. La plupart de nos anciennes cathédrales présen-

(1) L'apparition de Gamaliel à Lucius a été assez souvent représentée dans les vitraux par les artistes du moyen âge.

(2) Le tympan du portail méridional de Notre-Dame de Paris, consacré à l'histoire de saint Étienne rappelle le souvenir de cette ancienne église.

(3) Il n'a disparu qu'au xviii^e siècle; on l'appelait Saint-Jean-le-Rond. On sait que d'Alembert, abandonné par sa mère sur les marches du baptistère, avait reçu le prénom de Jean le Rond.

taient les mêmes dispositions et les mêmes vocables. Ces vocables cependant variaient parfois, et le nom de saint Pierre ou d'un autre apôtre remplaçait celui de saint Étienne, qui était cependant le plus fréquent.

Il ne faut pas croire que ces cathédrales, composées de trois sanctuaires, fussent alors une particularité de l'église des Gaules. La Dalmatie, la Lombardie nous en offriraient des exemples (1). Mais dès l'époque carolingienne une autre conception apparut. On ne voulut plus qu'une seule église cathédrale, mais on la voulut plus vaste, plus majestueuse que les églises d'autrefois qui étaient de dimensions modestes. La cathédrale de Reims, entreprise en 816 par l'archevêque Ebbon, était, comme les fouilles l'ont prouvé, presque aussi vaste que la cathédrale actuelle (2). C'est ainsi que disparurent peu à peu ces ensembles qui, dans les temps mérovingiens, avaient constitué une cathédrale. Quelques baptistères, nous l'avons vu, se conservèrent dans le Midi, mais des deux églises où l'évêque avait son siège, il n'en reste plus qu'une. Par une singularité dont la cause nous échappe, la ville méridionale de Saint-Liziers (Ariège) a conservé jusqu'au xvii^e siècle deux églises épiscopales voisines où l'évêque officiait tour à tour et où siégeaient deux chapitres de chanoines.

Si aucune église n'a été élevée à saint Étienne avant 415 et à la Vierge avant 431, aucune n'a pu être consacrée avant 380 à saint Maurice et aux martyrs de la légion thébaine, massacrés à Agaunum, chez les Helvètes, sur l'ordre de l'empereur Maximien Hercule. Saint Euchère, l'illustre évêque de Lyon, qui a raconté au v^e siècle le martyre de saint Maurice et de ses compagnons, attribue à Théodore, évêque d'Agaune, de 380 à 391, la découverte de leurs reliques. Saint Martin aurait été un des premiers à en recevoir. Il en offrit une à la cathédrale d'Angers qui prit le nom de Saint-Maurice qu'elle a gardé à travers les siècles. Dans la partie haute de la façade huit statues de guerriers, sculptées au xvii^e siècle et qui semblent celles de chevaliers de nos guerres d'Italie, rappellent encore aujourd'hui

(1) Voir, pour la Dalmatie, Zeiler dans *la Vie et les Arts liturgiques* 1922; pour l'Italie du Nord, Krautheiner dans *Studies of the Warburg Institute*, 1936.

(2) Voir à ce sujet Hubert, *op. cit.*, p. 25 et 38 et suiv.

au visiteur le héros d'Agaunum et ses légionnaires. Le culte des martyrs de la légion thébaine eut un autre centre en Gaule : Trèves et la région rhénane. La légion avait, en effet, envoyé des détachements, dont tous les soldats étaient chrétiens, à Trèves, à Cologne, à Xanten. Comme ils refusaient, eux aussi, d'abjurer ils furent mis à mort sur l'ordre de Maximien Hercule. Des églises leur furent élevées de bonne heure à Trèves, à Cologne, à Xanten. La plus belle était celle de Saint-Géréon à Cologne, qui portait le nom d'un des chefs du détachement. C'était une église ovale entourée d'une suite d'absides, comme certaines églises de l'Orient et comme le temple de Minerva Medica, à Rome. Les mosaïques étaient si magnifiques qu'on l'appelait, dit Grégoire de Tours, la basilique des Saints d'Or. Agrandie au moyen âge, l'église Saint-Géréon existait encore avant la dernière guerre. Xanten avait aussi une église qui contenait les reliques des martyrs de la légion thébaine. Elle portait le nom de l'un d'eux : saint Victor. La ville entière semblait consacrée aux soldats martyrs car Xanten est la déformation de sancti : les saints.

II

Il est curieux de voir les reliques des saints imposer leur nom à une ville, mais il y a bien d'autres exemples de ces métamorphoses. Une relique apportée dans un village en changeait souvent le nom, et le nouveau nom qui est celui d'un confesseur ou d'un martyr, a traversé les siècles. Il nous est parfois possible de remonter à l'origine de ces changements et d'atteindre les faits précis. En 710, saint Bonnet, évêque de Clermont, mourut à Lyon au retour d'un pèlerinage à Rome. Comme il avait pratiqué toutes les vertus, on jugeait qu'il s'était élevé jusqu'à la sainteté et Clermont voulut posséder ses reliques. Une députation de prêtres et de fidèles vint chercher son cercueil à Lyon et

l'apporta lentement en Auvergne. Il y avait entre Lyon et Clermont une voie directe : la grande voie romaine qui passait par Feurs, mais il n'y a sur cette route aucun souvenir de saint Bonnet. Les vingt villages qui portent son nom, se trouvent au nord et au sud de la voie antique et en sont parfois très éloignés. Cette singularité s'explique : la funèbre procession qui avait besoin d'un asile pour la nuit le trouvait dans des prieurés et des monastères situés sur des chemins de traverse, souvent fort distants de la voie principale. D'autre part les fidèles venaient de loin pour contempler le cortège. Grégoire de Tours nous a parlé de ces translations de reliques et des foules qui s'agenouillaient sur leur passage. On amenait des malades et des guérisons subites se produisaient. On voulait à tout prix rapporter un souvenir de ce miraculeux passage du saint; un objet qui avait touché le cercueil, un fil arraché à la tenture qui le recouvrait devenaient les plus précieuses reliques, car la vertu du saint se communiquait à tout ce qui avait approché ses restes. On rapportait ces reliques dans l'église du village et le récit des merveilles qu'on avait vues s'accompagnait d'un tel élan de foi que l'église et parfois le village lui-même prenaient le nom de Saint-Bonnet. Les limites les plus lointaines du culte de saint Bonnet sont le Beaujolais, le Bourbonnais, le sud de l'Auvergne et le Limousin.

Ces translations de reliques expliquent bien des phénomènes linguistiques qui semblaient incompréhensibles. On rencontre, dans la Creuse, plusieurs villages qui portent le nom de saint Pardoux et on en retrouve un autre groupe à une grande distance dans la Corrèze et dans la Dordogne. Saint Pardoux fut le premier abbé du monastère de Guéret qui venait d'être fondé. Sa charité le rendit célèbre. Quand les Arabes envahirent l'Aquitaine, il ordonna à ses moines de s'enfuir, il resta seul en face de l'ennemi; son courage sauva le monastère. Après sa mort, son corps, conservé dans l'abbaye, devint l'objet d'un culte et fit naître un pèlerinage. Pour des raisons que nous ignorons, ces restes vénérés furent transportés à Sarlat, dans le Périgord, et un peu plus tard à Arnac, dans le Limousin. C'est alors que dans ces deux régions plusieurs villages qui avaient pu obtenir des reliques du saint prirent son nom.

Il arrivait parfois qu'un homme tout seul, passionné pour le culte d'un saint répandît ses reliques dans une vaste région; c'est ce que fit l'Irlandais saint Fridolin. Après avoir donné tous ses biens aux pauvres, au commencement du vi^e siècle, il vint en France où ses sermons le rendirent célèbre. A Poitiers, il eut la bonne fortune de retrouver le tombeau de saint Hilaire, sous son église ruinée. Dès lors, le grand docteur de l'Église lui inspira une profonde vénération et il prit la résolution de répandre son culte en même temps que ses reliques. De France, il se rendit dans la région rhénane où il passa ses dernières années. De nombreuses églises, depuis Metz jusqu'à la Suisse, gardent le souvenir de son passage, car elles sont dédiées à saint Hilaire. Glaris, où il fonda un couvent, a été le centre du culte du grand saint de Poitiers dans ces régions. Si l'on ignore l'existence de saint Fridolin, on ne peut s'expliquer la fréquence de ce vocable de saint Hilaire dans ces contrées.

Les pèlerins jouèrent aussi leur rôle dans cette diffusion des noms de saints. Dépassons, pour un instant, de quelques siècles les temps mérovingiens et transportons-nous à l'époque du grand pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. L'église de Conques, dans le Rouergue, où l'on vénérât les reliques de sainte Foy et sa merveilleuse statue d'or, était une des étapes les plus célèbres de la route. Les voyageurs rapportaient de Conques des reliques qui étaient, comme d'ordinaire le linge qui avait touché la châsse. Dans les villages, la relique de sainte Foy faisait naître le culte de la jeune martyre et ce culte devenait si fervent que le village changeait de nom et prenait celui de la sainte. Il y a en France dix-huit petites villes ou villages qui portent le nom de sainte Foy. L'abbé Bouillet, qui a étudié avec tant de soin le culte de sainte Foy, a reconnu que ces noms s'échelonnaient sur une ligne transversale qui va de la Franche-Comté et de la Suisse à Tarbes et qui est la ligne d'une des routes de Saint-Jacques, celle qui venait de l'est et passait par Conques (1).

Les pèlerins de Compostelle apportèrent le culte de sainte Foy en Espagne et il y eut une chapelle dédiée à sainte Foy dans

(1) *Congrès archéologique d'Agen et Auch*, 1901, p. 373 et suiv.

l'église de Saint-Jacques, c'est pourquoi l'Espagne eut elle aussi ses Santa-Fé. Les premiers navigateurs donnèrent son nom à des villes du Nouveau Monde (1).

Telle était la puissance des saints dans le haut moyen âge. Ils imprimaient leurs noms sur la terre de France et ces noms dureront sans doute aussi longtemps que notre pays.

Il faut souhaiter qu'on écrive un jour un beau livre sur les reliques. Ce grand sujet est un des chapitres de notre histoire. On y verrait que pendant des siècles saint Martin a été le saint le plus célèbre et le plus vénéré de la France. Les reliques que l'on rapportait du fameux sanctuaire de Tours ont multiplié son nom et son culte. Des monuments rappelaient quelques épisodes célèbres de sa vie, à Amiens une chapelle s'élevait à l'endroit où il avait donné la moitié de son manteau au pauvre et l'on montrait dans son pavement les traces du sabot de son cheval; une autre chapelle se voyait sur l'emplacement de l'hôtellerie où le Christ lui était apparu revêtu lui aussi de la moitié de ce manteau; un petit sanctuaire rappelait le pilori où le tribun l'avait fait attacher pour le punir de n'avoir pas mieux respecté son équipement de cavalier. A Paris, une autre chapelle consacrait l'endroit où il avait guéri le lépreux en lui donnant un baiser.

Saint Germain d'Auxerre avait laissé, lui aussi, un profond souvenir; des croix avaient été élevées sur les routes qu'il avait suivies.

Ce sont les vieux saints de France qui, comme il est naturel, ont été surtout honorés chez nous, mais le culte des saints orientaux introduisit saint Georges, sainte Thècle, saint Cyr et sainte Julitte, d'autres encore qui rappellent les pèlerinages des Gaulois en Palestine, en Syrie, en Asie Mineure. La fréquence du nom de saint Pierre et le nombre des églises qui lui étaient consacrées témoignent du respect des Gallo-Romains pour Rome et la papauté. Les évêques et les abbés allaient vénérer son tombeau et en rapportaient des reliques. Ces reliques étaient les *brandea* qui avaient touché le tombeau, mais c'étaient aussi quelques parcelles enlevées par la lime à ses chaînes, conservées

(1) Santa-Fé de Bogota.

à Saint-Pierre-aux-Liens; c'étaient des clefs d'or mises pendant plusieurs jours à la porte de son tombeau pour en recevoir le fluide bienfaisant. Une dalle du forum gardait, assurait-on, l'empreinte des genoux de saint Pierre et de saint Paul qui s'étaient mis en prières pour confondre Simon le magicien en présence de Néron; les pèlerins y recueillaient l'eau des pluies qui devenait une relique.

Il est des siècles où l'histoire des reliques se confond avec l'histoire de la France. Il n'y a rien de plus dramatique que la fuite des châsses saintes à l'approche des Normands. Rien ne fait mieux sentir l'effroi qui emplit ce sombre ix^e siècle. Dès que les Normands approchaient de Tours, les reliques de saint Martin étaient emportées, une année à Orléans, une autre année à Auxerre et une autre à Chablis. Les moines de Grandlieu transportèrent les restes de saint Philibert jusqu'à Ébreuil, aux limites de l'Auvergne, et plus tard en Bourgogne à Tournus. Les reliques de saints bretons affluèrent à Paris où ils devinrent l'objet d'un culte fervent; on y éleva même une église en l'honneur de saint Magloire.

Au cours des siècles les reliques manifestent sans cesse leur présence. Que l'on songe à ce qu'elles furent pour saint Louis, pour Louis XI, pour tous les rois de France, qui, au moment de leur sacre allaient toucher celles de saint Marcoul, pour en recevoir le don de guérir les écrouelles. Vénérées avec une ferveur sans égale pendant de longs siècles, elles furent soudain prosrites par les luthériens et les calvinistes qui ne manquaient jamais de les détruire dans les villes où ils entraient après leurs victoires. Elles semblaient l'enjeu des batailles. La Révolution, imitant les protestants prétendit achever leur destruction et comme les protestants elle anéantit les merveilles d'art qu'elles avaient inspirées.

Pendant près de vingt siècles, les reliques furent tour à tour vénérées et détestées; elles ne laissèrent jamais les hommes indifférents. Elles eurent une puissance créatrice incomparable, elles firent jaillir les églises de terre, mirent les foules en mouvement, inspirèrent les artistes. Sans elles on ne comprend parfaitement ni notre géographie, ni notre histoire, ni notre littérature épique.

Aussi est-il permis de souhaiter que les reliques conservées en France trouvent un jour leur historien (1).

Ce n'est pas ici une digression car il était nécessaire de laisser entrevoir toute l'importance du culte des reliques, qui naquit et grandit à la fin du monde antique.

(1) Quelques travaux assez récents méritent d'être signalés. Elisabeth Will a consacré une intéressante étude à la diffusion des reliques de saint Apollinaire de Ravenne, en Italie d'abord puis en France et en Allemagne par l'intermédiaire de Dijon (fasc. 74 des publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, 1936). Paul Perdrizet dans son volume sur *le Calendrier à la fin du moyen âge*, 1933, a plusieurs fois esquissé l'histoire des migrations de reliques et il en a senti tout l'intérêt.

CHAPITRE IX

LES SARCOPHAGES DES ATELIERS D'ARLES

I. Les nécropoles de la Gaule. Les Alyscamps. Saint-Maximin. — II. Le Bon Pasteur. Les souvenirs païens dans les sarcophages d'Arles. — III. Influence de la prière pour les morts. La *Commendatio Animæ*. — IV. Les sarcophages historiques. La Passion, son caractère. Adam et Ève. — V. Influence de la mosaïque sur les sarcophages. — VI. Les sarcophages d'Arles et ceux de Rome. Ressemblances et différences. Les sarcophages, création du génie hellénique. Le sarcophage d'Ecija. Les sculptures du Gandhara.

I

Nous ne donnerions qu'une idée incomplète de la basilique des premiers siècles si nous ne consacrons quelques pages aux beaux sarcophages qui en étaient inséparables. Ils en occupèrent d'abord le voisinage, puis l'atrium et, enfin, entrèrent dans l'église elle-même.

Jusqu'à la fin du v^e siècle la loi romaine ne permit pas que l'on enterrât dans la ville; aussi les tombeaux se groupaient-ils autour des églises situées hors des murs. A Rome, les plus beaux sarcophages ont été trouvés autour des deux basiliques de Saint-Pierre au Vatican et de Saint-Paul-hors-les-Murs qui, toutes les deux, s'élevaient en dehors de l'enceinte. Il en était de même en Gaule. A Toulouse, par exemple, les tombeaux entouraient l'église Saint-Sernin qui s'élevait à quelque distance de la ville. A partir du vi^e siècle la loi romaine fut partout oubliée et l'on ensevelit à l'intérieur des murs.

Dans son *De Gloria Confessorum*, Grégoire de Tours parle

sans cesse de ces anciens tombeaux; son imagination en était comme obsédée, si bien qu'il se proposait de composer un livre entier sur ce sujet (1).

A l'époque où il écrivait, c'est-à-dire à la fin du vi^e siècle, ces sarcophages du iv^e et du v^e siècle semblaient déjà d'une époque lointaine. Pour Grégoire de Tours tous ces anciens tombeaux sont pleins de mystère. Il nous raconte à leur sujet d'étranges histoires. Dans l'église d'Issoire, dit-il, on voyait apparaître des hommes vêtus de blanc, qui chantaient en tenant des cierges autour d'un tombeau où ne se lisait aucune épitaphe. L'évêque Cautin découvrit que ce tombeau était celui de l'apôtre de l'Auvergne, saint Austremoine. Ailleurs des lumières, apparaissant pendant la nuit, signalaient à l'attention les sépultures abandonnées des saints. C'est ainsi que l'évêque de Tours, Euphronius, découvrit dans un lieu solitaire, au milieu des ronces, les tombeaux de sainte Maure et de sainte Britta. Parfois, on voyait, comme à Aire-sur-l'Adour, des sépulcres ensevelis sortir lentement de terre. Beaucoup de ces sarcophages avaient leur légende. A Autun on montrait, près de la basilique de Saint-Étienne, le tombeau de l'évêque Rhetice qui avait été marié, mais qui, une fois évêque, avait vécu séparé de sa femme. Quand son corps fut mis dans le sarcophage où sa femme avait déjà été ensevelie on vit les os de l'épouse se réunir d'un seul côté pour faire place à l'époux. A Dijon, on vit le bras droit du sénateur Hilaire sortir du sarcophage, où il reposait, pour embrasser la tête de sa femme que l'on ensevelissait avec lui.

Voilà quelques-unes des merveilles que l'on racontait du temps de Grégoire de Tours aux visiteurs des anciens tombeaux; la tendresse s'y mêlait au surnaturel.

Ces sarcophages se groupaient toujours autour d'une basilique vénérée.

C'était une croyance très répandue alors que les morts étaient tourmentés dans le tombeau même par le démon (2). Pour défendre les morts on leur mettait une hostie consacrée dans la

(1) *De Vita Patrum*, prologue.

(2) E. Leblant a rassemblé à ce sujet beaucoup de textes probants dans le *Supplément des inscriptions chrétiennes de la Gaule*.

bouche ou sur la poitrine, pratique que l'Église condamna. Ce moyen de protection abandonné, on rechercha pour les morts le voisinage d'une église où reposait un martyr ou un confesseur illustre. C'est ainsi que naquirent autour d'une basilique les grandes nécropoles de la Gaule.

Celles qui avaient les plus riches sarcophages étaient celles de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Seurin de Bordeaux, de Saint-Vénérand et de Saint-Allyre de Clermont. Mais, de tous ces cimetières, le plus fameux fut celui des Champs-Élysées d'Arles, les Alyscamps. C'était une terre sainte entre toutes; on racontait que Jésus-Christ lui-même, à la prière de saint Trophime, était venu bénir le futur emplacement des tombes et que chaque année il y revenait célébrer la messe avec les saints d'Arles. Tous ces tombeaux s'étaient groupés autour de l'église Saint-Honorat qui contenait les sépultures de plusieurs saints, évêques d'Arles : Trophime, Virgile, Honorat et du célèbre martyr saint Genès. Tous les riverains de la vallée du Rhône voulaient se faire enterrer dans cette terre sacrée. On mettait les morts dans des bateaux, avec le prix de la sépulture, on les abandonnait au fil de l'eau et les moines de Saint-Honorat se chargeaient de les arrêter au passage et de les ensevelir. Voilà ce que nous raconte un écrivain du moyen âge Gervais de Tilbury dans ses *Ostia imperialis*. Ce sont là peut-être des fables, mais qui prouvent la vénération dont le cimetière était l'objet. Il y avait, dans cette immense nécropole, trente chapelles ou églises et des sarcophages disposés sur cinq rangs de hauteur. Ce prodigieux cimetière s'était emparé de l'imagination des hommes du moyen âge. On racontait que Dieu avait fait sortir de terre tous ces sépulcres pour qu'on pût y ensevelir les preux chevaliers massacrés par les Sarrasins, le jour où ils avaient mis en déroute Guillaume d'Orange. Il est remarquable que nos vieux poètes aient célébré dans leurs plus belles épopées, non des vainqueurs mais des vaincus héroïques : Roland, Vivien, Guillaume-au-Court-Nez. C'est ainsi que le moyen âge a préféré Hector à Achille et l'a mis au nombre des preux. Le cimetière d'Arles était célèbre dans toute la chrétienté, Dante en a parlé dans la *Divine Comédie*.

Cette grande nécropole a presque complètement disparu aujourd'hui. On commença à la dépouiller au xvi^e siècle. Charles IX avait fait charger des sarcophages, choisis parmi les plus beaux, sur cinq bateaux qui sombrèrent dans le Rhône à Pont-Saint-Esprit. Les consuls d'Arles offrirent souvent à de grands personnages quelques sarcophages des Alyscamps. Les moins précieux furent employés comme matériaux de construction. Mais c'est de nos jours que la ruine des Alyscamps fut consommée. Les ateliers du chemin de fer occupèrent la plus grande partie de l'emplacement du vieux cimetière. Il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une allée de peupliers bordée de grands tombeaux qui aboutit à l'église Saint-Honorat. Ce dernier reste des Alyscamps est plein de poésie et il est un de ces lieux privilégiés qui évoquent en France quelque chose de la grandeur et de la mélancolie de Rome (1).

Il y avait en Provence une autre nécropole, toute petite celle-là et qui ne contenait que quatre tombes, mais qui fut plus vénérée encore que le grand cimetière des Alyscamps : c'est la chapelle souterraine de Saint-Maximin dans le Var. Cette chapelle n'était pas autre chose à l'origine que le lieu de sépulture d'une famille gallo-romaine chrétienne, une *memoria*. En Gaule, les familles aristocratiques vivaient volontiers sur leurs terres et élevaient près de leurs villas des monuments funéraires où elles avaient leurs tombeaux. Une autre *memoria* de ce genre s'est conservée à la Gayolle; elle contenait le sarcophage très antique dont nous avons déjà parlé.

Pourquoi cette chapelle funéraire de Saint-Maximin devint-elle célèbre? C'est qu'on s'imagina que Marie-Madeleine y était ensevelie ainsi que sainte Marcelle, sa compagne, l'aveugle-né, saint Sidoine guéri par le Christ et saint Maximin disciple du Sauveur qui, assurait-on, avait évangélisé la contrée. Nous avons parlé dans un chapitre précédent des origines de cette légende qui ne remonte pas plus haut que le xi^e siècle. Il est possible que ce soient les sujets représentés sur deux de ces sar-

(1) Les plus beaux sarcophages ont été transportés au musée d'Arles qui rivalise avec celui du Latran.

cophages qui aient inspiré des fables au moine de Vézelay qui les imagina. Examinons par exemple le sarcophage où était enseveli, disait-on, saint Sidoine. Ce sarcophage nous montre plusieurs scènes de l'Évangile : Jésus-Christ guérissant l'hémorroïsse, le reniement de saint Pierre, Jésus-Christ et le centurion, deux soldats au pied de la Croix, qu'une couronne triomphale surmonte, symbole de la Résurrection et enfin la guérison de l'aveugle-né. Cette guérison de l'aveugle-né est très fréquente sur les sarcophages chrétiens et il a fallu toute l'ignorance d'un moine de Vézelay pour imaginer que cette scène pouvait désigner le tombeau de l'aveugle-né.

Le sarcophage qu'on dit être celui de Marie-Madeleine, ne nous montre que quelques scènes de la Passion. Mais il est possible que le couvercle, aujourd'hui détruit, ait été décoré d'un épisode de la vie de Jésus-Christ où figurait Marie-Madeleine. Ainsi s'expliquerait la naissance de cette légende dans l'imagination du moine de Vézelay.

Cette crypte vénérée a été visitée par des papes et des rois. François I^{er} y vint après la bataille de Marignan. Les chevaliers et les soldats devaient déposer leurs armes avant d'entrer. Jusqu'à la fin du xix^e siècle les compagnons du Tour de France y venaient en descendant de la Sainte-Baume et c'est à Saint-Maximin qu'ils recevaient les rubans du compagnonnage. Pendant des siècles les pèlerins grattèrent le tombeau de Madeleine pour en emporter des parcelles; c'est ce qui explique sans doute que le couvercle ait disparu (1).

Cette légende de Marie-Madeleine en Provence a été, nous l'avons dit extraordinairement féconde, tant il est vrai que, dans le royaume de l'art, la légende a été souvent plus créatrice que l'histoire. Souvenons-nous que ce sont uniquement des légendes qui ont fait naître les chefs-d'œuvre de l'art grec.

Les sarcophages des premiers siècles qui subsistent encore aujourd'hui en France sont assez nombreux. Il y a lieu de s'en étonner car on n'a cessé de les détruire. Plusieurs ont été conservés parce qu'au moyen âge d'illustres personnages y furent

(1) Voir M. L. Rostan, *Notice sur l'église de Saint-Maximin*, 1886

ensevelis; c'est ainsi qu'à Toulouse on voit encore aujourd'hui les sarcophages du v^e et du vi^e siècle qui devinrent au xii^e et au xiii^e, ceux des comtes de Toulouse. A Metz, on conserva jusqu'à la Révolution un beau sarcophage du v^e siècle représentant le passage de la mer Rouge, où Louis le Débonnaire fut enseveli au ix^e siècle. Un dessin en a conservé le souvenir.

Les sarcophages de la Gaule se classent en deux familles parfaitement distinctes. La première est celle des sarcophages d'Arles qui se composent d'une cuve rectangulaire à couvercle plat. Ils ressemblent tout à fait à ceux de Rome par la forme générale, les sujets et le style. Ce sont ceux que nous étudierons d'abord (1).

La seconde famille est celle des sarcophages de l'Aquitaine provenant des ateliers de Narbonne, de Toulouse et de Bordeaux. La forme en est différente : la cuve au lieu d'être rectangulaire, s'évase par le haut et le couvercle, au lieu d'être plat, a la forme d'une toiture à pans. Ces sarcophages n'ont plus rien de commun avec ceux d'Arles ou de Rome et ont un caractère nettement oriental. Ils sont uniquement décorés de rinceaux et il est rare qu'il s'y ajoute des personnages. Nous les retrouverons dans le chapitre où nous étudierons l'influence de l'Orient sur le décor mérovingien.

II

Ce sont les sarcophages d'Arles, dont l'iconographie est si intéressante, que nous examinerons dans ce chapitre; quelques

(1) Les sarcophages de la Gaule ont été publiés par E. Leblant en deux volumes. Le premier est consacré aux sarcophages d'Arles, le second à ceux du reste de la Gaule. Les plus anciens sont du commencement du iii^e siècle, les plus récents de la fin du vi^e et même du viii^e siècle. Mgr Wilpert a donné, depuis 1928 jusqu'en 1934, 5 volumes in-folio (2 vol. de textes, 2 vol. de planches et 1 vol. de supplément texte et planches). Ce Corpus contient les sarcophages de Rome, de la Gaule de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord.

rapprochements avec les sarcophages de Rome nous permettront de les mieux comprendre. Les plus anciens en Provence comme à Rome ont un caractère singulier. Ils sont décorés de scènes pastorales et ressemblent parfois à une sorte d'églogue. Le sarcophage de la Gayolle, qui est le plus ancien sarcophage connu représente, nous l'avons dit, un berger avec la brebis sur ses épaules, un pêcheur à la ligne, une femme entre deux arbres les bras étendus, un dieu assis qui est le génie du lieu et dans le ciel le buste du soleil personnifié. Les païens ne pouvaient voir là qu'un paysage idyllique, mais les chrétiens avaient la clef de ces symboles. La femme en prière, l'orante, figurait l'âme du mort entrant dans la vie éternelle et le berger, le Bon Pasteur qui sauve les âmes et les introduit dans le Paradis. Quant au pêcheur il retire de l'eau le poisson mystique l'ichthus, où les fidèles retrouvaient le nom de Jésus-Christ.

Tel est, avec plus de simplicité, le sarcophage de Livia Primitiva le plus ancien sarcophage de Rome, aujourd'hui au Louvre. On y voit le Bon Pasteur portant la brebis, le poisson et l'ancre, symbole d'espérance. C'est le symbolisme des catacombes que nous retrouvons ici.

Les plus anciens sarcophages de Rome sont tout à fait analogues. Voici par exemple un très beau sarcophage chrétien du Palais des Conservateurs. Orné de strigilles il n'est décoré que du jeune berger qui porte la brebis sur ses épaules et qui a en bandoulière le vase où il recueille le lait de ses brebis. C'est un berger de Théocrite, une figure pleine de charme qui traduit admirablement tout ce qu'il y a de douceur et d'innocence dans le christianisme primitif (1).

Il est probable que pendant les premiers siècles de l'Église on lisait et on commentait avec prédilection les chapitres de saint Luc et de saint Jean consacrés à la parabole du Bon Pasteur. Nulle part on ne sentait mieux le prix d'une âme. L'attitude du

(1) On vient de découvrir en Corse, à Ajaccio, un curieux sarcophage représentant le Berger portant une brebis sur ses épaules et les quatre saisons personnifiées. C'est une de ces œuvres d'atelier qui pouvaient être achetées par les païens aussi bien que par les chrétiens. Les païens y reconnaissaient Hermès criophore et les chrétiens le Bon Pasteur. Voir *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1939, article de Fernand Benoit.

Sauveur rapportant la brebis perdue sur ses épaules est indiquée par saint Luc avec précision. C'était un thème dont les artistes ne pouvaient s'écarter et ils s'y conformaient d'autant plus volontiers que l'art païen leur en offrait des modèles.

Il y a deux figures païennes sur le sarcophage de la Gayolle, il y en eut deux également sur le sarcophage du palais des Conservateurs. Ce sont deux génies funèbres s'appuyant sur le flambeau éteint et renversé de la vie.

Il est curieux de rencontrer sur des sarcophages chrétiens des motifs mythologiques. Ils y sont assez nombreux et méritent d'être signalés. Sous les pieds de Jésus-Christ, assis sur son trône, on voit parfois Ouranos, l'antique personnification du ciel. Deux divinités funèbres, Castor et Pollux, tenant la bride de leurs chevaux semblent prêts à partir avec l'âme du défunt pour le pays des morts. Sur le couvercle d'un sarcophage les Tritons qui, eux aussi, emportant les âmes voguent vers les îles Fortunées. Les Sirènes aux pieds palmés chantent pour séduire Ulysse attaché au mât du navire, symbole des tentations auxquelles le chrétien doit savoir résister (1).

Eros, embrassant Psyché, exprime l'amour de l'époux pour l'épouse morte. Le groupe de Dieu créant Adam est imité de celui de Prométhée façonnant le premier homme. Noë vogue sur les eaux du déluge dans un coffre carré pareil à celui qui enferme Danaé abandonné sur la mer. Chose étrange les sculpteurs chrétiens donnent à Jésus-Christ la baguette magique, c'est avec cette baguette qu'il multiplie les pains ou ressuscite Lazare. C'était offrir des arguments aux païens affirmant que Jésus-Christ n'avait été qu'un magicien.

On trouve assez souvent sur les sarcophages chrétiens une scène que l'on a mis longtemps à comprendre. Le défunt est représenté assis et lisant; il est quelquefois seul mais il a parfois auprès de lui quelques parents. Le thème est emprunté aux sarcophages païens, le mort a voulu que les survivants sachent qu'il était un lettré, un philosophe et qu'il a ennobli son âme avec l'aide des Muses. Le chrétien lui, nous apprend qu'il a

(1) On ne trouve Ulysse et les sirènes que sur les sarcophages romains.

passé de longues années à étudier les saints livres et qu'il y a trouvé sa règle de vie (1). Ce mélange de paganisme et de christianisme prouve, qu'à l'origine les sculpteurs étaient embarrassés pour décorer les tombeaux chrétiens. Ils utilisaient souvent d'anciens modèles d'ateliers. Beaucoup d'entre eux étaient sans doute des convertis de la veille qui, toute leur vie, avaient sculpté des sarcophages païens. Ils avaient de la peine à abandonner certains motifs qu'ils avaient cent fois reproduits. Quelques-uns de ces artistes, tout chrétiens qu'ils étaient continuaient à travailler pour les païens et n'avaient pas honte, dit Tertullien, qui le leur reproche sévèrement, de sculpter des idoles. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on rencontre parfois sur les sarcophages chrétiens des souvenirs mythologiques.

Ce mélange de deux religions nous reporte au premier âge de la sculpture funéraire chrétienne. La présence du Bon Pasteur nous y ramène également. Il y a au Musée du Latran un sarcophage, tout à fait typique. Il représente trois fois le Bon Pasteur avec la brebis sur ses épaules. Ces trois figures qui ont presque le relief des statues se détachent sur un fond de vignes où des grappes sont suspendues. De petits génies ailés les cueillent, d'autres les foulent dans la cuve; un autre qui a suspendu sa syrinx à une branche, trait une brebis. Un sarcophage très analogue se voyait autrefois à Cahors (2). Ces génies ailés qui vendangent sont ceux des fresques et des stucs antiques.

(1) H.-I. Marrou l'a montré dans son excellente thèse ΜΟΥΣΙΚΟΣ ΑΝΗΡ, 1938.

(2) Mgr Wilpert a soutenu que le Bon Pasteur, surtout quand il est représenté avec la barbe était non pas Jésus-Christ mais saint Pierre. Je crois qu'il a parfois raison : saint Pierre portant l'agneau c'est le chef de l'Église qui a la charge des âmes.

III

Mais bientôt après cette période d'hésitation une autre commence qui est toute différente. On voit apparaître sur les sarcophages des scènes empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament qui sont presque toujours les mêmes. Les sujets en sont extrêmement disparates et on ne devine pas quel lien peut les unir. On voit le sacrifice d'Abraham, Noë dans l'arche, Job et ses amis, Moïse passant la Mer Rouge. Elie enlevé au ciel, Jonas vomé par le monstre marin, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions; puis viennent des scènes du Nouveau Testament : Jésus-Christ guérissant l'aveuglé, le paralytique, l'hémorroïsse, ressuscitant Lazare, enfin saint Paul délivré de sa prison, sainte Thècle.

On a cherché longtemps l'idée directrice qui a présidé à cette iconographie nouvelle. E. Le Blant, le premier, a vu la vérité. Il s'est aperçu que les artistes avaient sculpté sur les sarcophages une prière que l'on récitait pour les morts et que l'on appelait la *Commendatio animæ*. Il fut mis sur la voie de sa découverte en étudiant les épitaphes chrétiennes qui présentent souvent des fragments de cette prière. Voici la traduction de la *Commendatio animæ* : « Seigneur délivre son âme, comme tu as délivré Élie de la mort commune, comme tu as délivré Noë du déluge, Job de ses maux, Isaac des mains de son père Abraham, Loth de la flamme de Sodome, Moïse de la main du pharaon roi d'Égypte, Daniel de la fosse aux lions, les trois jeunes Hébreux de la fournaise, Suzanne d'une fausse accusation, David des mains de Saül et de Goliath, saint Pierre et saint Paul de leur prison, la bienheureuse vierge sainte Thècle de ses tourments. »

La coïncidence entre cette prière et la décoration des sarcophages est presque absolue. On trouve tous ces personnages, moins Loth et sainte Thècle qu'on n'a pas encore réussi à découvrir. Cependant en Égypte dans les fresques de la chapelle

funéraire d'El-Kargeh, sainte Thècle apparaît à côté des personnages de l'Ancien Testament que la prière énumère (1).

Ainsi une partie au moins des sujets représentés sur les sarcophages n'est qu'une traduction des versets d'une prière pour les morts. Il subsistait cependant une grave difficulté. Cette prière, la *Commendatio animæ*, a un caractère très antique, on sent qu'elle doit remonter aux premiers siècles; toutefois E. Le Blant n'a pas pu en trouver d'exemple antérieur au ix^e siècle. D'autre part, cette prière ne mentionne presque que des miracles de l'Ancien Testament et n'énumère aucun des miracles de Jésus-Christ. Elle n'explique donc pas tout. Mais voici qu'en 1902 il a été signalé une prière qui remonte au III^e siècle et peut-être même au II^e et qu'on a attribuée à saint Cyprien d'Antioche (2). Nous ne l'avons que dans la traduction latine mais l'original était grec. Voici les grandes lignes de cette prière qui est assez longue : « Père saint, Dieu éternel, exauce ma prière comme tu as exaucé les Israélites lorsqu'ils sortaient d'Égypte. Exauce ma prière comme tu as exaucé Jonas dans le ventre du monstre, les jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions. Purifie mon cœur comme tu as éclairci les yeux de Tobie. Exauce-moi comme tu as délivré Suzanne des mains des vieillards et Thècle de l'amphithéâtre... » Après le Père, la prière invoque le Fils : « Toi aussi, fils de Dieu, je te prie, toi qui as fait de si grands miracles, toi qui as ouvert les yeux de l'aveugle, les oreilles du sourd, toi qui as guéri le boiteux, arrêté le flux de sang de l'hémorroïsse, ressuscité les morts... », etc.

Voilà une oraison beaucoup plus ancienne que la *Commendatio animæ* qu'E. Le Blant a connue et en même temps beaucoup plus complète puisqu'aux miracles de l'Ancien Testament elle ajoute ceux du Nouveau. Il est évident qu'au IV^e et au V^e siècle on récitait une prière de ce type pour les morts. On est remonté beaucoup plus haut encore, on s'est aperçu que cette prière grecque, attribuée à saint Cyprien d'Antioche n'était pas autre

(1) V. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne* Saint-Pétersbourg, 1901.

(2) Karl Michel dans un livre intitulé *Gebet und Bild*, 1902.

chose, dans sa première partie, qu'une adaptation d'une prière juive que l'on récitait dans les synagogues les jours de jeûne. La prière hébraïque qui varie un peu suivant les textes, s'exprimait ainsi : « Tu t'es souvenu avec amour de Noë dans l'arche, de nos pères près de la mer Rouge. Tu es celui qui a exaucé Jonas dans le ventre de la baleine, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, Abraham sur le mont Moriah... », etc. Le christianisme a donc emprunté cette prière au judaïsme, comme il lui a emprunté l'habitude de réciter les psaumes.

Ainsi un résultat est acquis : à partir du iv^e siècle l'iconographie d'un très grand nombre de sarcophages n'est pas autre chose que la traduction plastique d'une prière pour les morts. Quelques exemples empruntés aux sarcophages de la Gaule rendront cette vérité évidente. Il y a à Clermont-Ferrand dans l'église des Carmes un des plus beaux sarcophages qui existent en France. La noblesse du style et certains détails de costume indiquent le iv^e siècle. Voici à gauche Moïse marchant en tête des Hébreux, coiffés de calottes rondes, et faisant jaillir pour eux une source dans le désert; puis les apôtres amènent l'aveugle-né à Jésus-Christ qui va lui rendre la vue; plus loin il guérit l'hémorroïsse qui touche le bas de sa tunique; enfin il ressuscite Lazare. Au milieu, une orante les bras étendus, accompagnée de deux saints, représente l'âme du mort et donne au bas-relief son caractère funéraire. Nous reconnaissons là quatre versets de la prière pour les morts. Les survivants semblent demander à Dieu de sauver cette âme comme il a sauvé les Hébreux dans le désert, comme il a ressuscité Lazare, guéri l'hémorroïsse et l'aveugle-né. Ce sarcophage est une prière.

Voici maintenant le couvercle du sarcophage du Mas-d'Aire dans les Landes. Il est orné de chaque côté d'une tête de Méduse, emprunt fait à l'art païen. Les scènes représentées sont le sacrifice d'Abraham avec le bélier qui va être substitué à Isaac; le paralytique qui vient d'être guéri par Jésus-Christ et qui remporte son grabat, Jonas vomé par le monstre, enfin le jeune Tobie retirant du corps du poisson le foie qui va rendre la vue à son père. Ce sont autant de versets de la prière d'Antioche.

Un sarcophage qui se trouvait dans l'église Saint-Sauveur à Aix-en-Provence et qui maintenant est au musée présente aux deux extrémités, d'un côté Abraham s'apprêtant à sacrifier Isaac et de l'autre Moïse guidant les Hébreux et recevant de la main de Dieu le rouleau de la Loi. Plus loin Jésus-Christ ressuscite Lazare, puis on le voit guérissant à la fois l'aveugle-né et l'hémorroïsse. Au milieu, l'âme du mort, sous la figure de l'orante, semble prête à entrer dans le ciel sous la protection de deux saints.

Il n'y a rien en apparence d'aussi disparate que ces cinq ou six scènes, mais rien de plus conforme à la prière liturgique qui permet de les ramener à l'unité.

Il arrive parfois qu'un seul verset de la prière pour les morts suffise à décorer un sarcophage entier. Le Musée de Copenhague nous en offre un exemple. On ne voit sur ce pittoresque sarcophage que l'histoire de Jonas encadrée par deux figures du Bon Pasteur. Jonas est jeté du bateau dans la mer où l'attend un dragon à la gueule redoutable dont le corps démesuré dessine une monstrueuse arabesque. Plus loin il est vomi par la bête et il atteint en nageant le rivage. Enfin il se repose sous une treille dans un paysage d'idylle où l'on aperçoit un pêcheur. Le mort à qui le sarcophage était destiné semble oublié, mais ce n'est qu'une apparence, car le bas-relief traduit ce verset de la prière pour les défunts : « Seigneur, sauve son âme comme tu as sauvé Jonas du monstre marin. »

Un sarcophage de Nîmes et un sarcophage du Musée du Latran ont pour unique sujet le pharaon et son armée engloutis par la mer Rouge pendant que Moïse et les Hébreux sauvés marchent vers le désert. Ici encore le sarcophage prie pour le mort et répète ce verset de la *Commendatio animæ* : « Seigneur sauve son âme, comme tu as sauvé Moïse du pharaon. »

Plus on avance dans le temps, plus les miracles de Jésus-Christ l'emportent sur ceux de l'Ancien Testament, néanmoins les sarcophages ne manquent presque jamais de nous montrer au moins un des personnages de l'Ancienne Loi que nomme la *Commendatio animæ*. C'est ainsi qu'à côté de Jésus-Christ guérissant les malades, ressuscitant les morts, on voit sur un sar-

cophage de Saint-Victor de Marseille, dont nous n'avons plus que le dessin, David rapportant la tête de Goliath; sur un sarcophage d'Arles, Suzanne et les vieillards.

IV

Bientôt pourtant le caractère funéraire des sarcophages s'efface peu à peu et à la prière pour les morts se substitue l'histoire du Sauveur. Il est des sarcophages purement historiques où l'on ne rencontre que des épisodes de l'Enfance ou de la Passion de Jésus-Christ.

Un sarcophage du Latran va nous montrer uniquement des épisodes de la Passion. On voit Jésus conduit devant Pilate, pensif, à qui un serviteur apporte une aiguière; un soldat va couronner d'épines le condamné, mais cette couronne ressemble à une couronne triomphale. Dans la marche au calvaire, Jésus est absent; on ne voit qu'un soldat accompagnant Simon le Cyrénéen qui porte la croix. Le désir de ne pas humilier le Sauveur est ici évident. L'esprit antique est encore si vivant que l'artiste donne au Fils de Dieu l'aspect du sage stoïcien. Il se passera bien des siècles avant qu'on ose représenter la Passion dans sa douloureuse vérité. Le centre du sarcophage est décoré d'un étrange hiéroglyphe. Deux soldats dorment au pied d'une haute croix qui se termine par le chrisme enfermé dans une belle couronne soutenue par un aigle aux ailes éployées. C'est le symbole de la Résurrection que l'on n'ose pas encore figurer, mais qu'on laisse deviner en métamorphosant le haut de la croix en une couronne de victoire. Rien de plus noble que cette belle représentation du triomphe du Christ sur la mort, que l'on retrouve semblable en Gaule sur un sarcophage de Nîmes et dans la crypte de Saint-Maximin sur le prétendu sarcophage de Marie-Madeleine.

Les scènes de l'Enfance apparaissent en même temps que celles de la Passion. Dans un sarcophage du Latran les trois Mages, guidés par l'étoile, marchent vers l'Enfant, couché dans un berceau d'osier, sous un toit rustique entre le bœuf et l'âne. Un berger de Théocrite, un bâton recourbé à la main, s'avance, lui aussi, vers la crèche, pendant que la Vierge, assise à l'écart ressemble à une Demeter sous ses voiles. En voyant la Vierge, non pas couchée comme on la représentera plus tard, mais paisiblement assise, le spectateur comprend qu'elle n'a pas enfanté dans la douleur.

Cette belle représentation de la Nativité, cette sorte d'églogue imaginée par les artistes grecs se rencontrait en Gaule. Peiresc nous a laissé le dessin d'un sarcophage qu'il avait vu en Provence; la Nativité est représentée exactement comme sur le sarcophage de Rome.

Ces scènes historiques de l'Enfance et de la Passion sont parfois accompagnées de représentations empruntées au début de la Genèse. On rencontre sur quelques sarcophages la création de l'homme; puis on voit le serpent enroulé autour de l'arbre du paradis et on assiste à la tentation et à la faute. Nous voyons apparaître ici la pensée historique exprimant un dogme; elle met sous les yeux du chrétien la chute pour lui rappeler la nécessité de la rédemption.

V

Mais, en même temps, une autre influence se manifeste et devient de plus en plus frappante : celle de la mosaïque.

Un sarcophage de Saint-Maximin va nous offrir un exemple extrêmement curieux qui semble résumer presque toute l'histoire de la sculpture funéraire. Il passa longtemps pour être le tombeau de saint Maximin lui-même, ce compagnon de Marie-

Madeline. Il a été sculpté à Arles comme le prouvent les deux têtes imberbes terminant deux côtés du couvercle qui sont la marque des ateliers arlésiens. G.-B. de Rossi a voulu y voir un souvenir du célèbre martyr d'Arles, saint Genès. Aux deux extrémités de la cuve, on remarque deux scènes qui sont des restes de la tradition antérieure. D'un côté Abraham se prépare à sacrifier Isaac, de l'autre Moïse, sauveur des Hébreux, reçoit les tables de la Loi. Ce sont deux versets de l'ancienne prière pour les morts.

Mais les autres scènes ont un caractère historique. Sur le couvercle on voit, d'un côté, l'adoration des mages, de l'autre le massacre des innocents en présence d'Hérode. Sur la cuve, Jésus-Christ prédit à saint Pierre son reniement, comme le prouve le coq placé entre les deux personnages; les trois doigts levés du Sauveur signifient que Pierre le reniera trois fois avant que le coq ait chanté (1). Puis Jésus-Christ donne à Pierre les clefs avec le pouvoir de lier et de délier. Enfin, au milieu, Jésus-Christ est debout sur la montagne d'où sortent les quatre fleuves du paradis. Il tend à saint Pierre et à saint Paul le rouleau de la Loi nouvelle.

Nous voyons dans cet exemple, l'art des sarcophages de funéraire qu'il était et qu'il est encore un peu, devenir historique et nous allons le voir enfin inspiré par la mosaïque. Le groupe central, en effet mérite une attention particulière. Ce Christ placé sur la montagne entre saint Pierre et saint Paul a un caractère monumental. Il fait penser à des groupes tout pareils qui décorent les mosaïques absidales des églises de Rome. Les palmiers qui encadrent la scène et dont l'un porte le phénix, symbole d'immortalité, les quatre fleuves qui jaillissent de la montagne, enfin l'attitude des apôtres prouvent que le sculpteur a voulu imiter une mosaïque. Un autre exemple fera de cette hypothèse une vérité. Il nous est fourni par un sarcophage de la crypte de Saint-Victor à Marseille, aujourd'hui au Musée Borély.

Nous n'avons plus ici que le Christ debout sur la montagne,

(1) Dans cette scène le Christ lève presque toujours les trois doigts.

d'où coulent les quatre fleuves au milieu des douze apôtres; saint Pierre et saint Paul ont une place d'honneur comme à Saint-Maximin. Saint Paul s'avance la croix sur l'épaule et reçoit sur sa main voilée le livre de la Loi. Ce n'est pas là autre chose que la traduction par le ciseau d'une mosaïque absidale. Il est facile d'en donner la preuve. Il y a, en effet, dans une niche de Sainte-Constance à Rome, une mosaïque qui doit remonter au iv^e siècle (1).

Elle représente le Christ sur une éminence entre saint Pierre et saint Paul. Le Christ de la mosaïque, le bras droit levé, est identique au Christ du sarcophage de Marseille; les deux apôtres ont aussi la même attitude. Saint Pierre portait certainement comme à Marseille une croix sur l'épaule, mais on ne voit plus aujourd'hui que l'extrémité de la hampe. Ainsi, le sarcophage de Marseille nous apparaît clairement comme la copie d'une mosaïque.

D'autres sarcophages, où Jésus-Christ est non plus debout, mais assis au milieu des apôtres, sont aussi la copie de mosaïques absidales. Un sarcophage, qui était autrefois à Rignieux-le-Franc dans l'Ain et qui est maintenant au Louvre, représente le Christ assis, dominant ses apôtres et tenant le livre ouvert. Les apôtres également assis l'entourent; quelques-uns portent le rouleau ou le livre. Un portique occupe le fond de cette composition qui a un caractère solennel, monumental et qui aurait plus de noblesse encore si l'artiste, faute de place, n'eût été obligé de serrer un peu trop ses personnages. Nous sentons derrière cette œuvre un modèle consacré plein de grandeur.

Ce modèle, plusieurs mosaïques nous le donnent, la plus belle est à Rome : c'est la mosaïque de Sainte-Pudentienne qui remonte à la fin du iv^e siècle. Cette œuvre encore toute classique a été malheureusement mutilée, car les apôtres ne sont conservés que jusqu'à mi-corps. Ils sont assis des deux côtés de Jésus-Christ qui, lui, est représenté tout entier siégeant sur son trône et dominant le collège apostolique. Cette assemblée se tient devant un portique aux tuiles d'or; les monuments qu'on aperçoit dans

(1) Elle a subi à une basse époque des restaurations qui l'ont beaucoup enlaidie, mais l'œuvre devait être contemporaine de l'église de Sainte-Constance, c'est-à-dire du iv^e siècle.

le fond sont ceux de Jérusalem et la grande croix gemmée est une imitation magnifique de la croix que Constantin avait fait élever sur le Golgotha. Notre sarcophage de Rignieux-le-Franc est une imitation non pas de cette mosaïque, en particulier, mais d'une mosaïque de ce type; car il y en a plusieurs au iv^e et au v^e siècle. On peut citer notamment celle de la chapelle de Saint-Aquilino, dans l'église San Lorenzo de Milan (1).

Plus on avance dans le v^e et le vi^e siècle, plus ces sarcophages, ornés de la figure du Christ entouré de ses apôtres, deviennent fréquents. On voit comment s'est développé le décor des sarcophages. Il est très intéressant de le voir passer de l'idylle du Bon Pasteur à l'iconographie funéraire, puis aux scènes historiques de la vie de Jésus-Christ et des premières pages de la Genèse et enfin à l'imitation de l'art monumental des mosaïques.

Ces types divers, d'ailleurs, ne se présentent pas, les uns après les autres, avec une parfaite régularité; il y eut des ateliers retardataires, de sorte qu'on ne saurait établir une chronologie exacte des sarcophages.

VI

Ces sarcophages de la Gaule soulèvent un problème délicat. Il est évident que nos sarcophages gaulois d'Arles offrent avec les sarcophages de Rome de grandes ressemblances; mais ils en diffèrent aussi quelquefois. On y trouve, par exemple, des sujets qu'on ne rencontre jamais à Rome. Un très curieux sarcophage, qui est au Musée du Puy, représente le mariage de saint Joseph et de la Vierge dont le grand-prêtre rapproche les mains, puis le songe de saint Joseph qu'un ange avertit de ne point soupçonner la Vierge. Nous voyons ici l'histoire de la Vierge entrer dans l'art chrétien. Mais ce n'est pas le seul

(1) A Milan le fond d'architecture n'existe pas.

exemple que nous offre la Gaule. Il y a dans la crypte de Saint-Maximin une plaque de marbre sur laquelle l'image de la Vierge est gravée au trait. Elle est représentée en orante et aucun voile ne couvre ses grands cheveux; une inscription rédigée dans un latin populaire l'accompagne; on y lit : « Maria virgo minister de tempulo gerosale. » C'est donc la jeune Vierge des Évangiles apocryphes vivant dans le temple et participant au service divin. L'œuvre remonte à la fin du v^e siècle et elle ne saurait venir de Rome, car à cette date la Vierge n'y était pas encore l'objet d'un culte public. C'est seulement un siècle plus tard que l'on commença à y célébrer ses fêtes. La Gaule qui avait adopté, au iv^e siècle, la liturgie orientale, fut sur ce point en avance d'un siècle sur Rome (1). Elle eut donc des rapports directs avec l'Orient et son art en porte la marque.

Un autre trait singulier nous frappe : les mages des sarcophages d'Arles ont parfois une attitude qu'ils n'ont pas sur les sarcophages de Rome. Avant de présenter leurs dons ils se montrent entre eux l'étoile. Or, nous savons que dans la liturgie syrienne, on ne se contentait pas de fêter l'adoration des mages, mais que dans la nuit du 5 au 6 janvier on fêtait l'apparition de l'étoile aux mages. C'est le souvenir de cette fête qui a donné naissance au groupe des trois rois se montrant l'étoile. On le voit sur l'ambon de Salonique et c'est de l'Orient qu'il a dû arriver directement à Arles.

Une particularité curieuse mérite d'être signalée. On ne rencontre jamais sur les sarcophages de Rome, dont le nombre est si considérable, le massacre des innocents. Or, un sarcophage de Saint-Maximin nous le montre. Il est donc permis, une fois de plus, de supposer qu'Arles a eu des rapports directs avec l'Orient où le sujet était familier aux artistes comme le prouvent des fresques, des miniatures et des ivoires (2).

Une question générale, d'ailleurs, semble se poser. Est-ce à Rome qu'a été créé le sarcophage romain? Problème difficile

(1) C'est ce qu'a montré Mgr Duchesne dans ses *Origines du culte chrétien*, 1889, p. 88 et 259.

(2) Fresque d'Antinoë, manuscrit mésopotamien de Rabula, ivoires des musées de Paris (Bibl. Nat.), de Milan (à la cathédrale), de Berlin (musée).

que des découvertes permettront peut-être un jour de résoudre.

En attendant, mettons quelques faits en lumière. Le sarcophage de la Gayolle le plus ancien que l'on connaisse est grec par sa forme générale. Le Bon Pasteur y figure, or, le Bon Pasteur si étroitement apparenté à l'Hermès Criophore, ne peut être qu'une création hellénique. Le Musée de Constantinople et celui d'Athènes conservent deux statues du Bon Pasteur; à Rome, la charmante statue du Latran ne peut être que grecque.

La prière pour les morts, la *Commendatio animæ*, qui a inspiré longtemps l'art funéraire est, nous l'avons vu, originaire d'Antioche. Antioche, tant de fois ruinée, ne nous a livré aucun sarcophage, mais un fragment de Tarse, aujourd'hui au Musée métropolitain de New-York, représente Jonas englouti et rejeté par un monstre marin pareil à celui des sarcophages de Rome (1).

C'est en Espagne, à Ecija, dans la région de Séville, qu'il faut aller aujourd'hui pour rencontrer un sarcophage grec orné de deux versets de la *Commendatio animæ* (2); le sacrifice d'Abraham et Daniel dans la fosse aux lions, à droite et à gauche du Bon Pasteur. Les noms des personnages sont en grec et il est évident que l'œuvre avait été faite pour un de ces groupements de Syriens fort nombreux dans l'Espagne méridionale. Ce sarcophage semble être du ve siècle, mais il faut y voir une copie tardive et assez gauche d'une œuvre beaucoup plus ancienne. On entrevoit le bel art grec dans cette composition aérée, dans ces bas-reliefs de peu de saillie, dans ces lignes devenues incertaines mais où l'on devine la pure élégance de l'original. Ce sarcophage nous donne une idée de ce que pouvait être l'ancien art d'Antioche, traduisant à une époque ancienne la prière pour les morts. Cette prière avait inspiré en Orient des fresques aussi bien que des bas-reliefs. Il y a en Égypte, dans l'oasis d'El-Kargeh à El-Baghawat, une chapelle funéraire couverte de peintures murales (3). Ces fresques sont alexandrines

(1) Reproduit par Strygowski, *Kleinasion*, p. 198.

(2) Reproduit par Julius Baum, *La Sculpture figurale en Europe à l'époque mérovingienne*, 1937, pl. LXX.

(3) Voir V. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Égypte chrétienne*, Saint-Pétersbourg, 1900.

et les inscriptions qui les expliquent sont en grec. Or, dans ce tombeau c'est la prière de la *Commendatio animæ* qui a été représentée. On retrouve Noé et son arche, l'histoire de Jonas, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel, Suzanne et enfin sainte Thècle que nomme la prière et qu'on ne rencontre que là. Cette décoration funéraire est donc conçue comme celle des sarcophages. Elle est d'une époque avancée (1) et elle prouve que la *Commendatio animæ* n'a jamais été oubliée en Orient où elle a dû inspirer bien des œuvres peintes et sculptées que nous n'avons plus. Il est permis de penser qu'en Orient nous sommes dans le pays créateur de ce décor funéraire.

D'autres particularités nous y invitent. La *Commendatio animæ*, nous l'avons dit, rappelle comme gage d'espérance les miracles de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau. C'est le Christ qui opère ces miracles de l'Évangile et son type physique est invariable. Il a l'aspect d'un jeune homme imberbe aux cheveux un peu longs, à la physionomie pleine de douceur. On reconnaît dans cette création si noble et si pure le génie hellénique (2). Le Christ, viril, portant toute sa barbe, apparaît aussi sur les sarcophages, mais s'y montre plus rare et seulement dans les scènes où nous avons reconnu l'imitation des mosaïques. C'est en effet dans les mosaïques de Jérusalem qu'on vit pour la première fois ce Christ solennel au type syrien. Les ampoules de Monza, qui reproduisent sommairement ces mosaïques, nous montrent ce Christ d'un aspect si différent; que le Christ soit imberbe ou qu'il porte la barbe, il vient de l'Orient grec ou de l'Orient syrien. Ce n'est pas tout encore. Le Christ hellénique, nous l'avons dit, est souvent caractérisé par un singulier attribut. Il tient à la main une baguette et c'est avec cette baguette qu'il change l'eau en vin dans les urnes de Cana ou qu'il ressuscite Lazare. Transmettre une puissance surnaturelle par une baguette magique est une idée qui vient sans doute de loin, mais que la Grèce adopta de bonne heure. On la rencontre déjà dans Homère

(1) v^e ou vi^e siècle.

(2) On a rapproché de la tête du Christ de nos sarcophages, celle d'Eubouleus trouvée à Éleusis qui fait penser à l'art de Praxitèle.

et c'est avec une baguette que Circé change en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Il est d'autres détails où il est difficile de ne pas reconnaître l'Orient. Lazare dans son tombeau, qui ressemble à un petit temple, est enveloppé de bandelettes comme une momie égyptienne. Comment ne pas penser que les chrétiens d'Alexandrie apportèrent à Rome ce modèle qui fut imité de bonne heure aux catacombes avant de l'être sur les sarcophages. On objecte quelquefois qu'un détail très typique prouve que les artistes de Rome ont eu leur part dans la création des sarcophages. Dans la scène de l'entrée à Jérusalem, les plus anciens monuments d'Égypte ou de Syrie représentent Jésus-Christ assis sur l'âne à la manière orientale (1), les deux pieds pendant du même côté. Tous ceux qui ont vu l'Orient savent que les paysans gardent sur leur âne cette posture millénaire qui fut sans doute celle de Balaam sur son ânesse. Les artistes romains qui ne voyaient rien de pareil représentent Jésus-Christ à cheval sur sa monture. L'argument aurait sa valeur si on ne conservait, au Musée de Constantinople, un sarcophage où l'on voit Jésus-Christ entrant à Jérusalem à cheval sur sa monture. L'œuvre est certainement hellénique et elle témoigne que les habitudes des Grecs étaient semblables à celles des Romains. Ainsi, le détail qu'on invoque ne permet pas de conclure en faveur de Rome.

Nous n'arrivons donc pas là à des certitudes mais à des présomptions. Dès la fin de la république, Rome recevait de l'Orient hellénique ses œuvres d'art et ses colonies d'artistes. C'est d'Antioche, d'Alexandrie et d'Éphèse que les chrétiens de Rome continuèrent sans doute à recevoir leur art dès l'âge des catacombes.

Mais les découvertes faites dans le vieux royaume grec de Bactriane et dans la région voisine du Gandhara nous ont ouvert de nouvelles perspectives. Ce sont des artistes grecs, venus probablement des grandes villes de l'Asie Mineure, qui sculp-

(1) Chaire de Maximin, miniature de Rabula, ivoires de Paris bois sculptés du Caire.

tèrent les premières statues de Bouddha auxquelles ils surent conférer la plus haute noblesse (1). C'est à eux, aussi, que l'on doit les bas-reliefs décoratifs où la vie de Bouddha est racontée. Ces bas-reliefs ressemblent parfois par la facture et la composition à ceux des sarcophages chrétiens. Ces ressemblances sont parfois frappantes. On rencontre au Latran et à Arles des sarcophages où Jésus-Christ et ses apôtres sont séparés, non par une suite de colonnes, mais par une suite d'arbres dont le tronc est lisse et dont le feuillage ne s'épanouit qu'au sommet. Or, il y a à Londres (2) un bas-relief provenant du Gandhara où Bouddha, les jambes croisées, est représenté au milieu de ses disciples dans la même attitude. Comme dans les sarcophages chrétiens, les personnages sont séparés par des arbres qui n'ont de feuilles qu'à leur sommet. L'artiste qui a sculpté ce bas-relief a répété ce qu'il avait fait ailleurs, quand il travaillait pour les fidèles d'une autre religion. Cet artiste était sans doute un Grec d'Asie qui était venu chercher fortune dans cette Inde lointaine. Que conclure? sinon que ce n'est ni à Rome ni à Arles qu'ont été inventés ces arbres séparant les personnages, mais dans les grandes villes d'Asie. C'est là, qu'a été créé le sarcophage chrétien, c'est de là qu'il dut rayonner, d'un côté vers Rome et de l'autre vers l'Inde (3).

(1) Voir Foucher, *L'Art grec bouddhique du Gandhara*, Paris, 1905.

(2) Au Musée Victoria et Albert.

(3) Voir à ce sujet M. H. Buchtal, *Annual lecture o the British Academy*, 1945.

CHAPITRE X

LES SARCOPHAGES DU SUD-OUEST DE LA GAULE LEUR CARACTÈRE ORIENTAL

I. Les Orientaux en Gaule. — II. Rome, comme la Gaule, sous l'influence de l'Orient. — III. La grammaire décorative de l'Orient. L'étoile à six rais. La marguerite. La tresse. La double palmette. La vigne stylisée.— IV. Les sarcophages du sud-ouest. Les Wisigoths en Gaule et en Espagne. Les Ostrogoths à Ravenne. Les sarcophages du sud-ouest remplaçant ceux d'Arles. Les tombeaux de saint Drausin, de Boetius. Les tombeaux de Vienne et de Charenton-sur-Cher. Triomphe de l'art oriental.

I

Nous n'avons encore rien dit jusqu'à présent des sarcophages décoratifs du Sud-Ouest de la Gaule qui sortaient des ateliers de Bordeaux, de Toulouse, de Narbonne. Ils témoignent d'un art tout à fait différent et dont les origines orientales sont aujourd'hui nettement établies. Mais avant d'arriver à ce sujet, il est nécessaire d'aborder une question historique qui a une importance capitale : celle des rapports de l'Orient avec la Gaule. J'y ai fait de fréquentes allusions, il est temps de la traiter.

En parlant des pèlerinages à Jérusalem nous avons montré les Gaulois entraînés en Orient dès le iv^e siècle. Il faut maintenant montrer les Orientaux attirés par le monde gallo-romain et y fondant de véritables colonies.

A la fin du monde antique, les Syriens nous apparaissent

comme les seuls navigateurs de la Méditerranée. Ils jouent le rôle des Phéniciens aux origines de l'histoire. Presque tout le commerce est entre leurs mains. S'il y a encore du luxe sous les rois mérovingiens, c'est à eux que la Gaule le doit.

Par Syriens, on entendait alors tous les Orientaux parlant grec. Des Syriens venaient d'Alexandrie ou d'Éphèse, aussi bien que d'Antioche ou de Tyr. Ils abordaient à Marseille et à Narbonne. Marseille, il est vrai, était devenue une ville romaine, mais le grec y était encore parlé au ^v^e siècle, comme le prouve une inscription aujourd'hui au Musée Borelly. A Narbonne, les Orientaux étaient si nombreux qu'un concile du ^{vi}^e siècle classe la population en Goths, Romains et Syriens.

De ces deux ports, les Syriens se répandaient sur toutes les routes commerciales de la Gaule qui suivaient les vallées des grands fleuves. On les trouve tout d'abord dans la vallée du Rhône. A Vienne, plusieurs inscriptions funéraires attestent leur présence au ^v^e siècle et au-delà. L'une d'elles est datée suivant le calendrier macédonien qu'avaient adopté les Syriens depuis Alexandre. Cette inscription prouve que ces étrangers conservaient leurs usages et ne se fondaient pas avec le reste de la population.

A Lyon, d'assez nombreuses inscriptions font mention de Syriens. L'un d'eux était damasquineur; il incrustait de l'or sur les métaux, un autre avait un entrepôt de marchandises à la fois à Lyon et à Genay dans l'Ain. Ce nom de Genay vient du syrien Ganatha. Le marchand syrien qui n'oubliait pas sa lointaine patrie avait donné, à un de ses entrepôts, le nom de sa ville natale, Ganatha, en Syrie.

De cette vallée du Rhône, les Orientaux passaient dans celle de la Loire. Ils avaient une colonie à Orléans, comme le prouve un passage bien connu de Grégoire de Tours : quand le roi Gontran entra à Orléans en 585, il fut accueilli, nous dit-il, par toute la population qui alla à sa rencontre et qui l'acclama en trois langues, en latin, dans la langue des Syriens et dans celle des Juifs. Au commencement du ^{vii}^e siècle cette colonie existait encore à Orléans, car lorsque saint Colomban y vint en 610, il fut accueilli par une Syrienne.

De la Loire, les marchands syriens montaient jusqu'à Paris. Il y avait, au v^e siècle des relations suivies entre Paris et la région d'Antioche. Nous avons cité un passage de la vie de sainte Geneviève, où il est rapporté que saint Siméon Stylite, qui vivait sur sa colonne près d'Antioche, avait demandé à des marchands venus de Paris de saluer de sa part sainte Geneviève. Ces marchands qui comprenaient la langue de saint Siméon ne pouvaient être que des Syriens.

La vallée de la Garonne était une des routes commerciales les plus fréquentées de la Gaule. De Narbonne, des commerçants syriens se rendaient sans peine à Bordeaux. Ils y apparurent de bonne heure comme le prouvent les inscriptions. Quelques-unes étaient extrêmement riches; Grégoire de Tours nous a raconté l'histoire d'un commerçant syrien de Bordeaux nommé Euphron, dont l'énorme fortune excita la jalousie de l'évêque Berthranus qui essaya de l'en dépouiller. Ces exemples peuvent suffire à prouver qu'au v^e et au vi^e siècle, il y eut chez nous de véritables colonies syriennes.

Qu'apportaient ces marchands? D'abord les produits de l'Orient : le vin de Gaza, les épices de l'Arabie et de l'Inde, le papyrus d'Égypte, le coton dont Grégoire de Tours parle avec étonnement. Ils apportaient aussi des œuvres d'art, des ivoires dont quelques-uns sont encore conservés dans les trésors de nos églises, de belles étoffes historiées qui venaient d'Égypte ou de Tyr et enfin des tableaux. C'est en effet à cette époque que commence à apparaître le tableau de piété, l'icone qui décore l'église et sanctifie la maison. Dans une église de Narbonne, un tableau représentait le Christ en croix, les hanches entourées d'une ceinture. Une pareille image ne pouvait venir que de l'Orient où la crucifixion apparaît dès le vi^e siècle. Le sujet était si nouveau en Gaule, qu'il choqua les fidèles et qu'on dut, nous assure Grégoire de Tours, le couvrir d'un voile (1). Les marchands syriens ont donc contribué pour leur part à la diffusion de l'art oriental.

Mais il y a eu d'autres influences plus profondes, peut-être

(1) *De Gloria Martyrum*, cap. 22.

ce sont celles des moines orientaux et du clergé venu d'Orient en Gaule.

Le monachisme, nous l'avons vu, est né en Orient; les premiers moines ont apparu en Égypte et en Asie Mineure. L'Occident ne connaissait rien de pareil et ce sont les Orientaux qui nous ont révélé la vie monastique. Saint Athanase, l'évêque d'Alexandrie qui vint à Trèves, fit le premier connaître à la Gaule la vie de saint Antoine et les merveilles du désert. Saint Martin vit saint Athanase et s'entretint avec lui, et tout pénétré de ce qu'il venait d'entendre fonda à Ligugé le premier monastère gaulois, sur le modèle des monastères d'Orient. Il créa ensuite Marmoutiers, près de Tours, où les moines vivaient dans des grottes creusées dans le roc comme les moines égyptiens et comme eux étaient vêtus de tuniques en poil de chameau (1). Saint-Victor de Marseille et Lérins ont été fondés par des hommes qui avaient étudié la vie monastique en Orient. Jean Cassien, qui fonda Saint-Victor, avait vécu dans le monastère de Bethléem, puis dans la Thébaïde avec les moines d'Égypte. Dans son livre des *Collations* qui fut si célèbre, il parle sans cesse de la vie des Pères du désert. Saint Caprais et saint Honorat, les créateurs de Lérins avaient fait un séjour en Orient. Leurs monastères étaient comme certains monastères égyptiens, une réunion de laures et de cellules; on y vivait à la fois de la vie commune et de la vie solitaire. La règle était celle de saint Pacôme.

Y eut-il dans ces monastères de la Gaule, des Orientaux? Les fondateurs demandèrent-ils à des moines d'Égypte ou de Syrie, de construire leur couvent et leur église? Sans pouvoir en apporter la preuve on l'a affirmé. Nous avons vu cependant que la chapelle trilobée et à coupes de Saint-Honorat ressemble étrangement à une église monastique égyptienne.

Sur ces périodes lointaines les documents nous font défaut. Nous pouvons cependant affirmer qu'un monastère gaulois a été créé par un moine d'Orient qui arrivait des bords de l'Eu-

(1) Il y avait alors des chameaux en Gaule, les chroniqueurs les mentionnent plusieurs fois. Les évêques s'en servaient pour transporter leurs bagages et ce fut sur un chameau que la reine Brunehaut prisonnière fut attachée.

phrate, c'est le monastère de Saint-Cyrgues à Clermont. Son fondateur saint Abraham était né dans le royaume des Perses sassanides et avait vu tout l'Orient. Il vint vers 470 s'établir aux environs de Clermont au temps où Sidoine Apollinaire en était évêque. Il fit connaître à l'Auvergne la vie monastique de l'Orient et eut bientôt de nombreux disciples. Il est probable que c'est lui qui apporta les reliques de saint Cyrgues ou saint Cyr cet enfant qui fut martyrisé en Cilicie, au temps de Dioclétien avec sa mère sainte Julitte. Le culte de saint Cyr se répandit alors en même temps que ses reliques dans tout le centre de la France.

Nous ne pouvons qu'entrevoir, dans un demi-jour, ces rapports entre les moines d'Orient et les moines d'Occident; la connaissance de ces rapports aurait pourtant une importance capitale pour l'historien de l'art. Les moines orientaux ont dû apporter aux moines de la Gaule des ivoires, des icones. Les manuscrits de l'époque mérovingienne nous révèlent un contact direct avec l'Égypte. On y trouve les mêmes majuscules, faites d'animaux contournés, les mêmes tons vifs disposés en petits compartiments qui font ressembler ces majuscules à des émaux cloisonnés. On retrouve dans ces manuscrits mérovingiens la croix ansée des bas-reliefs pharaoniques, les quatre poissons réunis par la tête des poteries égyptiennes, les évangélistes à tête d'animaux qui font penser au dieu Horus et la déesse Hathor (1). Nos enlumineurs ont donc eu des modèles venus de la Thébaidé ou du Sinaï.

Les évêques de la Gaule ont contribué comme les moines à favoriser les influences de l'Orient. Plusieurs d'entre eux étaient des Grecs d'Asie ou d'Égypte. Cassien, évêque d'Autun, était originaire d'Alexandrie et avant de venir en Gaule avait été évêque de Tortose en Phénicie. Eusèbe, qui fut évêque de Paris en 591, appartenait à la colonie syrienne de la ville et Grégoire de Tours nous apprend qu'il remplaça tous les dignitaires de son église par des Syriens.

Mais les évêques gaulois eux-mêmes étaient souvent entou-

(1) J'ai étudié plus longuement ces rapports entre nos manuscrits mérovingiens et l'Égypte dans *L'Art allemand et l'Art français du Moyen Age*, p. 30 et suiv.

rés d'Orientaux. Grégoire de Tours qui le premier nous a fait connaître la légende des Sept Dormants d'Éphèse, sorte de conte des *Mille et une Nuits*, nous dit qu'un Syrien lui en avait traduit le texte original. Les miracles de la Vierge qu'il raconta viennent aussi de l'Orient et il n'a pu les connaître que par un interprète. On peut en dire autant des chapitres qu'il a consacrés aux saints orientaux : saint Phocas qui guérissait de la morsure des serpents, saint Domitius qui envoyait des songes aux malades couchés dans sa basilique, saint Georges et les quarante-huit martyrs d'Arménie.

L'Orient attirait les évêques gaulois. Licinius, évêque de Tours, y fit un assez long séjour et saint Amator, évêque d'Auxerre, alla à Antioche. Nous avons déjà raconté l'histoire de saint Just, évêque de Lyon, s'enfuyant de son diocèse pour aller vivre avec des moines d'Égypte. Tel était pour les âmes contemplatives l'attrait de la vie des solitaires de la Thébaïde. On vit alors naître un nouvel état d'âme qu'on pourrait appeler la nostalgie du désert.

II

On pourrait objecter que les évêques de la Gaule avaient des rapports plus suivis avec Rome qu'avec l'Orient, qu'ils y allaient souvent et qu'ils y trouvaient un art tout latin et des modèles classiques. Ces modèles, ils les ont parfois imités au iv^e siècle et au v^e siècle. Nous avons eu l'occasion de signaler en Gaule quelques basiliques du type romain. Mais, quand nos évêques allaient à Rome au vi^e et au vii^e siècle, ils ne trouvaient plus une ville latine mais une ville grecque.

Depuis le milieu du vii^e siècle, Rome avait été enlevée aux Goths et reconquise par les empereurs d'Orient. Ils ne lui avaient pas rendu, d'ailleurs, son rang de capitale et Rome n'était plus

qu'une ville de province dépendant de Ravenne. Le représentant de l'empereur d'Orient, l'exarque, résidait à Ravenne et c'était un simple délégué qui habitait le palais des Césars sur le Palatin; les fonctionnaires qui l'assistaient étaient des Orientaux.

Un fait extraordinaire rend sensible cette invasion de Rome par les Orientaux. A partir des premières années du VII^e siècle, presque tous les papes furent des Grecs ou des Syriens. L'Église romaine devint toute grecque et adopta les fêtes et les saints de l'Orient. C'est alors qu'on célébra pour la première fois la Dormition de la Vierge qui est la mort de la Vierge suivie de son Assomption. Le culte de la Vierge qui s'était organisé en Syrie prit alors dans la liturgie romaine une place qu'il n'avait jamais eue. Dans le même temps des églises s'élevèrent en l'honneur des saints orientaux, saint Georges, saint Théodore, saint Menas.

De nombreux moines grecs arrivèrent alors à Rome. Ils eurent un monastère à Saint-Sabas sur l'Aventin, un autre à Saint-Anastase près de Saint-Paul-hors-les-Murs, un autre à Saint-Érasme sur le Coelius; d'autres monastères reçurent les Arméniens et les Ciliciens. Le nombre des moines orientaux augmenta bien davantage encore au milieu du VII^e siècle quand l'invasion arabe les obligea à quitter la Palestine, l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie. Il y eut à Rome des quartiers grecs; il y en eut autour de l'église Sainte-Marie-in-Cosmedin qui conserve encore aujourd'hui son nom grec. Un quartier de Rome s'appela comme un quartier célèbre de Constantinople, les Blanches.

A Rome, l'art que favorisèrent les moines et les papes fut naturellement l'art oriental. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les monuments de cette époque pour en être convaincu. Au VI^e siècle, Saint-Laurent-hors-les-Murs, reconstruit par le pape Pélage II, eut une tribune comme une église d'Orient. Sainte-Agnès qui est du VII^e siècle en eut, elle aussi; ce sont les seules églises de Rome qui offrent, comme les églises d'Orient, des bas-côtés surmontés d'un étage.

Les mosaïques et les fresques de ce temps sont particuliè-

rement révélatrices. La mosaïque de Sainte-Agnès, qui est du commencement du VII^e siècle (625-638), nous montre la sainte vêtue en impératrice byzantine. Celle de l'oratoire de Saint-Venance, au baptistère de Latran qui est à peu près de la même époque, représente la Vierge entourée de saints vêtus les uns comme des prêtres, les autres comme des fonctionnaires de Constantinople.

Enfin les fameuses fresques de Santa-Maria Antica dont la plupart remontent au VII^e siècle sont inspirées en grande partie de modèles syriens (1). On voit que la Rome du VI^e et du VII^e siècle était devenue une sorte de colonie de l'Orient. Si donc nos évêques allaient chercher des leçons à Rome, c'est encore l'Orient qu'ils y rencontraient.

III

Le premier caractère de cet art de Syrie c'est que les procédés de la sculpture diffèrent tout à fait de ceux qui étaient usités dans le monde gréco-romain (2). Les ornements sont taillés à plat; c'est une sorte de gravure sans relief, une dentelle appliquée sur la pierre; l'ensemble a quelque chose d'aigu, d'enlevé à l'emporte-pièce, c'est tout le contraire de la sculpture antique, riche, grasse avec des ombres, des demi-teintes et des reflets qui modèlent les formes. En Orient il n'y a plus de nuances, plus de demi-teintes, il n'y a plus que la lumière et l'ombre, une lumière vive s'enlevant sur un fond noir, profondément

(1) J'ai étudié les mosaïques de la chapelle de Saint-Venance, les fresques de Santa-Maria Antica dans *Rome et ses vieilles églises*, p. 99, 112 et suiv.

(2) Cette grammaire décorative de l'Orient a été étudiée pour la première fois, et fort bien, par Courajod dans ses *Leçons de l'École du Louvre*, 1891 (t. I, p. 307 et suiv.). Depuis la mort de l'auteur (1896), des monuments nouveaux ont été découverts en Orient et ont confirmé sa doctrine. Courajod fut un précurseur, car ses leçons sont antérieures aux œuvres de Strygowski.

refouillé. Une semblable sculpture est née en Mésopotamie et en Perse, dans des pays où les intérieurs étaient décorés de revêtements de marbre et de mosaïques éclatants. Seule, une pareille sculpture si fortement accentuée pouvait résister au voisinage des émaux; on comprend que des frises et des chapiteaux, modelés à la grecque, auraient donné un effet vague, imprécis.

Tel est le caractère de toute la sculpture, à partir du iv^e siècle après Jésus-Christ et même auparavant puisqu'on la voit apparaître au temple de Balbeck. Dans l'art chrétien le plus ancien exemple connu est la frise, sèche et plate, qui orne encore, à Jérusalem, l'église du Saint-Sépulcre, dernier souvenir de l'église élevée par Constantin.

Un mystérieux palais, découvert dans le désert à M'Chatta, entre la Syrie et la Mésopotamie, est décoré de frises découpées sur un fond d'ombre, avec une patience inouïe. On y reconnaît des rinceaux de vigne stylisés et des animaux affrontés des deux côtés d'un vase (1). Ce palais nous achemine vers le monde iranien où cet art décoratif est né.

Sur les portes des églises syriennes la sculpture a le même caractère, comme on peut le voir au linteau de l'église de Dana, qui représente des rinceaux de vigne avec des paons affrontés. On y retrouve ces formes aiguës appliquées sur la pierre comme une dentelle (2).

Nous verrons bientôt que beaucoup de nos sculptures mérovingiennes, et en particulier celles de nos sarcophages du sud-Ouest, présentent le même caractère.

Mais la sculpture syrienne a d'autres aspects encore; en l'étudiant on est frappé de voir que les Orientaux ont complètement renoncé au décor classique. L'ornementation du temple gréco-romain était exquise, mais toujours la même : elle se composait de denticules, d'oves, de perles, de rais de cœur. Tous ces motifs sont rejetés par les Orientaux qui adoptent une grammaire décorative entièrement différente. Les éléments

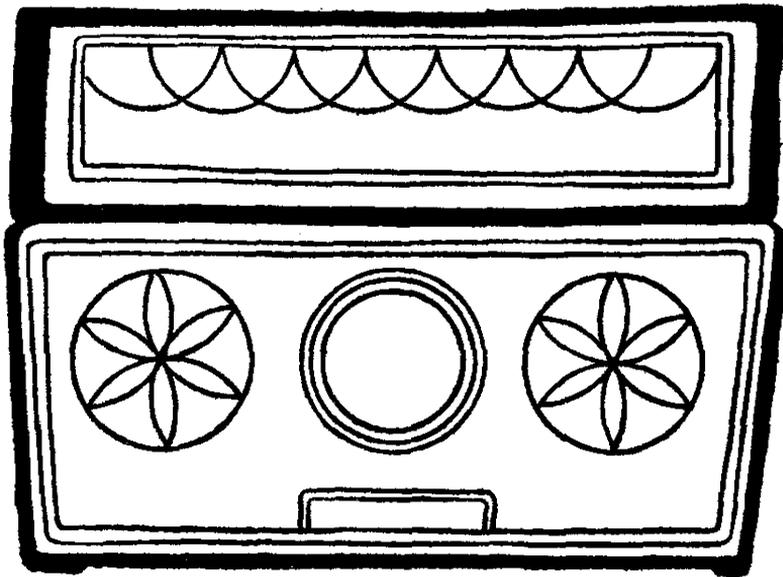
(1) Les frises du palais de M'Chatta sont aujourd'hui au Musée de Berlin

(2) On trouvera dans le livre du marquis de Vogüé, sur la *Syrie centrale*, plusieurs linteaux d'église décorés de la même manière.

que nous allons étudier sont : 1° l'étoile à six rais, 2° la marguerite, 3° l'hélice, 4° la tresse, 5° la double palmette qui prend parfois l'aspect d'un arbre stylisé, enfin 6° les rinceaux de vigne auxquels se mêlent quelquefois des animaux affrontés.

Voilà les principaux éléments de cette grammaire nouvelle.

Est-elle vraiment nouvelle? On s'aperçoit quand on y regarde de près, que les Syriens n'ont fait que revenir aux plus vieilles



OSSUAIRE JUIF D'ALEXANDRIE. Avec décoration d'étoiles à six rais.

traditions de l'Orient. La plupart de ces formes décoratives se rencontrent déjà dans les monuments de l'Assyrie et de la Perse. Ce qui prouve que la culture hellénique n'avait pas entamé le tempérament syrien. Ces races de l'Orient sous le vernis hellénique, avaient conservé leur caractère natif. Quand la civilisation grecque recula, le vieux génie asiatique reparut. Il est curieux de voir, après tant de siècles, des peuples revenir à leur vraie nature.

Il faut étudier brièvement ces motifs décoratifs pour pouvoir les reconnaître aisément dans les monuments mérovingiens.

Voici d'abord *l'étoile à six rais*. On la rencontre bien des siècles avant Jésus-Christ sur le seuil d'un palais de Ninive et on la retrouve en Perse, en Lydie, en Phénicie. Les Juifs comme tous

les Orientaux l'adoptèrent. Un ossuaire juif, trouvé à Alexandrie, nous en offre un exemple (1). C'est une sorte de châsse de pierre où l'on mettait les os des morts. Ces petits monuments sont décorés de dessins en creux, relevés de rouge et parmi ces dessins on remarque toujours l'étoile à six rais. Ce motif a été adopté par tout l'Orient. Les Arabes y sont restés fidèles jusqu'à nos jours; on le rencontre encore aujourd'hui sur les portes des maisons d'Alger, de Tunis et du Caire.

Un autre motif tout à fait oriental est *la marguerite*. Elle apparaît dès la plus haute antiquité sur les monuments assyriens. Dans les palais de Ninive, elle se rencontre sans cesse; elle formait des bordures, elle devenait un élément décoratif séparant deux génies ailés (2). La Perse l'emprunta à l'Assyrie (3). De là elle passa dans tout l'Orient et se répandit dans le bassin de la Méditerranée; on la reconnaît sur les lampes de Carthage.

L'hélice qui est une sorte de soleil tournant se montre sur les monuments de la Phénicie où elle était probablement un symbole solaire. Les Juifs l'adoptèrent et, avec eux, les Syriens. Nous voyons reparaitre l'hélice à l'époque chrétienne sur le linteau des églises de la région d'Antioche : l'église de Moudjeleia nous en offre un exemple. Parfois cette hélice tournante est faite de feuilles; elle se présente sous cette forme au linteau de l'église de Deir-Seta. L'hélice apparaît sous ces deux aspects dans les monuments de l'Afrique du Nord qui était alors une des provinces artistiques de l'Orient.

La tresse est un motif très antique qui remonte presque aux origines de l'art décoratif, puisqu'on le rencontre sur les cylindres chaldéens. Dans les monuments chrétiens de la Syrie et de l'Asie mineure la tresse apparaît très fréquemment; mais il arrive assez souvent que chaque boucle de la tresse offre cette particularité d'être décorée d'un motif central. Le Musée de Brousse nous en offre un exemple qui provient d'une basilique chrétienne (4). Ces tresses ornées à leur centre d'une étoile à

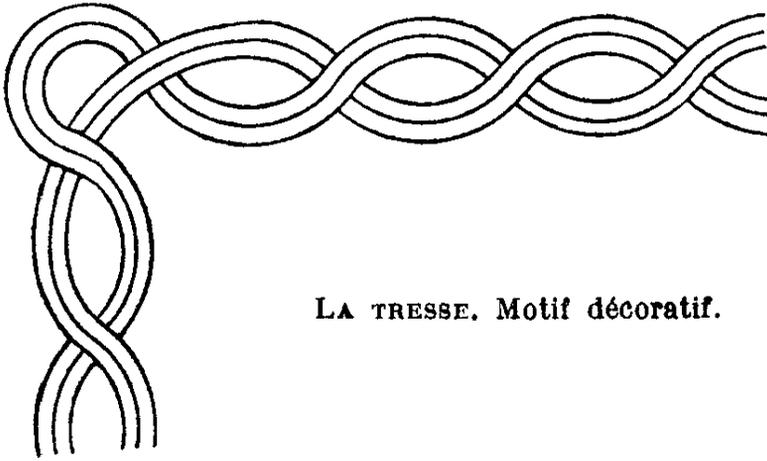
(1) Publié par Clermont-Ganneau dans la *Revue archéologique*, 1873, t. XXV.

(2) Voir G. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art en Chaldée et en Assyrie*, p. 308.

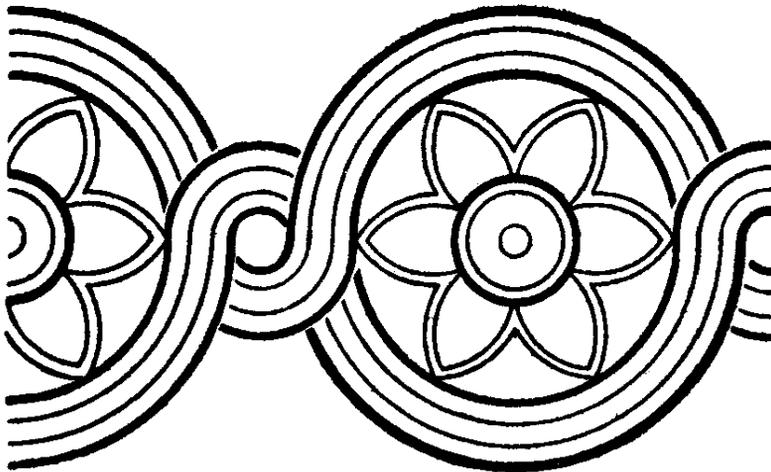
(3) On la rencontre sur les monuments rapportés par Dieulafoy.

(4) Mendel, *Catalogue du Musée de Brousse*, p. 108.

six rais, d'une hélice ou d'une croix grecque se rencontrent aux linteaux des églises syriennes (1).



LA TRESSE. Motif décoratif.



L'ENROULEMENT DE LA TRESSE. Motif décoratif.

La double palmette. Elle a une forme très particulière tout à fait étrangère à l'art classique. Souvent on dirait deux ailes d'oiseau (2). Quelquefois ces palmettes en se superposant donnent l'impression d'un arbre stylisé. Cet arbre est imité des monuments persans où il a un sens symbolique. C'est l'arbre sacré

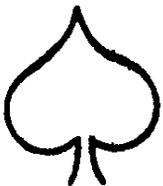
(1) Au linteau de l'église de Behio, par exemple.

(2) Sur le chapiteau de Baqousd.

du Zend Avesta, le hom, l'arbre de vie, dont nous avons déjà parlé.

En dehors de ces motifs presque tous géométriques, l'art syrien aime les branches de vigne stylisées qui sortent ordinairement d'un vase. C'est le seul emprunt que cet art tout abstrait ait fait à la nature végétale. Nous sentons une race qui n'a pas le même amour que les Grecs pour la vie universelle; on ne trouve pas chez les Syriens ces belles guirlandes alexandrines faites de fruits, de feuilles et de fleurs. C'est une race qui se plaît aux formes abstraites, géométriques, comme l'Islam. Ils aiment leurs rêves plus que la réalité. Le haut moyen âge vivra pendant plusieurs siècles de cette grammaire un peu aride. Notre art roman ne se dégage pas encore complètement de cette décoration orientale. Mais quand le génie français aura pris une pleine conscience de lui-même, au commencement du XIII^e siècle, il fera son coup d'État et se mettra à l'école de la nature; il créera alors l'admirable flore de nos cathédrales.

Les Syriens n'ont donc su que représenter des rinceaux de vigne (1). Quand par hasard ils veulent imiter les feuilles de lierre, ils les stylisent au point de les faire ressembler à des as de pique.



FEUILLES
DE LIERRE
EN AS DE
PIQUE.

Motif
décoratif.

Les animaux apparaissent rarement; parfois cependant au milieu des rinceaux on voit deux oiseaux affrontés qui sont souvent des paons.

Les Syriens en revenant aux antiques habitudes de leur pays rompaient avec la tradition gréco-romaine. Il est évident que Rome était devenue impuissante à imposer son art au monde. Les peuples obéissaient à leurs instincts de race et un art nouveau se créait.

Cet art décoratif de la Syrie, emprunté aux plus vieilles tra-

(1) Le palais de M'Chatta et le calice d'Antioche nous en offrent des exemples remarquables.



LA DOUBLE PALMETTE.
Motif décoratif.

ditions de l'Orient, n'est chrétien que par deux ou trois symboles : par l'agneau que l'on rencontre quelquefois, par la croix stylisée et gemmée, peut-être enfin par le paon qui semble avoir été pour l'Orient chrétien un symbole d'immortalité.

Tels sont les éléments de cette grammaire décorative de l'Orient; il nous reste à chercher à les reconnaître dans nos monuments mérovingiens.

IV

Les sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule, nous l'avons dit, ne ressemblent ni par la forme ni par le décor à ceux d'Arles. Étudions cette nouvelle famille de sarcophages que l'on rencontre dans toute l'Aquitaine, de Narbonne à Bordeaux.

Un sarcophage qui est au Musée de Narbonne provient de l'ancienne nécropole de cette ville; on l'appelait Embolas et elle devait ressembler à celle des Alyscamps. Ce sarcophage, comme tous ceux de cette famille, s'évase par le haut et le couvercle est en forme de toit; on le distingue au premier coup d'œil des sarcophages d'Arles. Mais il en diffère bien davantage encore par la décoration. Les éléments de la grammaire orientale que nous venons d'étudier apparaissent nettement ici. Voici l'étoile à six rais placée, comme il arrive quelquefois, sur une autre étoile à six rais, ce qui double le nombre des rais. Voici la feuille de lierre stylisée et voici les palmettes orientales, ces palmettes superposées font penser à l'arbre de vie de la Perse. Ce sarcophage de Narbonne est donc par son décor purement oriental.

Redescendons la vallée de la Garonne. Il y a, au Musée de Toulouse, un sarcophage provenant du cimetière qui entourait la basilique de Saint-Sernin. La forme générale s'évasant par le haut est celle que nous connaissons; mais ici nous avons des

personnages, particularité qui se rencontre parfois dans cette école du sud-ouest. Ces personnages sont les Dioscures, Castor et Pollux prenant part à la chasse de Méléagre. Ce sujet tout païen se transmettait d'atelier en atelier. Mais ce qui mérite d'être remarqué ici, c'est le décor en tresse qui encadre les scènes et c'est la vigne stylisée qui se découpe à plat sur le fond. On reconnaît non seulement les motifs, mais encore les procédés des artistes syriens. Rien dans cette ornementation ne rappelle plus l'art classique.

Allons encore plus avant dans la vallée de la Garonne; arrivons jusqu'à Bordeaux. Un sarcophage s'y conserve qui provient de la fameuse nécropole qui était née et s'était développée autour de Saint-Seurin. L'inspiration des modèles syriens y est tout aussi évidente. Nous reconnaissons les rinceaux sortant d'un vase et les oiseaux affrontés des linteaux des églises syriennes. Le monogramme du Christ, dans une couronne accompagnée de deux petites étoiles à six rais, complète cette décoration qu'on ne serait pas étonné de rencontrer à la façade d'une église de l'Orient.

Le sud-ouest pourrait nous offrir un assez grand nombre de sarcophages analogues. Edmond Le Blant a cru ne devoir en publier que quelques exemplaires parce qu'ils sont purement décoratifs; il faut le regretter car un *Corpus* complet de ces monuments serait fort intéressant (1). Ceux que nous venons de décrire suffiront à prouver que les sculpteurs de l'Aquitaine avaient adopté le décor oriental.

Que faut-il penser de ce curieux phénomène? Comment l'expliquer? On pourrait songer à l'influence exercée par l'importante colonie syrienne de Narbonne. Mais il est une autre explication que je crois la véritable.

Au commencement du v^e siècle, tout le Sud-Ouest de la Gaule, jusqu'à la Loire, fut conquis par les Wisigoths. Ils unirent cette grande région à l'Espagne qui leur appartient presque

(1) Michon en a étudié un certain nombre dans les *Mélanges Schlumberger*, 1924, t. II, p. 376 et suiv. Mais jusqu'à présent c'est M. Coutil qui nous en a fait connaître le plus grand nombre. Il en a signalé trente-quatre. Voir L. Coutil, *L'Art mérovingien et carolingien*, Bordeaux, 1930.

tout entière et en firent un vaste royaume... On considère d'ordinaire les Wisigoths comme des barbares sans culture, comparables à toutes les autres tribus de la race germanique; mais sur ce point on se trompe. Les Goths qui se divisaient en Wisigoths et en Ostrogoths étaient les plus civilisés de tous les Barbares. Ils venaient de l'Orient et avaient longtemps séjourné au bord de la mer Noire dans les régions que les Grecs avaient jadis colonisées; là, ils s'étaient trouvés en contact avec la civilisation orientale. Jordanès, leur historien, nous apprend que les produits de l'Orient et même de la Perse arrivaient jusqu'à eux. Les fouilles qui ont été faites dans la Russie méridionale ont prouvé que Jordanès a dit vrai. L'orfèvrerie des Goths, quand elle n'est plus scythique (1) est une imitation directe des modèles persans. Les poignées de leurs épées sont ornées de grenats enfermés dans de petites cloisons suivant un procédé propre aux orfèvres de la Perse. D'autres objets révèlent l'influence des villes d'Asie Mineure et de Syrie. On a trouvé à Vid, dans les Balkans, qu'ils ont traversés en émigrant vers l'ouest, un casque, très simple de forme, dont le bandeau en métal repoussé et doré représente une guirlande de vigne avec ses raisins que des oiseaux becquètent. On reconnaît aussitôt une minuscule imitation des linteaux des églises syriennes. Les Wisigoths conservaient donc fidèlement dans leurs migrations les traditions de l'art asiatique. On a trouvé en Allemagne des casques du même genre qui ont appartenu à d'autres peuples germaniques. Ces orfèvres barbares imitaient les bandeaux des casques wisigothiques, mais leurs vignes, leurs raisins et leurs oiseaux semblent dessinés par des enfants. Il est évident que seuls les Goths qui séjournèrent au bord de la mer Noire avaient été initiés à l'art oriental (2).

Cette civilisation orientale, ils la virent bientôt de plus près

(1) Les Goths furent, en effet, initiés également à l'art scythique, et leurs bijoux, leurs agrafes, leurs boucles de ceinturon portent la marque de l'art des steppes; mais nous devons laisser de côté ici cet autre aspect de leur art décoratif. Nous l'avons étudié dans *L'Art allemand et l'art français du Moyen Age*, dans le chapitre consacré à l'art des peuples germaniques.

(2) Voir l'article de Buron de Baye dans les *Mémoires des Antiquaires de France*, 1910.

encore, lorsque l'invasion des Huns les obligea, en 376, à abandonner les bords de la mer Noire et à s'établir en Mésie et en Thrace. Ils y furent accueillis comme des soldats au service de l'empire d'Orient et ils reçurent le christianisme sous sa forme arienne. Leurs relations avec Constantinople devinrent alors très fréquentes, et c'est à Constantinople que mourut Athanaric, le premier de leurs rois dont on sache le nom. Leur intelligence, leur facilité à s'instruire étonnèrent les Grecs. Jordanès écrit à leur sujet : « Ils ne manquèrent pas d'hommes qui les formèrent au savoir, aussi les Goths furent-ils les plus instruits des Barbares et ils égalèrent presque les Grecs, comme le rapporte Dion, qui écrivit en grec leur histoire. »

Il suffira de rappeler que les Goths, d'abord soldats de l'empire, devinrent les ennemis de l'empire, qu'ils entrèrent en Italie et qu'Alaric s'empara de Rome en 410, qu'en 412, sous la conduite d'Ataulf, ils firent la conquête d'une grande partie de l'Espagne. Ataulf était tout autre chose qu'un Barbare. « Il s'était promis, dit Paul Orose, de travailler à rétablir la civilisation. » Son mariage, à Narbonne, en 414, avec Galla Placidia, est un des épisodes les plus extraordinaires de l'ancien monde. Galla Placidia avait été faite prisonnière par Alaric, au sac de Rome. Le jour de son mariage, Ataulf offrit à cette fille des empereurs de grands bassins remplis de pierres précieuses provenant du pillage des palais romains. C'est Galla Placidia, devenue veuve de très bonne heure, qui fit élever à Ravenne l'admirable petit monument orné de mosaïques qui devint son tombeau.

Wallia, successeur d'Ataulf, conquit presque toute l'Espagne et, en 419, s'empara de l'Aquitaine. Les successeurs d'Ataulf et de Wallia, Théodoric II, Euric, aspiraient, eux aussi, à faire revivre la civilisation antique. Sidoine Apollinaire, qui les vit de près, parle de l'élégance grecque de leurs cours de Toulouse et de Bordeaux.

Ces rois wisigoths ne furent pas des ennemis de l'art, tout au contraire. Il se forma dans leurs grandes villes, Narbonne, Toulouse, Bordeaux, des artistes très habiles, si habiles qu'on les appelait au loin. Un texte célèbre nous apprend qu'un abbé

de Rouen voulant faire bâtir une belle église en pierres, de grand appareil, fit venir des ouvriers goths du Midi; elle fut élevée *manu gothica*.

Ces artistes goths vivaient dans un pays ouvert aux influences de l'Orient et où les Syriens étaient nombreux; l'arianisme qu'ils professaient les éloignait de Rome, de sorte qu'ils se trouvaient tout naturellement amenés à pratiquer un art d'essence orientale.

Cet art est celui des sarcophages du sud-ouest qui sont l'œuvre des ateliers de Narbonne, de Toulouse et de Bordeaux. Les plus anciens remontent au v^e siècle et non, comme quelques érudits l'ont cru, au vi^e (1). Lorsque Clovis après la bataille de Vouillé s'empara, en 507, de toute la Gaule du Sud-Ouest, les ateliers de sculpture wisigothique ne disparurent pas; ils avaient leurs traditions qui persistèrent pendant plus d'un siècle encore. D'ailleurs, les Francs ne purent occuper Narbonne et la Septimanie qui restèrent aux rois wisigoths sous le nom de Gothie. L'art d'Aquitaine s'y maintint et l'on rencontre dans le cloître d'Elne des sarcophages ornés de branches de vigne qui sont semblables à ceux de Toulouse et de Bordeaux.

Ce qui prouve bien qu'il y avait une sorte d'affinité entre les Goths et l'art de l'Orient c'est que l'autre famille des Goths, les Ostrogoths le pratiquèrent. On sait que les Ostrogoths entrèrent à leur tour en Italie et y fondèrent un royaume dont la capitale fut Ravenne. Théodoric, leur roi, était un homme de haute intelligence, plein d'admiration pour la civilisation antique. Il prit sous sa protection les monuments de l'Italie et ordonna par une loi de les restaurer. Lui-même fit élever à Ravenne des palais et des églises ariennes. Une de ces églises subsiste encore : c'est Saint-Apollinaire-le-Neuf qui du temps de Théodoric s'appelait Saint-Martin-au-Ciel-d'Or. C'est une basilique où l'influence de l'Orient est manifeste, car on y voit au-dessus du chapiteau cet abaque que nous avons signalé comme

(1) Je suis sur ce point de l'avis d'Edmond Leblant, d'André Pératé (*Histoire de l'art* d'André Michel, t. I) et de Julius Baum, *La Sculpture figurale en Europe à l'époque mérovingienne*, 1937. Ce dernier dit très justement (p. 51) que « ces sarcophages apparaissent au v^e siècle avec la pénétration des Wisigoths en Gaule ».

une particularité orientale. Quant aux curieuses mosaïques consacrées aux miracles et à la Passion de Jésus-Christ, elles offrent de nombreuses ressemblances avec les manuscrits historiés de l'Asie Mineure. L'art du temps de Théodoric est donc un art tout oriental. Les Ostrogoths qui avaient séjourné au bord de la mer Noire et qui avaient été en contact avec Constantinople adoptèrent tout naturellement, comme les Wisigoths, l'art de l'Orient.

Il subsiste à Ravenne un assez grand nombre de sarcophages sculptés. Ils s'échelonnent du v^e au vii^e siècle, et il est très difficile de les dater. Quoiqu'ils soient très souvent ornés de personnages, ils ne rappellent en rien les sarcophages de Rome. Ces personnages sont d'ordinaire au nombre de trois, et l'on reconnaît Jésus-Christ entre deux apôtres; parfois ce sont des symboles et l'agneau sur la montagne domine deux autres agneaux. Toutes ces figures sont espacées, largement aérées, sans rapport avec les groupes serrés des sarcophages romains ou arlésiens.

Il se trouve parfois que ces sarcophages de Ravenne offrent la plus grande ressemblance avec les sarcophages du sud-ouest de la Gaule. L'un d'eux est caractérisé par le monogramme du Christ flanqué de petites marguerites, par les oiseaux affrontés, par la vigne stylisée et par les petits pilastres que l'on remarque sur un sarcophage de Bordeaux. C'est la même sculpture sans relief. Le même travail à plat, les mêmes feuillages aigus. La forme des couvercles est également très significative. Les sarcophages de Rome et d'Arles ont un couvercle plat; ceux de Ravenne sont recouverts d'une toiture qui est une voûte demi-circulaire, ceux du sud-ouest d'une toiture à pans. Les uns et les autres font penser à une demeure et à l'origine c'était probablement une demeure pour le mort qu'on avait voulu représenter, souvenir lointain des plus anciens sarcophages de l'Asie grecque.

Il n'y a aucune raison de croire que les sculpteurs du sud-ouest soient allés demander des modèles à Ravenne. L'explication est plus simple : les uns et les autres s'inspiraient des modèles orientaux.

Partout où les Goths étendirent leur domination, ils pratiquèrent cet art d'essence orientale. Les Wisigoths de l'Espagne n'eurent pas un art différent de celui des Wisigoths de la Gaule. Les musées de l'Espagne contiennent beaucoup de fragments de cette époque qui n'ont pas encore été réunis en un *Corpus*. Ils se rencontrent dans les grandes villes de l'époque romaine qui devinrent les grandes villes des Wisigoths. On les trouve à Mérida, l'ancienne Emerita Augusta, à Cordoue, à Tolède. Nous nous contenterons de signaler un bas-relief qu'on peut voir à Cordoue. Il provient d'une église wisigothique démolie par les Arabes, car les Califes de Cordoue ne laissèrent aux chrétiens que quatre églises et détruisirent toutes les autres; ils permirent, en outre, aux moines de conserver quatre monastères dans les montagnes voisines. Les architectes arabes utilisèrent les parties décoratives des édifices détruits et l'on remarque dans la mosquée de Cordoue beaucoup de chapiteaux wisigothiques.

Le fragment wisigothique conservé à Cordoue dont nous parlons est très typique. On y reconnaît sans peine la marguerite orientale alors répandue dans tout le bassin de la Méditerranée.

L'Espagne garde beaucoup de fragments de ce genre qui prouvent que les Wisigoths n'eurent pas d'autre art que l'art oriental.

Revenons à la Gaule. Nous y avons vu au v^e siècle un art d'essence orientale s'acclimater dans le sud-ouest wisigothique. Nous allons voir maintenant cet art faisant au vi^e et au vii^e siècle, la conquête de toute la Gaule.

Il est probable que les artistes wisigoths du Midi qu'on appelait parfois dans le nord, comme nous l'avons vu, contribuèrent à le répandre. D'ailleurs, les ateliers de sculpture du sud-ouest étaient parfaitement connus du reste de la Gaule et quand on voulait un beau sarcophage, on le faisait venir de Bordeaux, de Toulouse ou de Narbonne.

Il y a aujourd'hui au Musée du Louvre un sarcophage qui se trouvait autrefois à Soissons, dans l'église Notre-Dame. Un évêque des temps mérovingiens, saint Drausin, y avait été enseveli. C'était un tombeau célèbre dans la France du nord et dont nous parlent parfois nos vieilles épopées. Les chevaliers, qui

devaient combattre en champ clos, allaient passer la nuit auprès du tombeau de saint Drausin. Saint Thomas de Cantorbéry, avant de revenir en Angleterre, où il savait qu'il allait avoir à se défendre contre le roi Henri II, fit comme un chevalier la veille des armes auprès du fameux sarcophage. Les pèlerins y venaient en grand nombre et ils avaient l'habitude d'emporter quelques parcelles du couvercle qu'ils diluaient dans de l'eau et faisaient boire aux malades. Cette pratique se renouvelant pendant des siècles avait fait presque disparaître ce couvercle; celui que l'on voit aujourd'hui sur le sarcophage ne lui appartient pas; il vient de Saint-Germain-des-Prés, et a remplacé l'ancien.

Il est facile de reconnaître que le sarcophage de saint Drausin est une œuvre de l'art du sud-ouest. Nous y retrouvons le monogramme du Christ et la vigne stylisée qui caractérisent l'école. La forme évasée de la cuve est également une marque d'origine. Ainsi on avait fait venir ce tombeau du midi à Soissons qui était alors la capitale des Francs.

On faisait de même à Paris; c'est ce que prouve le couvercle enlevé à Saint-Germain-des-Prés dont nous venons de parler. Il est lui aussi wisigothique, car il nous montre à côté d'imbrications, des rinceaux de style oriental. Il y a des couvercles semblables à Toulouse et c'est de là sans doute que venait le sarcophage de Paris.

Les sarcophages, que l'on faisait à Paris, étaient des œuvres rustiques, mais qui se rattachaient par quelques ornements à l'art du sud-ouest. On en a trouvé un assez grand nombre près de l'église Saint-Marcel et autour du sanctuaire de Montmartre, on peut les voir aujourd'hui au Musée Carnavalet. Ce sont généralement des sarcophages de plâtre, ornés de quelques grossiers dessins, mais ces dessins sont révélateurs. Ils représentent des oiseaux affrontés des deux côtés d'une croix, des marguerites, des étoiles à six rais, des grappes de raisins, enfin tous les éléments de la grammaire orientale, mais devenus presque hiéroglyphiques sous la main d'ouvriers barbares.

On a trouvé des sarcophages analogues dans d'autres villes de la France du Nord. On en a découvert un qui est fort intéressant, à Rouen, près de l'antique église de Saint-Gervais. Le

monastère de Saint-Gervais, où est mort Guillaume le Conquérant, a une crypte qui est le plus ancien monument chrétien de Rouen. C'est dans le voisinage que se trouvait le sarcophage de pierre qui remonte aux temps mérovingiens. La décoration en est très simple, mais très typique. Le couvercle, en forme de toit, est orné d'une suite de grandes étoiles à six rais. Le sculpteur assez inexpérimenté de Rouen a pris au décor oriental son élément le plus simple.

On rencontre plus d'une fois, dans la France centrale et dans la France du Nord, des sarcophages ornés de motifs syriens. Poitiers et ses environs nous en offriraient plus d'un exemple, mais le décor oriental y est fort simplifié et traité par des mains de plus en plus inhabiles.

Il est un phénomène beaucoup plus intéressant. On voit la Provence et la vallée du Rhône, qui restèrent si longtemps attachées aux formes romaines, se laisser gagner à la grammaire orientale. Les sarcophages d'Arles, malgré quelques traits singuliers offrirent au iv^e et au v^e siècle la plus grande ressemblance avec ceux de Rome. Il est donc fort curieux de voir au vi^e siècle cet ancien atelier disparaître et faire place à un autre, qui est franchement oriental. Pour la première fois nous trouvons à Arles les motifs que nous avons si souvent rencontrés dans le sud-ouest. Il y a aux Alyscamps des sarcophages fort différents des anciens et qu'on pourrait croire originaires de Toulouse.

On voit, au Musée d'Arles, un fragment d'apparence insignifiante mais, en réalité, très persuasif. Tous les éléments en sont orientaux : les palmiers stylisés, les colonnes affrontées, enfin la croix gemmée, souvenir de celle que Constantin avait élevée sur le Golgotha. Ainsi Arles qui semblait si romaine, qu'on appelait la Rome des Gaules, fut conquise à son tour par l'art oriental.

Il en fut de même de toute la vallée du Rhône. Cette région, où abondaient aux iv^e et v^e siècles les sarcophages arlésiens, nous offre maintenant des œuvres d'un caractère tout différent.

On conserve, à Venasque, le couvercle d'un sarcophage qui était celui de l'évêque Boetius, mort en 604. C'est probablement Boetius qui abandonna Carpentras pour fonder l'évêché de Venasque, au sommet d'un rocher, sur le flanc des monts de

Vaucluse, position plus facile à défendre que celle de Carpentras; c'est de cette époque que date le baptistère que nous avons étudié. Il est difficile de voir une œuvre plus conforme à l'esthétique orientale que cette partie du sarcophage de Boetius. C'est une suite d'étoiles à six rais accompagnant une grande croix du type de Jérusalem. Les pierres précieuses qui ornaient cette croix du Golgotha étaient remplacées ici par des pierres de couleur qui ont disparu de leurs alvéoles; à la croix l'alpha et l'oméga sont suspendus. Voilà ce qu'on faisait maintenant en Provence.

Si nous remontons le Rhône, nous rencontrons à Vienne un exemple caractéristique de cet art nouveau. Jusqu'à la fin du v^e siècle, les sarcophages de Vienne venaient d'Arles, comme le prouvent quelques fragments qui subsistent. Mais, dès le vi^e siècle, il n'en est plus de même. Il y a à la cathédrale, un tombeau qu'on appelle « tombeau de saint Léonien ». Ici, la sculpture à plat a été remplacée par une simple gravure, mais nous reconnaissons le motif que nous avons vu représenté sur le linteau de Syrie et sur un des sarcophages de Ravenne : ce sont deux paons affrontés de deux côtés d'un vase d'où sort un rinceau de vigne.

Un sarcophage fort analogue se rencontre dans le centre de la France. Il était à Charenton-sur-Cher et il est aujourd'hui au Musée de Bourges. Il est du même temps que celui de Vienne et il est du même type. Le décor est gravé au trait. Il représente un vase d'où sort un jet d'eau : deux griffons, d'un style oriental qui remonte jusqu'à l'Assyrie, l'encadrent. L'autre côté du tombeau est beaucoup moins heureux. On y voit Daniel entre deux lions : Daniel sans proportions semble dessiné par un enfant alors que les deux lions gardent encore quelque chose du caractère farouche du modèle.

Ainsi à partir du v^e siècle dans le sud-ouest, et à partir du vi^e dans le reste de la Gaule, l'art décoratif de l'Orient règne sans rival.

CHAPITRE XI

LES IVOIRES DANS LES ÉGLISES

I. Origine alexandrine des ivoires gallo-romains. — II. Les pyxides. — III. Les diptyques consulaires. L'église les conserve et les utilise.

I

Il y a dans les trésors de nos églises et dans nos Musées quelques précieux monuments des temps mérovingiens qui méritent une étude : ce sont les ivoires. Ces ivoires sont-ils l'œuvre de nos artistes, comme quelques érudits l'ont cru, ou sont-ils venus chez nous de l'étranger? Tel est le problème que nous aurons à résoudre.

Examinons quelques-uns des plus remarquables. Il en est un dans l'église de Saulieu, en Bourgogne, qui sert de reliure à un évangélaire. Il est entouré d'une bordure en argent qui date du moyen âge et dont il faut faire abstraction. Il représente la Vierge portant l'enfant entre deux anges, qui ont une main ouverte sur la poitrine, en signe de respect. Plusieurs de nos archéologues ont affirmé que c'était là l'œuvre originale d'un artiste gaulois du vi^e siècle. On ne connaissait pas alors un ivoire qui est en Arménie, à Etchmiadzin, et que Strygowski nous a révélé (1). En le rapprochant de celui de Saulieu, il a reconnu qu'ils étaient semblables : la Vierge tient l'enfant de la même manière et l'ange, qui est à gauche, la main ouverte sur la poitrine, fait le même geste de respect. Il est évident que ces deux ivoires, si éloignés

(1) J. Strygowski, *Das Etchmiadzin. Evangeliar.*

dans l'espace aujourd'hui, sortent du même atelier. Était-ce un atelier gaulois? Rien n'est moins probable comme nous allons le voir.

Il y avait au monastère de Saint-Lupicin, dans le Jura, un ivoire qui y fut conservé pendant des siècles et qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Dans la partie centrale, Jésus-Christ est assis entre deux apôtres, et, sur les côtés, se déroulent ses miracles. Il suffira de remarquer à gauche Jésus-Christ guérissant le paralytique qui emporte son lit sur sa tête et à droite Jésus-Christ guérissant le démoniaque qui s'incline devant lui. A chaque miracle, le Sauveur porte une longue croix à la main.

Or, il y a à Etchmiadzin, en Arménie, une seconde couverture d'ivoire semblable à celle de Saint-Lupicin. Il n'y a qu'une légère différence, c'est que le Christ entre les deux apôtres est imberbe. La représentation des miracles est identique. On retrouve le paralytique portant son lit sur sa tête et le démoniaque s'inclinant devant le Sauveur qui, là aussi, porte la croix.

Ainsi l'ivoire de Saulieu, celui de Saint-Lupicin et les deux ivoires d'Etchmiadzin sortent du même atelier.

Où était cet atelier? Les ivoires d'Etchmiadzin nous font sentir un atelier oriental, mais l'étude de la chaire épiscopale de Ravenne va nous apporter la preuve que nous cherchons. Cette fameuse chaire de Ravenne est en bois, mais elle est toute revêtue de plaques d'ivoire. On ne peut rien imaginer de plus riche.

Sur la face se voit, au milieu, saint Jean-Baptiste et à ses côtés les quatre évangélistes. Au-dessus et au-dessous de ces figures règne une admirable bordure; ce sont, sortant d'un vase, des rinceaux de vigne, où se mêlent des animaux, paons, cerfs, lions. On reconnaît le décor des églises syriennes dans toute sa richesse, mais traité avec plus de relief par des artistes qui conservent les traditions de la sculpture grecque. Les évangélistes, drapés à l'antique rappellent encore les statues d'orateurs et de philosophes.

Le revers de la chaire est couvert de plaques d'ivoire représentant les unes des scènes de la vie de Jésus-Christ, les autres toute l'histoire de Joseph vendu en Égypte par ses frères. Ces plaques, tout en ressemblant beaucoup à celles de la face, sont cependant d'un art moins parfait. On a cru longtemps que cette admirable chaire avait été faite à Ravenne même, au VI^e siècle, dans un

temps où la ville était tout orientale. Mais un texte du diacre Jean, mis en lumière par Corrado Ricci (1), nous a appris que le doge Pietro Orseolo envoya de Venise cette magnifique chaire comme un cadeau sans prix, au jeune empereur Othon III, qui, en 1001, se trouvait à Ravenne. Il l'admira et l'y laissa.

Cette chaire n'avait pu venir à Venise que de l'Orient. Au vi^e siècle, au temps de Justinien, Antioche et Alexandrie étaient toujours les deux grandes villes créatrices de l'Orient. La chaire de Ravenne pouvait provenir de l'une ou de l'autre. Un érudit dont l'autorité était grande, Strygowski, se prononça pour Antioche. Ce qui l'y détermina surtout, ce fut ce décor de vigne stylisée où se mêlent des animaux, que l'on rencontre sur le linteau des églises syriennes et au palais de M'Chatta. Mais il fut à peu près seul de son avis; en Russie, Ainaloff, en Amérique Baldwin Smith, en France, Molinier, Diehl, dom Leclercq se prononcèrent pour Alexandrie.

Quels arguments peut-on apporter en faveur d'Alexandrie? En voici quelques-uns.

La présence de l'histoire de Joseph vendu par ses frères est très significative. Les chrétiens d'Égypte aimaient infiniment cet épisode biblique qui se passait dans leur pays. Toutes les représentations que nous en avons se rencontrent sur des étoffes égyptiennes.

Certains récits apocryphes, imaginés par les Coptes, se reconnaissent sur les ivoires de la chaire. Parmi ces fables, une des plus curieuses est celle de la sage-femme Salomé. Elle assiste à la Nativité, mais comme elle a douté de la virginité de Marie, son bras est soudain paralysé. On la voit dans le bas-relief soutenant son bras droit avec sa main gauche et le présentant à la Vierge pour qu'elle le guérisse. Cet étrange récit se rencontre pour la première fois dans l'*Évangile des douze Apôtres*, livre apocryphe né chez les Coptes (2). Cette scène est très rare et il est intéressant de rappeler qu'on en trouve un exemple en Égypte dans une fresque du monastère de Baouit.

(1) Corrado Ricci, *Arte italiana decorativa*, 1898, p. 42. Le texte de Johannes Diaconus se trouve dans Pertz, *Monum. german. Histor.*, VII, 104.

(2) Revillout, *Journal asiatique*, 1905, p. 409 et suiv.

D'autre part, Ainaloff a montré que le manuscrit de Cosmas enluminé en Égypte, et dont le Vatican possède une copie, nous présente parfois des personnages semblables à ceux de la chaire de Ravenne.

La présence des rinceaux syriens sur la chaire n'est pas un argument contre son origine alexandrine. Le décor syrien était parfaitement connu à Alexandrie où les Coptes en ont fait de nombreuses imitations.

Le Musée du Caire en conserve plusieurs d'un style plus sec, il est vrai, et plus aigu, mais les artistes grecs d'Alexandrie étaient capables de reproduire ces beaux rinceaux avec leur relief et leur élégance.

Alexandrie était certainement le principal centre de la sculpture sur ivoire, car c'était à Alexandrie que les caravanes apportaient les défenses des éléphants de l'Afrique.

Puisque nous avons montré que les ivoires de Saulieu, de Saint-Lupicin à la Bibliothèque nationale et les deux ivoires d'Etchmiadzin sortaient du même atelier, il nous suffira maintenant de faire un ou deux rapprochements avec la chaire de Ravenne pour prouver qu'ils viennent, comme elle, d'Alexandrie.

Un des ivoires d'Etchmiadzin représente le voyage de la Vierge enceinte à Bethléem. Elle est montée sur un âne, saint Joseph la soutient et un ange les accompagne. La scène est très rare. La chaire de Ravenne nous en offre un exemple, mais l'artiste a su en faire un petit chef-d'œuvre d'un sentiment tendre et délicat. La Vierge est assise sur l'âne à la manière orientale. Saint Joseph, à côté d'elle, la soutient avec une sollicitude où se mêle le respect et la Vierge s'appuie sur son épaule. On croirait voir de pauvres voyageurs sur la route de Bethléem, mais le ciel est présent, car un ange tient la bride de la monture.

L'ivoire de Saint-Lupicin à la Bibliothèque Nationale représente Jésus et la Samaritaine. La jeune femme tournée vers le Christ qui porte une croix, tient la corde d'un puits encadré de colonnes torsées et surmonté d'un fronton triangulaire. La chaire de Ravenne nous montre une scène semblable où tous ces détails se retrouvent.

La conclusion est que tous ces ivoires viennent d'Alexandrie et

il devient évident qu'à l'époque mérovingienne, il n'y avait pas en Gaule d'artistes travaillant l'ivoire (1).

II

Nos églises ne conservaient pas seulement des plaques d'ivoire qui servaient de couverture aux évangélistes : elles conservaient aussi des boîtes rondes d'ivoire qu'on appelle des pyxides ; elles avaient à contenir l'eucharistie. On utilisait souvent des pyxides païennes quand leur décor n'avait rien de choquant. Les anciens se servaient de ces petites boîtes rondes pour mettre leurs bijoux. Il y a dans le trésor de Sens une pyxide d'ivoire qui représente une chasse au lion et qui n'a certainement pas été faite pour l'usage de l'église. Il y en avait une autre à Brioude dans le trésor de l'église Saint-Julien qui représentait également une chasse, mais au milieu on voyait Orphée charmant les animaux. C'était une image païenne que les chrétiens avaient adoptée de bonne heure, puisque Orphée est représenté dans les pein-

(1) M. Baldwin Smith a publié à l'Université de Princeton, en 1918, un livre intitulé *Early Christian iconography and the school of Provence*. Toute la partie du livre consacrée à la primitive iconographie chrétienne est très remarquable. La seconde partie est très ingénieuse mais n'emporte pas la conviction. L'auteur remarque que les sarcophages d'Arles montrent des scènes qu'on ne rencontre jamais à Rome ni en Orient. C'est ainsi que le massacre des Innocents est représenté d'une façon extrêmement brutale. Les Innocents ne sont pas tués avec l'épée, comme on le voit dans les manuscrits orientaux, mais pris par les jambes et jetés violemment sur le sol où ils s'écrasent. Des ivoires, notamment le bel ivoire de la cathédrale de Milan, représentent cette scène. L'auteur en conclut que ces œuvres ont été sculptées en Provence où il y avait, dit-il, des ateliers d'ivoire. La conclusion ne s'impose pas. Nous connaissons trop incomplètement l'iconographie de l'Orient pour pouvoir affirmer qu'une pareille scène y était inconnue.

Les croix d'Irlande que M^{lle} Henry a étudiées avec tant de soin ne paraissent pas confirmer l'hypothèse de M. Baldwin Smith (voir *La Sculpture irlandaise*, t. I, p. 144). La croix de Castledermot représente les bourreaux des Saints Innocents avec l'épée ; mais sur celle de Graiguenamanach, les bourreaux, sans armes prennent un jeune martyr par les jambes pour l'écraser sur le sol. Or, l'iconographie des croix irlandaises ne s'inspire ni de l'iconographie gallo-romaine ni de l'iconographie italienne, mais de l'iconographie orientale.

tures des Catacombes. Pour eux, Orphée qui dompte la nature animale de l'homme et qui, à la fin, est déchiré par les baccchantes, était un symbole du Christ dont il annonçait les enseignements et la Passion. De sorte que la pyxide païenne de Brioude pouvait facilement prendre un sens chrétien.

Mais il y eut bientôt des pyxides d'ivoire faites spécialement pour l'Église et ornées de sujets chrétiens. On en trouve un certain nombre dans les musées d'Europe, et, quand on les étudie, on s'aperçoit qu'on peut les rattacher presque toutes à l'art d'Alexandrie. Il y en a une, par exemple, au Musée Britannique qui représente le martyr de saint Menas. Or, nous avons vu que saint Menas était le grand saint des environs d'Alexandrie et que son sanctuaire était le lieu de pèlerinage le plus célèbre de l'Égypte. Une pyxide du Musée de Berlin représente Joseph vendu par ses frères. Une pyxide du Musée de l'Ermitage à Leningrad représente Joseph se faisant reconnaître par ses frères et d'autres épisodes de son histoire fort analogues à ceux que nous avons vus sur la chaire de Ravenne. Ces trois pyxides sont certainement originaires d'Alexandrie.

En France, l'église de La-Voûte Chilhac, dans la Haute-Loire, a conservé jusqu'à ces dernières années deux pyxides d'ivoire qui sont maintenant au Louvre. L'une d'elles représente Jésus guérissant le boiteux puis s'entretenant avec la Samaritaine. Si nous comparons cette entrevue du Christ et de la Samaritaine avec la même scène telle qu'elle est représentée sur la chaire de Ravenne, nous serons frappés des ressemblances. La Samaritaine est absolument pareille et fait le même geste. Ici, le Christ est assis sur un tertre au lieu d'être debout. Mais nous trouvons ce Christ assis sur l'ivoire de Saint-Lupicin à la Bibliothèque Nationale. Il est donc évident que la pyxide de La-Voûte-Chilhac vient, comme tous les autres ivoires, de l'atelier d'Alexandrie.

Je ne passerai pas en revue tous les ivoires qui subsistent en France. Il serait possible, en employant cette méthode de comparaison, de les rattacher tous à un atelier oriental. Il est évident que ce sont là des produits importés.

On peut affirmer que ces ivoires sont tous antérieurs au milieu du VII^e siècle, car en 640, Amrou, général du Kalife Omar,

s'empara d'Alexandrie, puis de toute l'Égypte. Il est probable que les ateliers où l'on fabriquait les ivoires chrétiens, furent alors fermés ou tombèrent dans une profonde décadence. Antioche qui a été un autre grand centre de l'art chrétien fut prise par les Arabes en 637. Au milieu du VII^e siècle, la Gaule ne reçoit plus rien de l'Orient et c'est ce qui explique la profonde décadence de l'art à la fin des temps mérovingiens. Les modèles manquent aux artistes, car il est bien vraisemblable que ces ivoires orientaux ont agi sur notre art et sur notre iconographie.

Il faudra un nouveau contact avec l'Orient au temps de Charlemagne pour amener une renaissance de l'art.

Les couvertures d'évangélistes et les pyxides ne sont pas les seuls ivoires des premiers siècles que conservent nos églises ou nos musées. Il y en a un assez grand nombre d'autres dont nous n'avons pas encore parlé, ce sont les diptyques.

III

A la fin du IV^e siècle, quand les consuls entraient en charge, ils avaient l'habitude d'envoyer à l'empereur, au Sénat, aux grands fonctionnaires de l'État et à leurs amis des tablettes d'ivoire sculptées, qui commémoraient leur entrée en fonctions. Bientôt tous les magistrats prirent l'habitude d'envoyer des diptyques; si bien que Théodose établit, par une loi de 384, que seuls les consuls auraient le droit d'en faire faire.

Le plus ancien diptyque qui soit conservé remonte à l'année 406, c'est celui du consul Amicius Probus. Il est aujourd'hui dans le trésor de la cathédrale d'Aoste. Il représente d'un côté le consul, de l'autre, l'empereur Honorius sous l'aspect d'un général romain portant le bouclier et la cuirasse, mais par certains détails Honorius apparaît déjà comme un empereur byzantin. Il a un nimbe autour de la tête, des boucles d'oreille et il tient à la main un long sceptre. On sent que l'on entre dans un âge nouveau de l'histoire.

Ce diptyque est une exception. D'habitude les diptyques consulaires représentent le consul seul debout devant la porte de sa maison ou assis sur sa chaise curule.

L'empire romain d'occident s'est écroulé en 476. A cette date l'Hérule Odoacre déposa le dernier empereur, Romulus Augustule; c'est ce qui explique pourquoi nous avons si peu de diptyques des consuls de Rome; il n'y en a en effet que six. A partir de la fin du v^e siècle les vrais consuls sont à Constantinople et c'est de Constantinople que viennent tous les diptyques consulaires qui subsistent.

Les diptyques de Constantinople ne ressemblent pas à ceux de Rome, ils sont plus riches, plus chargés de personnages. A Rome le consul est seul; à Constantinople, il est accompagné de personnages allégoriques. Dans le diptyque de Magnus, consul en 518, on voit deux figures de femmes qui ne manquent pas de grandeur, l'une est Rome et l'autre Constantinople. Ce sont là les abstractions personnifiées chères à l'esprit hellénique des derniers temps. Mais ce qui caractérise surtout les ivoires de Constantinople, c'est que le consul a sous ses pieds la représentation des jeux du cirque. Le diptyque d'Anastase, consul, en 517, le représente tenant d'une main un sceptre et de l'autre la *mappa*, cette sorte de serviette brodée qu'il devait lancer dans le cirque pour donner le signal du commencement des jeux; et sous ses pieds, en effet, on aperçoit des ours sortant de leurs cages et s'élançant sur les chasseurs. Les combats de gladiateurs avaient disparu sous l'influence du christianisme, mais on conservait encore les chasses, les courses de chevaux et les exercices des danseurs et des équilibristes. Telles sont les scènes que l'on voit désormais représentées au bas des diptyques.

On reconnaît clairement ici que le consul est un personnage sans pouvoir réel, purement décoratif. Il semble que sa fonction principale soit maintenant de lancer la *mappa* dans le cirque.

Ce qui fait le grand intérêt de ces diptyques c'est qu'ils sont tous datés par les noms des consuls. Ils forment une suite très intéressante pour l'histoire du costume et pour l'histoire de l'art qui va de 406 à 540, jusqu'au consul Justinus, contemporain de

l'Empereur Justinien et de Théodora. Après cette date les diptyques consulaires disparaissent.

Chose curieuse, tous ces diptyques consulaires étaient autrefois conservés dans des églises. Le diptyque du consul Félix était à Saint-Junien dans le Limousin, celui d'Anastase à la cathédrale de Bourges, celui de Philoxemus à Saint-Corneille de Compiègne. Comment expliquer cette singularité? Il faut songer d'abord que les évêques du v^e et du vi^e siècle, qui étaient de grands fonctionnaires de l'empire, avaient certainement leur part dans la distribution des diptyques. D'autre part, ces diptyques, conservés avec soin, étaient employés aux usages de l'église. On écrivait à l'intérieur des noms : listes de saints, d'évêques, de bienfaiteurs, de défunts qui étaient lus pendant les offices. Beaucoup de ces diptyques portent encore aujourd'hui à l'intérieur des inscriptions de ce genre. Le diptyque de Bourges, par exemple, nous donne le nom de tous les évêques et archevêques de l'église jusqu'au xiv^e siècle; au xiv^e siècle, on a recopié cette liste sur un cahier de parchemin inséré entre les deux feuillets du diptyque et elle a été continuée jusqu'en 1789. Il y a là une sorte de symbole, et on saisit clairement ici l'intention d'exprimer l'alliance de l'Église et de l'Empire, puisque les noms des évêques sont sur les diptyques des consuls. Beaucoup plus tard, au commencement du moyen âge, on fut quelquefois choqué de voir des noms d'évêques, de saints, et de martyrs inscrits sur ces diptyques profanes. On s'avisa parfois de modifier les diptyques pour leur donner un caractère chrétien. Sur un diptyque, aujourd'hui à Prague, le consul a été transformé en saint Pierre, sa *mappa* est devenue une banderole et son sceptre une clef. A Milan, un consul a été changé en un saint Paul. A Monza, deux consuls sont devenus l'un un David, l'autre un saint Grégoire.

L'église du v^e ou du vi^e siècle n'avait pas de pareils scrupules. Elle ne craignait pas d'adopter pour son usage des diptyques d'un caractère tout à fait profane. La cathédrale de Sens a conservé longtemps un diptyque aujourd'hui au musée qui représente le lever du soleil et de la lune. D'un côté s'élance le char d'Hélios traîné par des centaures; il s'élève au-dessus de la mer; près de là, on voit le dieu de la vigne, Ampelos. L'artiste a voulu faire en-

tendre que le raisin était un don du soleil et, en effet, on remarque dans le haut de la composition, des génies occupés à faire la vendange. Sur l'autre feuillet la déesse de la lune, Séléné, trainée par des taureaux plane au-dessus de la mer et le vent soulève son écharpe autour de sa tête. C'est une composition tout allégorique comme les aimait le génie grec à la fin du monde antique.

D'autres fois, l'Église utilisait les diptyques que s'envoyaient les grands personnages à l'occasion d'un mariage. On voit, au Musée de Cluny, un admirable ivoire qui représente une femme allumant des flambeaux. L'autre feuillet est à Londres. Il montre une femme mettant des grains d'encens sur l'autel. Ce diptyque avait été fait à l'occasion de l'union, par un mariage, de deux grandes familles de Rome qui, au commencement du v^e siècle, étaient restées païennes, les Symmaque et les Nicomaque.

Nous voyons ici le paganisme s'offrir à nous une dernière fois avant de mourir sous les formes les plus nobles et les plus pures. A-t-on pris ces deux vestales pour deux saintes? Nous ne savons, mais ce qui est certain, c'est que ces deux feuillets d'ivoire servaient de porte à un reliquaire dans l'abbaye de Montier-en-der (Haute-Marne).

Les plus anciens de ces diptyques ont pu être faits à Rome par des artistes grecs, mais au v^e et au vi^e siècle ils vinrent de Constantinople. Ils ne furent pas sans doute sans influence sur notre art mérovingien. Nous ne pouvons aujourd'hui que le conjecturer. Il est cependant possible d'en donner une preuve, sinon pour la France, au moins pour l'Espagne. Il y a sur les montants d'un portail de San Miguel de Lino un très curieux bas-relief. C'est une œuvre très ancienne, sinon mérovingienne, au moins carolingienne. On y reconnaît le consul assis, la *mappa* et le sceptre à la main, entre les personnifications de Rome et de Constantinople. Devant lui sont les jeux du cirque, un acrobate marche sur les mains et un chasseur attaque un lion.

Il est donc certain que ces ivoires ne sont pas restés sans effet; les artistes sont venus parfois y chercher des motifs. C'était encore l'Orient qui les inspirait, mais, cette fois, c'était l'Orient byzantin.

CHAPITRE XII

UN EXEMPLE D'INFLUENCE ORIENTALE : LES MONUMENTS MÉROVINGIENS DE POITIERS

I. Importance des monuments mérovingiens de Poitiers. — II. Histoire religieuse de Poitiers, saint Hilaire, sainte Radegonde, Fortunat. Le reliquaire de la vraie croix retrouvé. Sa date. Le pupitre dit de sainte Radegonde. — III. La chasse mérovingienne de Poitiers et les ossuaires juifs. L'influence de ces chasses sur l'orfèvrerie du moyen âge. — IV. Le décor extérieur du baptistère de Poitiers et de l'église de Mazerolles. — V. Les ornements sculptés du tombeau de Mellebaude. Influence de l'Orient.

I

Nous ne saurions passer en revue tous les fragments mérovingiens qui subsistent en France (1); il est cependant une ville qui en conserve un si grand nombre qu'elle mérite une attention particulière, c'est Poitiers.

Nous avons déjà parlé de son baptistère et du tombeau de Mellebaude; il faut maintenant consacrer quelques pages à son art décoratif, où nous retrouvons, une fois de plus, l'Orient.

Les monuments de Poitiers ont été explorés et mis en valeur par un jésuite belge, le Père de la Croix qui a passé une grande partie de sa vie à fouiller le sous-sol non seulement de Poitiers, mais de toute la région poitevine. C'est ainsi qu'il a retrouvé l'oratoire de Glanfeuil, la ville gallo-romaine de Sanxay avec ses thermes et son théâtre et découvert plusieurs cimetières

(1) Marignan en a donné un catalogue dans *Un historien de l'art français*, Louis Courajod, 1899, p. 168 et suiv.

mérovingiens, ceux d'Antigny, de Béruges, de Civaux dont les sarcophages de pierre offrent parfois un décor intéressant.

Aux portes mêmes de Poitiers, il a retrouvé l'extraordinaire tombeau de Mellebaude dont nous avons fait connaître l'architecture. A Poitiers même, il a exploré avec un soin minutieux l'antique baptistère encore debout, et c'est grâce à ses recherches que nous avons pu le décrire. Nous n'avons parlé que de la structure de ces monuments; il faut maintenant étudier leur décor.

II

Il est nécessaire de dire d'abord un mot de l'histoire religieuse de Poitiers. Le premier évêque de Poitiers qui nous soit connu, saint Hilaire, élevé à l'épiscopat vers 350 est un des grands noms de notre histoire religieuse.

L'ardeur avec laquelle il lutta contre les ariens le fit exiler en Orient par l'empereur Constance favorable à l'hérésie. Ce séjour de saint Hilaire en Orient eut une grande importance, car c'est pendant son exil qu'il étudia les théologiens grecs et en particulier Origène. A son tour, il fit connaître à la Gaule, par des adaptations, les écrits d'Origène et des symbolistes alexandrins. Ainsi, dès le iv^e siècle, Poitiers s'était trouvé en contact avec l'esprit oriental et dans le domaine des idées, cette ville des Gaules était, au temps de saint Hilaire, une colonie de l'Orient.

Puis, tout s'obscurcit pour nous et, jusqu'au vi^e siècle, l'histoire religieuse de Poitiers nous échappe en grande partie. Au vi^e siècle, nous retrouvons deux grandes figures : sainte Radegonde et Fortunat. Leur histoire est célèbre. Il me suffira de rappeler que sainte Radegonde, fille d'un roi de Thuringe, fut emmenée en captivité par les fils de Clovis, après la ruine de sa nation. Elle échut en partage à Clotaire qui, séduit par sa beauté, l'épousa. Mais Radegonde, éprise de perfection et ne trouvant en Clotaire

que le plus grossier des barbares, s'enfuit un jour et vint à Noyon supplier saint Médard de la consacrer à Dieu. L'évêque y consentit et elle alla à Poitiers fonder, en 544, un monastère dont elle fut l'abbesse. C'est ce monastère dont nous parle si souvent Fortunat dans ses petits poèmes, gracieuses fleurs d'arrière-saison du latin classique. Il échange avec Radegonde et sa fille spirituelle, Agnès, des petits cadeaux, des roses, des fruits, du miel. Rien de plus innocent. Sainte Radegonde contribua à retenir Fortunat à Poitiers dont il devint évêque; c'est lui qui, après la mort de la sainte, raconta son histoire.

Il y a dans la biographie un détail fort intéressant. Elle désirait des reliques pour l'église de son monastère; mais où s'adressa-t-elle? Non pas à Rome, comme on pourrait s'y attendre, mais à Constantinople. Elle y envoya quatre prêtres à qui l'empereur Justin II donna un morceau de la vraie croix enfermé dans un reliquaire; il y joignit les reliques de plusieurs saints et un beau manuscrit des Évangiles (1). Ces précieuses reliques furent déposées dans le monastère de sainte Radegonde qui prit alors le nom de monastère de Sainte-Croix et ce fut pour les accueillir que Fortunat composa le *Vexilla regis prodeunt*, hymne que l'Église chante encore aujourd'hui. Nous sentons ici tout le prestige que gardait l'Orient, c'est de là que venaient les reliques et, avec elles, les œuvres d'art.

Longtemps on crut perdu le reliquaire de la vraie croix, mais, en 1883, Monseigneur Barbier de Montault annonça qu'il en avait retrouvé la partie principale dans ce même monastère de Sainte-Croix qui, maintes fois refait, existe encore (2).

Il ne reste que la partie centrale du reliquaire qui était un triptyque. un dessin ancien nous apprend que les deux volets étaient ornés de bustes de saints superposés et enfermés dans des médaillons. La partie qui s'est conservée est formée d'une croix à double traverse où se trouvait la relique. Cette croix est bordée de verroteries cloisonnées imitant l'émeraude. Le fond est tout différent : c'est un émail cloisonné bleu lapis dont les cloisons d'or

(1) Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, IX, 40.

(2) Mgr Barbier de Montault, *Le Trésor de l'abbaye de Sainte-Croix à Poitiers*, Paris, 1883.

dessinent des rinceaux qui se terminent par des fleurs bleu turquoise aux pistils rouges. L'ensemble est du plus beau caractère.

Mgr Barbier de Montault annonça que cette pièce était la plus précieuse qu'il y eut en Europe, car c'était, disait-il, le plus ancien émail byzantin connu. Donnée par Justin II, il datait de son règne (565-578). On y reconnaît, réunis en deux procédés asiatiques, la verroterie cloisonnée et l'émail cloisonné. Le premier adopté par les Barbares, le second par les Byzantins.

Les conclusions de Mgr Barbier de Montault furent acceptées en France. E. Molinier, juge si compétent et d'un goût si sûr les adopta (1). Dom Leclercq n'y fit pas d'objections (2). Seul, un érudit anglais, Dalton, émit quelques doutes (3). Les rinceaux se terminant par des fleurs lui semblaient appartenir à l'art du XI^e siècle. D'autre part, les médaillons de saints occupant les deux volets du triptyque pouvaient, disait-il, faire penser, eux aussi, à l'art du même temps. Plus récemment, MM. Pierce et Taylor, dans leur livre sur *l'Art byzantin* ont considéré la chose comme jugée et ont attribué l'émail de Poitiers au XI^e siècle. Mais ni les arguments ni les doutes de M. Dalton ne nous paraissent très légitimes.

MM. Pierce et Taylor nous assurent que la croix à double traverse n'apparaît qu'à la fin du VII^e siècle. Or, il y avait à Saint-Martin-des-Limoges, une croix d'orfèvrerie, œuvre de saint Éloi, que reproduit un ancien dessin (4). Cette croix, qui devait être du temps où saint Éloi travaillait à Limoges dans les premières années du VII^e siècle, était à double traverse. La traverse du bas était le support des pieds du Christ agrandi, innovation qui doit remonter plus haut que le VII^e siècle.

Quant aux têtes de saints enfermées dans des cercles qui décoraient les côtés de l'émail de Poitiers lorsqu'il était complet, elles remontaient infiniment plus haut que le XI^e siècle. On les voit dès le IV^e siècle dans l'ivoire de Brescia où elles dominent les scènes de

(1) M. E. Molinier, *L'Orfèvrerie*, p. 38-40 et *Hist. des arts industriels*.

(2) Dom Leclercq, *Manuel*, t. II, p. 458.

(3) Dalton, *Byzantine art and Archæology*, Oxford, 1911, p. 520.

(4) Voir Ferdinand de Lasteyrie *L'Orfèvrerie*, 1877, p. 86.

la vie de Jésus-Christ d'un art encore si noble. On les rencontre au Vatican dans le fameux manuscrit alexandrin de Cosmas qui date du VI^e siècle.

C'est du VI^e siècle également que datent les fresques du monastère égyptien de Baouit où le Christ en majesté apparaît entouré de têtes de saints enfermées dans des cercles. On voit donc, — puisque tous les anciens émaux byzantins ont disparu — qu'il est difficile d'affirmer que l'émail de Poitiers ne peut être du temps de sainte Radegonde.

Aussi la conclusion de Dalton, esprit très pondéré, est-elle très sage. « Les circonstances historiques, écrit-il, sont précises et, comme il ne nous est pas possible de prouver par des arguments irréfutables que l'œuvre ne peut être du temps de Justin II, nous pouvons, en attendant des découvertes, accepter la date proposée. » C'est pourquoi nous avons cru devoir parler ici du reliquaire de sainte Radegonde.

Il y a, à Poitiers, un pupitre en bois sculpté qui est aujourd'hui au musée et qui est resté pendant des siècles à l'abbaye de Sainte-Croix. On l'appelait le pupitre de sainte Radegonde, et on l'y révérait comme une relique de la sainte. On l'imaginait lisant sur ce pupitre les œuvres des Pères de l'Église qui, au dire de Fortunat, étaient sa lecture favorite. Avait-on tort? La tradition, bien qu'aucun texte ne la confirme, nous a peut-être transmis un fait exact; ce qui est certain, c'est que l'œuvre remonte aux temps mérovingiens.

L'étude de ce petit monument nous ramène encore à l'Orient. On y reconnaît l'agneau et les colombes affrontées des deux côtés du chrisme, motifs qui décorent à la même époque les linteaux des églises syriennes. Mais un détail est particulièrement intéressant. L'agneau est cantonné des quatre animaux de la vision d'Ézéchiel, symbole des évangélistes : l'ange, l'aigle, le lion, le bœuf, placés aux quatre coins du pupitre. Les animaux n'ont pas encore le nimbe, mais chacun d'eux est dans une couronne triomphale qui leur donne un caractère surnaturel : cette couronne est celle des hautes époques de l'art chrétien.

C'est le plus ancien exemple qu'il y ait en France des animaux évangéliques. On les trouve à Rome à une date antérieure, car on

les voit, dès la fin du iv^e siècle, dans la mosaïque de sainte Pu-
dentienne et au v^e dans celle de Saint-Paul-hors-les-Murs; mais
ils sont placés tout autrement. Ils volent dans le ciel sur une seule
ligne au-dessus de la tête du Christ. Dans notre pupitre, au con-
traire, ils sont placés comme ils le seront toujours au moyen âge,
aux quatre côtés de la figure du Christ, symbolisé ici par l'agneau.
Or, les plus anciens exemples de cette disposition se voient en
Égypte. Une fresque découverte à Baouit, dans la Haute-Égypte,
nous montre le Christ dans une auréole que flanquent en haut et
en bas les quatre animaux. C'est donc en Orient qu'il faut cher-
cher l'origine de cette disposition. Rome, il est vrai, nous en offre
un exemple, mais il se trouve dans une œuvre tout orientale : la
porte en bois sculptée de Sainte-Sabine qui est du vi^e siècle. Un
des panneaux représente la glorification de l'Église symbolisée
par une femme entre deux apôtres. Au-dessus le Christ est debout
dans une auréole, cantonné des quatre animaux placés comme à
Baouit. Tous les archéologues admettent aujourd'hui que la porte
de Sainte-Sabine a été sculptée par des Syriens. On y reconnaît, en
effet, l'architecture de la Syrie et les légendes de la Palestine. Ce
n'est pas ici le lieu de refaire cette démonstration. Ce qui nous
intéresse ici, c'est l'image du Christ cantonnée des quatre ani-
maux. Comme nous rencontrons la même disposition sur le
pupitre de sainte Radegonde, nous avons le droit de conclure
qu'il dérive d'un modèle oriental.

III

Il y a, au Musée de Poitiers, un petit monument qui, à pre-
mière vue, semble insignifiant mais qui a pour l'historien de l'art
le plus vif intérêt : c'est une châsse mérovingienne en pierre qui a
contenu des reliques et qui est le témoignage le plus frappant de

l'influence syrienne en Gaule. On y reconnaît sur toutes les faces un des éléments du décor oriental, l'étoile à six rais. Mais ce qui est curieux ici, c'est que cette châsse chrétienne est une imitation évidente de ces ossuaires juifs dont nous avons déjà parlé. Courajod l'a vu le premier et il l'a dit dans un temps où ses affirmations ne rencontraient que l'incrédulité. Il n'y avait alors aucun archéologue qui ne fût convaincu que l'art mérovingien n'était qu'une déformation barbare de l'art latin. Aujourd'hui que l'art mérovingien nous apparaît comme une modalité de l'art oriental, nous n'avons pas de peine à nous rendre à l'évidence.

Les preuves sont faciles à donner. Voici le petit côté d'un ossuaire juif trouvé à Jérusalem, au Mont des Oliviers. On y reconnaît une étoile à six rais pareille à celles de la châsse mérovingienne de Poitiers; la ressemblance est frappante. Un autre ossuaire juif, découvert à Alexandrie, présente un décor un peu plus simple, mais qui se compose des mêmes éléments; la seule différence est que le couvercle, au lieu d'être arqué, est en forme de toiture. Ces ossuaires juifs ont été trouvés en assez grand nombre à Jérusalem et en Palestine; ils occupaient de grandes salles souterraines, des hypogées à plusieurs chambres. On attendait que les corps fussent réduits en poussière pour recueillir les ossements et les mettre dans ces petits coffres de pierre. Peut-être même desséchait-on les corps, car on a trouvé des fours dans ces salles funéraires. Tous ces petits monuments juifs sont contemporains des premières générations chrétiennes. Si on en a trouvé de pareils à Alexandrie (1), c'est que les Juifs y étaient très nombreux. On a souvent dit que les Juifs n'avaient pas eu d'art original; les ossuaires sont une preuve à l'appui de cette affirmation, puisque le décor en étoiles n'a rien de particulièrement juif et qu'on le trouve répandu dans toute la Syrie.

Il faut croire que l'influence orientale était bien profonde à Poitiers pour qu'on ait pu faire une châsse chrétienne sur le modèle d'un ossuaire juif. Nous devinons qu'il y eut des œuvres intermédiaires. Grégoire de Tours nous a raconté l'histoire du

(1) Voir Clermont-Ganneau, *Rec. archéol.*, 1873, t. XXXV.

marchand syrien, Euphrone, établi à Bordeaux. Il avait une relique qui, disait-on, faisait des miracles. Le patrice Mummole, désireux de la posséder, la lui enleva de force. Or, cette relique, nous dit expressément Grégoire de Tours, était contenue dans une châsse attachée à la muraille. Cette châsse devait ressembler aux ossuaires juifs, car les Syriens avaient dû avoir tout naturellement l'idée de mettre les os des saints dans des coffres de pierre pareils à ceux où l'on mettait, dans leur pays, les os des morts. Il est donc probable que la châsse à reliques de Poitiers n'est que la copie d'une châsse à reliques syrienne.

Toutes les châsses mérovingiennes que nous connaissons sont de ce type. Saint-Benoît-sur-Loire nous en offre un exemple très frappant. Saint-Benoît-sur-Loire est l'antique abbaye de Fleury, une des plus célèbres de la Gaule. Elle changea de nom quand elle reçut les reliques de saint Benoît rapportées du mont Cassin. La châsse dont nous parlons est du VII^e siècle et remonte aux origines de Fleury. On reconnaît immédiatement la forme des ossuaires juifs, mais on a voulu faire la châsse plus riche en la recouvrant de plaques d'argent travaillées au repoussé. Des figures y sont représentées et on ne peut rien imaginer de plus sauvage. Ce sont des anges singuliers qui ont des ailes en guise de jambes. C'est là une invention de l'Orient que l'on rencontre dans le fameux manuscrit de Cosmas enluminé à Alexandrie. Mais ce qui reste élégant dans le manuscrit devient sur la châsse tout à fait barbare. On y remarque d'autres traits orientaux : les étoiles à six rais inscrites dans des cercles et une sorte de câble tordu qui entoure le petit monument. On retrouve en effet ces étoiles à six rais et ce câble tressé sur les ossuaires de Jérusalem.

Il paraîtra maintenant évident que les châsses mérovingiennes dérivent des ossuaires juifs. Il est curieux de voir cette forme se conserver pendant le moyen âge. La châsse s'embellira, se chargera sur ses côtés de personnages en relief, mais restera fidèle à la forme primitive. Les orfèvres du XIII^e siècle en voyant les statuettes qui l'entourent s'imagineront qu'ils ont à représenter une église, ils l'embelliront de gâbles, de pinacles et de flèches et c'est en effet à une église que ressemble la célèbre châsse de

saint Taurin, à Évreux. Personne alors ne se souvient plus de la lointaine origine des châsses.

Voilà ce que nous apprend la châsse mérovingienne de Poitiers.

IV

Il y a, à Poitiers, d'autres monuments qui offrent avec les châsses mérovingiennes les plus singulières ressemblances : ce sont les bas-reliefs décoratifs encastrés dans le mur extérieur du baptistère; quelques-uns d'entre eux sont encore en place, d'autres sont au musée. L'un d'eux est un bas-relief de pierre relevé d'un décor de briques; les six rais de l'étoile sont dessinés par des briques rouges, ce qui fait un décor assez heureux dans sa simplicité. On reconnaît aussitôt les formes que nous offre si souvent l'art syrien : dans le bas, l'étoile à six rais, dans le haut une marguerite qui a, à son centre, une autre étoile. On croirait voir un ossuaire juif vu de profil, ou une châsse syrienne avec son toit à deux rampants. On reconnaît la bordure faite d'un câble tordu des ossuaires de Jérusalem et, dans le bas, la même ligne de perles.

L'imitation des ossuaires juifs apparaît encore très caractérisée à Mazerolles à la limite de la région poitevine. C'est un reste de l'église primitive qui se trouve encastré dans l'église actuelle. Là, encore, on croit voir un ossuaire ou une châsse orientale, vus de profil. On retrouve l'étoile à six rais, d'une forme légèrement différente et l'as de pique syrien. On a découvert à Jérusalem un ossuaire presque pareil avec un cercle bordé de perles tout semblable. Un document nous apprend que la première église de Mazerolles remontait à 696. Il est donc probable que ce bas-relief décoratif est de la fin du VII^e siècle et c'est sans doute à la même époque qu'ont été encastrés dans la muraille les bas-reliefs du baptistère de Poitiers.

V

Arrivons maintenant au monument le plus intéressant qui ait été découvert à Poitiers par le Père de la Croix, l'hypogée de Mellebaude (1).

Nous avons, dans un précédent chapitre, décrit cet étrange tombeau et fait connaître les inscriptions, empreintes d'une si profonde mélancolie, qu'on y déchiffre. Il nous reste à faire connaître son décor sculpté où l'influence de l'Orient est si manifeste.

Dans le tombeau, jadis voûté, qui forme une sorte de crypte, on a retrouvé plusieurs sarcophages de pierre placés dans de grandes niches en forme d'arcosolia. D'autres morts étaient donc venus reposer près de l'abbé Mellebaude.

Au fond de l'hypogée, on remarque une base massive d'autel dont la table a disparu. Ainsi le lieu avait bien le caractère de sainteté qu'indique une des inscriptions de l'entrée puisqu'on y célébrait la messe. Mais l'abbé Mellebaude avait voulu rendre le lieu plus saint encore en y introduisant des reliques. Sous l'arcosolium de gauche se trouvait une châsse ornée de personnages très mutilés qui étaient sans doute les saints dont la châsse contenait les reliques. Cette mutilation et d'autres encore prouvent que la crypte a été violée, malgré l'anathème que, dans une inscription placée à la porte d'entrée, Mellebaude jette au profanateur. Au-dessus de cette châsse, on a pu lire, au moment de la découverte, une inscription peinte en lettres rouges et ainsi conçue : « C'est ici que l'on entre près des saints Chrysanthe, Daria et autres martyrs, au nombre de soixante-douze. » Le Père de la Croix s'est imaginé que ces soixante-douze martyrs étaient des martyrs de Poitiers qui n'auraient

(1) Le Père de la Croix a consacré à sa découverte un volume accompagné de planches.

pas laissé de trace dans l'histoire; mais Mgr Duchesne a montré qu'il s'agit, sans aucun doute, des soixante-douze chrétiens qui furent martyrisés près des tombeaux de saint Chrysanthe et de sainte Daria sur la voie Salaria à Rome. Mellebaude s'était procuré de leurs reliques, mais il en avait d'autres encore comme le prouvent deux inscriptions où l'on rencontre cette fois des noms de saints vraiment inconnus : Sostratas, Varigatus, Lauritus qui furent peut-être des martyrs gaulois; près de la châsse, sur une petite stèle, sont représentés deux saints crucifiés.

Les philologues qui ont étudié le caractère du latin et la forme des lettres ont été d'accord pour dater du VII^e siècle le monument de Mellebaude. L'étude des ornements sculptés nous conduit au même résultat. Nous reconnaissons toujours le décor syrien mais un décor devenu barbare.

Sur le rebord d'une des marches qui conduisent à l'autel, nous retrouvons une suite de marguerites enfermées dans des cercles, mais grossièrement sculptées et sans aucune régularité. Le musée du Caire et le musée de Berlin conservent des bas-reliefs coptes d'une basse époque fort semblables et aussi peu réguliers. Mais le goût mérovingien se reconnaît à un détail très particulier. Ces marguerites présentent de petites cavités où des verroteries étaient enchâssées. Le Père de la Croix a recueilli un grand nombre de ces petites pierres vertes et bleues détachées de leurs alvéoles. C'est la verroterie cloisonnée des bijoux barbares appliquée ici au décor architectural. Le linteau de la porte orné de marguerites et de soleils tournants présentait le même décor de verroterie. Le dessin est malhabile mais d'un caractère original indéniable.

Un bas-relief inutile appliqué à la muraille révèle la même inexpérience. On y voit l'ange de saint Mathieu, l'aigle de saint Jean, puis deux archanges Rafael et Raguel. Tous ces noms sont inscrits. Le nom de Raguel nous donne une date, car, en 745, l'Église défendit d'invoquer les archanges Raguel et Uriel ou Ariel qui ne figuraient que dans des écrits apocryphes. La crypte de Mellebaude ne saurait donc être postérieure à cette date; on ne se trompe guère en lui assignant, comme on l'a fait, une date voisine de la fin du VII^e siècle.

Deux autres bas-reliefs méritent encore d'être signalés. L'un, presque informe, représente un personnage qui tient une croix sur sa poitrine. Son nom est inscrit; c'est saint Siméon, le fameux stylite de la région d'Antioche. Une sorte de balustrade placée devant ses jambes rappelle celle qui était au sommet de sa colonne.

L'autre bas-relief est consacré à deux martyrs inconnus; chacun d'eux est attaché à une croix, les mains derrière le dos. Le caractère copte de ces bas-reliefs est frappant. Dans le *Menologe* byzantin du Vatican dont les miniatures reproduisent des originaux orientaux très anciens, on voit des martyrs demi-nus, comme ceux du bas-relief et attachés à leur instrument de supplice de la même manière.

Ainsi, dans la décoration de l'hypogée de Poitiers, tout fait penser à l'Orient. Nous avons déjà montré que l'architecture du monument était elle-même syrienne.

Poitiers a donc été une ville toute pénétrée d'influences orientales : les Orientaux ont dû y être nombreux pour que les Gallo-Romains aient fini par adopter leurs ossuaires, leurs motifs décoratifs et jusqu'à la forme de leurs tombeaux.

CHAPITRE XIII

LES INFLUENCES CELTIQUES ET L'APPORT GERMANIQUE

I. En Gaule l'art officiel est romain. — II. L'art gaulois. Les symboles : la roue, le swastika, le signe en S. Déformation de la figure humaine. — III. Les Celtes d'Irlande. Les croix sculptées. Les manuscrits enluminés. — IV. Bronzes celtiques reproduits au moyen âge. Les Matres gauloises prises pour des vierges. — V. Les Germains en Gaule. Rôle des Goths établis au bord de la mer Noire. Ils sont en contact avec l'Asie Mineure. L'Iran et les Sarmates. Origines de l'orfèvrerie cloisonnée. Deux doctrines opposées. L'orfèvrerie mérovingienne. L'œuvre de saint Éloi.

I

L'art mérovingien, nous l'avons montré, porte l'empreinte profonde de l'Orient, mais on ne doit pas oublier que cet art a été pratiqué par des peuples de race celtique auxquels se sont mêlés des envahisseurs de race germanique. Il a donc pu s'introduire, surtout dans le décor, quelques singularités qui donnent parfois à l'art mérovingien un caractère particulier.

Une question se pose d'abord : les artistes gallo-romains avaient-ils un génie propre et étaient-ils capables de transformer l'art qu'ils recevaient du dehors ?

Quand on étudie les grands monuments antiques qui subsistent encore sur notre sol : temples, arcs de triomphe, amphithéâtres, aqueducs, on doit reconnaître qu'ils n'offrent rien qui ne se rencontre ailleurs. C'est un art officiel, semblable à celui de tout le monde romain. Les peuples indigènes n'y furent

pour rien. Des architectes accompagnaient les légionnaires et les légionnaires eux-mêmes se transformaient en ouvriers. La sculpture des tombeaux a pu être pratiquée par les indigènes; les stèles funéraires conservées dans nos musées ont un caractère réaliste qui peut surprendre. Les morts sont représentés comme des vivants qui continuent à exercer leurs métiers, le forgeron travaille dans son atelier, le marchand vend des pommes, le vigneron goûte son vin. Mais des scènes analogues se rencontrent ailleurs : c'est l'art familial créé à Alexandrie qui se propagea dans tout le bassin de la Méditerranée. Les sculpteurs gaulois l'apprirent des sculpteurs gréco-romains qui parcouraient le pays.

Il n'y avait pas de grands sculpteurs en Gaule, car lorsque les Arvernes voulurent élever une statue colossale de Mercure, à Clermont, ils firent venir un Grec, Zénodore qui était, à ce qui semble, un Alexandrin. C'est ce même Zénodore, qui fit à Rome une gigantesque statue de Néron, colosse qui donna plus tard son nom au Colisée. Il est bien évident que les belles statues de nos musées qui ont été trouvées sur le sol gaulois comme la Vénus d'Arles ou le Diadumène de Vaison, sont des œuvres d'importation.

Dans tout cet art officiel, on ne discerne rien qui soit gaulois.

II

Si l'on étudie non plus le grand art, mais l'art populaire, l'art des indigènes, on s'apercevra qu'il y avait en Gaule, quelque chose qui ressemblait à un tempérament.

Il faut remonter jusqu'à la conquête romaine et jeter un coup d'œil sur les objets que l'on a trouvés dans les nécropoles celtiques, en Gaule, en Suisse, en Bohême, dans l'Italie du Nord, dans la vallée du Danube, dans tous les pays enfin où les Gau-

lois ont vécu longtemps. Tous ces objets, casques, épées, colliers, agrafes, sont décorés d'ornements géométriques. Ce sont des cercles, des spirales, des zigzags, des hachures parallèles qui s'opposent à des hachures parallèles dirigées dans un autre sens. Des lignes de points se mêlent à ces ornements qui sont simples et ont quelque chose de léger.

On trouve aussi sur ces objets plusieurs symboles qui reviennent sans cesse et qui ont un caractère religieux.

C'est d'abord la roue. Après les travaux de Gaidoz et le beau *Manuel d'archéologie préhistorique* de Déchelette, il paraît certain que la roue était pour les peuples de la Gaule et pour tous les peuples du Nord le symbole du soleil. La plupart du temps cette roue est seule, mais quelquefois aussi elle est trainée par un cheval : c'est l'attelage du soleil. D'autres fois, elle semble portée dans un bateau que traînent des cygnes : c'est le voyage du soleil pendant la nuit. C'est la légende des peuples du Nord, les hyperboréens que les Grecs connaissaient. Ils racontaient qu'Apollon rendait visite à ces hyperboréens et qu'il revenait à Délos porté par des cygnes, épisode que les vases peints représentent parfois. Les naïfs dessins celtiques transfigurés se parent alors de toute la grâce hellénique. Le petit cheval attelé au char du soleil devient le magnifique quadriges du char de Phébus, Apollon, décoré par Vulcain.

La roue apparaît sans cesse dans l'art de la Gaule. Les Gaulois portaient comme amulette des petites roues de métal. Ils en mettaient sur leurs casques, à leurs oreilles, ils en offraient aux dieux; ils en jetaient en passant les gués pour apaiser les génies des eaux.

Un autre symbole, que l'on trouve fréquemment sur les objets gaulois, est une croix à branches égales dont les extrémités ont la forme d'un gamma. C'est la croix gammée à laquelle les archéologues donnent le nom hindou de swastika. Le swastika, en effet, se rencontre dans l'Inde aussi bien qu'en Gaule, et c'est de l'Asie qu'il paraît originaire. Mais il est particulièrement fréquent dans le monde du Nord, chez les peuples germaniques et celtiques. Il y a, au musée de Toulouse, un petit autel qui vient des Pyrénées et qui était certainement consacré à un

dieu de la lumière, car on y voit le symbole de la roue au-dessous du swastika. Les archéologues admettent aujourd'hui que le swastika a la même signification que la roue : il représente le soleil en mouvement. Les crochets ajoutés à la croix expriment le mouvement de rotation et indiquent le sens du mouvement. Ce signe religieux placé sur une armure, sur une boucle de ceinturon devait avoir pour les Gaulois, une vertu prophylactique. Il devait écarter le malheur et la mort. On trouve, en Gaule, le swastika un peu partout sur des autels, sur des fibules, sur des monnaies, sur des vases.

Un autre symbole, plus fréquent peut-être encore que le swastika est le signe en S. On y vit d'abord un symbole de fécondité. Aujourd'hui, les archéologues, qui en ont mieux compris la filiation, y ont reconnu un signe solaire : c'est un demi-swastika dont les branches, comme il arrive quelquefois, au lieu d'être droites sont sinueuses. La moitié d'un swastika de ce genre devient facilement un signe en S. Ce qui semble bien prouver que le signe en S est un signe solaire, c'est une statuette de bronze du Jupiter gaulois qui a été trouvée dans la Haute-Marne, au Châtelet, près de Saint-Dizier. Le dieu tient la foudre de la main droite et la roue solaire de la main gauche. En même temps, il porte en bandoulière tout un trousseau de signes en S.

Le signe en S apparaît très souvent sur des bracelets, des torques, sur des monnaies celtiques. Il ne disparaît pas à l'époque gallo-romaine et les petites figurines que fabriquaient les potiers indigènes nous le montrent souvent.

Tels sont les éléments de l'art décoratif des Gaulois, art purement géométrique où la réalité vivante, l'homme, l'animal, la plante ne tiennent presque aucune place. Il semble que le pur génie celtique ait une véritable répugnance à représenter la vie. On est allé jusqu'à dire que les druides considéraient comme une impiété les représentations des formes vivantes et qu'ils les avaient interdites. Une chose certaine, c'est qu'avant la conquête romaine, les Gaulois lorsqu'ils représentent les êtres vivants les rendent presque méconnaissables.

Il faut voir, par exemple, comment ils imitent sur leurs monnaies les types de la Macédoine ou de l'Italie qu'ils ont

copiés (1). Il s'agissait de reproduire d'un côté la tête de Philippe ou celle de Rome personnifiée, de l'autre un quadriga ou les Dioscures à cheval. Ces copies sont extraordinaires. Jamais on ne prit pareille liberté avec la forme vivante. La figure humaine devient quelque chose d'informe; tous les éléments en sont dissociés. Les cheveux sont traités comme une série de croissants ou des cercles juxtaposés. La tête de Philippe de Macédoine n'est plus qu'une arabesque qui rappelle à peine la figure humaine.

Parfois ces figures d'hommes des monnaies gauloises sont couvertes de perles, de zigzags; on dirait des tatouages.

L'ignorance des artistes ne suffit pas à expliquer des œuvres pareilles; il y a là une sorte de génie bizarre qui aime à se jouer avec les éléments que lui fournit la réalité. Les Gaulois ont créé l'art héraldique bien avant le moyen âge en faisant subir aux plantes et aux animaux des déformations ingénieuses. Plusieurs monnaies gauloises nous montrent la fleur de lys aussi caractérisée qu'elle pourrait l'être sur un sceau du xiv^e siècle. Ces artistes semblent donc plus épris de leur rêve que de la réalité. On pourrait dire que c'est là un des caractères de la littérature celtique comme le prouvent les romans de la *Table ronde*. Voilà tout ce que nous pouvons entrevoir du tempérament gaulois. Tous ces instincts furent refoulés sous la domination romaine par l'art officiel de Rome; ils restèrent cependant plus vivaces qu'on ne croirait. Si on étudie les produits de l'art populaire, les figurines gallo-romaines de nos musées, on y voit reparaître les vieux symboles celtiques, le signe en S, la roue, la croix gammée.

Il faut croire que ces symboles ne cessèrent pas d'être reproduits aux temps mérovingiens et qu'ils continuèrent à figurer comme motifs décoratifs sur les objets de parure, sur les maisons et même dans les églises, car nous les retrouvons à l'époque romaine. Les monuments intermédiaires ne sont pas fréquents en France, mais il en est d'assez nombreux et de fort curieux en Irlande. Sur des stèles funéraires du vi^e et du vii^e siècle on voit à

(1) Il faut étudier à ce point de vue l'*Atlas des monnaies gauloises* de Hucher et celui de De La Tour.

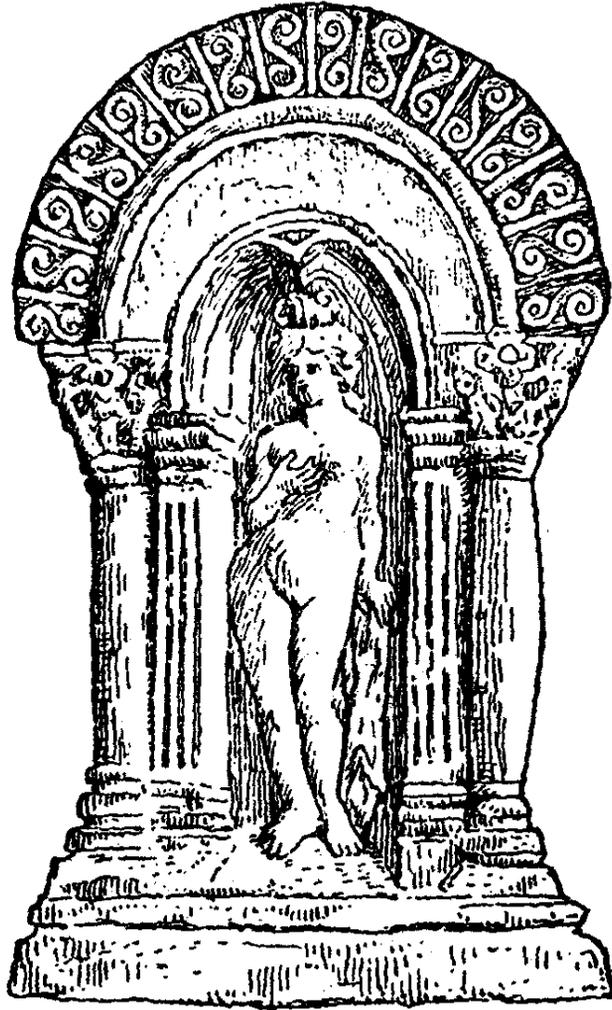
la fois des signes chrétiens et de vieux symboles celtiques; une stèle nous montre la croix reposant sur un swastika et sous le premier swastika aux branches droites, il y en a un second aux branches courbes. Ces exemples sont fréquents; quelquefois la croix est plantée sur une roue. Les vieux symboles solaires continuaient donc à conserver pour le peuple, devenu chrétien, quelque chose de leur vertu. Il dut en être de même chez nous.

Il n'est pas impossible, d'ailleurs, de découvrir dans l'art mérovingien quelques exemples de ces transmissions. On peut voir dans le Lot-et-Garonne une curieuse mosaïque qui se conserve à Bapteste. Il y avait là une riche villa accompagnée d'un édifice tréflé qui était sans doute une chapelle. Cette mosaïque nous montre comme motif principal le swastika. Il n'est peut-être pas superflu de rappeler qu'à l'époque celtique c'est dans cette région de la Gaule, l'Aquitaine, qu'on a trouvé les plus nombreux swastikas.

Au commencement de l'époque romaine, le swastika reparaît. On le voit sur un fragment de sculpture qui se trouve dans l'église de Saint-Romain-le-Puy, curieux monument du département de la Loire. L'église est du xi^e siècle, mais les sculptures qui la décorent paraissent antérieures; un paon nous fait penser à l'ancien décor oriental; le swastika, parfaitement caractérisé, l'accompagne. Ce signe se transmettait donc de siècle en siècle, et peut-être au x^e ou au xi^e siècle y attachait-on encore quelque vertu superstitieuse. Nos vieilles églises, mieux explorées, nous en donneront sans doute d'autres exemples.

La roue se rencontre assez fréquemment sur les chapiteaux romans. On la trouve notamment sur les chapiteaux très anciens et très barbares de Chivy dans l'Aisne et de Fouesnant en Bretagne. La roue est-elle là un ornement quelconque ou bien avait-elle conservé au xi^e siècle quelque chose de sa signification originale? La question peut paraître singulière; il semble que ce monde d'antiques croyances ait été alors bien oublié, mais il n'en était pas ainsi. La roue celtique, symbole du soleil, était associée au moyen âge à la fête de saint Jean-Baptiste. Ce jour-là, on attachait de la paille autour d'une roue, on y mettait le feu, et on la faisait descendre sur la pente d'une colline. C'est

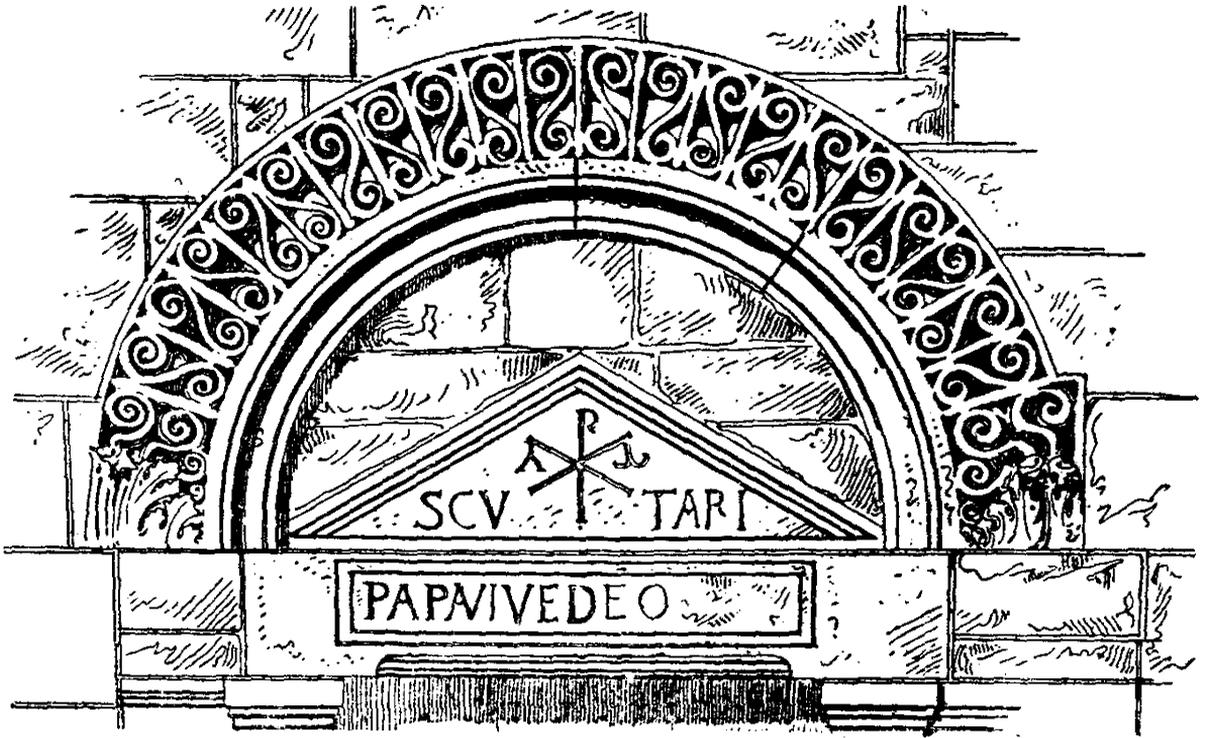
exactement de la sorte que les Gallo-Romains honoraient le dieu solaire qui était adoré dans le temple de Vernemetum, près d'Agen. C'est pour s'être moqué de cette cérémonie, nous l'avons déjà dit, que saint Vincent fut mis à mort au III^e siècle.



VÉNUS DANS UNE NICHE. Terre cuite gallo-romaine trouvée à Gien.

L'église du moyen âge avait été obligée de tolérer cette pratique, mais elle l'avait mise sous le patronage de saint Jean-Baptiste dont c'était la fête. Sur l'habitude de faire rouler une roue le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, nous avons ce texte formel de Jean Belet, liturgiste du XII^e siècle : « In festo Johannes Baptiste, rota in quibusdam locis volvitur. » Guillaume Durand

dit la même chose au XIII^e siècle. Dans certains villages de la Lorraine, au commencement du XIX^e siècle, on faisait encore descendre des roues enflammées sur la pente des collines le jour de la fête de saint Jean-Baptiste. Il se pourrait donc fort bien



TYMPAN DE LA PORTE PAPALE. Cathédrale du Puy.

qu'au XI^e siècle, la roue ait conservé, pour les sculpteurs romans, quelque chose de sa signification primitive.

Le signe en S a été signalé sur un assez grand nombre de chapiteaux bretons. C'est en Bretagne, en effet, qu'on doit s'attendre à voir survivre le plus longtemps ces anciens symboles celtiques.

Une terre cuite gallo-romaine qui a été trouvée à Gien et qui doit provenir des ateliers de poteries de l'Allier nous montre une Vénus dans une niche. Le signe en S devient une bordure décorative. C'est un motif qui est étranger aux artistes gréco-romains et qui est particulier à la Gaule. Ce motif s'est transmis à l'âge mérovingien et même aux âges suivants. Il y a dans une porte de la cathédrale du Puy un tympan qui vient d'un

édifice antérieur. Il remonte à l'âge mérovingien; on y lit une inscription votive, d'une forme antique, en l'honneur d'un évêque nommé Scutarius : « Scutari papa vive deo. » Le décor de l'archivolte est du plus vif intérêt; on y retrouve une série de signes en S séparés par des bâtonnets, ce décor est celui de la terre cuite gallo-romaine dont nous venons de parler (1).

Il y a donc eu transmission d'un motif gallo-romain à l'art chrétien, ce motif est étranger à l'art latin et à l'art oriental; il s'est conservé fidèlement pendant plusieurs siècles et nous le retrouvons à l'époque romane assez souvent dans les églises de l'Ouest. Il est généralement moins sec qu'à l'époque gallo-romaine et le signe en S devient une sorte de feuillage. On en voit un exemple à la façade de l'église d'Aulnay, dans la Charente-Maritime.

L'art celtique n'a donc pas été sans influence sur l'art roman. Dès les temps mérovingiens, ces influences sont souvent frappantes. Il faut signaler à ce sujet les cercueils de pierre qui ont été découverts par le Père de la Croix dans les cimetières des environs de Poitiers. Il en est un qui vient de Saint-Pierre-de-Maillé. On y trouve un motif décoratif emprunté à la grammaire décorative orientale, l'étoile à six rais, mais on sent la main d'un artiste indigène, d'un Gaulois. Il est orné simplement de lignes parallèles qui forment avec d'autres lignes parallèles des arêtes de poissons ou des chevrons. C'est exactement l'art de certains bracelets gaulois. Il y a là une preuve frappante de la survivance des tempéraments artistiques d'une race. Nous sentons ici que les artistes gaulois qui ne conservaient l'ornement que sous des formes linéaires, géométriques, devaient être préparés à abandonner le décor gréco-romain pour le décor syrien. Ce décor si simple semblait fait pour eux.

Pour savoir jusqu'à quel point l'art roman a pu subir l'influence de la décoration et de l'esprit celtiques, il faudrait étudier les chapiteaux des églises de Bretagne et des églises du

(1) Il importe de remarquer que le linteau du portail du Puy est surmonté d'un fronton triangulaire. C'est le plus ancien exemple de ces linteaux, s'élargissant en fronton, qu'on rencontre parfois dans les églises de l'Auvergne. C'est encore ici un exemple d'une forme gallo-romaine se transmettant à l'art roman.

Centre : Berry, Marche, Bourbonnais, Auvergne, de toutes les vieilles provinces où il semble que le génie celtique se soit mieux conservé qu'ailleurs.

Au siècle dernier, les paysans de l'Auvergne couvraient les moules à beurre, les crochets en bois pour suspendre les lampes et leurs petits coffrets de cercles et de hachures assez semblables à ce que l'on voit sur les objets gaulois.

III

Il y a un pays où l'on peut étudier beaucoup mieux qu'en Gaule le vrai génie celtique, c'est l'Irlande.

On sait que les Celtes d'Irlande n'ont jamais été soumis par Rome. Les légionnaires ne s'aventurèrent pas plus loin que l'île de Mona où ils massacrèrent les druides et les druidesses qui les attendaient sur le rivage, en portant des torches funèbres et en récitant des formules d'incantation, scène tragique dont Tacite a su rendre, en quelques mots, la grandeur sauvage (1). Rome s'arrêta là et l'Irlande resta libre.

Au iv^e siècle, dans le temps où saint Martin convertissait la Gaule, saint Patrice évangélisait l'Irlande. Des conversions s'y multiplièrent et le christianisme s'y répandit surtout sous la forme monastique. On est étonné de voir naître tant de monastères et de les voir si peuplés. Beaucoup de ces moines étaient prêtres et assuraient le service des paroisses. Saint Patrice lui-même était à la fois évêque et abbé. Dans ces monastères d'Irlande, le savoir était en honneur; on ne se contentait pas de lire les théologiens, on étudiait le grec, l'astronomie et les sciences. On a dit pour expliquer cette culture encyclopédique

(1) Dans la *Vie d'Agricola*.

que les monastères irlandais n'étaient pas autre chose que des collèges de druides convertis au christianisme (1). Les druides, en effet, avaient, au dire des anciens, le goût de la science aussi bien que de la philosophie et ils composaient de grands poèmes cosmiques, mais rien n'est moins certain que la conversion de collèges druidiques au christianisme. Bien mieux, les anciens récits irlandais nous représentent toujours les druides comme les ennemis des chrétiens. Ce qui est certain, c'est que les monastères irlandais qui furent en rapport avec les monastères de l'Orient, comptaient parmi les plus savants de l'Europe.

C'est aux artistes monastiques qu'il faut attribuer les monuments les plus intéressants de l'Irlande : les croix sculptées et les manuscrits enluminés.

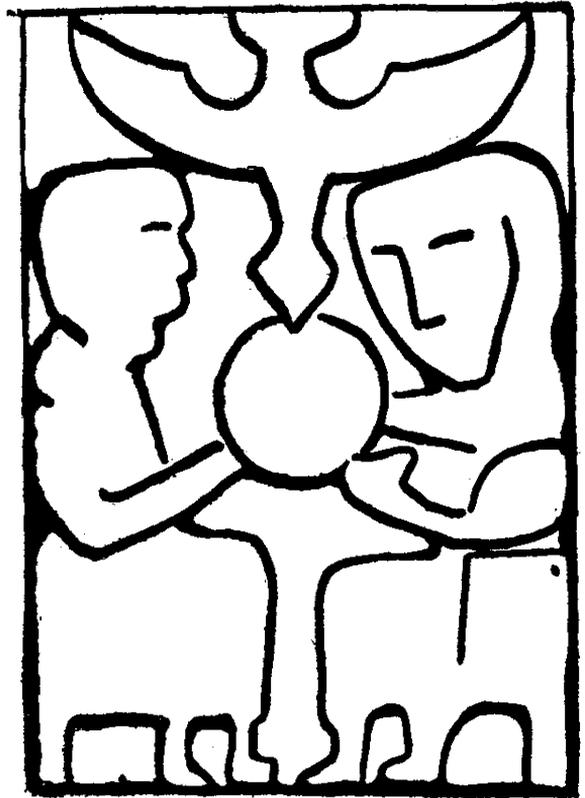
Les croix irlandaises les plus anciennes remontent à la fin de notre art mérovingien, au VII^e et au VIII^e siècle. Les croix primitives de la Gaule ont disparu, mais en Irlande elles s'élèvent encore dans les villages sur la place du marché ou au carrefour des routes. On avait sans doute voulu purifier le lieu où les druides célébraient leur culte et exorciser les divinités des routes qui siégeaient, comme en Gaule, à la rencontre des chemins. Les plus anciennes croix sont gravées en creux sur des piliers à peine dégrossis et les vieux symboles celtiques, le signe en S et le swastika les accompagnent encore (2). Puis la croix se dégage du bloc et un cercle ajouré fait du centre une élégante croix grecque. Le fût se couvre alors de spirales et d'entrelacs, c'est-à-dire des deux ornements essentiels de la grammaire décorative celtique. Bientôt quelques personnages apparaissent mais qui nous révèlent aussitôt l'impuissance du Celte à représenter la figure humaine. Rien de plus barbare que ces personnages sans proportions et sans vie. Ils figurent dans des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ou dans quelques légendes de saints. Tous ces sujets assez simples se présentent comme autant d'énigmes qu'il faut deviner; pourtant le sculpteur irlan-

(1) L'idée a été émise par Alexandre Bertrand dans son *Archéologie celtique*, 1889.

(2) Il faut consulter à ce sujet le remarquable livre, accompagné d'un album de planches, que M^{lle} Françoise Henry a consacré à la sculpture irlandaise, Paris, 1933.

dais avait des modèles mais qu'il n'a su que déformer. Ces modèles étaient des manuscrits de Syrie ou d'Égypte. Sur la croix de Carndonagh, on voit le Christ crucifié avec une longue robe tel que le représentent les Syriens. Les épisodes de la vie des Pères du désert se rencontrent sur plusieurs croix : tentation de saint Antoine, rencontre de saint Antoine et de saint Paul ermite qui partagèrent le pain apporté par un corbeau; ces scènes ne peuvent provenir que des manuscrits d'Alexandrie dont les miniatures sont cruellement déformées.

Après avoir noté toutes les scènes religieuses sculptées sur les croix irlandaises, on s'aperçoit avec surprise que beaucoup ont été choisies comme celles des sarcophages et que, comme elles, elles reproduisent les versets de la *Commendatio animæ*, la prière pour les morts. On reconnaît, en effet, Daniel dans la fosse aux lions, les jeunes Hébreux dans la fournaise, Jonas rejeté par la baleine, l'eau changée en vin des noces de

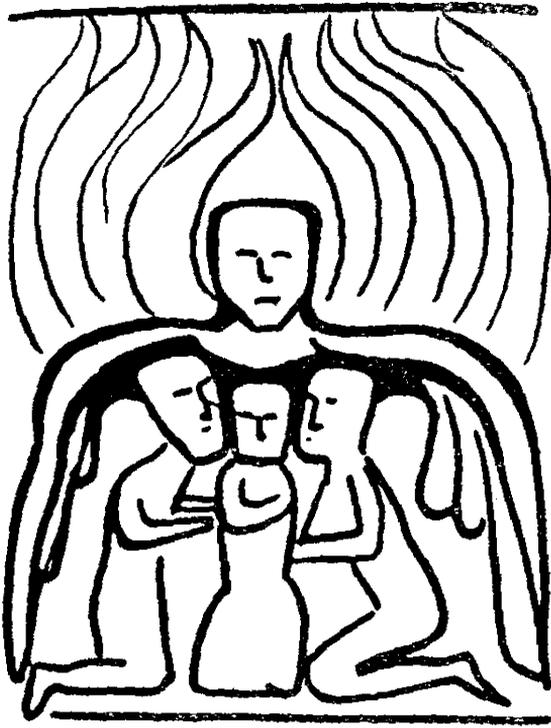


SAINT PAUL ET SAINT ANTOINE.
Motif de la croix irlandaise d'Armagle.

Cana et la multiplication des pains et des poissons. L'Irlande ne connaissait pas les sarcophages sculptés, mais elle s'inspirait sans doute des manuscrits orientaux de la *Commendatio animæ* où toutes ces scènes étaient représentées. Ces manuscrits enluminés venaient très probablement d'Antioche où cette prière juive avait pris sa forme chrétienne. Une hypothèse se présente alors à l'esprit, il dut y avoir de très bonne heure des manuscrits illustrés de la *Commendatio animæ* et ce sont ces manuscrits qui ont dû donner aux sculpteurs grecs et romains des sarcophages, leurs premiers modèles.

Ainsi toute l'iconographie religieuse des croix irlandaises nous ramène à l'Orient.

Dans les monastères de l'Irlande on enlumina des manuscrits qui comptent parmi les plus extraordinaires des premiers siècles



LES JEUNES HÉBREUX DANS LA FOURNAISE. Motif de la croix irlandaise d'Arboe.

chrétiens. Ici encore, les moines irlandais eurent certainement des modèles venus de l'Orient. C'est dans les manuscrits d'Antioche et d'Alexandrie qu'ils apprirent l'iconographie chrétienne. Ce qui le prouve, c'est que leurs évangélistes s'ouvrent par l'image des évangélistes. Ce sont les portraits d'auteurs qui décorent toujours les premières pages des manuscrits alexandrins; d'ailleurs, dans les manuscrits irlandais, les noms des évangélistes sont écrits en grec.

Mais il faut voir comment les Irlandais transformèrent ces originaux. C'est ici qu'on peut étudier le tempérament des artistes celtiques que nous avons déjà entrevu en Gaule. Dans

ces manuscrits comme dans les monnaies gauloises, l'homme est déformé à plaisir. Cette forme humaine qui, pour les Grecs était le canon même de la beauté, dont les proportions où ils retrouvaient les lois des nombres et de la musique avaient pour eux quelque chose de divin, ce suprême chef-d'œuvre du monde n'est pour les Irlandais qu'une arabesque, un assemblage de paraphes. Le corps de Jésus-Christ sur la croix semble tressé avec des câbles et ses cheveux sont des spirales. On ne sait si les personnages de ces manuscrits sont debout ou assis. Ces figures accusent un singulier mépris de la réalité. Mais dès qu'il n'y a plus à imiter les êtres vivants, dès qu'il n'y a plus qu'à tirer de son imagination les formes qui lui plaisent, l'artiste

irlandais devient incomparable. Ses arabesques ont quelque chose de vertigineux : ce sont des spirales qui s'enroulent, des lanières qui s'entrelacent avec une ténuité inimaginable; ce sont des méandres sans fin où se mêlent des formes de monstres stylisés, allongés, aplatis, et ce n'est qu'à la loupe qu'on se rend compte de la finesse de ces manuscrits. Dans un petit carré de deux centimètres de long et de large, on a compté qu'un mince entrelacs s'entrecroisait cent cinquante-huit fois. « Ce sont, disait Giraud le Cambrien, des œuvres faites par les anges. » On n'imagine rien de plus opposé à l'esprit gréco-latin. C'est dans toute sa pureté le génie celtique qui n'aime que ses rêves.

L'art irlandais ne tarda pas à faire la conquête de l'Europe. Il se répandit en France, en Allemagne et en Italie, grâce aux moines missionnaires partis des monastères d'Irlande. Saint Colomban, le plus fameux de tous, fonda dans la Gaule mérovingienne plusieurs monastères, notamment Luxeuil. De là, il passa en Suisse où un de ses disciples créa le monastère de Saint-Gall et alla jusqu'en Italie où il fonda le monastère de Bobbio. Ces moines irlandais apportaient avec eux des manuscrits enluminés, dont plusieurs existent encore aujourd'hui dans les monastères du continent, notamment à Saint-Gall (1). Le style irlandais pénètre donc en France et jusqu'en Italie.

Ce sont là des faits très intéressants et de grandes conséquences, car la décoration irlandaise, c'est-à-dire la décoration celtique, fut adoptée, dans une certaine mesure, par des artistes carolingiens; non pas qu'ils traitent la figure humaine comme une arabesque, ce qu'ils empruntent aux Irlandais ce sont les entrelacs et ces grandes lettres majuscules faites de cordelettes où se jouent des monstres. Tout ce décor, assoupli, clarifié, se retrouve dans nos manuscrits français jusqu'au xiv^e siècle.

Ainsi il y a, dans notre art du moyen âge, un élément celtique incontestable qui lui a été surtout transmis par l'Irlande.

(1) Voir M^{lle} Michelli, *Recherches sur les manuscrits irlandais décorés de Saint-Gall et de Reichenau*. *Revue archéol.*, 1936.

IV

Ce n'est pas tout encore. Je crois que l'art celtique peut expliquer certaines figures étranges que nous rencontrons dans l'art du moyen âge.

Il y a, à Angoulême, un bronze gallo-romain qui représente un monstre dévorant un être humain dont les jambes n'ont pas encore été englouties. On voit un bronze tout semblable et de la même époque à Oxford. C'est là, sans doute, un fauve des légendes celtiques; or, il y a à la cathédrale de Minden, un bronze du XI^e siècle, tout à fait analogue. C'est, comme à Oxford et à Angoulême, un monstre dévorant une petite figure humaine qui sort à moitié de sa gueule (1). On ne peut guère douter que l'artiste du moyen âge ne se soit inspiré d'un bronze gallo-romain. C'est ainsi qu'on rencontre assez souvent dans l'art du haut moyen âge des animaux qui ont dans la gueule des membres humains déchirés. La vieille tour de Saint-Restitut, dans la Drôme, est décorée de singuliers bas-reliefs dont deux représentent des monstres dévorant un être humain et qui ont encore une main dans la gueule. D'autres fois, ces monstres sont d'étranges oiseaux à tête humaine; un chapiteau de la vieille église Saint-Cydroine, dans l'Yonne, nous en offre un exemple. Ces monstres qui sont à la fois des hommes et des oiseaux ont une tête humaine sous leurs serres et une main dans la bouche. De pareilles figures ne peuvent s'expliquer ni par l'art latin, ni même par l'art oriental. Nous sentons là un monde beaucoup plus mystérieux; nous devinons une antique mythologie que les artistes ne comprenaient plus, mais qu'ils interprétaient à leur façon. Il y a, dans l'art du moyen âge, et surtout dans l'art roman, une prédilection pour les monstres qui doit avoir de lointaines origines.

(1) Ce rapprochement est dû à Salomon Reinach.

On a dit que certaines figures de la mythologie gauloise reparaisaient dans les bas-reliefs romans. Gaidoz a signalé, il y a déjà longtemps, un chapiteau d'une église de Genève, qui représenterait le dieu au maillet, c'est-à-dire le Jupiter gaulois portant un marteau, symbole de la foudre; ce n'est là qu'une hypothèse, mais qui n'a rien de déraisonnable, car il est certain que les œuvres gallo-romaines, devenues mystérieuses, ont souvent attiré l'attention du moyen âge. Donnons-en un exemple.

Les Gaulois, nous l'avons dit (1), avaient des divinités féminines qui symbolisaient la fécondité de la nature. A l'époque romaine, on leur donna le nom de *Matres*. Il n'y avait rien d'analogue dans le Panthéon latin. Les artistes gallo-romains eurent toute liberté pour les représenter. Des figurines en terre cuite ou des bas-reliefs d'un art populaire nous les montrent assises, portant des cornes d'abondance ou des fruits, parfois tenant un enfant dans leurs bras ou l'allaitant. On en a trouvé en Gaule un grand nombre. Ces *Matres* paraissent être les ancêtres de nos fées. Elles vont souvent trois par trois, mais parfois aussi elles sont isolées. D'antiques récits nous apprennent qu'un berger, un paysan, trouvèrent, en retournant la terre, une statue très ancienne de la Vierge portant l'Enfant. Des sanctuaires fameux, comme Notre-Dame-de-l'Épine en Champagne, ont dû leur origine à une découverte de ce genre. Ces récits considérés d'ordinaire comme des fables, répondent à une réalité. Ce qu'on a pris naïvement au moyen âge, pour la Vierge, était une *Mater* gallo-romaine portant son enfant sur ses genoux. Une *Mater* du Musée d'Orléans ressemble à s'y méprendre à une Vierge avec l'Enfant. Elle vient des fabriques romaines de l'Allier et nos musées en possèdent un certain nombre de répliques. Ces statuette pouvaient tromper de plus grands érudits que nos paysans du moyen âge. Lorsque Tudot commença à fouiller les tombes gallo-romaines de l'Allier, une des figurines qu'il découvrit fut considérée par quelques archéologues comme une statuette de la Vierge, de sorte que cette

(1) Voir chapitre II.

découverte jeta pendant quelque temps le discrédit sur ses travaux.

Il est donc probable que des paysans du moyen âge ont réellement trouvé des figurines gallo-romaines qui ont été prises pour des Vierges. Il est même possible que les artistes du moyen âge s'en soient inspirés. C'est peut-être là l'origine de certaines vierges noires assises, tenant l'Enfant sur leurs genoux; c'est un explorateur de tombeaux gallo-romains, l'abbé Baudry, qui, le premier, exprima cette idée. Il l'émit à la suite d'une découverte qu'il fit dans un tombeau de la Vendée. Il y trouva une figure de déesse-mère noircie par le temps, qui offrait la plus frappante ressemblance avec les vierges noires du moyen âge. C'est là une hypothèse s'ajoutant à tant d'autres pour expliquer l'origine de ces mystérieuses vierges noires. Elle méritait d'être signalée.

La Gaule, on le voit, a transmis quelques figures décoratives à l'art du moyen âge, mais elle a fait bien davantage encore; en rendant un culte aux sources, aux puits, aux pierres et aux montagnes, elle a marqué d'avance la place où devaient s'élever non seulement d'innombrables églises de village, mais même des cathédrales (1). Les Gaulois perpétuaient les cultes millénaires de l'âge néolithique. Le christianisme qui renouvelait le monde ne voulut pas rompre avec ce profond passé, il le sanctifia en donnant des noms de saints aux fontaines, en encastrant les pierres sacrées dans les murs des églises; chaîne merveilleuse qui donne tant de beauté à la terre de France. Elle fut toujours, on le voit, un immense sanctuaire.

V

On retrouve donc en France l'empreinte souvent profonde du génie celtique.

Il faudrait se demander maintenant si les envahisseurs du

(1) Voir notre chapitre II.

v^e siècle ont apporté, eux aussi, à notre art quelques éléments nouveaux. C'est un sujet que nous avons traité assez longuement ailleurs (1) et que nous nous contenterons de résumer brièvement.

Il est devenu évident aujourd'hui que les Germains ne furent pas des créateurs et qu'ils apportèrent, avec eux, un art qu'ils avaient reçu.

On les crut d'abord les inventeurs de la verroterie cloisonnée. La fameuse épée de Childeric trouvée à Tournai, dont la garde s'orne de grenats enfermés avec un art délicat dans des alvéoles d'or, leur fut attribuée. Mais bientôt des découvertes de trésors faites sur les routes allant du Rhin vers l'Orient, éclairèrent peu à peu les archéologues. Ce qui leur apparaissait, ce n'était pas le génie des Germains, mais celui de la Perse. Sur une plaque d'or décorée de grenats, trouvée près de Mayence, on lut en caractères pehlvis le nom d'Artaxerces; la coupe polygonale de Petrossa avait pour anses deux guépards mouchetés de grenats. Or, le guépard, animal de la Perse, était élevé dans les ménageries royales et c'est avec des guépards que chassait le Grand Roi. On regarda alors avec plus d'attention la fameuse coupe de Chosroès de la Bibliothèque Nationale et on y reconnut un magnifique exemple de l'orfèvrerie cloisonnée, telle que la pratiquait la Perse. Un réseau d'or enferme des plaques de diverses couleurs; au milieu, Chosroès est assis sur son trône, toute la bordure de la coupe est faite de verroterie cloisonnée de petite dimension. L'orfèvrerie s'était donc transmise de la Perse aux Germains: c'étaient les Goths, établis au bord de la mer Noire qui l'avaient reçue et avaient contribué à la répandre. Les Wisigoths l'avaient apportée en Gaule, en même temps que la nouvelle grammaire décorative de l'Asie Mineure dont nous avons fait connaître les éléments. On la retrouve, nous l'avons vu, sur les sarcophages du sud-ouest.

La verroterie cloisonnée fut propagée par les Wisigoths en Gaule et en Espagne. Leurs chefs-d'œuvre en ce genre sont les couronnes des rois wisigoths de Tolède, découvertes à la Fuente

(1) Dans notre livre *L'Art allemand et l'art français du moyen âge*.

de Guarazar. Ces belles couronnes votives, ornées de pierres précieuses étaient suspendues par des chaînes faites de palmettes d'une grâce légère; des lettres ajourées d'orfèvrerie cloisonnée, attachées à chaque couronne donnaient les noms des rois qui les possédaient : Recesvinthus et Sventila (1).

Mais pendant leur séjour au bord de la mer Noire, les Goths qui se trouvaient au carrefour des races grecques, iraniennes et scythiques connurent d'autres merveilles. Des découvertes, qui datent d'une cinquantaine d'années, nous ont fait connaître les fabuleuses richesses des Scythes et des Sarmates qui leur succédèrent. L'exploration de leurs tombeaux a livré aux musées de la Russie des bijoux d'or massif d'une rare magnificence. Ils représentent les animaux des steppes sibériennes : le cheval, le bouquetin aux cornes énormes, le tigre, le vautour. Parfois aussi ce sont des êtres sans nom, des dragons enroulés, de longs félins. On trouve beaucoup d'autres choses dans ces tombeaux : des fibules de verroterie cloisonnée qui relevaient les manteaux, des boucles de ceinturon, des plaques d'or découpées qui ornaient les chevaux, car, dit Strabon, ces peuples et leurs chevaux étaient couverts d'or. Les Goths ne pouvaient rivaliser avec ces merveilles et ils imitaient en bronze ce qui était en or.

Ce qu'ils empruntèrent surtout aux nomades de la Russie du sud et de la Sibérie, ce furent les fibules demi-circulaires surmontées d'appendices qui les font ressembler à une main ouverte, puis les boucles de ceinturon et enfin les plaques découpées. On les retrouve plus ou moins dégénérées dans toutes les tombes de ces envahisseurs germaniques, car le Barbare était enseveli dans son plus beau costume de guerre.

Ici se présente le problème qui divise les archéologues. On a trouvé dans les tombes sarmates de la Russie du sud les fibules ornées de verroterie cloisonnée, dont quelques-unes peuvent remonter à plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Or, les pièces d'orfèvrerie cloisonnée, que nous avons signalées, sont postérieures à l'ère chrétienne. Les nomades de la steppe seraient-ils

(1) Certaines de ces couronnes qui étaient un des plus rares ornements du musée de Cluny ont été données à l'Espagne pendant la dernière guerre en échange de quelques dessins, d'une tapisserie d'après Goya et d'un portrait de Velasquez.

donc les inventeurs de l'orfèvrerie cloisonnée? C'est ce qu'a soutenu Strygowski (1), et après lui Rostotsev (2). Les Scythes et leurs successeurs auraient eu en partage le génie créateur et c'est à eux qu'il faudrait attribuer tous les aspects de l'art barbare. Pendant des siècles, les Scythes et les Sarmates eurent des rapports avec la Perse, le Caucase et la vallée du Tigre et de l'Euphrate. Ce sont eux qui firent connaître l'orfèvrerie cloisonnée dont ils étaient les inventeurs.

Cette glorification du génie des nomades ne fut pas acceptée par tous les érudits. Tout en leur reconnaissant un véritable génie, ils pensèrent qu'ils avaient eu des modèles. Leurs animaux d'or qui souvent se combattent et se déchirent ont du caractère, mais que sont-ils à côté des admirables animaux assyriens, les plus beaux que l'art ait jamais créés? Leurs orfèvres n'ont-ils pas pu les voir et en recevoir l'inspiration? Les artistes des steppes représentaient parfois des animaux affrontés des deux côtés de l'arbre de vie, dont le modèle était en Perse. On a trouvé dans les tombeaux sarmates de très anciennes parures d'orfèvrerie cloisonnée, mais croit-on que la Perse ne les ait pas connues plus tôt encore? Un trésor trouvé dans l'Oxus a livré entre autres objets un bracelet décoré de verroterie cloisonnée que Dalton a jugé persan et a daté du v^e siècle avant Jésus-Christ (3).

Les Assyriens, de leur côté, ont dû connaître de très bonne heure le cloisonné. M. Bréhier a fait remarquer que le meuble assyrien, trouvé à Van, avait eu, dans ses bordures, des pâtes de verre enchâssées dans des alvéoles rondes qui se touchent (4).

On voit que le problème de l'origine de l'art des Scythes et des Sarmates n'est pas encore résolu et que les érudits devront attendre pour se prononcer, avec une entière certitude, de nouvelles découvertes en Assyrie et en Perse.

Ce que l'on peut affirmer dès maintenant, c'est que les Germains n'ont rien inventé, qu'ils ont reçu l'art des steppes asia-

(1) Dans *Altai-Iran*, 1917.

(2) Dans *Iranian and Greek in South-Russia*, 1923.

(3) Dalton, *Treasure of the Oxus*, 1926.

(4) L. Bréhier, *L'Art en France, des invasions barbares à l'époque romane* p. 18. Le meuble est reproduit par G. Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 725.

tiques et que les Goths en ont été les principaux propagateurs.

Si maintenant nous revenons à la Gaule, nous devons reconnaître que tous les objets de parure que l'on retrouve dans les tombeaux mérovingiens sont des imitations souvent médiocres des fibules, des boucles de ceinturons et des plaques découpées de l'art des steppes. Quant à la belle orfèvrerie mérovingienne que nous a fait connaître le calice de Gourdon et son plateau, c'est l'orfèvrerie de grenats cloisonnés de la Perse et des Sarmates.

L'orfèvrerie cloisonnée est celle de saint Éloi, le grand artiste du règne de Dagobert. Le calice qu'il fit pour l'Abbaye de Chelles, que la révolution fondit, mais dont nous avons le dessin relevé de couleurs, était entouré dans la partie basse d'un réseau de verroterie cloisonnée. La belle croix qu'il fit pour Saint-Denis et qu'un tableau du musée britannique (1) nous représente, était, elle aussi, décorée sur sa hampe et sur ses bras d'orfèvrerie cloisonnée.

On ne peut donc plus parler aujourd'hui, comme on faisait autrefois de l'art germanique. En Gaule, l'art décoratif des temps mérovingiens est un art oriental, né très loin de la Gaule. Les Wisigoths en furent, nous l'avons dit, les principaux propagateurs. Ils n'ont rien inventé, il est vrai, mais ils méritent pourtant une place dans l'histoire de l'art, car ils firent connaître à la Gaule en même temps que l'orfèvrerie asiatique, la grammaire décorative et la sculpture sans relief de la Syrie et de l'Asie Mineure.

Nous venons de dire que l'art gaulois avait laissé quelques traces dans l'art du haut moyen âge et jusque dans l'art roman. L'art apporté par les Wisigoths n'a pas eu la même fortune. Il disparaît au temps de Charlemagne. Notre art roman ne doit rien à l'art germanique, nous avons montré ailleurs que les monstres étrangers de nos chapiteaux romans étaient inspirés des étoffes sassanides, byzantines et arabes (2) et étaient un nouveau legs de l'Orient. L'Orient, c'est le mot qui est revenu sans cesse dans ce livre.

(1) Nous en avons parlé plus haut.

(2) *L'Art religieux du XII^e siècle en France.*

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Mettons brièvement en lumière les idées essentielles qui se dégagent de cette étude.

L'art de la Gaule mérovingienne est complexe et nous y avons reconnu des influences dont quelques-unes viennent de très loin.

La Gaule doit d'abord à Rome un type d'églises d'une grande simplicité : deux rangées de colonnes réunies généralement par des arcades supportent les murs de la nef où s'ouvrent les fenêtres; des bas-côtés, moins élevés que la nef, l'accompagnent. La couverture est faite d'une charpente, apparente parfois, mais le plus souvent cachée sous un plafond en bois sculpté et doré. L'église se termine par une abside demi-circulaire et s'annonce par un vaste atrium qu'entourent des colonnes.

En Gaule, la basilique de Jovin à Reims, la basilique de Patiens à Lyon, celle de Clovis à Paris sont conformes aux modèles romains. Les rapports continuels des évêques gaulois avec la papauté expliquent sans peine ces imitations. Les ressemblances, qu'on remarque entre les sarcophages d'Arles et ceux de Rome, suffiraient à prouver ces rapports.

Mais l'Orient, où les pèlerins gallo-romains furent si nombreux, exerça en même temps son influence. Elle fut plus profonde que celle de Rome.

L'église hellénistique à tribunes, dont l'église constantinienne du Martyrium à Jérusalem était le plus magnifique exemplaire, ne fut pas ignorée de la Gaule. Les tribunes caractérisaient Saint-Martin de Tours et on en reconnaît encore la place dans l'église Saint-Pierre de Vienne remaniée au cours des âges. Rome ne pouvait en offrir le modèle car elle ne connut la tribune que

fort tard, en un temps où elle était devenue elle-même une colonie de Byzance. Saint-Pierre de Vienne offre un autre trait des églises asiatiques : on y voyait des deux côtés de l'abside ces deux sacristies que les Grecs appelaient *prothesis* et *diaconicum*.

Mais bientôt la Gaule nous montre dans ses églises quelque chose de tout à fait nouveau en Occident : une haute coupole s'élevant à l'entrée du chœur. On voyait cette coupole à l'église de Saint-Antolianus de Clermont; on la retrouvait ornée de fresques (ou de mosaïques) à la basilique de Nantes et on la voyait probablement aussi à Saint-Martin de Tours. La coupole est asiatique. Originnaire de l'Assyrie, elle fut adoptée de bonne heure par les chrétiens de l'Anatolie. C'est là que nos pèlerins la connurent. Imitée en Gaule, elle eut avec le temps une étonnante fortune. Elle caractérise, en effet, la plupart de nos églises romanes, celles de l'Auvergne, de la Provence et les grandes églises de la route de Saint-Jacques de Compostelle. Du dehors, la coupole n'est pas visible, car un clocher la surmonte; c'est à l'intérieur que sa beauté a été réservée; c'est là qu'elle agit en donnant de l'élan à l'église. Seule l'école du Périgord détacha la coupole sur le ciel.

Telle fut chez nous la longue fortune de la coupole depuis les temps mérovingiens.

Associée à l'église, la coupole le fut aussi au baptistère. Dans le Midi de la France, le baptistère mérovingien n'est qu'une coupole reposant sur une colonnade.

Nous découvrons en Gaule un autre type d'église : l'église voûtée. On a cru longtemps que la voûte n'apparaissait dans l'église qu'au XI^e siècle; rien n'est moins exact. Une église du V^e siècle, Saint-Victor de Marseille, dont les fouilles nous ont rendu la plus grande partie, a une voûte sur la nef et une voûte sur chacun des bas-côtés. L'église de Glanfeuil, élevée au siècle suivant, était semblable. Des textes, mieux interprétés, nous ont appris que l'église épiscopale de Cahors était voûtée; une chapelle voisine l'était également. Les Romains connaissaient la voûte qu'ils avaient reçue des Étrusques, mais ils l'employaient surtout dans les œuvres d'utilité publique; leurs temples n'étaient pas voûtés. Ce sont les régions de l'Asie Mineure, voisines de l'Iran, pays des

palais voûtés sassanides qui, de bonne heure, adaptèrent la voûte à l'édifice chrétien. On trouve là des églises qui, avec leurs arcs doubleaux soutenant la voûte, ressemblent à des églises romanes. C'est de ces régions, connues des pèlerins, que nous sont arrivées à la fois la voûte et la coupole si longtemps ignorées de la Rome chrétienne.

Les Barbares qui envahirent la Gaule n'avaient aucune architecture et ne pouvaient modifier ni le plan, ni l'élévation de nos églises. Mais ils avaient un art décoratif qui s'imposa peu à peu à nos artistes. Les Wisigoths qui envahirent la Gaule et qui, pendant un siècle, en occupèrent toute la partie méridionale, de la Loire aux Pyrénées, avaient longtemps séjourné au bord de la mer Noire. Là, ils s'étaient initiés au vieux décor asiatique, tresses, étoiles, marguerites, arbre sacré de l'Iran. C'est l'art de l'antique Orient qu'ils apportaient avec eux.

Ces motifs nouveaux finirent par remplacer les oves, les denticules, les rais de cœur, gracieuses créations du génie grec, c'est ce qui explique pourquoi les sarcophages sculptés dans le sud-ouest par les Wisigoths ne ressemblent en rien à ceux de l'atelier d'Arles. C'est ce décor oriental qui, avec le temps, a fini par l'emporter en Gaule.

Les églises s'élevaient très souvent sur des temples païens détruits. Le christianisme victorieux voulut que ses églises fussent plus belles que les temples. Simples à l'extérieur, elles étaient à l'intérieur éblouissantes. Les mosaïques à fond d'or ou d'azur sombre qui couvraient les absides et le haut des murs, les revêtements de marbre des parois, le plafond sculpté et doré, le pavement multicolore, les riches tentures entre les colonnes, la multitude des lampes aux offices de nuit, toutes ces splendeurs faisaient pressentir aux fidèles les beautés d'un autre monde. Il ne faut donc pas parler ici de décadence, c'est un art nouveau qui apparaît.

C'est l'honneur des grands évêques de la Gaule d'avoir cru qu'il était nécessaire de maintenir dans le monde, la beauté.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	5
CHAPITRE PREMIER. — Les plus anciens monuments du christianisme en Gaule	9
— II. — La fin du paganisme en Gaule. Les églises remplacent les temples	32
— III. — Les pèlerinages en Orient et leur influence sur l'art	70
— IV. — Les origines de la basilique	110
— V. — Les plus anciennes basiliques de la Gaule du iv ^e au viii ^e siècle	123
— VI. — La décoration des basiliques de la Gaule	188
— VII. — Les baptistères	217
— VIII. — Les noms des églises. Les reliques	226
— IX. — Les sarcophages des ateliers d'Arles	236
— X. — Les sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule. Leur caractère oriental.	259
— XI. — Les ivoires dans les églises	282
— XII. — Un exemple d'influence orientale : Les monuments mérovingiens de Poitiers	292
— XIII. — Les influences celtiques et l'apport germanique	304
RÉSUMÉ ET CONCLUSION.	325

ACHEVÉ D'IMPRIMER
— LE 21 AVRIL 1950 —
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
A MAYENNE (FRANCE)

(1787)

FLAMMARION ET C^{ie}, ÉDITEURS

NUMÉRO D'ÉDITION : 1.695

DÉPOT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1950